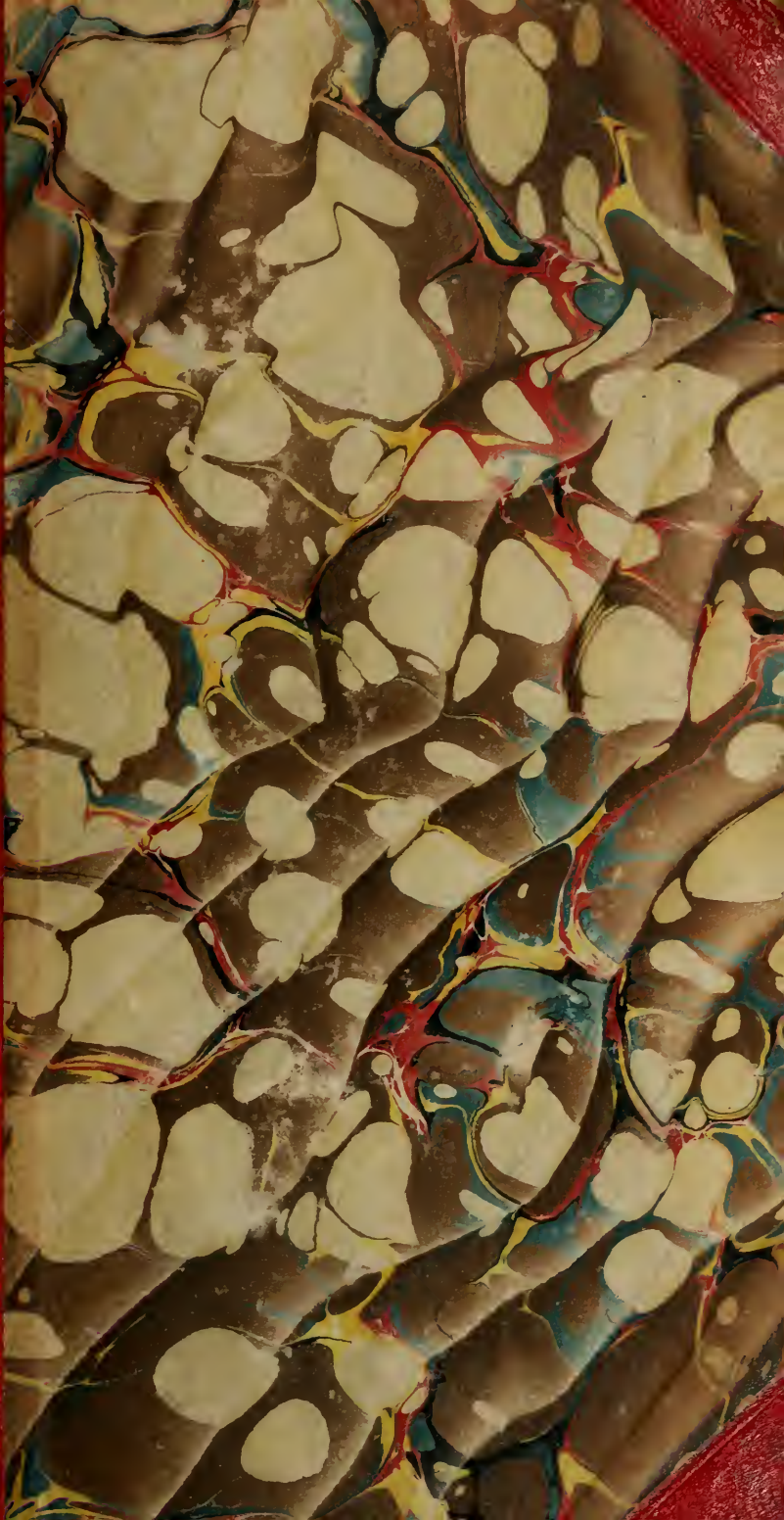
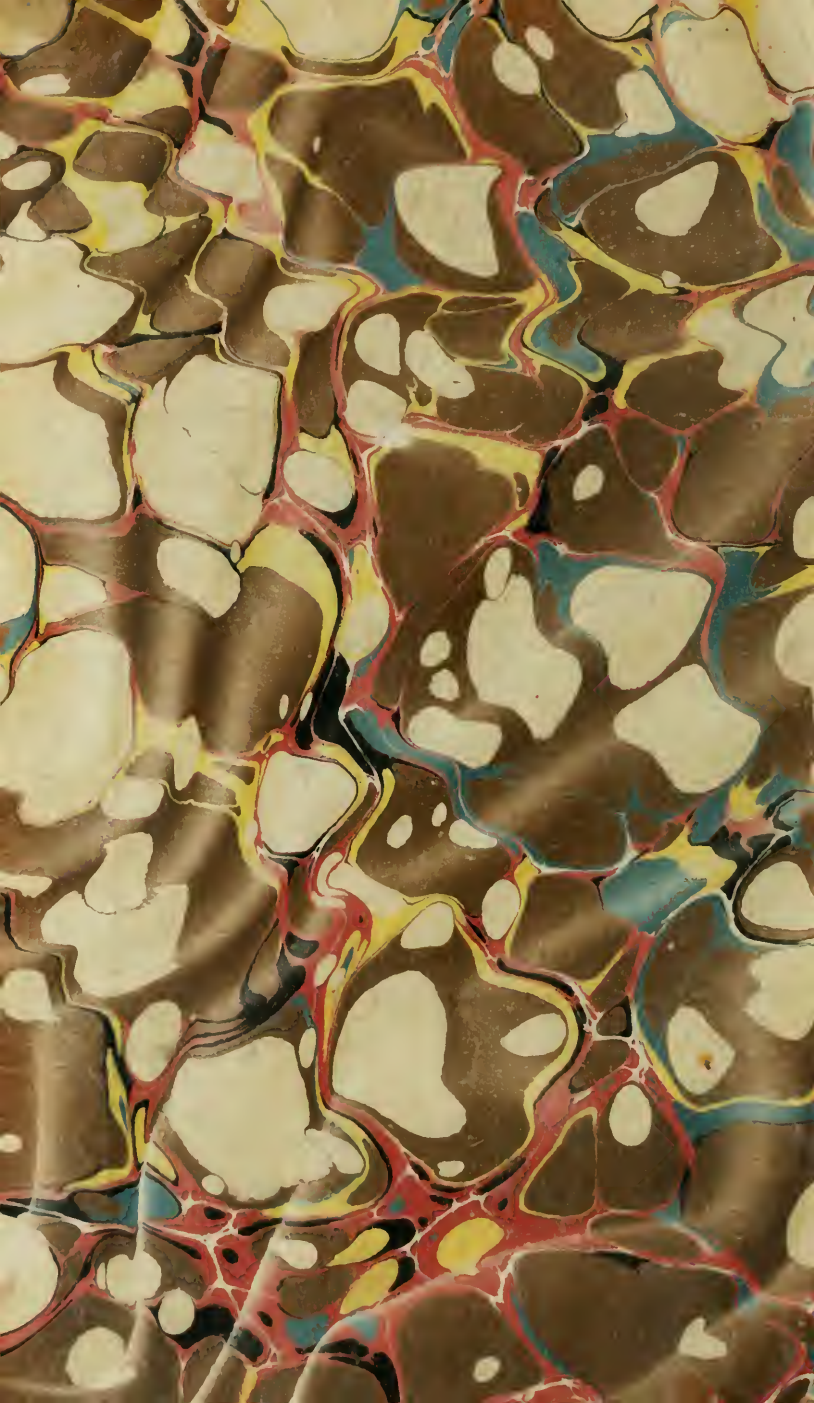




K764

OEUVRES

DE

PAUL DE KOCK.

XVII.

496247
24.8.49

UN BON ENFANT.

PQ
2318
A1
1835
v. 17

PARIS. — IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

L'ORCHESTRE D'UNE GUINGUETTE.

UN

BON ENFANT,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

La faiblesse est le seul défaut qu'on ne saurait corriger.

— *Max. de La Rochefoucauld.* —

PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK

RUE MAZARINE, 34.

1856.

UN

BON ENFANT.

CHAPITRE PREMIER.

UN OMNIBUS.

Connaissez-vous rien de plus drôle qu'une personne courant après un Omnibus, qui a déjà trois ou quatre cents pas d'avance, et qui s'éloigne de plus en plus, parce que le conducteur, occupé à regarder à droite, à gauche, ou à compter sa monnaie, ne dirige pas ses regards du côté du voyageur retardataire ?

Si c'est un homme, il court, puis s'arrête, lève la main en l'air, lève sa canne, lève son parapluie, s'il en a un; agite son bras, comme s'il voulait faire le tambour-major; pousse des eh ! eh !... oh !... conducteur !... hum !... hum !... puis court encore un peu, et marche dans la crotte pour rattraper la mau-

dite voiture, qu'il prend afin d'arriver propre à son rendez-vous.

Si c'est une femme qui veut rejoindre l'Omnibus, alors elle ne courra pas du tout, ou courra toujours; les dames ne savent point faire les choses à demi, elles sont plus promptes à se décider que nous, et d'ailleurs elles courent avec plus de grace, elles ont encore l'adresse de choisir les pavés, tout en faisant des signes au conducteur; elles se retroussent un peu haut, il est vrai, mais quel mal après tout de montrer sa jambe, surtout quand elle est bien faite, et en général ce ne sont guère que celles-là que l'on fait voir.

C'était un jeune homme qui courait après la voiture à six sous. Un assez beau garçon, de taille moyenne, mais bien fait; d'une physionomie franche et assez douce; bien mis et de bonne tournure : il venait enfin d'atteindre l'Omnibus qui se dirigeait vers la Madeleine en suivant les boulevarts; il y avait déjà beaucoup de monde dans la voiture.

« Avez-vous de la place, conducteur? — Oui, » monsieur, à droite... au fond... Messieurs de droite, » serrez un peu, s'il vous plaît. »

Le jeune homme entre, tâche de se faufiler à travers des jambes qu'on ne dérange pas, des genoux qu'on avance, des parapluies mouillés, des pieds crottés, et des figures de mauvaise humeur; car si vous avez jamais été en Omnibus, lectrice ou lecteur (ce qui est probable si vous habitez Paris), vous avez dû remarquer, lorsque la voiture est déjà un peu garnie, que l'arrivée d'un nouveau voyageur fait

toujours faire la moue à tout le monde : d'abord cela est cause qu'on s'arrête, ensuite on pense qu'on va être gêné, pressé; le nouveau venu est donc fort mal reçu, et personne ne fait un mouvement pour lui faire place. Je suis étonné que les entrepreneurs de ces voitures n'aient point encore songé à les diviser en stalles comme l'orchestre de nos théâtres; alors du moins les places seraient visibles, et l'on n'aurait pas parfois son voisin sur ses genoux... Quand c'est une voisine gentille, passe encore.

Le jeune homme est cependant parvenu jusqu'au milieu de la voiture, et, grace à la courroie, il n'a pas eu besoin de s'appuyer sur les genoux de chacun pour ne point tomber. Il s'assied entre un gros homme, qui semble fort mécontent qu'on s'assèye tout près de lui, et une dame sur le retour, qui se recule et se retourne, comme si le frôlement de sa robe contre l'habit du jeune homme lui eût paru indécent.

« Ils vont nous serrer comme des harengs! » murmure l'énorme monsieur, en écartant les jambes et les bras de manière à être fort à son aise.

La dame ne dit rien; mais comme un pli de sa robe se trouvait sous son nouveau voisin, elle la retire vivement, en prenant un air de dignité, de pruderie, de ces airs qui ne prouvent rien, sinon qu'on n'a point d'aménité dans le caractère.

Le jeune homme tâche de se mettre aussi bien que possible, sans faire attention aux murmures du voisin et aux airs de la voisine. Quand il est à peu près casé, il jette les yeux autour de lui pour connaître

ses compagnons de voyage. Cette revue est ce qu'il y a de plus piquant dans une course d'Omnibus. Il est rare qu'une voiture dans laquelle on entasse quinze et quelquefois dix-huit personnes, ne renferme pas au moins deux ou trois de ces personnages originaux qui amusent un observateur. Je plains ces gens moroses qui ne lèvent point les yeux, et se blottissent à leur place sans tourner la tête une seule fois. Ceux-là éprouvent tous les ennuis d'une voiture publique, sans en connaître les agrémens.

Après la dame aux grands airs était une bonne grosse maman en bonnet, en tablier, espèce de campagnarde tenant le milieu entre la femme du peuple et la paysanne, de ces gens qui habitent le haut des faubourgs, et qui ont l'air tout dépaysé quand ils sont dans le cœur de Paris.

Après le voisin qui trouvait très-mauvais qu'on s'approchât de lui, était un vieux monsieur en habit noir, bien sec, bien râpé, qui, depuis qu'il était entré dans la voiture, fouillait dans toutes ses poches, et semblait avoir une peine infinie à rassembler six sous. Ensuite était une dame, ni bien ni mal, ni jeune ni vieille, de ces personnes qui n'ont rien de ridicule, et qui ne prêtent point à la critique; car il y en a aussi comme cela.

Après avoir examiné son banc, notre nouveau venu regarde celui d'en face. D'abord une espèce d'ouvrière entre deux âges, qui tient un enfant de cinq à six ans sur ses genoux, a un panier entre ses jambes, et un gros paquet à son côté. Puis un homme en blouse, en casquette de loutre, guêtres de cuir,

souliers ferrés; ledit homme sentant l'ail, l'ognon et le vin, comme une matelote à la marinière, et se laissant aller sur ses voisins ou voisines, qu'il a l'air de prendre pour des oreillers.

Ensuite une jeune fille assez gentille, l'air décent, ne sachant que faire de ses yeux pour ne point rencontrer ceux de ses vis-à-vis, et prenant le parti de les tenir baissés, quoique ce soit fort ennuyeux.

Après cette jeune personne est une espèce de petit-maître à besicles, à gants beurre frais, qui fait tout ce qu'il peut pour que sa jolie voisine le regarde, semble très-étonné de n'en pas être remarqué, et, de dépit, jette les yeux sur une autre femme qui est à sa droite, laquelle paraît avoir l'habitude des voitures publiques, et n'est nullement embarrassée de ses yeux, qu'elle repose, en souriant à demi, sur tous les personnages mâles de l'Omnibus, mais qu'elle arrête de préférence sur le gros homme qui aime tant ses aises; parce que, si ce monsieur n'a pas l'air aimable, il a de fort beau linge, et porte à sa chemise des boutons en diamans : il y a des dames que cela séduit tout de suite.

Un homme sans tournure, sans physionomie, puis le conducteur complétaient l'Omnibus. Mais cela ne faisait que douze voyageurs, et, quoique la voiture parût être bien remplie, ce n'était point assez pour le conducteur, qui voulait avoir ses quinze places, en comptant celle qu'on a ajoutée au fond; et comme la pluie venait de gâter une belle journée du mois de juin, il était plus que probable que l'Omnibus ne tarderait pas à être au complet.

« Vos places, s'il vous plaît, » dit le conducteur en se retournant du côté des voyageurs, mais sans cesser de regarder sur la route pour faire des recrues.

La première dame paie. Le vieux monsieur, qui retournait toutes ses poches, a mis enfin des gros sous dans la main du conducteur qui, après les avoir comptés, lui dit : « C'est encore un sou, monsieur.

» — Comment encore un sou?... Je suis sûr de » vous avoir donné votre compte.

» — Non, monsieur, vous ne m'avez donné que » cinq sous; les voilà...

» — Eh bien, cinq sous!... est-ce que ce n'est pas » assez? — Non, monsieur, c'est six sous la course. » — Comment six sous... et depuis quand donc cela? » — Depuis très-long-temps, monsieur. — Mais au- » trefois ce n'était que cinq sous, pourquoi donc » a-t-on augmenté?... c'est ridicule ça... — Autre- » fois on ne vous voiturait pas depuis la Bastille » jusqu'à la Madeleine... il fallait repayer à la porte » St.-Martin... — Qu'est-ce que cela me fait, moi, » qu'on aille jusqu'à la Madeleine... je m'arrête à » la porte St.-Denis... je ne devrais à la rigueur » payer que demi-course... on prévient quand on » augmente... — Monsieur, c'est écrit là-haut... » trente centimes. — Je ne connais rien aux cen- » times, moi, c'est un calcul de la révolution... il » fallait mettre six sous, j'aurais su à quoi m'en te- » nir. Encore, autrefois, pour cinq sous le cocher » jouait de la trompette avec son pied; à présent » c'est plus cher, et je n'entends jamais la musique...

» Allons, faites votre tournée... je vous donnerai un » sou tout à l'heure...

» Pour un! » crie le gros monsieur qui a des boutons de diamans, en présentant une pièce de vingt sous. En vérité, il a bien fait d'avertir qu'il n'était qu'un, le conducteur aurait pu s'y tromper et réclamer double place.

Notre jeune voyageur a payé. Sa voisine tient son argent à sa main, elle allonge le bras et attend qu'on passe le prix de sa place au conducteur; son voisin est occupé à regarder la jeune personne en face, et le gros homme ne semble pas disposé à être utile à qui que ce soit. C'est le personnage en blouse, qui tend sa main calleuse et noire pour passer l'argent de la dame, qui est presque obligée de faire un remercîment de tête à un homme du commun; c'est bien désagréable : mais aussi, si vous êtes si fière, pourquoi allez-vous en Omnibus? Le nom seul de cette voiture devait vous apprendre que l'on n'y connaît ni rang, ni naissance; que tout le monde y est pêle-mêle; que toutes les classes, tous les états y sont confondus; c'est une voiture tout-à-fait libérale, et pourtant elle fut établie avant la révolution de juillet.

« Tenez, conducteur... et vous m'arrêterez au » passage de l'Opéra, » dit la dame qui ne baisse pas les yeux.

« — Tout à l'heure, madame, vous paierez à » votre tour... Eh! là-bas au fond, à droite... votre » place, s'il vous plaît! »

C'est la grosse maman à laquelle on s'adresse. Elle

fouille aussitôt à la poche de son tablier, en disant : « Ah! c'est juste... tiens... moi qui n'pensais plus » qu'on payait... je me serais pourtant en allée » comme ça... ce serait commode... Allons, je n'ai » pas de monnaie à c't'heure... tenez, monsieur le » postillon... vlà cent sous... rendez-moi... »

Et la bonne femme tend sa pièce de cent sous à sa voisine rechignée; celle-ci ne bouge pas, et ne veut pas se donner la peine d'allonger le bras pour être agréable à quelqu'un, quoiqu'elle ait quelques instans auparavant réclamé et reçu le même service. Mais il y a des gens qui croient que tout leur est dû; égards, prévenances, complaisances; mais eux ne doivent rien à personne. Pauvres gens!... vous me faites pitié!... De quel limon vous croyez-vous donc pétris pour exiger, de personnes que vous voyez pour la première fois, du respect, des politesses, des attentions que vous leur refuserez?... Est-ce parce que vous êtes mieux mis? Mais il y a des escrocs, des filles publiques qui sont vêtus avec la dernière élégance, cela ne prouverait donc rien. Est-ce parce que vous avez de l'or dans vos poches? Mais la fortune n'a jamais été une preuve de mérite; d'ailleurs la source en est quelquefois si méprisable! Est-ce parce que vous avez un grand talent, un grand génie?... Oh! non, les gens qui ont vraiment du talent ne sont pas impertinens; il faut laisser cela à ceux qui veulent être remarqués, ne fût-ce que par leur sottise, à ces écrivassiers *invita Minerva;* à ces êtres que l'envie dévore, que la jalousie dessèche, et qui tournent en ridicule tout ce que font les au-

tres, pour se venger de ne pouvoir rien faire eux-mêmes.

C'est donc parce que vous êtes des sots, que vous agissez ainsi... Oh! alors je comprends, je me rends à la raison, et je conviens que vous ne pouvez pas vous conduire autrement.

Notre jeune voyageur a pris la pièce de cent sous des mains de la grosse maman, et l'a passée au conducteur, qui la met entre ses dents, puis se retourne, tire le cordon, et la voiture s'arrête.

« Est-ce qu'il veut nous mettre encore quel-
» qu'un ! » dit le gros monsieur.

« —C'est désagréable d'arrêter si souvent ! » dit le personnage à besicles, en ayant l'air de s'adresser à la jeune personne qui tient ses yeux baissés : « moi...
» j'ai justement affaire, je suis pressé... Vous êtes
» peut-être pressée aussi, mademoiselle ? »

On répond : « Non, monsieur, » bien bas, presque entre les dents, puis on se retourne pour ne pas prolonger la conversation.

Un nouveau venu paraît à la portière : c'est un petit homme à figure joviale, nez rouge, yeux à fleur de tête, quelque chose qui sent l'homme de comptoir. Il tient un parapluie tout imbibé d'eau et le frotte le long des jambes et des genoux des voyageurs, en se faufilant vers le fond, s'inclinant d'un air aimable, saluant à droite, à gauche, et marchant sur les pieds de tout le monde.

« A gauche, au fond... il y a de la place... Ma-
» dame, prenez donc votre paquet sur vos genoux...
» — J'ai déjà mon petit... — Ça ne me regarde pas ;

» il fallait prendre deux places alors ; vous ne pou-
» vez pas ne payer que pour un et mettre sur la ban-
» quette votre paquet, votre enfant, et votre panier ;
» alors, avec quatre voyageurs ma voiture serait
» remplie !... Ça ne se peut pas... — Oh ! il y a des
» conducteurs qui ne sont pas si désagréables que
» vous !... — J'en suis fâché, mais il me faut mes
» quinze places...

» — Monsieur de la porte, vous ne m'avez pas
» rendu la monnaie de mes cent sous ? » dit la grosse maman d'un air inquiet. « — Tout à l'heure, ma-
» dame... Allons... serrez donc un peu là-bas.

» — Donnez-moi vot' gas, » la petite mère, dit l'homme en blouse à sa voisine ; « comme ça vous
» pourrez tenir votre paquet. — Ah ! monsieur...
» vous êtes bien bon... au fait, si ça ne vous gêne
» pas, ça m'obligera beaucoup... Veux-tu aller sur
» monsieur, Lolo ? — Oh ! non... il est trop laid... »
répond l'enfant, en faisant la grimace.

L'homme en blouse rit de la réponse de l'enfant et le prend sur ses genoux, en disant : « Viens
» toujours, va, mon gros, je ne te mangerai
» pas !... »

Et l'enfant change de siége ; ce qui prouve que l'on peut être fort obligeant, tout en sentant l'ognon et l'ail ; ce qui n'empêche pas que ce ne soit une odeur fort désagréable.

Pendant ce temps, le monsieur qui a l'air jovial a gagné le coin du fond, après avoir essuyé son parapluie sur tout le monde.

« Comme c'est gentil... venez donc propre dans

» un Omnibus! » dit le monsieur aux besicles. « Te-
» nez, mademoiselle, votre robe est toute mouillée
» aussi. »

La demoiselle ne répond rien et se contente d'essuyer avec son mouchoir les traces du parapluie.

« Conducteur, vous me mettrez devant la rue
» Caumartin; » dit le nouveau-venu.

« — Oui, monsieur... Qui est-ce qui n'a pas
» payé?...

» — Monsieur le voiturier, » dit la grosse maman en tendant le cou, « vous ne m'avez pas rendu mon
» argent... je vous ai donné une pièce de cent sous...

» — Dans un instant, madame... je n'ai pas en-
» core assez de monnaie... Il y a quelqu'un qui me
» redoit un sou... »

Le monsieur à l'habit râpé se penche alors vers le conducteur et lui parle à l'oreille; le conducteur ne répond rien, mais il ne réclame plus son sou. J'ai vu plusieurs fois des conducteurs faire crédit à des personnes qui avaient oublié de prendre de l'argent, et cela de fort bonne grace; leur rend-on plus tard ce qu'on leur doit?... j'aime à le croire : probablement le vieux monsieur demandait crédit pour un sou. Pauvre homme!... Était-ce vraiment parce qu'il ne voulait pas changer?

Le conducteur a tiré le cordon, la voiture s'arrête; nouveaux murmures des voyageurs.

« Comment! encore du monde... mais nous
» sommes complets, à moins qu'on n'en mette sur
» nos genoux...

» — Oh! que non, messieurs, il y a encore deux

» places... une à droite et celle du fond. Serrez » donc à droite... là-bas... »

C'est une dame fort gentille, d'une jolie tournure, qui paraît sur le marche-pied. C'eût été dommage de la laisser se mouiller. Elle s'arrête, regarde dans la voiture, en disant : « Mais je ne vois pas de place.. » — Si, madame, oh ! il y en a encore deux. »

Et le conducteur fait entrer la dame, qui cherche où elle pourra se placer, au milieu de tout ce monde. Heureusement pour cette voyageuse, le jeune homme, dont nous avons fait le portrait, n'est nullement insensible aux charmes d'une femme ; il n'était pas non plus fâché de s'éloigner de sa maussade voisine ; il se serre donc contre son gros voisin, sans faire attention aux murmures, aux plaintes, à l'humeur de ce monsieur, et la jeune dame, apercevant une petite place, s'y laisse aller ; car c'est presque toujours ainsi qu'on s'assied dans un Omnibus.

« Ah, madame, vous m'étouffez !... » s'écrie la veille en robe de soie. « — Madame, je suis désolée, » mais on prétend qu'il y a de la place... — Appro- » chez-vous de mon côté, madame » dit notre jeune homme.

Il était difficile que cette dame fût plus près, elle se trouvait collée contre lui ; et comme cette position ne lui semblait pas très-confortable, elle aurait au contraire désiré se reculer un peu, mais du moins ce jeune homme était poli, il avait l'air honnête. La jolie femme se décide à prendre sa position en patience. Le jeune homme ne bouge plus, et ses joues deviennent très-rouges ; cela n'a rien d'étonnant.

nous savons que le frottement de deux corps les échauffe, et finirait par les brûler.

« J'espère que c'est fini, et qu'on ne nous mettra » plus personne, » dit le gros monsieur en regardant le conducteur, qui regarde toujours sur les boulevarts.

« Ah! çà, pourquoi donc qu'il ne me rend pas » ma monnaie? » dit la grosse maman, en s'adressant à son vis-à-vis l'homme au parapluie. «—Il l'a » peut-être oublié....— Ah! ben, c'te plaisanterie... » Dites donc... monsieur à la casquette... ma mon- » naie, s'il vous plaît.

» — Voilà... voilà, madame... Faites passer, s'il » vous plaît... Votre place... là-bas, à gauche...»

La grosse femme a reçu sa monnaie, elle est plus tranquille. La voiture roule quelques minutes, on ne dit rien. Les uns examinent leurs voisins, d'autres regardent par les carreaux; quelques-uns ne songent qu'à leurs affaires. L'homme en blouse est le seul qui parle; il cause avec l'enfant qui s'est habitué à lui, il le fait sauter sur ses genoux et lui donne sa tabatière pour jouer; l'enfant parvient à ouvrir la tabatière et il jette à terre tout ce qu'elle contenait, ce qui semble l'amuser beaucoup. Sa mère se confond en excuses; l'homme aux boutons de diamans hausse les épaules, en murmurant : « Que c'est aimable les » enfans!... le petit drôle l'a fait exprès. »

Dans ce moment, la voiture éprouve une assez forte secousse; c'est quelqu'un qui vient de sauter sur le marche-pied sans vouloir que le conducteur

arrête. Celui-ci s'est rangé de côté, en disant : « Au » fond, monsieur, il y a encore une place. »

Le dernier venu est un militaire, sous-officier, uniforme de hussard, jeune, grand, portant de grosses moustaches noires, ce qui, joint à des yeux et des sourcils de la même couleur, à des traits fortement prononcés et à un teint très-brun, donne à toute sa physionomie quelque chose de dur et de rebarbatif.

« Où diable va donc se mettre ce monsieur? » dit le gros homme, mais à demi voix, et d'un ton moins impertinent cette fois.

Le militaire ne semble aucunement embarrassé : il s'avance, recule les genoux, repousse les jambes, regarde à droite, à gauche, comme pour choisir où il se placera; puis, après avoir lorgné la jeune personne modeste, se laisse brusquement tomber entre elle et le beau monsieur à besicles.

« Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous faites » donc... il n'y a pas de place là... vous êtes sur » nous! » s'écrie le petit maître, sur qui le militaire est tombé.

« — Bah!... bah!... serrez les rangs... Ça se fera, » puisqu'on m'a dit qu'il y avait encore une place.

» — Mais ce n'est pas là, monsieur, c'est au fond. » Conducteur, dites donc à monsieur que c'est au » fond. ., faites donc ôter monsieur...

» — Oter... ah! il sera malin celui qui me fera » ôter de là... Mademoiselle, je vais tâcher de vous » gêner le moins possible... Je vais me faire mince.. » pas pour monsieur, mais pour vous. »

La jeune personne ne dit rien, elle se recule le plus qu'elle peut; mais on était déjà sept sur la banquette, et l'arrivée du militaire mettait tout le monde dans un étau.

« Mais, monsieur, » reprend l'homme aux besicles, « puisqu'on vous dit qu'il y a une place au » fond... où vous serez bien mieux... — Eh bien! » allez-y, vous, au fond, si ça vous arrange; moi je » me trouve bien là, et j'y reste.

» — Je vais m'y mettre, moi, » dit le petit monsieur au parapluie, « ça m'est égal d'être au fond... » pourvu que je sois dans la voiture. »

Grace à ce revirement de places, les voyageurs du côté gauche retrouvent leur respiration, et le militaire se met à son aise, en disant : « Je savais bien » qu'il y avait de la place, et que ça se ferait.

» — Complet! » crie le conducteur au cocher.

« — C'est bien heureux!... » dit le gros homme, « il faut espérer que nous n'arrêterons plus!...

» — Quel sacré fichu temps! » dit le militaire en ôtant son schako et le secouant devant lui; « heu- » reusement je ne vais pas à la parade! Tenez, con- » ducteur... voilà votre *quibus*. Poussez donc un peu » à droite, monsieur, pour que nous ne gênions pas » mademoiselle. Excusez, monsieur, mais il faut » que je place mes jambes aussi, et vous avez deux » colonnes que vous ne bougez pas plus que l'arc » de triomphe!... »

Ceci s'adressait au monsieur aux boutons de diamans, qui se trouvait être précisément en face du militaire, lequel venait de lui mettre un genou de

côté pour s'étendre plus aisément. Le gros homme se gonfle encore, sa figure se boursoufle, il respire comme un cheval, en répondant : « Mais, monsieur, » je ne vois pas pourquoi je me gênerais... Qu'avez-» vous besoin d'allonger vos jambes?...—Je ne peux » pas me tenir en voiture sans ça... Je vous demande » qu'est-ce que ça vous fait... on se prête un peu, » voilà tout!... Mademoiselle, ne craignez pas de » vous appuyer sur moi, laissez-vous aller au con-» traire, ça m'obligera... Tonnerre de temps! en » voilà pour toute la journée.

» — Cocher! conducteur! arrêtez! arrêtez donc! » je veux monter!... »

Ces cris partaient de la chaussée et étaient prononcés par une voix féminine. Le conducteur tire le cordon pour qu'on arrête la voiture; aussitôt éclate dans l'Omnibus un murmure de révolte.

« Il n'y a plus de place, conducteur. — Est-ce que » vous vous moquez de nous? où donc voulez-vous » placer quelqu'un encore?

» — A ma place, » répond tranquillement le conducteur, « et moi je resterai debout.

»—Allons, sacrebleu! laissez venir la petite femme; » si elle est jolie, je la prends sur mes genoux, moi! » on est libre d'être galant, j'espère. »

La petite femme qui grimpe alors sur le marchepied est une énorme boule de quarante à cinquante ans, dont les appas sont tellement volumineux qu'on ne distingue ni sa taille, ni aucune de ses formes, tout son individu semble n'en plus avoir qu'une seule, qui est celle d'un tonneau. Le conducteur la

pousse dans la voiture et rebaisse le strapontin, tandis que le militaire s'écrie :

« Ah! nom d'une bombe!... le plus souvent que » je prendrai une fortification comme ça sur mes » genoux. »

Cependant la dame ne s'est point arrêtée à la place du conducteur, elle croit qu'elle peut s'asseoir plus loin, elle enjambe par-dessus les pieds qu'on lui oppose; en ce moment la voiture repart, alors l'énorme voyageuse perd l'équilibre, et tombe d'abord sur le gros monsieur, qui la rejette sur le militaire, lequel la repousse sur le petit vieux maigre. On allait jouer au ballon avec cette dame, si l'homme en noir eût eu la force de rejeter la masse qui venait de tomber sur lui, mais il se contente de pousser un gémissement sourd.

La dame arrangeait déja sa robe pour rester à cette place, ne s'apercevant pas apparemment qu'elle avait un petit monsieur sous son énorme postérieur; mais le militaire lui crie : « Madame, vous venez de » tuer quelqu'un... Il n'est pas possible autrement... » vous êtes sur un petit monsieur sec, qui ne dit » rien, parce qu'il étouffe. »

Le conducteur montre alors sa place à la dame et lui fait comprendre que c'est là qu'elle doit se mettre. La voyageuse se relève, et ne parvient au strapontin qu'en tombant encore sur trois ou quatre genoux; mais l'homme râpé revient à lui, et la paix se rétablit dans la voiture publique.

Il y avait peut-être cinq minutes qu'on roulait sans s'être arrêté, chose fort rare pour une voiture

à six sous. Une chaleur de trente degrés régnait dans l'Omnibus, parce que la petite boule qui avait pris la place du conducteur, masquait entièrement la portière et empêchait l'air de circuler.

Le militaire, qui semblait remuant et bavard, lâchait de temps à autre des jurons sur le temps, puis essayait une conversation avec sa jeune voisine. Mais comme celle-ci ne répondait rien, le hussard, ennuyé de faire des galanteries en pure perte, commence à chercher autre chose dans la voiture. En passant chacun en revue, ses yeux s'arrêtent sur le jeune homme qui a fait place à la jolie femme; il le fixe, le considère quelques instans, puis s'écrie :

« Eh sacredié ! je ne me trompe pas !... c'est » Charles, Charles Darvillé... un camarade de pen- » sion que je vois là-bas... »

Le jeune homme auquel ces mots s'adressaient lève à son tour les yeux sur le militaire en répondant : « Oui, monsieur, oui, je suis bien celui que » vous venez de nommer... mais je ne me rappelle » pas...

» — Comment ! tu ne reconnais pas Mongérand... » Émile Mongérand. — Se pourrait-il... quoi ce se- » rait toi... Mongérand... je ne t'aurais jamais re- » connu... ces moustaches... cet uniforme. — Ah ! » oui, ça change un peu ; et puis la tournure mar- » tiale... D'ailleurs, voilà au moins sept ans que » nous ne nous sommes vus... j'en avais dix-neuf, et » toi aussi, je crois... Ah ! te rappelles-tu toutes nos » farces, nos bamboches au collége... — Oui, oui, » je m'en souviens !

» — Il paraît que ces messieurs vont faire la con-
» versation comme s'ils étaient chez eux, » dit d'un air moqueur le monsieur à besicles en souriant à la demoiselle délurée, laquelle sourit à l'homme aux boutons, lequel ne sourit jamais, mais crie bientôt au cocher d'une voix impérative : « Vous m'arrê-
» terez rue de Richelieu... on étouffe dans cette
» voiture.

»—Cocher... ne sommes-nous pas encore à la porte
» Saint-Denis ? » dit le vieux monsieur râpé. « — Oh !
» nous l'avons passée, monsieur, nous voilà au
» boulevart Poissonnière. — Ah ! mon Dieu !... et
» moi qui vais faubourg Saint-Denis... Je vous avais
» dit de m'y descendre... — Non, monsieur, vous
» ne m'avez pas dit d'arrêter. — Comme c'est agréa-
» ble... il faut que je refasse deux boulevarts à
» pied... et il pleut à verse... Mais arrêtez donc au
» moins... — Vous pouvez descendre, monsieur.
» — Non ; je ne descendrai pas tant que la voiture
» fera un mouvement. Je n'ai pas envie de rouler
» sur tout le monde comme madame. »

Enfin la voiture ne bouge plus, la grosse dame qui masque la portière se met pour un moment debout, le vieux monsieur descend en grommelant, cherche vainement un endroit balayé pour gagner le boulevart, et retourne en trottillant du côté de la porte Saint-Denis.

« Ah ! mon pauvre Charles !... est-ce drôle ! après
» sept ans, de se retrouver dans un Omnibus... c'est
» pourtant la pluie qui est cause de ça ; sans elle, je
» filais à pied jusqu'au faubourg Saint-Honoré... Je

» ne te reconnaissais pas d'abord... ce n'est pas que » tu sois changé, mais tu étais caché par cette dame... » je ne voyais que le bout de ton nez... Es-tu tou- » jours bon garçon, bon enfant, comme autrefois?...

» — Je n'ai pas changé de caractère, je suis tou- » jours le même. — A la bonne heure! je n'aime que » les bons enfans, moi, et pas les capons et les pleu- » rards!

» — Il est certain, » dit le petit monsieur au parapluie, en souriant au militaire, « qu'un homme doit » être aimable en société... C'est bien plus agréable. »

Le militaire regarde le monsieur d'un air goguenard, en murmurant : « Tiens... qui est-ce qui lui » parle, à celui-là?... » Puis il s'adresse à son ami de collége sans faire attention aux personnes qui les séparent.

« Dis donc, Charles, te rappelles-tu nos pédans » de collége... les tours que nous leur avons joués? » Ils me donnaient des *pensum* parce que je ne mor- » dais pas au latin... Sacré latin! je n'ai jamais pu » en retenir dix mots... eh! je m'en moque bien!... » est-ce qu'un homme a besoin de ça pour s'expli- » quer... Quand un particulier me déplaît ou me » regarde de travers, est-ce que je lui donne une » paire de soufflets en latin?... quand je trouve une » femme à mon goût, est-ce que j'irai lui dire en » latin que je l'adore... elle me prendrait pour un » curé ou un serpent de cathédrale...

» — Ah! ah! ah!... C'est comme moi, » reprend l'homme au parapluie en riant, « je n'ai jamais su un » mot de latin... et pourtant... »

Le militaire regarde encore ce monsieur d'un air surpris, et lui dit : « Permettez, monsieur, ce n'est » pas à vous que je parle... c'est à mon ami; vous ré- » pondrez à votre tour, si l'on juge à propos de vous » mêler à la conversation. »

Le petit monsieur ne répond rien, il se contente de s'incliner et regarde s'il pleut encore.

« Voilà la rue Montmartre... Qui a demandé la » rue Montmartre! » crie le conducteur.

« Moi, » dit la femme au paquet, à l'enfant et au panier; et elle tâche d'opérer son déménagement, ce qui arrête la voiture pendant près de trois minutes. La jeune personne à l'air modeste est descendue aussi. Un peu plus loin, le gros monsieur s'en va, et la demoiselle qui voulait aller au passage de l'Opéra descend cependant en même temps que ce monsieur.

La voiture commence à être moins chargée; les camarades de collége peuvent se rapprocher. A chaque instant, quelqu'un fait signe au conducteur, ce qui impatiente le militaire, qui s'écrie : « Aura-t-on » bientôt fini de descendre et d'arrêter!... Qu'est-ce » que c'est donc que cette manière de voyager !... on » ferait bien une lieue en six heures. »

Enfin la voiture est à sa destination; il ne restait plus que l'homme en blouse, et la paysanne, avec les deux amis, lorsque l'on s'arrête à la station du boulevart de la Madeleine.

CHAPITRE II.

UNE POLITESSE.

Le sous-officier de hussards a passé son bras sous celui du jeune homme qu'il vient de retrouver dans l'Omnibus, et il le fait avancer à grands pas vers un café qui fait le coin de la rue Saint-Honoré.

« Ce brave Charles!.. Eh bien, je t'assure que ça » me fait grand plaisir de te revoir... Tu sais que je » suis franc, moi : quand je n'aime pas les gens, je » ne leur fais pas bonne mine; mais j'ai toujours eu » de l'amitié pour toi.

» — J'en suis persuadé, et je te prie de croire que » je suis aussi fort content de me retrouver avec un » camarade de pension. Mais où donc me mènes-tu » par-là?

» — Parbleu, au café : nous n'allons pas nous quit- » ter tout de suite, j'espère... nous allons boire un » verre de punch pour célébrer cette rencontre.

» —Mon ami, c'est que j'ai bien peu de temps, on » m'attend pour dîner chez ma mère... rue Verte... » On dîne de bonne heure chez elle, et je me suis » déjà un peu attardé.

» —Eh bien, tu t'attarderas encore!... Pardieu! » moi aussi, j'ai affaire; je suis attendu!... mais on » m'attendra, et voilà tout; je m'en moque pas » mal!... D'ailleurs, j'espère que tu n'as plus besoin » de la permission de ta mère pour boire un verre » de punch; il me semble que tu es assez grand pour » aller tout seul à présent...—Oh! certainement, » je fais ce que je veux; mais...—Va donc, alors, et » ne fais plus l'enfant!... et quand on veut te faire » une politesse, n'aie pas l'air de vouloir te sauver » comme si on allait te manger. »

On était devant le café, Mongérand ouvre la porte, et Charles entre pour ne point désobliger son ami, qu'il connaît capable de se fâcher si on refusait d'accepter le punch qu'il vient d'offrir. Il y a beaucoup de ces gens-là dans le monde : lorsqu'ils offrent quelque chose il ne faut pas les refuser, sous peine de les mettre de fort mauvaise humeur, de les fâcher sérieusement même. Vous sortez de déjeuner, vous n'avez ni faim, ni soif; souvent aussi cela vous fait mal de prendre quelque chose entre vos repas, c'est égal; si vous avez le malheur de rencontrer un de ces individus, il ne vous laissera pas aller : « Mon » cher, nous allons prendre quelque chose...—Merci, » je viends de déjeuner, je n'ai besoin de rien.—Oh! » belle raison... j'ai déjeuné aussi, mais un verre » de vin chaud, ça ne fait jamais de mal.—Pardon-

» nez-moi; le matin, ça me dérange!...— Ah! vous
» me faites rire... Venez donc.— Je ne puis pas... —
» Allons, venez donc! qu'est-ce que c'est que ces fa-
» çons-là?...»

Et on vous pousse bon gré mal gré dans un café, et l'on vous fait prendre ou du punch, ou de la bière, ou des petits verres. Bien heureux si l'on ne vous contraint pas à manger la côtelette! Vous avez perdu deux heures de votre temps, manqué vos rendez-vous, et vous êtes indisposé toute la journée, parce que vous avez rencontré de ces gens qui veulent à toute force vous régaler, et qui croient vous avoir fait une politesse, et s'être montrés fort aimables avec vous. Que Dieu vous garde, lecteur, de ces amis-là! ou bien faites comme moi : refusez positivement, refusez ferme; quittez-les, quand ils ouvriront la porte d'un café. A la vérité, vous ne passerez pas pour un *bon enfant*, on vous traitera peut-être de bégueule, d'original, d'ours, d'homme insociable; mais vous vous porterez mieux, et voilà l'essentiel.

« Garçon, du punch! » dit Mongérand en s'asseyant à une table devant Charles Darvillé. En attendant le punch, la conversation s'engage :

«— Tu es donc dans le militaire maintenant?— Mon
» ami, j'y suis encore; mais je ne vais pas y rester
» long-temps. Pour le moment je suis en congé à Paris,
» mais je veux en avoir un définitif : j'en ai assez de
» l'état militaire. Je me suis engagé à dix-neuf ans,
» parce que je croyais que j'allais devenir tout de
» suite colonel; mais ça ne va pas comme ça!... Au

» bout de sept ans n'être que sous-officier, ça m'en-
» nuie. Ensuite on ne se bat pas; et moi, je m'étais
» fait militaire pour me battre. Il est vrai que je me
» suis battu plus de vingt fois avec mes camarades
» qui me cherchaient dispute, mais ce n'est plus la
» même chose... on vous met à la salle de police,
» aux arrêts... sur sept ans que j'ai faits, je réponds
» que j'en ai bien passé la moitié en prison. Aussi je
» leur fais tant de farces depuis quelque temps, que je
» suis sûr qu'on ne me refusera pas mon congé. Et puis
» je viens d'hériter... une quarantaine de mille francs
» d'un oncle paternel, mon dernier parent. Avec ça
» on peut s'amuser, flâner ou faire quelque chose...
» et vivre en paix; car tu sais que j'aime la paix,
» moi; je déteste les querelles... Eh bien, sacrédié!
» ce punch, garçon; est-ce qu'on se fiche de nous?
» — Voilà, voilà, monsieur! — Allons donc, je
» n'aime pas attendre. Et toi, Charles, conte-moi
» un peu ce que tu as fait depuis que je t'ai perdu de
» vue; car j'aime à croire que tu n'es pas resté con-
» tinuellement sous les jupons de ta mère, que tu as
» eu des aventures, des maîtresses... il faut bien
» qu'un homme soit un homme... — Oh! je me suis
» amusé, mais je n'ai pas eu d'aventures bien pi-
» quantes. Mon père, qui faisait le commerce de
» soieries en gros, comme tu sais, est mort il y a
» cinq ans; alors ma mère a voulu se retirer des af-
» faires, et on me trouvait encore trop jeune pour
» les continuer. Maintenant on songe à m'établir :
» j'aurai bientôt vingt-six ans, et il est probable que
» je reprendrai une maison de commerce, parce qu'il

» faut bien faire quelque chose. — Ma foi, quand on
» a de la fortune, je ne vois pas trop pourquoi on
» se tourmenterait à travailler... Bois donc. — Mer-
» ci, je viens de boire. — C'est égal, bois toujours :
» nous prendrons bien un autre quart. — Oh ! non,
» ça m'étourdirait. — Ah! ah! ne fais donc pas la
» femmelette. Garçon! un autre quart, et plus fort
» que celui-là... vous nous faites du punch trop su-
» cré, du punch de dames. Fi donc! j'aime que ce
» soit un peu rude, moi. Tiens, Charles, je suis ton
» ami... je l'ai toujours été, parce que tu es un bon
» enfant. Au collége, tu ne rapportais pas, tu ne te
» sauvais pas quand il y avait des coups à donner et
» à recevoir ; eh bien ! à présent que tu es un homme,
» que tu veux t'établir, si j'ai un conseil à te donner,
» c'est d'épouser une femme riche, parce que l'a-
» mour, nous connaissons cela, c'est bon pour une
» demi-journée ; mais la fortune, voilà l'essentiel. —
» On peut épouser une femme riche et l'aimer. —
» A la bonne heure! aime ta femme, je n'y vois au-
» cun inconvénient... D'abord je ne te donnerai ja-
» mais de mauvais conseils, j'en suis incapable ; mais
» sois le maître chez toi !... Sors, va, viens, ne rends
» compte de rien ; une fois que tu te seras mis sur ce
» pied-là, ton ménage ira tout seul... A ta santé.
» Tiens, moi, il est très-probable que je me marierai
» aussi, dès que j'aurai quitté l'uniforme, et certai-
» nement je rendrai ma femme heureuse, parce que
» j'ai des principes ; mais il faudra qu'elle fasse toutes
» mes volontés... Qu'est-ce que tu regardes donc à
» ta montre? — Mon ami, je vois qu'il est bientôt

» cinq heures, et il faut... — Eh! qu'est-ce que cela
» nous fait qu'il soit quatre ou cinq heures? Est-ce
» que tu n'es pas ton maître, hein? — Si fait: mais...
» — Eh bien alors, reste donc tranquille... Et moi
» aussi je suis mon maître, mais je le serai encore
» plus quand je serai rentré dans le civil. Je voudrais
» bien voir que tu me quittasses déjà... Pour toi,
» j'ai abandonné la petite voisine de l'Omnibus...
» tu sais, celle qui baissait toujours les yeux... elle
» était ferme comme un gland... je m'en suis assuré.
» — Mais elle avait l'air honnête... — Eh bien, après?
» raison de plus pour être ferme; aussi je n'aime que
» les femmes honnêtes, moi. Et toi, fripon, tu étais
» presque sous ta voisine, qui était jolie aussi, et tu
» n'avais pas tes mains dans tes poches, à ce que j'ai
» pu voir. — Oh! je te jure que j'étais bien tran-
» quille: c'est le monde qui me forçait à la gêner un
» peu... mais je ne me serais pas permis. — Oh! oh!
» pas permis!... ne fais donc pas la bête... A ta santé,
» Charles. — Vraiment, on m'attend chez ma mère:
» l'heure de son dîner est passée, et elle m'avait fait
» promettre de ne pas manquer d'y aller aujourd'hui.
» Je crois qu'elle avait invité du monde. — Lors-
» qu'on invite du monde, on dîne toujours plus
» tard... Quand tu manquerais la soupe et le bouilli,
» voyez le grand malheur!... est-ce que je ne vaux
» pas bien une tranche de bœuf? Moi, on m'attend
» chez Rozat... Eh parbleu! tu le connais, Rozat?...
» c'est aussi un ancien ami de pension... Te rap-
» pelles-tu Jules Rozat?... un grand blond, figure
» fade... un peu sournois. Je me suis battu plus d'une

» fois avec lui pour ça... il taquinait toujours les
» autres.

» — Ah! oui, je me le rappelle fort bien... Com-
» ment! vous êtes amis maintenant? Et à la pension
» il me semble que vous ne pouviez pas vous souf-
» frir. — Que veux-tu, je l'ai rencontré, il est venu
» à moi, m'a tendu la main... tu sais que je n'ai pas
» de rancune : d'ailleurs des querelles d'écolier, ça
» ne signifie rien; il m'a engagé à aller le voir, j'y
» suis allé; il demeure à deux pas d'ici, rue Saint-
» Florentin; il est marié, il a une petite femme gen-
» tille et qu'il a l'air de rendre heureuse, car il est
» toujours à l'embrasser, à la caresser..... — Et
» qu'est-ce qu'il fait, Rozat? — D'abord tu sais qu'il
» avait de la fortune, il aura épousé une femme ri-
» che; il s'occupe un peu d'affaires, mais le plus fort
» de ses occupations, je crois que c'est la littérature.
» — Ah! il est poète, auteur? — Quelque chose
» comme ça, à ce qu'il dit; je sais qu'il parle tou-
» jours de ce qu'il fait, et je n'ai jamais rien vu de
» lui... mais il prétend avoir une foule de chefs-
» d'œuvre dans son porte-feuilles... Ah! il m'a lu de
» ses vers pourtant, ça ne m'a pas amusé du tout.
» En fait de vers je n'aime que les gaudrioles. Tu vas
» venir avec moi chez Rozat, il sera enchanté de te
» revoir, et puis trois amis de collége ensemble,
» c'est gentil, on est content de se retrouver. — Je
» n'irai pas avec toi aujourd'hui, puisqu'on m'attend
» chez ma mère. — Tu iras chez ta mère après. Par-
» dieu! Rozat m'attendait aussi pour dîner; je me
» rappelle même qu'il m'avait fait promettre d'être

» chez lui de bonne heure, parce que, comme c'est
» aujourd'hui dimanche et que nous devons aller au
» spectacle ensuite, il fallait se presser. Viens chez
» Rozat, nous n'y resterons que cinq minutes, et je
» te reconduis ensuite jusqu'à la porte de ta mère;
» j'espère que c'est aimable ça, et que tu n'as plus
» rien à dire? — Non, si tu me promets... — C'est
» convenu... partons. »

CHAPITRE III.

LE MÉNAGE DE M. ROZAT

Mongérand, qui est très-grand, fait des enjambées qui forcent presque son ami à sauter pour le suivre. Charles Darvillé n'allait qu'à contre-cœur chez leur ancien camarade; il pensait toujours qu'on l'attendait chez sa mère, cela le contrariait; d'un autre côté, il était sensible à l'amitié que lui témoignait Mongérand, il aurait été fâché de ne pas répondre à ses avances; ensuite il y avait ce petit amour-propre de jeune homme qui ne veut pas avoir l'air d'avoir besoin de la permission de ses parens pour faire ce qu'il veut. Sot amour-propre que celui-là! ce ne sont guère que les mauvais sujets qui se moquent des jeunes gens soumis à leurs parens; on ferait bien moins de sottises dans le cours de sa vie si on pouvait toujours demander la permission à sa mère.

La rue Saint-Florentin n'était pas éloignée, on arrive chez M. Jules Rozat, que l'on trouve à table avec sa femme et son petit garçon, enfant de trois à quatre ans.

Ce M. Rozat, qui peut avoir quelques années de plus que ses deux amis de pension, est un grand blond, bouclé, figure longue, blafarde, mais sur laquelle est presque constamment dessiné un sourire qui vise à la malice et qui ressemble à une grimace; des yeux très-couverts, une voix mielleuse, un ton de bonhomie affecté : voilà l'ancien camarade de ces messieurs.

Sa femme est jeune, un peu pâle, les joues creuses, mais jolie, quoique d'un air peu agréable.

Les époux étaient à table, lorsque Mongérand, sans laisser le temps à la domestique de l'annoncer, entre en tirant Charles après lui; car ce dernier, n'ayant pas l'habitude d'agir aussi militairement, hésitait à se présenter pour la première fois chez des gens qui ne le connaissaient pas, et surtout au moment de leur dîner.

« Me voilà!... un peu en retard, n'est-ce pas? ah! » c'est que j'ai fait une recrue en route, et je vous » l'amène .. Ha çà, veux-tu avancer, Charles?... il » se fait tirer comme s'il s'agissait d'embrasser une » vieille femme. »

Le mari et la femme se sont levés spontanément. Celle-ci salue Charles, et lui présente une chaise; tandis que M. Rozat s'écrie :

« Vraiment, Mongérand, tu es bien aimable, on » t'attend à quatre heures précises. C'était convenu,

» puisque ma femme veut aller au spectacle, et tu » sais que j'ai assez l'habitude de faire ce qui peut » lui être agréable. Et il est maintenant cinq heures » et demie... Monsieur, donnez-vous donc la peine » de vous asseoir.

» — Ah ! tu crois, Rozat, qu'on marche comme on » veut dans Paris ; je trouve à chaque instant quel- » que chose qui m'arrête... Au reste, vous ne m'avez » pas attendu, et vous avez bien fait...

» — C'est que ma femme avait besoin, le petit » aussi, j'ai craint que cela ne leur fît mal d'atten- » dre trop tard... Tu n'as pas dîné ?... — Non, » certainement. — Manette, rapportez le couvert » que vous avez enlevé... — Un moment !... un » moment !... regarde donc d'abord la personne que » je t'amène... Est-ce que tu ne reconnais pas ce » bon garçon-là ? »

M. Rozat regarde attentivement Charles, qui n'avait encore rien dit, et se contentait de saluer.

« — Eh mon Dieu !... oui... j'y suis maintenant... » C'est notre ami de pension... Charles Darvillé !... » — Lui-même, monsieur. — Ah ! monsieur, je » suis enchanté de vous revoir.

» — Est-ce que vous vous moquez de moi avec vos » *monsieur,* » dit Mongérand en poussant Charles et Rozat l'un sur l'autre, de manière que pour les faire s'embrasser il manque de les jeter sur la table. « Est-ce que des camarades de collége, de bons en- » fans comme nous, doivent se parler avec cette » cérémonie ; on s'embrasse, on se tutoie... Ça va » tout seul. »

Cependant, malgré l'invitation du militaire, la reconnaissance se borne à un serrement de mains entre Charles Darvillé et M. Rozat; le tutoiement ne s'ensuit pas.

« Ma foi, vous n'êtes pas changé, et si ce n'eût » été que je ne m'attendais pas du tout à vous voir, » je vous aurais reconnu au premier coup d'œil. — » Vous êtes aussi toujours le même... » répond Charles. « — Oh! moi, je suis votre aîné cependant... » de quatre ans, je crois...

» — C'est égal, nous sommes tous les trois bien » gentils, » dit Mongérand en se mettant à table, « n'est-il pas vrai, madame Rozat, que les trois » amis ne sont pas mal? »

Madame Rozat se contente de s'incliner et de sourire, mais ce sourire n'allait pas bien avec ses yeux, qui étaient très-rouges.

« Allons vite, Manette, un autre couvert; mon » ancien camarade voudra bien accepter sans façon » notre dîner de ménage... Nous serons peut-être » un peu serrés... mais on se gêne volontiers pour » ses amis... Nous avons déjà mangé le potage et le » bœuf, mais cela doit être encore chaud... n'est-ce » pas, ma bonne amie?

» — Oui, j'avais dit qu'on les tînt près du feu.

» — Je suis très-sensible à votre invitation, » dit Charles, « mais il m'est impossible d'accepter... — » Pourquoi donc? — Mongérand sait que je suis at- » tendu chez ma mère, et qu'il y a même long-temps » que je devrais y être. — Ah! que je suis fâché... » il ne faut pas de second couvert, Manette. »

M. Rozat n'insistait pas, et madame avait fait signe à sa bonne que le couvert était inutile, lorsque Mongérand qui vient de s'installer à table, pousse son assiette contre celle du petit garçon, en criant :

« Donnez donc, la bonne, donnez donc le se-
» cond couvert... mettez ça là à côté de moi... il y
» a de la place; est-ce que tu écoutes Charles, toi
» Rozat? je te dis qu'il va dîner avec nous... et que
» nous allons rire... Madame Rozat ne défend pas
» qu'on rie... Voyons, Charles, ta mère t'avait en-
» gagé à dîner, mais probablement tu dînes souvent
» chez ta mère... — Oui, presque tous les diman-
» ches. — Ah, vous l'entendez ! il convient qu'il y
» dîne tous les dimanches, et pour une fois qu'il
» retrouve deux anciens camarades, deux amis qu'il
» n'a pas vus depuis près de huit ans, il ne leur ferait
» pas le sacrifice d'un dîner de famille... Avec ça,
» que c'est si amusant un dîner de famille!... J'aime-
» rais mieux dîner chez moi, rien qu'avec une flûte!
» — Mongérand, ce n'est pas que je ne me plaise
» beaucoup avec vous ; mais je t'ai dit que ma mère a
» aujourd'hui du monde, et que... — Ah! oui... il y
» a de l'extraordinaire... de l'extra... On aura fait
» le plat d'œufs à la neige... et tu les aimes...

« — Ah! ah! ah! » dit monsieur Rozat en ricanant,
« Mongérand, c'est très-méchant ce que tu dis là,
» tu ferais croire que notre ancien camarade est
» friand! »

Charles hésite, il regarde sa montre : il est cinq heures et demie passées; depuis long-temps on doit être à table chez sa mère, où peut-être on ne l'at-

tend plus. Il se laisse aller aux sollicitations de Mongérand, et se place à côté de lui, ce qui ne semble pas faire un bien vif plaisir à madame Rozat, qui cependant crie à sa bonne : « Rapportez le potage.

« — Ah, vivat! » dit Mongérand en frappant sur les genoux de Charles; « allons! je vois que tu es toujours » un bon enfant, comme au collége! Te rappelles-tu, » Rozat, que Charles avait ce surnom? — Oui, oui... » je m'en souviens... — Manette, vous rapporterez » le bœuf... — Oh! merci, madame, pour le bœuf, » je n'y tiens pas... je trouve qu'on devrait suppri- » mer ce plat-là des repas, c'est rococo en diable... » Tu n'en veux pas non plus n'est-ce pas, Charles?

» — Mais, messieurs, » dit la maîtresse du logis, « je » dois vous prévenir que vous n'avez un pas grand dî- » ner... je ne m'attendais pas... à ce que nous serions » cinq... Comme nous devons aller au spectacle, je ne » voulais pas m'occuper beaucoup de cuisine... et » ma bonne est si gauche... un rôti et un plat de lé- » gumes, voilà tout ce que vous aurez avec cela.

» — C'est délicieux, madame, c'est toujours bien.. » Est-ce qu'un militaire est difficile!... Avez-vous de » l'eau de Seltz, par hasard?... — Non, nous n'en pre- » nons pas... — Tant pis, ça fait manger deux fois » plus... Serre-toi donc un peu, Coco; quel âge a » ce gaillard-là? — Bientôt quatre ans. — Il est fort, » il a un vilain nez, en grandissant ça se fera peut- » être. Qui est-ce qui verse à boire? »

Rozat verse à boire, en souriant à ses convives, tandis que sa femme, qui n'est probablement pas contente que l'on ait dit que son fils avait un vilain

nez, répète à Manette de rapporter le bœuf, dont elle persiste à servir à ces messieurs.

« Ma foi, » s'écrie Mongérand en repoussant le bouilli, « on a beau dire, il n'y a rien de tel que des » amis de pension... c'est une amitié franche, con- » stante; toute la vie on se retrouve avec plaisir.

»—Oui, certainement, » dit monsieur Rozat en coupant un rôti de veau, dont il fait des tranches aussi minces que possible... « Oui, l'amitié de collége... » oh c'est charmant... Et le petit St-Alfort, qui s'é- » tait engagé en même temps que toi, Mongérand, » qu'est-il devenu?... — Pas grand'chose!... il n'é- » tait pas taillé pour faire un bon militaire... c'était » un fat, un suffisant... — Oh! il était pétri de pré- » tentions... ne parlait que de ses conquêtes, des » femmes qu'il avait séduites... Le pauvre garçon! » je crois que sa liste n'était pas longue... il était » fort laid, fort bête, fort ennuyeux... — Et Des- » moulins, que j'ai vu quelquefois se promener avec » toi... le vois-tu toujours? — Non, Dieu merci! » est-ce qu'il n'a pas la prétention d'être auteur parce » qu'il a fait quelques quarts ou cinquièmes de vau- » devilles? — Ah! il a eu des pièces jouées! — Tu » es bien bon d'appeler cela des pièces, des rapso- » dies... des vieilleries... c'est misérable! — Ha çà, et » toi, tu ne fais donc rien jouer au théâtre? — Eh » mon Dieu! ce n'est pas faute qu'on m'assomme de » demandes! tous les directeurs me disent: Donnez- » nous donc quelque chose... vous serez joué sur-le- » champ!... Quand j'aurai le temps, je leur enverrai » quelque ouvrage... Mais ce Desmoulins! il n'avait

» que ses pièces... ses répétitions à la bouche; je lui
» ai fait dire deux ou trois fois que j'étais sorti, et,
» graces au Ciel, nous ne le voyons plus.

» —Et Bonneval,» dit Charles, qu'est-il devenu?
« c'était un bien aimable garçon...

» —Oui, aimable... à table...mais bien sot, bien
» gauche en affaires... Ses parens lui avaient laissé
» quelque fortune, il a tout mangé, tout dissipé,
» tout perdu... Entre nous, je crois qu'il courait les
» filles...

» — Eh, sacrebleu! messieurs, il a y des filles bien
» jolies et... Ah! pardon, madame Rozat, je ne pen-
» sais pas que vous étiez là... Je plaisantais, au reste;
» soyez tranquille, je ne débaucherai pas votre mari.
» C'est un homme trop sage, trop rangé...

» — Oh! ma femme est tranquille, elle sait com-
» bien je l'aime d'ailleurs... n'est-ce pas ma choute?»

En disant ces mots, monsieur Rozat prend la main de sa femme, qu'il baise tendrement. Celle-ci se laisse faire, en regardant l'heure à la pendule.

« Allons, messieurs, au plaisir de retrouver des
» amis de collége! » dit Mongérand, en versant lui-même à boire.

« Oh, monsieur! qu'est-ce que vous faites donc?..
» vous versez trop de vin à mon fils... — Bath!
» pourquoi donc!... un garçon, il faut que cela
» s'habitue à boire du vin... — Je ne vois pas que ce
» soit bien nécessaire. Auguste vous n'allez pas boire
» cela, j'espère... du vin pur. . — Laisse-le donc...
» ça le fera grandir. — Auguste, ça vous fera du
» mal. »

L'enfant boit toujours, il prend goût au vin pur. M. Rozat passe son rôti, dont Mongérand prend sur-le-champ trois tranches, en disant : « Peste!... » Rozat... tu coupes ça fin comme du plaqué... Tu » te souviens donc de la manière dont on nous ser- » vait du rôti au collége? — Ah! c'est que plus c'est » mince, plus c'est tendre.

» — Je veux un cornichon, moi, » dit le petit Auguste.

« — Non, monsieur, vous en avez déjà mangé, » répond la maman. « — J'en veux encore, moi.

» — Tiens, mon ami, tiens, voilà un cornichon, » dit Mongérand, en choisissant le plus gros, qu'il met sur l'assiette de l'enfant.

« Mais, monsieur, je vous assure qu'il en avait as- » sez... c'est mauvais pour la poitrine, et... — Al- » lons donc, madame, est-ce que vous voulez élever » votre fils à la becquée?... Est-ce qu'il faut qu'il » craigne un cornichon?... son estomac se fera, au » contraire... C'est en mangeant de tout qu'on de- » vient robuste... Tiens, mon garçon, veux-tu du » veau? — Je vais lui en donner, monsieur. — » Pourquoi donc vous déranger... Je suis à côté de » lui... je vais le soigner... mange, mon homme, » mange... et laisse-toi faire... Oh! tu t'arrangeras » bien avec moi! »

Madame Rozat ne dit plus rien, mais à chaque instant elle regarde la pendule. Son mari fait les honneurs de chez lui, avec cette politesse froide, raide, qui ne provoque ni la gaîté, ni l'appétit; il semble vouloir seulement montrer à ses camarades de collége

qu'il est à son aise et que son ménage est bien monté; aussi a-t-il soin de dire de temps à autre à sa bonne : « Donnez donc d'autres couverts pour servir... Il » me semble que vous n'en manquez pas... Pourquoi » n'avez-vous pas apporté des assiettes à filets d'or... » Vous donnerez des verres à patte... pas à cham- » pagne... ceux à pieds taillés à facettes... »

Mongérand boit et mange comme quatre; il fait arrêter le rôti au moment où madame le faisait enlever, pour en prendre encore deux tranches, et il continue de bourrer le petit garçon qui est à côté de lui, sans écouter ce que dit sa mère.

Charles, qui s'aperçoit que madame Rozat regarde souvent l'heure, et ne semble pas de fort bonne humeur, dit bientôt : « Mais madame a le désir d'aller » au spectacle... Nous devrions nous hâter de quitter » la table...

» — Il est vrai, monsieur, » répond madame Rozat; « mon mari m'a promis de me mener au Vaude- » ville; il y a fort long-temps que je n'y suis allée, » et je...

» — Comment peut-on aimer le spectacle! » s'écrie Mongérand; « moi je ne peux pas supporter d'être » trois heures enfermé à la même place... et le di- » manche, il y a tant de monde qu'on y étouffe; » avec ça que la pluie qui est survenue empêche qu'on » ne se promène... il est déjà six heures et demie, » vous n'aurez plus de place.

» — Mongérand a raison, » dit M. Rozat : « je crois, » ma chère amie, qu'il vaut beaucoup mieux re- » mettre la partie à un autre jour... avant que nous

» ne soyons au spectacle il serait sept heures... tu ne » serais pas bien placée, et tu sais que je ne m'amuse » pas quand tu es mal.

» — Oui, oh! je sais que vous êtes très-complai- » sant! » répond madame avec dépit : « je me faisais » une fête d'aller au Vaudeville, et voilà encore mon » espoir trompé !...

» — Allons, ma bonne... sois gentille... tu ferais » croire à ces messieurs que tu es méchante... » Allons... qu'on m'embrasse... voyons, tout de » suite... »

Et M. Rozat se penche vers sa femme, qui tend sa joue à son mari, comme si elle présentait du fromage à ses convives.

« Je te l'avais dit, Charles, » s'écrie Mongérand, « c'est un charmant ménage que celui de Rozat!... » ce sont des tourtereaux... toujours amoureux... » toujours se caressant... ça donne envie de se marier, » et, puisque tu vas t'établir, je te conseille de les » prendre pour modèles... Tiens, petit... des ce- » rises... — Il en a déjà eu, monsieur... — Eh bien, » ça fera passer les autres; avale toujours, mon gros... » tiens, et du biscuit... va ton train!... et ne dis » rien.

» — Ah! vous allez vous marier, monsieur Charles? » dit M. Rozat en souriant.

« — Dans quelque temps... ma mère le désire... » — Vous avez sans doute fait un choix.... vous êtes » bien amoureux peut-être? — Non, je vous assure » que je n'ai pas encore de préférence; je connais des

» demoiselles fort aimables, mais je ne suis pas dé-
» cidé... — Épouse des écus, Charles, ça vaut bien
» les yeux fendus en amande ; d'ailleurs avec des écus
» on a tous les yeux possibles... C'est pour rire que
» je dis cela, madame Rozat, c'est pour vous faire
» enrager, car personne n'est plus sensible que moi
» aux douceurs de l'amour conjugal.

» — Quand il en serait autrement, monsieur, je
» n'en serais nullement offensée, » répond sèchement
la maîtresse de la maison.

On a servi le dessert. Madame Rozat ne dit plus un mot; son mari est très-occupé d'un plateau chinois sur lequel on apporte les verres à patte; il fait ce qu'il peut pour que ses convives remarquent la beauté de son plateau. Charles se laisse verser à boire par Mongérand, qui agit comme s'il était chez lui, et tâche d'animer la conversation; mais voyant qu'on ne s'échauffe pas et que son amphitryon ne paraît pas tenir à ce qu'on vide toutes les bouteilles, dès qu'on a pris le café et la liqueur, Mongérand se lève de table, en disant : « Si nous allions faire une petite
» partie de billard... hein... messieurs? il me semble
» que ce ne serait pas désagréable. Rozat est fort au
» billard, mais j'y joue bien aussi, moi. Et toi,
» Charles? — Moi, je n'y joue pas mal. — Pardieu !
» je suis curieux de voir ton talent... Allons, mes-
» sieurs, trois parties de billard... mais pas plus;
» madame, je vous le promets, et je vous renvoie
» votre mari dans une demi-heure.

» — Oh, monsieur, vous pouvez le garder tant que
» vous voudrez !... — Ah ! vous ne dites pas là ce que

» vous pensez, madame; eh bien, messieurs, ma pro-
» position vous va-t-elle?

» — Mais oui... allons jouer au billard, » dit M. Rozat; « d'ailleurs il pleut, on ne peut pas se » promener; et si cela amuse notre ancien cama- » rade... — Moi, je fais tout ce qu'on veut! » répond Charles... « — Tout ce qu'on veut, ah! je te » reconnais là... toujours bon enfant, ce sacré » Charles!... Ah! madame, pardon... habitudes de » garnison, mais je m'en déferai. En route, mes- » sieurs.

» — Je veux aller avec papa, moi, » dit le petit garçon en courant après son père. « — Mais, Auguste, je » vais revenir tout de suite...—Je veux sortir!... c'est » dimanche! je ne sors jamais, moi!... — Voulez- » vous vous taire, monsieur!... qu'est-ce que c'est » que cela!... — Allons, morbleu, emmenons l'en- » fant, je me charge du gamin, j'en aurai soin... » Viens avec moi, petit... oh! nous nous accordons » très-bien. »

Mongérand prend l'enfant dans ses bras. Madame Rozat regarde son mari en lui disant : « Je vous » engage à veiller aussi sur votre fils. — Oui, oui, » ma chère amie, je te le ramènerai bientôt... au » revoir ma bonne... Eh bien, est-ce qu'on me laisse » aller ainsi... on ne m'embrasse pas?...

» — Absolument Psyché et l'Amour! » dit Mongérand en regardant Rozat embrasser sa femme. « Madame, nous vous présentons nos hommages. »

Charles s'incline profondément devant la maîtresse de la maison, qui salue très-froidement ses

convives. Ces messieurs descendent l'escalier. Mongérand tient par la main le petit Auguste. Arrivé à la porte de la rue, M. Rozat s'aperçoit qu'il a oublié son mouchoir, il remonte pour le chercher en disant à ses amis : « Allez tout doucement... je vais vous » rejoindre... — D'ailleurs, nous allons au café du » coin, » dit Mongérand.

« Mon mouchoir... où donc est mon mouchoir ? » dit M. Rozat en entrant dans le salon où sa femme est assise.

« — Est-ce que j'en sais rien, moi ?... est-ce qu'il » faut que j'aie sans cesse l'œil sur votre mouchoir ? » répond madame Rozat sans se déranger.

« — Comme vous avez toujours une façon de ré- » pondre malhonnête et aigre !... — Je vous conseille » de dire cela ! vous avez des manières si aimables, » vous !... quand il n'y a personne !... — J'ai... j'ai... » N'allez-vous pas m'apprendre à me conduire à » présent... lorsque c'est moi qui ai sujet de me » plaindre ? Croyez-vous, madame, que je n'ai pas » remarqué la froideur et presque l'impolitesse avec » laquelle vous avez traité mes amis de collége ? — » Ils sont gentils, vos amis !... Ce Mongérand, qui se » conduit comme s'il était dans une caserne ; cet autre » qu'on n'a jamais vu et qui accepte tout de suite à » dîner ; puis à peine ont-ils mangé que ces messieurs » s'en vont, comme s'ils étaient à l'auberge... et » pour eux on m'empêche d'aller au spectacle, on » me laisse là passer ma soirée toute seule... amuse- » toi si tu peux !... Ah ! c'est aussi par trop fort !... » j'espère bien qu'ils ne dîneront plus ici !... — Ils y

» dîneront, si je le veux... entendez-vous, madame...
» parce que je suis le maître de recevoir et d'inviter
» qui bon me semble... — Et moi la maîtresse de
» leur faire mauvaise mine... — Avisez-vous de cela...
» et vous verrez...—Qu'est-ce que je verrai, s'il vous
» plaît?... — Vous verrez enfin... — Oh! ne croyez
» pas me faire peur... me faire trembler!... Je sais
» bien que si vous l'osiez vous seriez capable de me
» battre. — Hum! quel enfer de maison!... — Oui,
» quand vous y êtes!... »

En ce moment la bonne entre dans le salon. M. Rozat prend son mouchoir qu'il retrouve sur un fauteuil, et sort en murmurant quelques mots entre ses dents.

CHAPITRE IV.

UNE SCÈNE AU BILLARD.

M. Rozat a rejoint ses amis; il a repris son sourire et sa voix mielleuse.

« Madame votre épouse est peut-être fâchée que » nous vous ayons emmené au billard? » dit Charles.

« — Non... oh! non... D'ailleurs ma femme veut » tout ce que je veux; nous sommes constamment » d'accord, jamais nous n'avons eu un mot plus haut » que l'autre.

» — Vois-tu, Charles, » dit Mongérand, « c'est que » Rozat a mis sa femme sur un bon pied; il n'est pas » comme un niais... n'osant pas sortir de peur que » madame fasse la moue. Fi donc! qu'un homme » ait des égards pour sa femme, bon; mais il ne doit » jamais se gêner. Le tout est de se montrer dès les » commencemens de son mariage, ensuite ça va » tout seul... Et tu as vu Rozat et sa moitié... un

» ménage de moutons! c'est à peindre sur une bon-
» bonnière! »

On entre au café, on passe à la salle de billard, qui est au fond, et en contient deux : l'un est occupé par trois jeunes gens; les nouveaux-venus s'emparent de l'autre, et Mongérand commence par demander du punch. Rozat jette un coup d'œil sur les journaux, regarde ce qu'on dit d'une pièce nouvelle et s'écrie : « Encore un sujet qu'on m'a volé!...
» c'est le sixième!... Ah! les misérables! ils n'en font
» pas d'autres! — Tu les contes donc à tout le
» monde tes sujets, pour qu'on te les vole? — Eh!
» mon cher ami! il suffit d'en causer un peu dans le
» monde... dans un salon... et crac! ils bâclent une
» pièce là-dessus... Ça devient réellement épouvan-
» table! — Que ne bâcles-tu toi-même la pièce? —
» Et le temps donc!... je suis si affairé!... — Allons,
» au billard. Je vais te bâcler des carambolages,
» moi. Garçon! des macarons avec le punch et des
» biscuits... il faut occuper ce petit gaillard-là... —
» Mongérand, je t'en prie, ménage mon fils; il est
» déjà très-gourmand. — Ne vas-tu pas avoir peur
» comme ta femme?... Tant mieux, s'il est gour-
» mand... tu l'étais terriblement aussi, toi, au col-
» lége, quand tu chippais les déjeuners aux autres...
» Allons, messieurs, montrez votre talent. Nous
» jouons le punch. »

Mongérand a pris une queue *à procédés;* ces messieurs s'escriment au billard. M. Rozat met de l'amour-propre à bien jouer; Charles, qui a décidément fait le sacrifice de sa journée et ne songe

plus à aller chez sa mère, joue avec plaisir, parce qu'il aime le billard; Mongérand a soin d'arroser la partie avec des verres de punch; il en fait boire au petit garçon, qui est déjà à son douzième macaron, et commence à éprouver de la difficulté pour avaler les biscuits.

Les jeunes gens qui jouent sur le billard voisin sont des commis marchands; ils prennent aussi du punch et se livrent à une gaîté fort bruyante. Déjà plus d'une fois Mongérand les a regardés en murmurant : « Ce sont apparemment de ces messieurs » qui ne s'amusent que le dimanche, et ils s'en » donnent pour toute la semaine!... Il faut leur » pardonner leur train... mais si je lisais un journal, » je les aurais déjà priés de se taire.

» —Nous nous amusons, ils peuvent en faire au- » tant, » dit Charles. « —C'est juste... d'ailleurs je » ne suis pas querelleur, moi... j'aime la paix... » c'est pour ça que cela m'ennuie d'entendre tant de » bruit. »

Les amis de collége jouent depuis plus d'une heure. M. Rozat ne songe pas à retourner près de sa femme, il perd et ne veut pas quitter. Cependant le petit Auguste, qui ne cesse de godailler avec les carafes, le punch et les gâteaux, a déjà dit plusieurs fois : « Papa, je veux m'en aller... j'ai mal au cœur! »

Mais le papa n'a pas répondu à son fils, et Mongérand dit au petit : « Frotte-toi le ventre, mon gros, » et ça se passera. »

Tout à coup le bruit redouble à la partie voisine;

ce ne sont plus des éclats de rire, on se querelle, on se dispute.

« J'avais gagné deux parties... en gagnant celle-
» ci, je ne perds plus rien ; » dit un petit jeune homme qui n'est guère plus haut que le billard, mais qui a des yeux qui lui sortent de la tête.

«—Non, non, tu n'en gagnais qu'une ; c'est Frédé-
» ric qui a mal marqué...— Ça n'est pas vrai... tu es
» un tricheur.—Toi, tu embrouilles toujours les
» comptes quand il s'agit de payer.—Je ne dois pas
» le punch.—Si, si. »

La discussion continuait, mais sans devenir plus sérieuse ; le plus petit des jeunes gens était seul en colère, les deux autres semblaient rire et ne chercher qu'à le taquiner. Mongérand dit à ses amis : « Vous voyez bien que si je ne m'en mêle pas, il ne
» s'accorderont jamais ; il faut absolument que j'aille
» mettre la paix chez eux. »

Et Mongérand s'avance vers les trois commis marchands en disant : « Qu'est-ce qu'il y a, messieurs,
» voyons, je vais arranger cela, moi.

» —Papa, je veux m'en aller, j'ai mal au ventre à
» présent, » dit le petit Rozat en pleurant.

« —C'est bon, Auguste, tout à l'heure... il fallait
» rester avec ta mère... Voyons, monsieur Darvillé,
» une partie à nous deux pendant que Mongérand
» pérore là-bas ; je vous joue ce que je perds.— Vo-
» lontiers. »

Les jeunes gens tâchent d'expliquer au militaire le motif de leur querelle, qui n'est pas bien sérieuse.

« Je suis sûr d'avoir gagné trois parties, » dit le

plus petit, « et Frédéric me dit que ça n'est pas » vrai.

» — Si monsieur vous dit que ça n'est pas vrai, » c'est comme s'il vous disait que vous en avez menti. » il vous insulte, c'est clair; vous ne devez pas souf- » frir ça, je comprends.

» — Non, monsieur, je ne l'insulte pas; mais il » prétend que j'ai mal marqué la partie. — Votre ami » croit donc que vous voulez lui faire du tort, le vo- » ler... pour qui vous prend-il? — Il me dit bien que » je triche, à moi. — Que vous trichez!... Sacredié! » dire à un homme qu'il triche!... et vous ne lui » avez pas sauté à la figure... autant vous dire que » vous êtes un filou... C'est une paire de soufflets et » un coup d'épée que vous devez à monsieur. — Ah! » tu l'entends, Frédéric, tu m'as offensé... Je veux » me venger. »

Et le petit jeune homme veut sauter sur son ami, il veut se battre, il crie, il ne se possède plus; un des jeunes gens plus calme parvient cependant à le retenir, en lui disant :

« Veux-tu te taire, Bénard, est-ce qu'on se bat en- » tre amis... est-ce que tu écoutes monsieur... qu'à- » t-il besoin de venir se mêler de nos affaires, de te » monter la tête... lui avons-nous demandé des con- » seils... qu'il nous laisse tranquilles.

» — Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, jeune im- » berbe? » dit Mongérand en relevant ses moustaches; « est-ce que vous croyez que vous me parlerez » à moi comme à vos poules mouillées de camara-

» des... Qui est-ce qui m'a fichu des pékins comme » cela ! »

Sur le mot *pékin*, les jeunes gens courent prendre des queues de billard et veulent tomber sur le militaire. Celui-ci qui a sa queue à la main, lui fait faire le moulinet; et, tout en se défendant, continue de crier :

« Oui, vous êtes des calicots, des pékins, et je vous » donnerai votre affaire à tous les trois.

» — Nous vous prouverons qu'il n'est pas besoin » d'être dans le militaire pour savoir se battre... Ap- » pelez donc vos amis; nous ne voulons pas être trois » contre un... — Volontiers, nous sommes trois » aussi... et puisque je ne vous suffis pas, mes amis » compléteront la partie... Allons, Charles, Rozat, » il s'agit de balles à échanger avec ces messieurs, le » tout pour voir s'il savent viser. »

Depuis que la querelle est devenue sérieuse, M. Rozat s'est beaucoup occupé de son fils; il va le prendre dans ses bras, le tâte, le questionne en s'écriant : « Ah ! mon Dieu... il est malade, cet enfant; il est » très-malade... une indigestion... il aura trop bu de » punch... il est étourdi... il faut que je le reporte » bien vite chez moi... Pauvre enfant, qu'est-ce que » sa mère va dire !... »

Et M. Rozat se hâte de prendre son chapeau et disparaît avec son petit garçon, au moment où le maître du café, attiré par le bruit, entre dans la salle de billard.

Charles s'est approché de Mongérand, il demande ce dont il s'agit, et, pour toute réponse, Mongérand

lui dit : « Nous nous battons demain matin avec ces » messieurs... c'est convenu, c'est arrangé... Je vais » fixer l'heure du rendez-vous... Quant aux armes, » c'est le pistolet; ne t'en inquiéte pas, j'en aurai, et » j'irai te prendre chez toi. »

Charles n'est nullement satisfait de cette explication ; il ne voit pas pourquoi il se battrait avec des gens qui ne lui ont rien dit : il voudrait qu'on s'expliquât. Mais le petit commis que les autres nomment Bénard fait un bruit d'enfer; il tient quatre queues dans ses mains, il court autour des billards, il veut se battre tout de suite, n'importe avec qui; et en attendant qu'il puisse terrasser son adversaire, il a déjà brisé deux quinquets.

« Messieurs, je n'entends pas qu'on se batte chez » moi, » dit le maître du café d'un ton ferme; « vous allez sortir sur-le-champ : vous vous expli- » querez dehors; ou j'envoie chercher la garde et je » vous fais arrêter...

» —Vous nous faites arrêter; vous! » dit Mongérand en toisant le limonadier. « Ah! par exemple, je » voudrais voir ça; et depuis quand est-il défendu de » se disputer dans un café?.. si ça me convient de ti- » rer le pistolet avec ces messieurs, je vous trouve » plaisant de vous mêler de nos affaires.

» —Moi, je veux me battre tout de suite... je veux » me battre pendant que je suis en colère, » crie le petit Bénard; « j'apprendrai à ce grand escogriffe » à m'appeler calicot.—C'est bien, petit homme, je » vous donnerai votre compte demain matin.

» —Je vais te le donner tout de suite, moi. »

Et le jeune homme saisit un tabouret et le jette à la tête de Mongérand; mais celui-ci, voyant venir le meuble sur son front, se penche de côté; et le tabouret va frapper Charles au visage.

« Attends, Charles, je vais te venger! » s'écrie Mongérand. Aussitôt le bol, les verres à punch volent sur la tête des commis, qui vont riposter également, lorsque les garçons du café, appelés par leur maître, arrivent et poussent les combattans dehors. Bon gré, mal gré, les jeunes gens sont mis dans la rue. Mongérand les suit en s'écriant : « Un instant, » messieurs! attendez-moi; je ne vous perds pas » de vue... nous allons prendre rendez-vous pour » demain... Viens, Charles... suis-moi... ensuite » nous reviendrons nous expliquer avec M. le limo- » nadier, qui le prend sur un ton beaucoup trop » haut. »

Mongérand est sorti; Charles va le suivre, tout étourdi encore de la scène qui vient d'avoir lieu et du tabouret qui lui a écorché le visage; mais le maître du café le retient en lui disant : « Un instant, » monsieur, s'il vous plaît. Si j'ai laissé partir ces » trois jeunes gens, c'est que je les connais; ils tra- » vaillent dans un magasin ici près, et je sais où les » trouver pour être payé de ce qu'ils ont pris et » brisé... mais vous, monsieur, je ne vous connais » pas, et... — C'est juste, monsieur. Oh! je vais » payer... Pardon... je n'y pensais pas... j'ai été » tellement surpris de cette scène... — Vous avez » un ami qui est terriblement querelleur... Je ne lui » conseille pas de revenir faire du train chez moi,

» car je ne le souffrirais pas. — Je vous assure qu'il » n'est pas méchant... C'est peut-être le punch qui » lui aura monté la tête. — Vous êtes blessé au » visage, monsieur. Voulez-vous de l'eau... des » compresses?... — Merci, ce n'est rien... quelques » contusions... au nez... c'est désagréable, parce » que ça se voit. »

Charles paie le punch, les verres cassés, les frais de billard, et sort du café croyant trouver Mongérand dans la rue; mais il n'y a personne. Charles ne voit pas plus son ami que ses adversaires; il appelle Mongérand, on ne répond pas.

Le jeune homme hésite, se consulte; il n'a pas très-envie de courir après Mongérand, qui veut qu'il se batte le lendemain.

« Il a dit qu'il viendrait me prendre chez moi, » se dit Charles en suivant la rue. « Ma foi!... je l'en » dispenserais bien... Après tout... pourquoi me » battrais-je avec ces jeunes gens?... J'ai reçu un » tabouret à la figure, c'est vrai; mais c'est à lui » qu'on l'avait jeté... Diable de Mongérand!... c'est » un bon garçon... un ancien camarade; J'ai été » content de le revoir; mais il a toujours été tapa- » geur. Rozat est parti, lui... il n'a pas attendu la » fin. Voilà une journée que je ne m'attendais guère à » passer ainsi... C'est pourtant l'*omnibus* qui est cause » de tout cela... ou plutôt c'est la pluie; car, s'il » n'avait pas plu, je serais allé à pied chez ma mère... » j'y aurais dîné... et je n'aurais pas un duel pour » demain!... »

L'idée de ce duel contrariait beaucoup Charles.

Tout à coup une pensée le frappe, le soulage : Mongérand ne sait pas son adresse, il ne la lui avait pas encore donnée, comment donc pourra-t-il aller le chercher le lendemain ?

« Ma foi ! je ne courrai pas après lui dans les rues » pour la lui donner, » se dit Charles. « Il n'est » encore que neuf heures et demie, si j'allais chez » ma mère?... Oui... On me grondera... je dirai » qu'il m'est arrivé un accident... que je suis tombé » en allant dîner, et mon écorchure au nez me ser- » vira de preuve. C'est cela. Courons rue Verte. »

CHAPITRE V.

UNE SOCIÉTÉ QUI ATTEND.

Pendant que Mongérand, après s'être emparé de Charles Darvillé à la descente de l'*omnibus*, l'avait entraîné au café, puis chez M. Rozat, puis au billard, il y avait, dans une antique maison de la petite rue Verte, une société respectable réunie dans un appartement fort grand et fort triste, comme presque tous ceux de ladite rue. Cette société s'était rendue à l'invitation de madame veuve Darvillé, mère de Charles, laquelle dame, après avoir passé plus de vingt ans de sa vie dans un comptoir, avait quitté le commerce en perdant son époux, et était venue se loger dans la rue Verte pour jouir d'une honnête aisance et d'un doux repos.

Madame Darvillé avait passé la cinquantaine; elle aimait beaucoup son fils, mais elle avait toujours eu l'air et le ton sévère, et sa figure perdait rarement

de sa gravité. Aussi son fils avait-il l'habitude de lui obéir sans murmurer, chose qu'il ne faisait guère avec son père, parce qu'il ne le craignait pas. Tant il est vrai que les enfans ainsi que les hommes ont besoin de craindre pour céder, ce qui ne prouve pas du tout en faveur de notre bon naturel.

Madame Darvillé, qui ce jour-là formait de grands projets, avait dit à sa cuisinière Babet de faire un beau dîner. Elle avait invité M. Formerey, vieux négociant, tenant une maison de commission en tous genres, homme qui de sa vie n'avait manqué à un de ses paiemens, et qui portait en toute chose l'exactitude rigoureuse qu'il mettait dans son commerce.

M. Formerey avait été très-spécialement prié d'amener sa nièce, jeune personne de dix-neuf ans qu'il venait de retirer de son pensionnat, et de placer à la tête de sa maison qu'elle dirigeait déjà fort bien.

Ensuite on avait engagé M. et madame Benjoin, anciens amis, retirés aussi du commerce, et qui, pour charmer leurs loisirs, s'occupaient, la femme à élever des vers à soie, le mari à apprendre la guitare.

Puis un ménage de jeunes gens qui demeuraient dans la maison; voisins avec lesquels on était bien aise de conserver des relations amicales. Le mari était gai quand l'occasion se présentait; il est vrai qu'elle se présentait rarement chez madame Darvillé, mais enfin cela pouvait arriver, et il était bon d'avoir là quelqu'un qui eût la complaisance de rire et de tâcher d'être communicatif.

De plus, M. Boudinette, vieux garçon, faisant en-

core le galant près des dames, meublant sa mémoire de tout ce qu'il peut recueillir le matin dans les journaux et les brochures pour aller le débiter le soir, et croyant que sa perruque blonde cache ses favoris gris.

Enfin M. et madame Bringuet, parens éloignés de feu M. Darvillé. M. Bringuet était un ancien militaire retiré récemment du service, et son épouse l'ayant constamment suivi dans ses garnisons, y avait contracté l'habitude de dire : notre colonel, notre major et notre régiment.

Tout le monde avait été convoqué pour quatre heures, et Babet avait promis qu'une demi-heure après, le potage serait sur la table. Madame Darvillé était persuadée que son fils serait arrivé avant l'heure, parce que, quoique passablement musard et flâneur, il ne se faisait jamais attendre chez sa mère.

M. Formerey, l'homme exact, était arrivé avec sa nièce comme quatre heures sonnaient.

« C'est bien aimable, vous ne vous faites pas at-
» tendre, » dit madame Darvillé en apercevant l'oncle et la nièce. « — Moi, me faire attendre, jamais,
» madame, jamais; un négociant doit être fidèle à
» sa parole... ou alors ce n'est pas la peine de la don-
» ner. Je ne connais que ça, moi. Léonie, saluez
» donc madame.

» — Comme elle est grandie, embellie, depuis
» que je ne l'avais vue!... il y a bien sept ans... Vous
» étiez encore un enfant, ma chère Léonie, vous ne
» devez plus vous souvenir de moi?

» — Oh! pardonnez-moi, madame, je ne vous

» trouve pas changée. — Elle est fort aimable .. et » déjà bonne ménagère, dit-on; il faut lui donner » un mari qui la rende bien heureuse, et qui sache » apprécier ses excellentes qualités. »

M. Formercy sourit d'un air d'intelligence à madame Darvillé. La jeune personne baisse les yeux, c'est toujours ce que fait une demoiselle quand on lui parle d'un mari; mais de plus Léonie rougit et son cœur bat avec force, car depuis quelques jours son oncle lui a si souvent parlé du fils de madame Darvillé, que diverses pensées ont occupé l'esprit de la jeune fille, elle devine les projets que l'on a formés.

Léonie est jolie; et, sans que sa beauté soit remarquable, tout plaît en elle, parce qu'il y a un accord de douceur et d'amabilité dans ses traits, que sa modestie n'est point outrée, que sa grace est naturelle, et que cela n'ôte rien au charme de son sourire.

Et comme la modestie n'empêche pas qu'on n'éprouve certaine curiosité, Léonie avait déjà promené doucement ses grands yeux bruns dans l'appartement, pour voir si le jeune homme en question était là.

« Mon fils n'est pas encore arrivé; cela m'étonne, » dit madame Darvillé. « — Vous ne lui aurez peut-» être pas dit à quatre heures, » reprend le négociant. « — Pardonnez-moi. — Alors c'est que pro-» bablement sa montre retarde... »

M. et madame Benjoin suivent de près l'oncle et la nièce. Saluts de rigueur, complimens d'usage; on s'assied, on cause; madame Benjoin fait le détail

de ses boîtes à vers à soie, et pendant que sa femme parle, M. Benjoin fait des mouvemens continuels avec les doigts de sa main droite, pour ne point oublier une batterie qu'il étudie sur sa guitare.

Viennent ensuite M. et madame Dupré, c'est le jeune voisin et sa femme. Nouveaux saluts, nouvelles informations prises sur les santés respectives, nouveaux siéges offerts et acceptés. On sait qu'à chaque personne nouvelle qui entre dans un salon, c'est toujours la même cérémonie ; et vraiment on devrait bien varier un peu dans ces usages, car ce n'est pas amusant de faire constamment la même chose.

« Et M. Charles, où donc est-il ? » demande M. Dupré. « — C'est vrai, où est donc monsieur » votre fils? » dit madame Benjoin. « — J'allais vous » demander de ses nouvelles, » s'écrie M. Benjoin.

« — Mais je l'attends... Je suis surprise qu'il ne » soit pas encore ici... Il n'a pas l'habitude d'être » en retard... Ah ! on sonne, c'est lui sans doute. »

La porte du salon ne tarde pas à s'ouvrir; mais c'est M. Boudinette qui paraît; et mademoiselle Léonie, qui a éprouvé un mouvement de frayeur à l'aspect de la perruque blonde et des favoris gris, se remet bientôt et se dit : « Que j'étais sotte... est-» ce que le fils de madame Darvillé peut déjà porter » perruque ! »

M. Boudinette change quelque chose à la marche qu'ont suivie les autres convives : après avoir salué, il reste debout dans le milieu du cercle ; et, même en été, va se placer le dos contre la cheminée, te-

nant écartés les pans de son habit, comme pour sentir la chaleur du paravant.

« Quelle nouvelle aujourd'hui, monsieur Boudi-
» nette? » demande madame Darvillé, « car vous
» savez toujours ce qui est arrivé d'un peu intéres-
» sant par la ville.

» — Mais, madame, je sais... comme tout le
» monde... il est vrai que je vais et viens beaucoup,
» et j'aime à observer... je suis très-observateur...
» aussi je crois que vous retardez... vous n'avez que
» le quart et il est vingt minutes; j'ai observé l'heure
» en passant aux Tuileries.

» — Déjà quatre heures vingt minutes, et mon
» fils n'est pas ici... c'est bien singulier! Ah! j'en-
» tends sonner! »

Mademoiselle Léonie attend encore avec impatience que l'on ouvre la porte du salon, ce qui ne tarde pas; mais ce n'est point le fils de la maison. Un monsieur et une dame d'un âge mûr font les saluts d'usage; à la tenue du mari, on reconnaît un ancien militaire; à la figure de sa femme, on juge qu'elle doit avoir été fort bien.

« Ah! c'est ma cousine Bringuet et son mari, »
dit madame Darvillé en allant au-devant des nouveaux venus. « Allons, c'est très-bien, tout le monde
» est exact... il ne nous manque plus que mon fils,
» mais certainement il ne peut pas tarder!... il faut
» que quelque chose l'ait arrêté. »

Tout le monde s'assied, excepté M. Boudinette, qui continue à écarter son habit devant le paravent.

« J'ai commandé le dîner pour quatre heures et » demie, » dit madame Darvillé, « j'ai pensé que » cela conviendrait à tout le monde... Vous, mon- » sieur Formerey, vous dînez un peu plus tard ha- » bituellement?

» — A cinq heures précises, madame, mais je » puis avancer mon estomac.

» — Moi, je suis habitué à tout, » dit madame Bringuet, « nous avons si souvent changé l'heure de » nos repas!... quand j'étais en garnison à Lille, » nous dînions à deux heures; au Mans, nous ne dî- » nions qu'à quatre; ensuite notre colonel, quand il » nous donnait à dîner, nous faisait quelquefois at- » tendre jusqu'à six heures! n'est-ce pas, Bringuet? » — Oui, quelquefois.

» — Mon Dieu! ai-je fermé l'armoire où sont mes » vers à soie, » dit tout à coup madame Benjoin, en regardant son mari. Mais celui-ci vient d'apercevoir un vieux sistre, pendu dans un coin du salon, il se lève et s'en approche, en disant : « Ah! diable... » est-ce que vous pincez de cet instrument, madame » Darvillé?... — Ah! jadis!... mais depuis bien des » années, je n'y ai pas touché! — Eh bien, moi, » je me suis mis à la guitare depuis que j'ai quitté » le commerce, et ça m'amuse beaucoup. — Vrai- » ment, monsieur Benjoin, » dit la dame aux vers à soie, « comment osez-vous dire qu'à soixante ans » vous apprenez la guitare!... — Pourquoi donc pas, » ma femme? on apprend à tout âge.

» — Certainement, » dit M. Boudinette, « et j'ai » lu quelque part que Caton apprenait à danser à

» quatre-vingts ans!... — Ah, monsieur!... c'était » donc par ordonnance du médecin? — Non, ma- » dame, c'était pour son plaisir.

» — Il est la demie passée, » dit M. Formerey, en fronçant le sourcil, « il faut que M. Charles ait » perdu sa montre!

» — Dans le Nord, » dit M Bringuet, « nous avons » des hommes déjà âgés, qui dansent encore fort » bien; et une danse beaucoup plus gracieuse qu'ici. » Il est vrai qu'on s'y porte mieux que de ces côtés.

» — Êtes-vous musicien, monsieur Boudinette? » dit le vieux Benjoin, en décrochant le sistre et en faisant résonner une corde avec son pouce.

« — Moi, oui... je l'ai été. J'ai pincé beaucoup » de choses... mais j'ai tout laissé là... autre temps... » autres soins!... comme dit l'ermite de la Chaus- » sée-d'Antin.

» — C'est dommage qu'il n'y ait plus qu'une corde » à cet instrument... il devait avoir beaucoup de son.

» — Monsieur Benjoin, allez-vous finir de faire » bourdonner cette corde. Jolie musique!... on » croirait qu'il y a douze guêpes dans la chambre.

» — Nous avons eu un sous-lieutenant qui pinçait » de la guitare comme un ange! » dit madame Brin- guet, « et avec cela une voix délicieuse!... aussi » toutes les femmes en étaient folles. Te rappelles- » tu, Bringuet? — Oui, oui.

» — Mademoiselle est-elle musicienne? » demande madame Dupré à Léonie. « — Madame, je chante » un peu.

» — C'est dans le Nord qu'il y a d'excellens mu-

» siciens! » dit M. Bringuet, « de bons instru-
» mentistes! et des compositeurs! Grétry, Méhul
» sont venus de là! et ils en valaient bien d'autres.

» — Mon Dieu! qu'est-il arrivé à mon fils?...
» cinq heures moins un quart... Je n'y conçois rien...
» Je suis désolée qu'il fasse attendre la société. A la
» vérité, je ne lui avais pas dit que j'aurais du monde;
» je voulais lui causer une agréable surprise...

» — Et il se sera laissé entraîner ailleurs, » dit
M. Dupré; « un jeune homme!... c'est excusable...
» on a des amis qui viennent vous chercher; on a...
» tout plein d'occasions de s'amuser... eh! eh!...

» — Oh! non, monsieur, mon fils ne cherche
» point tout cela!... Cependant, s'il n'est pas ici
» dans dix minutes, certainement nous dînerons...

» — Il faut au moins lui donner un quart d'heure,»
dit madame Dupré. « — C'est que le dîner est prêt,
» j'en suis sûre... Babet, Babet... votre dîner est-il
» prêt?

» — Oui, madame, » dit la cuisinière en arrivant,
« je suis prête depuis long-temps... faut-il servir.
» — Dans dix minutes... je vous sonnerai.—Comme
» c'est amusant de tenir un dîner comme ça chaud!...

» — *Un dîner réchauffé ne valut jamais rien!* »
murmure M. Boudinette, en se retournant et en
montrant ses fonds de culotte à la société. « Mais ce
» que j'en dis... ce n'est pas que je sois pressé... j'at-
» tends aussi long-temps que l'on veut... D'ailleurs
» maintenant on a d'excellens procédés pour con-
» server les mets chauds... Ce sont des lampes ca-
» chées sous les plats... ou des briques rougies, ou

» de l'eau bouillante... Nous sommes dans le siècle
» des perfectionnemens.

» — Oh! non, monsieur, non, monsieur, » dit M. Bringuet, « on n'a rien perfectionné! on con-
» naissait tout cela autrefois, ou l'on se servait de
» choses qui en tenaient lieu.

» — Allons, voilà Benjoin qui va encore róder
» autour de ce sistre... il deviendra fou avec sa mu-
» sique... Figurez-vous, mesdames, que la nuit il
» n'en dort pas! il n'est occupé qu'à compter des
» pauses... Je l'entends qui marmotte: Une noire et
» une blanche, ça fait des croches! Et puis il bat la
» mesure avec ses pieds, avec ses mains, avec tout
» son corps, et il se remue... et il m'empêche de
» dormir... Cette nuit cela a duré jusqu'à je ne sais
» quelle heure! — C'est que j'étudiais une mesure
» en trois temps, ma femme, et ce sont les plus dif-
» ficiles. — Ah! si je n'avais pas besoin de quelqu'un
» pour me réchauffer les pieds, certainement que je
» vous laisserais battre vos mesures tout seul dans
» votre lit. — Que diable, ma femme, je ne te chi-
» cane pas pour tes vers à soie, dont tu emplis toutes
» nos armoires, laisse-moi devenir musicien... la,
» si, si!... ré, mi, mi, fa, ut, ut... non, c'est do,
» do que je dois faire, on ne dit plus ut! — Eh mon
» Dieu! mon ami, mais c'est ce que je te répète
» toute la nuit; fais dodo une fois pour toutes et
» que cela finisse! »

Pendant cette petite discussion conjugale entre M. et madame Benjoin, la mère de Charles fait ce qu'elle peut pour occuper ses convives, afin que l'on

trouve le temps moins long; mais c'est surtout vers M. Formerey qu'elle revient; elle connaît les principes sévères du négociant, elle voit qu'à chaque minute son front se rembrunit; elle craint que le manque de parole de son fils ne lui fasse manquer le mariage qu'elle a projeté; et, quoique au fond elle soit très en colère contre lui, elle cherche à l'excuser.

« Il n'est pas possible!... il faut qu'il soit arrivé » quelque chose à mon fils... jamais de sa vie il ne » s'était fait attendre chez moi... Heureusement, » monsieur Formerey, vous ne tenez pas à dîner de » bonne heure?...

» — Oh! sans doute, madame, je puis attendre... » mais, malgré cela, quand on m'a dit une heure, » je m'arrange en conséquence... je déjeune plus ou » moins.

» — Et cette bonne Léonie... elle ne dit rien?... » — Ma nièce est trop bien élevée pour dire quelque » chose... Une demoiselle, d'ailleurs, doit attendre » qu'on lui parle. — Avez-vous besoin, ma chère » amie? — Non, madame; oh! je vous assure que » je ne pense pas du tout à dîner.

» — Moi, je conviens que j'y pense très-fort! » dit M. Boudinette en allant se promener dans le salon.

« — Et votre neveu, le frère de Léonie, qu'en » avez-vous fait, monsieur Formerey? » dit madame Darvillé, pour tâcher d'entretenir toujours la conversation.

— Ah! mon neveu Adrien, oh! c'est une mau-

» vaise tête!... de ces gens qui ne veulent pas rester » tranquillement assis dans un comptoir... il a voulu » voyager pour faire fortune, il est parti pour New-» York avec une petite pacotille...

» — Bringuet, as-tu fait ton second déjeuner au » moins? » dit l'épouse de l'ancien militaire. « — Oui, » oui. — Ah! à la bonne heure, c'est que tu as des » jours où tu ne le fais pas... Madame, figurez-vous » qu'il ne mange plus, et au régiment il avait un » appétit d'enfer...

» — Oh! c'est dans le Nord qu'on mange bien! Il » est vrai qu'on chasse par là... il ne manque pas » de gibier : quand nous allions chasser avec un ca-» marade, nous en rapportions tant que nous pou-» vions en porter.

» — Et vous dites qu'il est parti avec une paco-» tille... » reprend madame Darvillé en réprimant un soupir d'impatience. « Et en quoi consistait » cette pacotille? »

Avant que M. Formerey ait répondu, la sonnette retentit avec violence.

« Ah! le voilà! le voilà! » s'écrie madame Darvillé en respirant avec joie.

Cette expression de satisfaction se communique sur toutes les figures, car les uns ont très-faim, les autres ont d'autres motifs pour désirer que ce soit le fils de la maison.

« — Il est venu un peu tard, » dit M. Boudinette, « mais enfin, puisque le voilà, à tous péchés » miséricorde!

» — Oh! c'est égal! je vais bien le gronder, » dit

la maman en regardant toujours la porte du salon.

On ouvre enfin... c'est Babet, la cuisinière, qui paraît et qui crie : « Madame, ce sont les petits » pâtés. »

Jamais petits pâtés ne produisirent une semblable sensation; tous les visages s'allongent, l'expression du plaisir s'évanouit pour faire place au mécontentement d'être trompé dans son attente; les fronts se rembrunissent, il échappe à plusieurs convives des mouvemens de dépit, et madame Darvillé elle-même ne peut s'empêcher de s'écrier :

« Ah! mon Dieu!... les petits pâtés... ah!... quand » je croyais si bien que c'était mon fils!... les petits » pâtés... c'est fort désagréable!

» — Mais non, » dit Boudinette, « les petits pâ- » tés n'ont rien de désagréable, c'est fort bon au » contraire; mais il faut que ce soit mangé chaud, » ça ne vaut plus rien réchauffé.

» — Non, ça ne se réchauffe pas bien, » dit M. Benjoin en fredonnant : « La, si, la... mi, ré, mi! »

Le reste de la compagnie garde le silence, mais ce silence a quelque chose d'éloquent; il peint la mauvaise humeur qui commence à gagner tous les convives, dont l'estomac devient pressant.

« Allons, » dit madame Darvillé, « je vois bien » qu'il ne faut plus compter sur Charles... et que » nous aurions tort d'attendre davantage... Qu'en » pensent ces dames?

» — Moi, je ferai ce qu'on voudra, » dit madame Benjoin. « — Moi, je n'ai jamais de volontés chez les » autres, » dit madame Bringuet.

Et ces deux réponses sont faites d'un ton qui veut dire : « Nous devrions être à table depuis long-
» temps. »

« — Et vous, monsieur Boudinette, quel est votre
» avis : faut-il dîner, faut-il attendre encore?

» — Madame, » dit Boudinette en lâchant enfin les pans de son habit, « un homme de beaucoup
» d'esprit a répondu en pareille circonstance : Dî-
» ner n'empêche pas d'attendre, mais attendre em-
» pêche de dîner.

» — Ah ! très-joli le mot! charmante réponse, » s'écrie toute la société.

« — En ce cas, messieurs, donnez la main aux
» dames. »

Cette invitation est exécutée sur-le-champ. M. Benjoin s'éloigne du sistre pour courir offrir sa main à madame Bringuet, dont le mari conduit madame Dupré. M. Formerey s'est fait le cavalier de la maîtresse de la maison; et la pauvre Léonie est obligé d'accepter la main que lui présente M. Boudinette, à défaut du jeune conducteur qu'elle aurait naturellement préféré.

A table, la jeune personne devait aussi être à côté de Charles; mais comme la maman espère toujours que son fils arrivera, elle fait laisser le couvert, en disant à Léonie : « Cela ne vous gêne point, n'est-ce
» pas, ma chère amie? — Non, madame, assuré-
» ment. — J'espère encore que mon fils viendra...
» nous mangerons doucement... et il nous rattra-
» pera.

» — Oui, » dit Boudinette, qui est enchanté d'être

à table. « Oh! nous pouvons manger doucement... » Je n'y vois aucun inconvénient. »

Et malgré la recommandation de la maîtresse de la maison, le potage, les petits pâtés et les premières entrées ne font qu'un court séjour devant les convives, qui cèdent d'abord à leur appétit. Mais ce premier besoin calmé, on jouit mieux des plaisirs de la table; on commence à causer, à tâcher d'être aimable. M. Bringuet, en prenant des légumes, vante les choux du Nord, qui, à l'en croire, cuisent presque tout seuls. M. Boudinette fait l'éloge de tout ce qu'il mange; et M. Dupré, qui s'aperçoit que l'absence du fils de la maison a jeté un nuage sombre sur plusieurs visages, fait ce qu'il peut pour qu'on s'égaie; il commence par des plaisanteries sur les cornichons, sujet moins usé dans la petite rue Verte qu'aux Variétés.

« Ah! ah!... ce monsieur Dupré est-il drôle!... » dit madame Darvillé en tâchant de rire. « Monsieur » Formerey, du turbot?..... — Volontiers, ma- » dame. »

La mère de Charles a grand soin du négociant, elle recommande à M. Dupré, son voisin, de ne point oublier de lui verser à boire; madame Darvillé espère qu'en dînant bien, M. Formerey déridera un peu son visage. Le négociant boit et mange sans interruption; mais il conserve un flegme glacial.

« Délicieux le turbot, » dit M. Boudinette, « j'en » accepterai une seconde fois.

» — Quand nous étions en garnison à Verdun, » dit madame Bringuet, « nous mangions tous les jours

» du poisson excellent. Nous avions un quartier-
» maître qui était fou de la pêche. Il avait toutes
» sortes de filets... de lignes... te rappelles-tu, Brin-
» guet? — Oui, oui, oh! dans le Nord, on pêche de
» superbes poissons!...

» — Élève-t-on beaucoup de vers à soie dans le
» Nord? » dit madame Benjoin en s'adressant à
M. Bringuet.

« — Oh! non, madame, c'est dans le Midi, du
» côté de Grenoble, qu'on s'occupe particulière-
» ment de cela... et que l'on cultive les mûriers blancs
» avec lesquels on les nourrit.

» — Benjoin, nous achèterons une petite maison
» par là, et nous nous y retirerons si tu veux?—Je ne
» veux pas me retirer... je n'ai nullement envie d'al-
» ler vivre sous des mûriers blancs, » répond M. Ben-
join en faisant craquer ses doigts. « Ma femme veut
» toujours que je me retire; vivre dans un désert
» avec des vers à soie! comme ce serait amusant.—
» Qui est-ce qui vous parle de désert! vous devenez
» un homme bien cruel depuis que vous faites vos
» gammes, monsieur Benjoin.

» — Et cependant on assure que la musique rend
» plus aimable, » dit M. Boudinette, « *emollit mo-*
» *res!*... Je vous demanderai un peu de filet... il
» est parfait. — Il est fort tendre. — Il est déli-
» cieux. »

Pendant ce concert de louanges adressées au filet de bœuf, Léonie, placée entre un couvert vacant et M. Benjoin, garde le silence et se contente de remercier, lorsqu'on lui offre quelque chose. La jeune

fille s'ennuie, car il n'y a là personne de son âge, de son sexe avec qui elle puisse dire de ces riens qui amènent quelquefois le sourire sur les lèvres. Madame Dupré pourrait seule s'entendre avec Léonie, mais la jeune voisine est à l'autre bout de la table, et quoi de plus triste qu'un grand repas, quand ce n'est pas avec des convives qui nous plaisent, ou que l'on n'a pas au moins près de soi quelqu'un d'aimable ? comme cela semble long, éternel !... Comme on regrette le coin de son feu, et sa table, moins abondamment garnie sans doute, mais devant laquelle on peut rire, s'épancher, ou être maussade en toute liberté.

Enfin le dessert arrive. M. Dupré qui s'aperçoit que ses efforts sont impuissans pour égayer la réunion, ne prend plus la peine de chercher des bons mots, et M. Formerey, après avoir fort bien exercé sa mâchoire, s'écrie :

« Vous voyez, madame Darvillé, que nous avons » très-bien fait de ne pas attendre monsieur votre » fils.

» — C'est vrai, j'en conviens, » répond la maman en se pinçant les lèvres. « Mais je vous assure que » cela m'inquiète, et s'il ne vient pas dans la soirée, » demain de grand matin j'enverrai chez lui savoir » s'il n'est pas malade.

» — Et non ! il n'est pas malade, » dit M. Boudinette, « mais il y aura eu quelque partie fine sous » jeu... et cela aura empêché de venir chez la ma- » man ! que diable ! nous savons ça nous autres » hommes.

» — Monsieur Boudinette, vos conjectures sont » très-fausses, » dit madame Darvillé, avec un peu d'aigreur. « Charles n'a point de parties fines!... » c'est un jeune homme bien élevé... je vous prie » de le croire.

» — Eh! mon Dieu, ma cousine, » dit madame Bringuet, « ne voudriez-vous pas que votre fils » fût un Caton... ce serait un triste éloge à en faire. » Nous avons eu un lieutenant-colonel qui était bien » le plus franc vaurien. Il faisait la cour à toutes » les femmes. Je lui disais quelquefois en riant : » Mon colonel, vous êtes un grand monstre!... » T'en souviens-tu, Bringuet? — Oui, oui. — Eh » bien, ça ne l'a pas empêché de faire un superbe » mariage... — Oui, dans le Nord. — Mais non, je te » parle du mariage du lieutenant-colonel. — Eh » bien! justement, il s'est marié dans le Nord. »

Madame Darvillé, qui a paru mécontente de ce qu'on pensait de son fils, se lève de table; c'est le signal pour qu'on retourne au salon, où le café attend les convives. C'est encore une jouissance pour les gastronomes, mais pour Léonie, ce n'est qu'un changement de décoration, sans que la pièce soit plus amusante; et avant que le café soit pris, puis qu'on ait arrangé quelques parties de cartes, auxquelles Léonie ne prendra pas non plus part, il faudra encore se tenir bien droite sur sa chaise et dissimuler son ennui.

CHAPITRE VI.

LE CHIEN SAVANT. — PARTIE DE CARTES. — IL ARRIVE ENFIN.

On est encore au café, lorsque la sonnette se fait entendre. Cela fait, cette fois, peu d'impression sur la plupart des convives. Ils ont dîné, peu leur importe maintenant que le jeune Darvillé vienne ou ne vienne pas. Il n'en est pas de même de madame Darvillé et de Léonie; il y a chez l'une de la tendresse, chez l'autre une assez vive curiosité.

Mais avant même que l'on ait ouvert la porte du salon, on entend les aboiemens d'un chien. Alors la figure de la maman perd l'expression qui l'animait, elle sait que son fils n'a point de chien et qu'il ne s'annoncerait pas ainsi. En effet, c'est un vieux monsieur, bien long et bien maigre, qui se présente à la société, accompagné d'un gros carlin qui aboie si fort qu'on n'entend pas les complimens de son maître.

« Eh ! c'est monsieur Clinelle ! » dit madame Darvillé, « ah ! vous êtes un vilain... un méchant... » pourquoi ne pas être venu plus tôt; vous auriez » dîné avec nous. »

Le monsieur aurait pu répondre : Pourquoi ne m'avez-vous pas invité, je serais peut-être venu; mais quand on sait vivre, on ne dit pas ce qu'on pense. M. Clinelle se confond en salutations.

« Vous êtes trop bonne, madame, mais je n'aurais » pas pu... (dans ce cas-là, il est de règle qu'on était » invité ailleurs.) J'ai dîné avec un ancien ami... » Médor, taisez-vous... Je l'ai quitté, parce qu'il al- » lait au spectacle... Silence donc, Médor... C'est la » joie, le plaisir de vous voir qui le rendent si bruyant. » Médor, baisez la main de madame Darvillé... baisez » tout de suite... »

Médor accourt, et au lieu de lécher la main qu'on lui présente, saute après la robe de la maman et lui happe le genou.

« Ah ! le polisson... il est dans ses folies... mais » c'est égal, il va vous baiser la main... Allons, Mé- » dor, ici. »

Le chien revient la tête basse et lèche enfin la main de la dame; alors son maître se retourne d'un air de triomphe, tandis que M. Dupré dit tout bas à sa femme : « Nous allons être obligés de voir en- » core tous les tours du chien... c'est amusant ! » chaque fois que M. Clinelle va quelque part, il » paraît qu'il faut subir une représentation des exer- » cices de Médor. »

En effet, M. Clinelle qui vient d'apercevoir les

Benjoin, s'écrie après les avoir salués. « Médor... ici, » tout de suite... allons, venez baiser la main de » madame Benjoin... vous reconnaissez madame Ben- » join, j'en suis sûr, car elle vous a donné du sucre, et » vous aimez beaucoup le sucre... »

Médor, pour prouver sans doute qu'il reconnaît la dame, s'approche d'elle, flaire sa robe, puis lève la cuisse... madame Benjoin pousse un cri, toute la société se met à rire; mais M. Clinelle saisit son carlin par l'oreille.

« Eh bien!... drôle! coquin... que vouliez-vous » donc faire là!... oh! ne craignez rien, madame; » certainement Médor est incapable de s'oublier » en compagnie; c'est une petite plaisanterie qu'il » a voulu vous faire; mais il va vous baiser la main.

» — Je n'y tiens pas, » dit madame Benjoin, « je » vous en prie, ne le forcez en rien. — Oh! il fera, » et de bonne volonté... ici, coquin, ou je te » rosse! »

Le carlin n'obéit qu'en grommelant et en montrant les dents, mais son maître lui donne une légère tape, et madame Benjoin a enfin la main léchée, ce qui est certainement bien agréable.

Il ne faut pas croire que M. Clinelle va s'en tenir là. Après être parvenu à faire encore lécher deux mains de la société, il s'écrie : « Ce n'est pas tout... » nous savons faire bien autre chose!... Allons, Mé- » dor, il s'agit de montrer ses talens à la compagnie. » Faites le mort sur-le-champ! »

Le chien se couche sur le dos, au milieu du salon, ce qui procure un singulier coup d'œil à

la société, le carlin se frotte le dos sur le tapis, comme les ânes sur le sable, et le vieux monsieur pérore :

« Vous le voyez, mesdames, ce pauvre Médor est » mort, oh ! c'est fini... il ne bouge plus... ah ! mon » Dieu !... qu'en allons-nous faire... ma foi, nous al- » lons le jeter à l'eau... holà !... un commissionnaire » pour emporter ce mort. »

M. Clinelle frappe dans sa main, aussitôt le chien se relève et se sauve. Grande joie du maître de l'animal, applaudissement général de la société, qui espère que c'est fini.

« Est-ce qu'on ne fera pas autre chose ce soir que » voir les tours du chien, » dit M. Boudinette, en s'approchant de Dupré. « — Ne m'en parlez pas, voilà » au moins quinze fois que j'assiste à ce spectacle ; » toutes les fois que M. Clinelle vient, il veut que son » chien amuse la société, et ça ne m'amuse pas du » tout, moi.

« — Ah !... » dit madame Bringuet, « nous avions » un caniche bien aimable, quand nous étions » au régiment ! il venait à la parade, à l'exer- » cice... à...

» — L'exercice ! » s'écrie M. Clinelle, « oh ! ma- » dame, vous allez voir celui-ci faire l'exercice » comme un vieux grenadier... il est extraordinaire... » allons, Médor, debout... et que l'on tienne son » fusil... »

C'est le vieux rotin de M. Clinelle qui représente le fusil, et le carlin, après s'être adossé au mur, se tient en effet sur ses pattes de derrière, et garde la

canne avec celles de devant. Le maître de l'animal, qui croit que la compagnie ne peut pas se lasser d'admirer la belle pose de Médor, se tient à côté de son chien, le bras levé, ayant l'air de le menacer, afin que le chien ne bouge pas.

Il y a au moins trois minutes que cela dure. Boudinette, qui en a assez, s'avance vers madame Darvillé, en lui criant : « Est-ce que nous ne ferons pas » la petite partie d'écarté ce soir?—Pardonnez-moi... » on va dresser la table. »

M. Clinelle, fort mécontent qu'on parle de jouer aux cartes, quand on peut voir son carlin en faction, laisse retomber son bras, et aussitôt Médor lâche la canne et va se fourrer sous un canapé, probablement pour qu'on ne lui fasse plus faire l'exercice.

« Il a mis arme à terre!... » dit le vieux monsieur, « vous voyez comme il exécute le comman- » dement.

» — Qui est-ce qui veut commencer l'écarté avec » moi, » dit Boudinette. « — Ah ! c'est que vous êtes » trop heureux... vous gagnez toujours : n'importe, » je me risque. »

Et madame Benjoin va se placer à la table avec M. Boudinette; une grande partie de la société entoure alors le jeu, où l'on parie jusqu'à cinq sous à la fois. Léonie est restée isolée sur une chaise. Le vieux Clinelle s'obstine à faire déguerpir son chien de dessous le canapé.

Madame Darvillé profite de ce moment où sa société est occupée, pour aller s'asseoir près de Léonie et causer avec elle.

« Eh bien! ma chère enfant, vous êtes-vous un » peu amusée chez moi? — Oui, madame, beau- » coup. — Oh! nous n'avons pas cependant été bien » gais au dîner. Moi, je vous avoue que j'avais de » l'humeur de l'absence de mon fils, et cela m'a » empêchée de goûter tout le plaisir que je me pro- » mettais. — Je le conçois, madame. — Mon fils n'a » point l'habitude de manquer à ses devoirs. C'est » un brave garçon, honnête, sensible; son seul dé- » faut est peut-être d'être trop bon garçon, trop » complaisant avec ses amis. Il fait tout ce que les » autres veulent, il ne sait pas refuser. Mais une fois » marié aussi!... il fera tout ce que sa femme vou- » dra... il se laissera guider par elle. »

Léonie ne dit rien, elle se contente de sourire à la maman Darvillé qui a pris la main de la jeune fille et la caresse dans les siennes.

« Il manque deux sous... qui est-ce qui fait deux » sous de notre côté? » dit M. Boudinette. « — Ils » sont faits, » dit M. Bringuet. « — Mais tu en avais » déja mis deux, » dit madame Bringuet à son mari. « — Eh bien, ça fera quatre. — Ah! mon ami, ne » t'échauffe pas, je t'en prie; je n'aime pas qu'on » joue si gros jeu!

» — Vous avez vu Charles autrefois, » reprend madame Darvillé en retenant toujours la main de Léonie. « — Ah! madame, c'était peut-être avant » d'aller en pension... mais il y a bien long-temps... » je ne me souviens pas de monsieur votre fils. — » — C'est un joli garçon... fort bonne tournure... » l'air très-doux...

« — Ah ! drôle ! polisson ! je t'apprendrai à te ca-
» cher sous les canapés ! — Ayï, ayï, ayï. — Oh !
» tu as beau crier... tu vas aller en pénitence dans
» le coin là-bas... je vais te mettre une pipe dans la
» gueule, et tu fumeras. »

M. Clinelle espère ramener l'attention sur Médor, qu'il fait de nouveau tenir sur ses pattes de derrière, et auquel il met un papier roulé dans la gueule, en forme de pipe; mais le jeu occupe entièrement la compagnie; on ne daigne pas regarder fumer Médor; M. Clinelle en est pour ses exercices.

« Allons, voilà que je perds à présent, » dit M. Boudinette en comptant son argent : « tout à
» l'heure je gagnais... mais on m'a fait forcer mon
» jeu... Que c'est bête de se laisser aller à mettre
» plus qu'on ne veut... je perds... c'est ma faute...
» pourquoi ai-je forcé mon jeu !... »

Pendant que M. Boudinette s'adresse d'amers reproches parce qu'il perd une quinzaine de sous, madame Bringuet attrape une veine et renvoie tout le monde.

« Il n'y a pas moyen de résister à madame, » dit M. Dupré en se levant, « voilà la cinquième fois
» qu'elle passe.

» — Vraiment !... quand j'étais en garnison à Gi-
» vet, j'ai passé un soir dix-neuf fois de suite...
» ainsi vous n'êtes pas au bout. — C'est gentil... cela
» promet. — Mon Dieu ! que c'est bête de forcer son
» jeu ! » reprend Boudinette en se promenant autour de la table d'écarté, d'un air désolé.

« Quelle heure est-il, Benjoin ? — La... la...

» si, sol... je vais te dire cela, ma chère amie... mi,
» mi, mi... neuf heures et demie. — Ah! mon Dieu!
» finirez-vous avec vos notes!... vous feriez bien
» mieux de me conseiller pour que je tâche de ren-
» voyer madame Bringuet... — Ayï... ayï... ayï...—
» Ah! polisson, tu veux lâcher ta pipe!... tu la gar-
» deras et tu resteras là une heure, si ça me con-
» vient. — M. Clinelle, est-ce que vous ne pourriez
» pas faire taire votre chien... on ne s'entend pas
» jouer. — Madame, il fume dans ce moment et il
» a de l'humeur; il faut l'excuser, mais si vous vou-
» lez, il va dire : Ma bonne maman. — Non, non,
» je vous remercie, j'aime mieux qu'il se taise. —
» Encore perdu... madame est là pour la soirée. —
» Ça m'apprendra à forcer mon jeu! » dit de nou-
veau Boudinette en poussant un soupir.

M. Formerey vient de s'éloigner de la table de jeu et de se rapprocher de sa nièce. Le négociant regarde sa montre.

« Vous ne songez pas encore à nous quitter? » dit la maîtresse de la maison. « —Mais... il est dix heu-
» res moins le quart... et nous allons bientôt penser
» à la retraite. — Avez-vous fait de bonnes affaires?
» — J'ai gagné dix sous... Eh bien! voilà la soirée
» passée, et monsieur votre fils n'est pas venu... je
» vous avoue que je le croyais plus exact dans ses
» projets... et que... Un jeune homme qui manque à
» ses engagemens... hum! ce n'est pas bien. — Je
» gagerais qu'il est arrivé quelque chose à Charles;
» pour un rien j'enverrais le portier chez lui... »

La sonnette se fait encore entendre; madame

Darvillé cesse de parler, elle écoute, elle attend; cependant elle ne se flatte plus que ce soit son fils : quand l'espérance a été si souvent déçue, on ne veut plus même s'y livrer, et c'est presque toujours alors que nos vœux sont satisfaits.

Cette fois c'est Charles qui vient d'entrer dans le salon; il s'arrête, surpris de trouver tant de monde; il est un peu en désordre, un peu échauffé, par suite des événemens de la soirée et du punch qu'il a bu; joignez à cela que sa figure est écorchée, ce qui donne à son entrée quelque chose de théâtral.

« Ah! vous voilà, monsieur, » dit la maman en prenant un air sévère, quoiqu'au fond du cœur elle soit très-contente de voir ses inquiétudes dissipées. « Vous arrivez à une belle heure... Est-ce que par » hasard vous venez dîner, monsieur... ce serait plus » drôle!... faire attendre sa mère... et toute une so- » ciété!...

» —Ma mère... pardon... mais j'ignorais... — » Avancez donc, monsieur, que l'on vous voie au » moins... Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qu'il a au vi- » sage?.. que t'est-il arrivé, mon ami? tu es blessé! .. » ah! j'étais sûre qu'il lui était arrivé un malheur! »

Déjà le ton de la tendresse a remplacé celui de la sévérité; madame Darvillé tient son fils, le fait asseoir, l'interroge et ne lui laisse pas le temps de répondre. Léonie regarde le jeune homme; ses écorchures sont légères; loin de le défigurer, elles lui donnent au contraire quelque chose de plus intéressant, et la jeune fille se sent déjà émue de l'accident qui lui est survenu. Les personnes qui ne jouent pas,

s'approchent du fils de la maison et s'informent aussi de ce qui lui est arrivé. M. Clinelle seul reste près de Médor, auquel il dit : « Vous allez tout à l'heure bai-
» ser la main de M. Charles pour prouver que vous
» êtes bien élevé. »

Charles trouve enfin le moment de répondre; ce qu'il fait avec un certain embarras, parce qu'il n'est pas sûr de son histoire.

« Je venais ici, ma mère, je venais dîner... il n'é-
» tait pas encore quatre heures... je marchais vite...
» il faisait glissant... vous savez qu'il commençait
» alors à pleuvoir... J'aperçois devant moi un Om-
» nibus... je veux courir après... et comme je regar-
» dais toujours le conducteur, je ne vois pas une
» pierre... je glisse, je tombe... et je m'abîme la fi-
» gure, comme vous voyez.

» — Ah ! mon Dieu ! pauvre garçon... T'es-tu fait
» bien mal?... — Oh non... ce n'est que le nez qui a
» le plus souffert !

» — Et la tête a-t-elle porté? » demande M. Benjoin en s'approchant d'un air stupide.

« — Je crois que le nez tient à la tête, » répond Charles en souriant.

« — Ah ! c'est juste !... c'est ce que je voulais dire...
» la si... la sol... sol, sol !

» — Mais pourquoi ne pas être toujours venu après
» cet accident? » reprend madame Darvillé.

« — Ah !... j'étais tout crotté... la figure sale... Je
» me doutais que vous aviez du monde... je n'ai pas
» osé me présenter ainsi... je suis retourné chez
» moi... et ce n'est que tout à l'heure que je me suis

» décidé à venir vous conter mon aventure.—Pau-
» vre garçon!... il n'était pas dans son tort... Qu'est-
» ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur For-
» merey? »

Le front du négociant a cessé d'être sourcilleux depuis le récit de Charles; il s'approche, et lui secoue la main en disant: « Allons, je ne vous en veux plus...
» et je vous en voulais, parce que j'aime l'exactitude
» par-dessus tout.

» —Je crois que vous ferez bien de boire du vul-
» néraire, » dit M. Dupré. « —Oh! non, monsieur,
» non, monsieur; » dit M. Bringuet, « ça ne sert ab-
» solument à rien! dans le Nord ils ont une herbe
» excellente pour les contusions... c'est... attendez
» donc...

» —De l'eau de boule de Nancy peut-être? » dit Benjoin en chantonnant. « —Non, monsieur... je
» vous dis une plante.

» —Je vois que ce ne sera pas dangereux, » dit M. Dupré en frappant sur l'épaule de Charles; puis le voisin se rapproche de sa femme, à laquelle il dit à demi-voix: « Il sent terriblement le punch, le
» jeune homme!...—C'est peut-être pour en avoir
» trop bu qu'il est tombé...—Certainement il y a eu
» quelque chose.

»—Médor, venez ici, et sautez pour M. Charles Dar-
» villé.—Ah! bonsoir, monsieur Clinelle.—Bonsoir,
» mon cher ami; il va sauter pour vous. Une... deux!..
» allons donc! c'est cela... Ah! je suis fâché que
» vous ne soyez pas venu plus tôt; Médor a fait tous
» ses tours parfaitement.—Oh! je connais ses talens.

» — Mon ami, voilà mademoiselle Léonie, nièce » de M. Formerey, que tu n'as pas vue depuis bien » des années... elle n'avait pas dix ans quand elle est » entrée dans son pensionnat... »

Charles salue un peu gauchement, Léonie répond par une révérence timide, et les deux jeunes gens ne savent que se dire.

« Vous ne vous reconnaissez plus... Je le crois bien. » C'est surtout Léonie qui est changée; ce n'était » qu'une petite fille, et c'est maintenant une grande » et belle demoiselle.

» — Il y a cinq sous à faire du côté qui perd, » crie madame Bringuet, « est-ce qu'il n'y aura pas un » amateur... Monsieur Boudinette, faites donc cinq » sous de plus. — Non, madame, je n'ai déjà que trop » forcé mon jeu... et je perds par ma faute!...

» — Je tiens les cinq sous, » dit M. Formerey en se rapprochant de la table. Madame Darvillé, enchantée que le négociant ne soit plus aussi pressé de s'en aller, en tire un favorable augure; elle s'éloigne de son fils et de Léonie pour qu'ils fassent plus vite connaissance.

Mais il n'est pas si facile de faire connaissance quand nos parens nous y engagent que lorsque le hasard nous rapproche. Charles n'est pourtant pas de ces jeunes gens timides qui n'osent lever les yeux sur une demoiselle; il a certainement l'habitude d'en regarder. En pareil cas l'embarras ne prouve rien; si ce n'est que la personne nous plaît, car avec quelqu'un qui ne nous plaît pas, on n'est jamais embarrassé, on s'inquiète peu de ce qu'on dira, qu'importe que

ce soit bien ou mal, on n'y attache nulle prétention; lorsqu'on nous plaît, c'est tout différent, alors on désire plaire soi-même et on ne sait par où commencer pour y parvenir.

Charles trouve Léonie fort bien, et il pense à l'extrême envie qu'on a de le marier. Léonie s'est sentie de l'intérêt pour Charles dès qu'il est entré, d'abord parce qu'on voulait le gronder, et puis à cause de son accident. Tout cela les dispose très-favorablement l'un pour l'autre. Après quelques mots sans suite, quelques phrases insignifiantes, ils s'entendent enfin et leur conversation n'est plus sans intérêt. En causant avec Léonie, Charles regrette d'être venu si tard et maudit sa rencontre avec Mongérand; quand il s'aperçoit que le société pense à se retirer, il s'écrie :

« Mon Dieu! que je m'en veux de ne pas être venu » dîner!...—Pourquoi vous en vouloir, » répond la jeune fille avec douceur, « puisque ce n'est pas de » votre faute.—Oh! sans doute... mais malgré ma » chute je serais toujours venu, si j'avais pensé... si » j'avais deviné... »

Il achève sa phrase avec ses yeux qu'il fixe sur la jeune fille; cette manière de terminer ce que l'on ne sait comment dire est toujours bonne, elle tient lieu d'esprit, et vaut mieux quelquefois.

La société quitte le jeu et songe au départ. « Ma- » dame Bringuet a eu une veine extraordinaire! » dit M. Dupré, « elle a passé douze fois!...— Eh bien, » monsieur, avec tout cela je ne gagne que seize » sous. — Ah! c'est un peu fort...— Oui, monsieur.

» pas davantage, parce que je perdais beaucoup au-
» paravant... — C'est bien drôle... tout le monde
» perd, et vous ne gagnez que seize sous... — Mon-
» sieur, je sais bien ce que j'avais dans ma poche...
» Donne-moi mon châle, Bringuet.

»—Il y a des gens qui ne veulent jamais dire ce qu'ils
» gagnent » murmure M. Dupré en se tournant vers
M. Boudinette ; « c'est une singulière manie, et puis
» quand ils perdent vingt sous, ils disent : Je perds
» trois francs.

»—Moi, je sais que je perds, » répond Boudinette
d'un air d'humeur, « et c'est ma faute... aussi on ne
» m'y reprendra pas à forcer mon jeu!... »

Les dames mettent leurs châles, les hommes prennent leur cannes et leurs chapeaux. M. Benjoin entoure le cou de sa femme d'un boa, tout en fredonnant quelques notes. Léonie s'est levée, elle fait ses adieux à madame Darvillé, qui l'embrasse, en lui disant : « J'espère que nous nous reverrons bien-
» tôt... mais mon fils va de votre côté... il vous
» tiendra compagnie...

» — J'aurai l'honneur d'offrir mon bras à made-
» moiselle, » dit Charles, « si monsieur Formerey
» le permet. — Volontiers, mon cher ami : où de-
» meurez-vous ? — Rue Montmartre.—Et nous près
» de la place des Victoires, nous pouvons faire route
» ensemble.

»—Monsieur Benjoin, avez-vous votre parapluie?—
» Oui, ma femme. — C'est que vous avez l'habitude
» de l'oublier partout où vous allez... Bonsoir, ma-
» dame Darvillé.— Bonsoir, mesdames...— Médor,

» allez dire bonsoir à madame Darvillé... allez... » sur-le-champ... »

Au lieu d'aller vers la maîtresse de la maison, Médor enfile la porte de sortie, il est déjà sur l'escalier, M. Clinelle court après son chien et veut le faire remonter; heureusement pour la société, le chien y met de l'entêtement, et la séance se termine ainsi.

Charles a dit aussi adieu à sa mère, en lui promettant d'aller la voir le lendemain; il descend avec mademoiselle Léonie, à laquelle il donne la main et ensuite le bras, puisque l'oncle le permet.

Monsieur et madame Benjoin restent en arrière, madame allant très-doucement de peur de se crotter. L'ancien militaire et sa femme remontent vers le faubourg du Roule, et M. Boudinette salue et s'en va tout seul, afin de pouvoir librement, tout le long du chemin, bougonner et se gronder d'avoir forcé son jeu.

Charles demeure seul avec la famille Formerey; on se dirige du côté de la place des Victoires. On cause de choses indifférentes; mais comme la pluie qui est tombée dans la soirée a rendu le pavé mauvais, Léonie est souvent obligée pour ne point glisser de s'appuyer sur le bras de son cavalier, et Charles éprouve un doux plaisir à soutenir sa dame; il voudrait qu'elle glissât à chaque pas, pour la retenir plus souvent; il voudrait peut-être qu'elle tombât, pour tomber avec elle, car lorsqu'on serre sous son bras celui d'une jolie femme... *cela fait venir de coupables pensées.*

Pour arriver à la demeure de M. Formerey, après

être sorti du faubourg Saint-Honoré, on suit la rue qui est en face. Charles n'ose proposer un autre chemin, ce qui ne ferait qu'allonger la route; mais c'est avec une secrète répugnance qu'il pense qu'il lui faudra passer devant le café où il a joué au billard une partie de la soirée.

On est encore à deux cents pas du café; Charles a trouvé un prétexte pour traverser et se tenir au moins de l'autre côté de la rue. Il n'est que dix heures et demie, le café est ouvert. On en approche; Charles n'est pas tranquille; mais c'est bien pis lorsqu'il reconnaît la voix de Mongérand, et l'aperçoit lui-même, arrêté à la porte du café, où il parle avec quelqu'un.

Charles se sent défaillir; si Mongérand l'aperçoit, nul doute qu'il ne vienne lui parler; alors tous ses mensonges de la soirée seront connus, et pour qui passera-t-il aux yeux de Léonie et de son oncle. Le pauvre garçon envisage en une seconde tout ce qui peut résulter de cette rencontre, et pourtant il faut avancer, il n'y a pas moyen de reculer ni de rester là.

Probablement Léonie s'aperçoit que son cavalier ne la soutient plus aussi bien, car elle lui dit : « Qu'a-» vez-vous donc, monsieur Charles!... est-ce que en » glissant tout à l'heure je vous ai marché sur le » pied... — Non, mademoiselle, ce n'est pas cela... » mais c'est mon pied qui a tourné!... il fait si glis-» sant... et cela me fait un peu mal.

»— Eh bien, mon cher ami, je vais vous donner le » bras, » dit monsieur Formerey, « ne craignez rien,

» appuyez-vous, oh! je suis solide... je ne glisse pas,
» moi. »

Charles n'est pas fâché de la proposition, il prend le bras de M. Formerey, et se trouve ainsi entre l'oncle et la nièce. Déjà on est près du café; comme Mongérand n'a pas l'habitude de parler bas, on entend tout ce qu'il dit.

« Comment, sacrebleu! il est parti comme ça? —
» Oui, monsieur, votre ami est sorti après vous,
» pour vous chercher. — Eh! ce sont ces petits cour-
» tauds de boutique qui m'ont fait aller je ne sais
» où... et il n'est pas revenu? — Non, monsieur.—
» Je suis sûr qu'il me cherche partout... mais il faut
» que je le trouve, je me bats demain, et il doit être
» de la partie... Hohé! Charles!...

» — On appelle Charles? » dit Léonie. « — Oh! ce
» n'est pas moi, » répond le jeune homme en pressant le pas, on venait heureusement de dépasser le café.

« Je pense bien que ce n'est pas vous, » dit M. Formerey, « car celui qui appelle parlait d'un duel...
» d'une dispute... cela m'a tout l'air de ces mauvais
» sujets qui passent leur vie dans les cafés. »

Charles ne dit rien, mais il respire plus à son aise, parce qu'on perd de vue le café, et que les : *Hohé! Charles!* commencent à s'affaiblir dans l'éloignement.

On arrive à la demeure de M. Formerey; là, le jeune homme prend congé, mais l'oncle de Léonie l'engage de la manière la plus affectueuse à venir le voir, Charles assure qu'il profitera de la permission.

Resté seul, le jeune homme réfléchit encore.

Rentrera-t-il chez lui, ou retournera-t-il au café où Mongérand l'attend sans doute encore : ses irrésolutions sont bientôt terminées. L'image de Léonie est trop récente, l'espoir de la revoir trop doux pour que Charles ait envie de se battre le lendemain ; et se battre pourquoi?...

Le jeune Darvillé rentre chez lui, rue Montmartre, en se disant : « Cela me fait pourtant de la peine de » laisser ce pauvre Mongérand m'appeler inutile- » ment... mais cette affaire ne me regarde pas... » après tout... s'il vient me chercher, il sera assez » temps d'aller avec lui... »

Charles se couche en pensant à Léonie, aux projets de mariage de sa mère, à l'air affectueux de l'oncle de la jeune personne ; il s'endort en se disant : « Il me semble que c'est bien la femme qu'il me » faut... je n'en ai pas encore rencontré qui m'ait » plu autant, et si je lui plaisais ausssi... »

Quelque chose disait à Charles qu'il ne déplaisait pas ; ce quelque chose se voit assez vite et trompe peu chez une jeune personne novice encore, tandis qu'avec les dames, les coquettes, il ne faut pas se fier à un regard, à un sourire qui souvent ne prouve rien, tout en ayant l'air de dire beaucoup.

Charles s'éveille de bonne heure, on dort peu quand on est fortement préoccupé. Il pense à la charmante nièce de M. Formerey et se dit encore : « Oui... je ferais bien de me marier... la vie de gar- » çon n'est pas aussi délicieuse qu'on le dit... et puis » il faut enfin faire quelque chose... s'établir... Mon » père m'a laissé une soixantaine de mille francs...

» c'est assez pour ne faire que flâner... mais avec
» une femme... des enfans, il en faut davantage...
» Je ne suis pas très-fou du commerce... mais c'est
» égal, je m'y remettrai... Pourvu que Mongérand
» n'ait pas découvert mon adresse... voyons l'heure...
» pas encore sept heures... oh ! je crois pourtant
» qu'il serait déjà venu... quand on se bat, ce doit
» être de bonne heure. »

Malgré cela, Charles a toujours l'oreille au guet ; au moindre bruit qui se fait entendre sur son escalier, il croit que c'est son ami le militaire qui vient le chercher : mais sept heures sonnent, puis huit, et Charles recouvre la tranquillité.

A dix heures, personne n'étant venu, il pense qu'il peut sortir. Il se rend chez sa mère : il se doute qu'elle lui parlera de mademoiselle Formerey.

Madame Darvillé est charmée de l'empressement de son fils, et bientôt c'est de Léonie qu'on s'entretient.

« Comment la trouves-tu, Charles?—Je la trouve
» fort jolie, fort aimable!... — Ce n'est pas tout,
» mon fils, elle joint à cela d'excellentes qualités.
» Elle est douce, bonne, économe, point coquette,
» enfin ce sera une parfaite mère de famille... —
» Touche-t-elle du piano? — Non, elle n'est pas
» musicienne. — C'est dommage; comme je ne joue
» pas trop mal du violon, nous aurions fait de la
» musique ensemble. — Mon fils, si vous épousez
» Léonie, songez bien qu'on ne se marie pas pour
» faire de la musique, il faut gagner de l'argent,
» cela vaut beaucoup mieux. — Mon Dieu ! ma mère,

» je sais cela, mais on ne travaille pas toujours, on » ne reste pas constamment devant son bureau. — » Oh! je sais bien, Charles, que vous n'êtes pas trop » d'avis de vous occuper; cependant, mon fils, si » vous deveniez l'époux de Léonie, il faudrait pen- » ser autrement. Je sais que M. Formerey a l'in- » tention de se retirer du commerce en mariant sa » nièce; pour dot, il lui laissera son fonds, son » magasin, qui est excellent. Mais il faudra se mettre » à la tête de cet établissement et remplacer M. For- » merey, qui est un grand travailleur. — Soyez » persuadée, ma mère, que lorsque je serai à la tête » d'une maison, je saurai la conduire; je ne fais » rien... parce que je n'ai rien à faire. Mais une fois » lancé dans les affaires... j'y serai de tout cœur. — » Très-bien, mon fils; et Léonie te plaît? — Oh! » beaucoup, ma mère!...—Tant mieux... Eh bien... » va chez M. Formerey... il te l'a permis sans doute... » fais ta cour à Léonie, et si tu lui plais aussi, j'es- » père que bientôt votre mariage se fera. Mais vrai- » ment, j'ai tremblé hier en ne te voyant pas venir » dîner, car je connais M. Formerey; ce manque » d'exactitude l'avait déja très-indisposé contre toi!... » Heureusement tu as prouvé qu'il n'y avait point de » ta faute. »

Charles détourne les yeux, puis, au bout d'un moment, il dit : « Ah!... j'ai fait une rencontre ce » matin... un ancien camarade de pension, Mongé- » rand... Vous rappelez-vous Mongérand, ma mère, » je l'ai amené quelquefois chez vous. — N'était-ce » pas un grand, brun, noir, assez laid? — Laid...

» mais non... — Un tapageur, un querelleur, celui » enfin qui faisait toujours battre le chien avec le » chat, et qui voulut une fois rosser le portier?... » — Ah! oui... pour rire. — C'était un fort mau- » vais sujet, autant qu'il m'en souvient, et que fait- » il à présent ce Mongérand? — Il est militaire. — » C'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Tiens, Char- » les, si tu m'en crois, tu ne renouvelleras pas ton » ancienne liaison avec ce jeune homme; je ne pense » pas qu'il puisse te donner ni bons exemples, ni » bons conseils. — Mais, ma mère... un ami de » pension. — Qu'est-ce que cela prouve? Ah! mon » fils, en pension, on doit être l'ami de tous ses » camarades, on est trop jeune alors pour chercher, » dans les caractères, d'autre sympathie que le » même amour du jeu, le même désir de bien em- » ployer ses heures de récréation. Mais les hommes » ne sont plus guidés par des motifs aussi frivoles » lorsqu'ils ont quitté les bancs de l'école, et les » amitiés de collége, que l'on nous vante dans les » comédies, s'évanouissent et se dissipent comme » tous les rêves de l'adolescence, quand on arrive » à l'âge mûr. Enfin, j'espère que tu ne comptes » pas m'amener ton monsieur Mongérand. »

Charles n'insiste pas, et bientôt il quitte sa mère pour se rendre chez M. Formerey. Il trouve le négociant travaillant à son grand livre, et Léonie inscrivant des lettres de change sur le carnet d'effets à payer.

Il est assez difficile de faire la cour à une demoiselle qui tient les livres, et sert de premier commis.

L'oncle a serré la main au jeune homme, et s'est remis sur son grand livre; Léonie cause avec Charles, sans quitter sa plume, ce qui fait que la conversation est souvent interrompue; mais Léonie sait que son oncle se fâcherait si elle quittait son travail. Charles prend le parti de s'offrir pour faire des additions; c'était un moyen de se rendre agréable à l'oncle, et de rester près de la nièce. M. Formerey accepte la proposition, et place le jeune homme devant un compte courant. Charles détourne souvent ses yeux de dessus les chiffres pour regarder Léonie : il fait de fausses additions. Léonie sourit souvent à Charles, en ayant l'air de tailler sa plume; cette manière de faire la cour était bien peu expansive, mais l'amour vrai se contente de peu, surtout lorsqu'il a l'espoir d'être plus tard entièrement satisfait.

M. Formerey est fort content de Charles, dont il n'a pas encore vérifié les additions. Le jeune homme prend l'habitude d'aller tous les jours travailler aux livres du négociant; il met sur les comptes que quatre et quatre font douze, parce qu'il regarde à chaque instant Léonie, et celle-ci fait des pâtés sur ses écritures, parce qu'elle jette les yeux sur le jeune homme en trempant sa plume dans l'écritoire.

Enfin M. Formerey vérifie les calculs de Charles; il les trouve tous faux; son front se plisse, et il dit au jeune homme : « Vous avez de la bonne volonté, » mais vous n'êtes pas fort sur les additions. »

Charles rougit; cependant il ne voit pas la nécessité de dissimuler : il avoue que la présence de Léonie ne lui laisse plus la faculté de bien calculer.

M. Formerey sourit ; il a été jeune, il pense qu'une fois marié, Charles ne se troublera plus en additionnant. Il va voir madame Darvillé ; la maman n'ignorait pas les fréquentes visites que son fils faisait au négociant.

« Votre fils a oublié son Barême, et ma nièce ne » fait plus que des pâtés, » dit M. Formerey, en abordant madame Darvillé. « — C'est qu'ils sont » amoureux, et qu'il est temps de les marier.— Je » pense comme vous ; Charles n'est pas bien fort » dans les écritures, mais il a de la bonne volonté ; » sa femme le guidera, et il ira. Marions-les. »

Entre gens qui sont d'accord tout est bientôt convenu : on fixe l'époque du mariage à quinze jours de là. De retour chez lui, M. Formerey apprend cette nouvelle aux jeunes amans. Charles, dans sa joie, renverse l'écritoire sur les livres ; Léonie se coupe en croyant tailler sa plume, et M. Formerey répète : « Oui, certes, il est temps de les marier ; sans quoi » je ne verrai plus clair dans mes livres. »

Charles retournait chez lui, pensant à Léonie, à son prochain bonheur, et faisant des projets comme on en fait avant de se marier ; ce qui n'empêche pas d'en faire encore après : car ici-bas c'est presque à cela que nous passons une partie de notre vie. Que deviendrions-nous, hélas ! si nous n'avions plus de projets à former, de désirs pour le lendemain, d'espérances pour l'avenir ?

Tout à coup Charles s'arrête ; il s'aperçoit qu'il est devant la maison où demeure M. Rozat, chez lequel il a dîné quinze jours auparavant. Il réfléchit

qu'il n'y est pas retourné depuis, ce qui n'est pas honnête; il pense que son prochain mariage ne doit pas le rendre impoli, et il se décide à monter chez l'ami de collége qui lui a donné à dîner.

On fait entrer Charles dans le salon où madame Rozat travaille, ayant son fils près d'elle; elle reçoit Charles avec politesse, mais froidement; et celui-ci éprouve déjà l'envie de s'en aller, lorsque le grand homme blond arrive en robe de chambre, et des papiers à la main :

« Eh! c'est monsieur Darvillé... enchanté de vous » revoir... Pardon, si je vous ai fait attendre; mais » je lisais des vers... un petit poème qu'on vient de » me soumettre... Oh! vraiment, c'est misérable!.. » cela fait de la peine... Ni esprit, ni invention, ni » pensées... Je dirai à l'auteur: *Soyez plutôt maçon...* » C'est bien aimable à vous de venir nous voir... je » parlais encore de vous hier avec ma femme...—Et » moi je m'excusais de ne pas être venu plus tôt vous » faire ma visite... mais quand on est au moment » de s'établir... de se marier, vous savez qu'on a peu » de temps à soi.—Ah! vous allez donc décidément » vous marier... c'est fort bien... vous avez raison... » Est-il un plus grand bonheur que d'être dans son » ménage... près d'une femme qu'on adore... qui » nous chérit... n'est-ce pas, chère amie, que c'est » là le bonheur? »

M. Rozat va embrasser sa femme sur le front, puis il fait un tour dans la chambre, en murmurant :

» La femme est une fleur... elle a besoin d'appui;
« Et qui la soutiendra, si ce n'est son mari!

» Ce sont des vers que j'ai faits pour ma femme... à » sa fête; je les mettrai dans un recueil, que je ferai » paraître dès que j'aurai le temps. Et qui donc épou- » sez-vous? »

Charles donne quelques détails sur sa future, sur la maison de commerce qu'il va prendre. M. Rozat devient plus affectueux en apprenant que son ami de collége fait un bon mariage; madame Rozat elle-même semble un peu moins glacée. « Jespère que » nous ferons la connaissance de madame votre » épouse, » dit Rozat, « vous voudrez bien nous l'a- » mener...—Oui, sans doute, il faudra nous voir. — » Ma minette, as-tu offert quelque chose à mon an- » cien camarade?—Vous êtes trop bon, je n'ai besoin » de rien.—Sans façon... j'espère que vous agissez » comme chez des amis.— Oui, et je vous remercie. » Mais, à propos d'amis, donnez-moi donc des nou- » velles de Mongérand, que je n'ai pas revu depuis » le jour où j'ai dîné avec lui chez vous.—Comment, » vous n'avez pas été le voir?—Je ne sais pas seule- » ment son adresse.—Parbleu! il a bien manqué » d'être tué... il s'est battu à ce qu'il paraît...—Oui, » pour cette querelle au café... vous savez bien...— » Ma foi, non; moi, je n'étais occupé que de mon fils » qui était indisposé, et que j'ai ramené ici...

» —Dans un bel état! » dit madame Rozat: « il a » eu une indigestion horrible!... il était gris... Griser » un enfant de trois ans!—Allons, chère amie, que » veux-tu?... ça s'est fait... sans que nous le vissions. » Enfin Mongérand s'est battu; il a reçu une balle » dans le ventre: on le sauvera, mais il en a encore

» au moins pour trois semaines sans sortir.— Pau-
» vre garçon ! Ah, j'irai le voir... certainement j'irai.
» Où demeure-t-il ?—Voici son adresse. Ça lui fera
» grand plaisir de vous voir ; moi j'y suis déjà allé
» une fois... et j'y retournerai... quand j'aurai le
» temps. »

Charles ne tarde pas à prendre congé de M. et madame Rozat : on le reconduit jusqu'à la porte, et son ancien camarade ne le quitte qu'après lui avoir renouvelé les assurances de son amitié.

« Pauvre Mongérand qui a manqué d'être tué ! » se dit Charles en rentrant chez lui. « J'aime autant
» qu'il ne soit pas venu me chercher... je serais peut-
» être mort ou blessé, et je ne pourrais dans quinze
» jours épouser Léonie ! »

Et l'idée de son mariage, le souvenir de celle qu'il aime, chassent bien vite toute autre pensée ; et le lendemain il ne songe plus à aller voir le blessé, parce qu'il est plus pressé de se rendre près de Léonie : et toujours ainsi, avec Charles, le bonheur du moment faisait oublier tout le reste. Il y a beaucoup de gens comme cela.

CHAPITRE VII.

CE QUI S'EST FAIT.

Las des pâtés de sa nièce, des fausses additions de Charles, M. Formerey n'avait pas éloigné le jour qui devait unir nos deux jeunes gens; d'ailleurs le négociant, exact observateur de sa parole, ne pouvait avoir l'intention d'y manquer dans une affaire aussi majeure. Cependant, plusieurs fois, en cherchant à mettre Charles au fait de son commerce, M. Formerey avait soupiré et rapproché ses sourcils en disant : « Ce jeune homme n'est pas fort... il ne » saisit pas la marche des affaires. Enfin, il a de la » bonne volonté, le reste viendra avec une assiduité » constante. Mais aussi, pourquoi son père, négo- » ciant comme moi, a-t-il laissé son fils jusqu'à dix- » huit ans au collége, au lieu de le prendre à quinze » ans près de lui pour le mettre au fait de ses livres, » puisqu'il ne voulait en faire ni un médecin ni un

» avocat?... Mais voilà la manie des parens!... on » veut qu'un jeune homme finisse ses classes, qu'il » fasse sa rhétorique, ses humanités! A quoi tout » cela sert-il?... L'esprit ne s'apprend pas. Celui qui, » pour tourner une lettre, a besoin de prendre des » leçons de goût, d'élégance; de se rappeler les » cours de ses professeurs, ne saura jamais écrire et » sera toujours un sot, quoiqu'il ait fait sa rhéto- » rique et ses humanités. Si on eût mis ce jeune » homme à seize ans sur un compte courant, il » saurait parfaitement régler un solde, établir une » balance; au lieu de cela, il a oublié dans le monde » les choses inutiles qu'il avait apprises au collége, » et il faut maintenant qu'il apprenne les choses » utiles qu'il ne sait pas. Mauvais système d'éduca- » tion. »

Et M. Formercy vérifiait encore le travail de Charles, et il soupirait de nouveau; mais il mettait toutes les erreurs du jeune homme sur le compte de l'amour, et se flattait qu'une fois marié, il aurait moins de distractions, ce qui était raisonné suivant toutes les règles de la probabilité.

Le mariage se fit. Léonie, belle de ses charmes, de son amour, de sa pudeur et de sa toilette, fut parée du bouquet virginal qu'elle était digne de porter. Charles, ivre d'amour, de bonheur, ne pouvait se lasser de contempler sa femme; il prononça avec chaleur le serment de rendre heureuse, de protéger celle dont il devenait l'époux. Puis toute la noce se rendit au Cadran-Bleu, où devaient avoir lieu le festin et le bal.

Une société nombreuse avait été convoquée pour le grand jour. Là, figuraient M. et madame Benjoin, la cousine Bringuet et son époux, les voisins Dupré, M. Boudinette, et une foule d'autres amis ou connaissances. On n'avait cependant pas prié M. Clinelle, parce qu'on savait qu'il ne sortait pas sans son chien, et on préférait la danse aux exercices de Médor.

Le repas avait été gai... comme une noce peut l'être, lorsque les mariés ne sont pas des ouvriers, c'est-à-dire que l'on avait peu ri, pas trop mangé, et point chanté du tout. M. Benjoin avait joué des épinettes sur la table, toujours pour entretenir l'élasticité de ses doigts; Boudinette avait lâché quelques bons mots connus depuis vingt ans; madame Bringuet avait parlé de son major, de son colonel, et son mari avait fait l'éloge des choux du Nord.

Mais le soir les sons d'un orchestre mélodieux avaient électrisé tout le monde. Doux effets de la musique, qui donne à des gens, souvent graves et moroses, le désir de sauter et de faire aller leurs jambes en mesure. La femme la plus sage, la plus prude même, ne résiste pas à la ritournelle de la contre-danse; elle abandonne sa main, et va s'élancer dans l'arène et se dandiner le plus gracieusement possible. Notez bien que ce ne sont pas toujours les dames les plus vives, les plus étourdies qui se donnent le plus de mouvement à la danse; celles-là ne feront parfois que de petits pas, à peine sensibles, tandis que des personnes que vous avez toujours vues graves, posées, vont, dès qu'elles sont à la contre-danse, sauter et s'en donner à cœur joie...

Heureux exercice, qui chasse les soucis... du moins pendant tout le temps que dure le quadrille, comment s'est-il trouvé des gens assez méchans pour te défendre! N'est-ce pas par la danse que de tout temps on a célébré les événemens heureux? et depuis David qui dansait devant l'arche revêtu seulement d'une chemise de lin (costume que nous n'avons pas encore adopté au bal); depuis la prophétesse Marie, sœur d'Aaron, qui, pour célébrer le passage de la mer Rouge, se mit à danser avec un tambourin; depuis les danses sacrées des Perses, des Égyptiens et des premiers Grecs, les grands événemens, les glorieuses victoires furent célébrés par des danses. Que serait une fête où l'on ne danserait pas? Dieu lui-même, lorsqu'il promet à son peuple la fin de sa captivité, dit : *Je te rendrai tes tambours, vierge d'Israël, et tu retourneras danser dans tes joyeuses assemblées.*

Il y a une maxime chinoise qui dit : « On peut » juger d'un souverain par l'état de la danse durant » son règne. » Bien des exemples viendraient à l'appui de cette maxime. On dansait beaucoup sous Henri IV, qui lui-même était, dit-on, fameux dans les *tricotets*. Le Béarnais se délassait par la danse des fatigues de la guerre. On exécuta un grand nombre de ballets sous son règne, et le grave Sully était acteur dans toutes ces fêtes, que le roi n'eût pas trouvées réjouissantes si son ministre n'y eût pris part.

Sous Louis XIII, de triste mémoire, on dansa peu, et les ballets ne furent que des bouffonneries, des charges de mauvais goût. *Le ballet de maître*

Galimatias, pour le grand bal de la douairière de Billebahaut et de son Fanfan de Sotteville, c'est ainsi que se nommait un des divertissemens où dansa Louis XIII. Alors on voulait s'étourdir, on s'efforçait d'être gai, mais ce n'était plus le règne de la danse.

Sous Louis XIV elle reprit sa grace et son empire; l'époque où ce grand roi figurait lui-même dans les ballets n'est pas la moins heureuse de son règne. Dansons donc, puisque c'est une réjouissance; dansons, puisque cet exercice est en même temps salutaire à la santé : mais dansons surtout, si cela peut nous sauver de l'ennui d'entendre parler politique!

On avait beaucoup dansé à la noce de Charles et de Léonie : la mariée n'avait pas quitté la place, car il faut qu'une mariée soit engagée par tous les danseurs de la société, c'est dans l'ordre, quoique ce ne soit pas toujours un plaisir. M. Benjoin avait comme un jeune homme retenu son tour; il accompagnait l'orchestre avec ses doigts; sa femme s'était plus d'une fois brouillée dans les figures, probablement parce qu'elle pensait alors à ses vers à soie. M. Boudinette avait écrasé quelques petits pieds qui s'étaient trouvés sous les siens, et accroché plusieurs garnitures; mais, sauf ces légers accidens, le bal avait été fort gai; et M. Formerey, en voyant Charles plein d'ardeur à la danse, s'était dit plus d'une fois : « Si ce gaillard était aussi fort sur les » comptes en partie double, il vaudrait trois com- » mis. »

Elle avait fini cette journée solennelle, cette grande

époque de la vie! car tout finit dans ce monde, et tout ne se renouvelle pas, quoi qu'on dise. Charles avait tenu dans ses bras une épouse qu'il aimait, dont il était tendrement aimé, et certainement le lendemain de ses noces, il ne s'était pas occupé de compte courant.

M. Formerey, scrupuleux observateur de sa parole, avait installé les nouveaux époux dans sa maison de commerce qu'il leur cédait, et, huit jours après la noce, il était parti pour la Champagne, où il possédait une petite propriété dans laquelle il voulait finir ses jours, sauf quelques petits voyages d'agrément qu'il comptait faire de temps à autre dans la capitale. Avant de partir, le cher oncle avait engagé madame Darvillé à veiller sur ses enfans, et il avait recommandé à Léonie d'être laborieuse et de bien mettre son mari au fait de son commerce.

Mais Léonie était sous l'influence de l'amour; elle chérissait son mari, elle s'appliquait à lui plaire, à lui être agréable en toute chose, et Charles trouvait plus agréable de faire l'amour que de feuilleter des grands livres. Comment résister à un mari que l'on aime, quand il nous embrasse, nous lutine, nous caresse; Léonie pensait qu'une femme doit la plus entière soumission à son époux, aussi se laissait-elle caresser de fort bonne grace. De temps à autre, elle essayait de parler travail, caisse, calculs; alors Charles la pressait dans ses bras en lui disant: « Nous » avons le temps!... j'aime mieux t'embrasser. — » Mais, mon ami, voilà un compte qui est pressé. — » Alors viens le faire avec moi. »

Et Charles mettait sa femme sur ses genoux, mauvais moyen pour bien calculer, et qui amenait nécessairement des distractions, puis autre chose; si bien que ce n'était pas Léonie qui mettait Charles au fait, c'était lui qui s'appliquait à instruire sa femme : tous les maris n'ont pas ce plaisir-là.

Laissons s'écouler quelque temps, et les caresses comme les distractions deviendront moins fréquentes. C'est dommage pourtant!

CHAPITRE VIII.

VIE DOMESTIQUE.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Léonie et de Charles; celui-ci ne mettait plus sa femme sur ses genoux pour faire des additions; il tâchait de s'occuper un peu de son commerce. Léonie portait dans son sein le résultat des caresses de son époux; elle était toujours aussi douce, aussi bonne; mais, comme son mari ne l'en empêchait plus, elle s'était remise aux écritures, et tâchait de réparer le temps qui avait été, non pas perdu, mais employé autrement.

Léonie s'apercevait bien que son mari n'apportait pas dans les affaires la même ardeur, le même zèle que son oncle; mais elle n'avait pas osé se permettre de lui en faire l'observation. Plusieurs fois Charles avait manqué des rendez-vous importans et des affaires avantageuses, parce qu'il avait rencontré un

ami qui lui avait proposé un déjeuner ou une partie de billard, ce qu'il n'avait jamais la force de refuser. Mais sa femme ne l'avait pas grondé; elle craignait de paraître ennuyeuse. Charles avait dit une fois qu'il ne pouvait pas souffrir entendre bougonner; et puis, comment gronder un homme qui se montre galant, amoureux, qui satisfait les moindres désirs de sa femme? A la promenade, si Léonie remarquait un châle, une robe dont l'étoffe lui plaisait, le lendemain on lui apportait la robe et le châle; il en était de même pour les chapeaux, les bijoux. Léonie disait à son époux : « Tu ne me laisses rien désirer... » tu es trop galant pour moi, mon ami. — Eh! » pourquoi donc ne t'achèterais-je pas ce qui te » plaît? » répondait Charles. « Nous sommes à notre » aise, je veux te donner tout ce qui te fait envie; » je veux que tu portes les parures les plus à la mode; » je veux enfin que ma femme me fasse honneur. »

Heureusement, Léonie n'était point coquette, car elle eût en peu de temps rempli ses armoires de bijoux et de chiffons; mais, loin de là, craignant d'abuser de l'extrême générosité de son mari, elle prit l'habitude, en sortant avec lui, de ne plus s'arrêter devant une boutique, de ne plus montrer la moindre préférence pour ce qui frappait sa vue. Léonie était une femme rare. Vous me direz qu'on en trouverait peut-être beaucoup comme elle, si les maris se montraient galans comme l'était le sien; ce qui est très-rare aussi.

La maman Darvillé allait souvent voir ses enfans; elle demandait à Léonie si Charles la rendait heu-

reuse. « Oh! oui, » répondait la jeune femme. « Comment ne serais-je pas heureuse avec votre » fils?... Il est si bon... il fait tout ce qu'on veut! »

La maman s'en retournait enchantée; elle écrivait à l'oncle Formerey : « Le ménage va très-bien; nos » jeunes gens sont toujours d'accord. J'en suis fort » contente. » L'oncle concluait de là que les nouveaux mariés étaient tout à leurs affaires, et que leur commerce prospérait.

Un jour que Charles était sorti pour une affaire importante, il revient chez lui avec un grand monsieur mis avec élégance, qui salue Léonie avec prétention.

« Ma chère amie, » dit Charles, « je te présente » un de mes camarades de collége, M. Rozat. »

Léonie accueille avec empressement l'ami de son époux. M. Rozat s'incline profondément devant la femme de Charles, tout en disant à celui-ci :

« Mon cher, je vous fais mon compliment. On ne » m'avait pas trompé en m'assurant que vous aviez » épousé une des plus jolies femmes de Paris. »

Léonie rougit. Charles répond : « Qui donc vous » a dit cela? — Ah! quelqu'un... dont je ne me » rappelle plus le nom... Enfin je vois qu'on n'a pas » été au-dessus de la vérité... Vous êtes un heureux » mortel! — Mais j'espère que vous ne vous trouvez » pas à plaindre non plus. Madame votre épouse est » fort bien. — Oh! certainement... diable! je suis » loin de me plaindre... mais cela ne m'empêche pas » d'admirer la beauté partout où je la rencontre.

» — La beauté n'est qu'un avantage passager, »

dit Léonie; « et je pense qu'une femme qui n'aurait » que cela ne ferait pas long-temps le bonheur de » son époux. J'aime à croire qu'il faut quelque chose » de plus pour fixer un mari.

» — Supérieurement pensé! » s'écrie M. Rozat, « et qui prouve que madame joint à ses avantages » physiques de précieuses qualités. »

Léonie ne répond plus; elle craint de s'attirer encore un compliment par ce monsieur qui les tire à bout portant, et elle est bien aise d'entendre son mari changer la conversation.

« A propos, donnez-moi donc des nouvelles de » Mongérand? Je vous avoue que j'ai été bien cou- » pable... je l'ai totalement oublié... Mais j'étais sur » le point de me marier, voilà mon excuse.

» — Et qui ne vous absoudrait pas en voyant ma- » dame? » répond M. Rozat avec ce sourire d'un homme très-satisfait de ce qu'il vient de dire.

« — J'espère au moins qu'il est guéri de sa blessure? » — Il y a long-temps qu'il n'y pense plus... Oh! » il a fait déjà bien des choses depuis... D'abord, » grace aux démarches que j'ai faites, il a obtenu son » congé; ensuite, après avoir terminé les affaires de » sa succession, il est subitement parti pour Lyon... » Devinez pourquoi faire?... Pour suivre une femme » dont il était devenu amoureux... et une femme » qui se moquait de lui!... tandis que j'avais une » belle-sœur qui était bien son fait; mais on se donne » beaucoup de mal pour les autres, et on ne fait que » des ingrats!... Je devrais y être habitué, moi; j'en » ai déjà tant fait!... Bref, il s'est marié à Lyon. —

» Comment! il est marié? — Oui... il a épousé cette
» femme... qui était... pas grand'chose, je crois.
» Enfin... ça lui convient apparemment. Il m'a écrit
» que sa femme allait prendre un magasin de linge-
» ries... de nouveautés... ça ira tant que ça pourra.
» — Ce pauvre Mongérand! Ainsi le voilà fixé à
» Lyon... nous ne le verrons plus. — Je gage qu'il
» ne sera pas long-temps sans revenir à Paris; ce
» n'est pas un homme à rester tranquille quelque
» part... Pourtant ce n'est pas faute que je lui ai
» donné de sages conseils, de bons avis... car je suis
» de tout cœur pour mes amis; mais il y a des gens
» avec qui on perd ses peines. Vous, mon cher
» Charles, vous me paraissez avoir un bel établisse-
» ment... — Mais, oui... — Vous faites de brillantes
» affaires? — Ma femme vous dirait cela mieux que
» moi... elle est toute la journée sur nos livres. —
» Comment! madame travaille aussi à vos écritures?
» Madame réunit donc toutes les capacités!

» — Mais, monsieur, » dit Léonie, « il me semble,
» lorsqu'on est dans le commerce, qu'une femme
» doit s'en occuper comme son mari. — Il est tant
» de femmes qui n'entendent rien à la tenue des
» livres! La mienne, par exemple... je suis sûr
» qu'elle ne touche pas une plume quatre fois par
» an... elle craindrait de se mettre de l'encre aux
» doigts. — Madame s'occupe à l'aiguille alors, et
» c'est toujours travailler. — Oui, certainement...
» c'est un autre genre. Je suis enchanté de vous
» avoir rencontré, mon cher Charles, je pensais bien
» souvent à vous, vous étiez fréquemment le sujet

» de mes entretiens avec ma femme, je savais votre » adresse... mais je n'osais me permettre de venir » vous importuner. — Est-ce qu'on importune un » ancien camarade?... il faut nous voir souvent... — » Ce sera avec un sensible plaisir. — Vous nous amè- » nerez madame. — Elle sera enchantée de se lier » avec madame votre épouse. — Il faut venir sans » façon dîner avec nous. — Vous êtes trop bon... » nous verrons cela plus tard. — Non pas... il faut » prendre jour sur-le-champ pour cette semaine... » c'est le moyen de se revoir plus tôt... voyons, » donnez-nous votre jour... — En vérité, mon cher, » vous êtes trop aimable... mais je ne puis comme » cela... — Eh! pourquoi donc? madame Rozat ne » désapprouvera pas, j'espère, l'engagement que » vous allez prendre. — Oh! jamais... ce que je veux, » elle le veut... nous n'avons qu'une volonté. — Eh » bien! jeudi, si cela vous va? — Jeudi, soit. — Nous » compterons sur vous. D'ailleurs, d'ici là, nous » irons, ma femme et moi, engager nous-même ma- » dame. — Votre visite lui causera un vif plaisir. »

Après avoir encore échangé quelques politesses, M. Rozat prend congé de Charles et de Léonie, non sans avoir en partant adressé de nouveaux complimens à la jeune femme.

« Comment trouves-tu Rozat? » dit Charles à sa femme, dès que le grand monsieur blond est éloigné. « — Mon cher Charles, tes amis seront toujours » les miens, mais je trouve celui-ci trop compli- » menteur... — C'est une habitude de société. — Il » me semble qu'on ne peut pas être franc, quand

» on a toujours sur le bord des lèvres un sourire et
» un éloge à placer; et, quoi qu'en dise ce monsieur,
» je ne me crois pas une des plus jolies femmes de
» Paris. — Tu es singulière ! tu blâmes ce qui plai-
» rait à d'autres. — Mon Dieu!... je ne blâme pas...
» je te dis seulement que ce monsieur fait des com-
» plimens trop outrés... Du reste, c'est ton cama-
» rade de pension, ton ami, tu dois être certain que
» je le recevrai toujours avec plaisir; et si sa femme
» est aimable, j'en ferai volontiers ma société. Mais
» dis-moi... et cette affaire que tu devais terminer
» ce matin?... — Ah! ma foi, ça m'est sorti de la
» tête... j'ai rencontré Rozat, nous nous sommes
» promenés ensemble, et puis j'ai voulu te l'ame-
» ner... mais j'irai demain à mon rendez-vous. —
» Demain... il ne sera peut-être plus temps... ce se-
» rait très-malheureux... tu as déjà manqué comme
» cela plusieurs fortes commissions... — Ah! ma
» chère amie, ne bougonne pas, je t'en prie... tu
» sais que cela m'ennuie beaucoup... il n'y a rien
» d'insupportable comme une femme qui murmure
» pour la moindre chose!... »

Léonie se tait, mais elle soupire et va tristement se replacer devant son bureau, car elle pressent que son mari manquera souvent les occasions de faire prospérer son commerce. Quant à Charles, il passe dans sa chambre à coucher et s'occupe... à jouer du violon.

Deux jours après, les nouveaux mariés se rendent chez M. Rozat, dont l'épouse les reçoit avec de grandes démonstrations de plaisir. Au bout de dix

minutes, M. Rozat paraît tenant toujours un manuscrit à la main.

« Comment! c'est mon ancien camarade et son » épouse, et tu ne m'avertis pas sur-le-champ, Cé- » line; mais c'est très-mal cela. — Je savais que tu » étais en train de travailler... — Qu'importe! il » fallait m'envoyer Auguste.

» — Tu me tapes quand je vais te déranger dans » ton cabinet, » dit le petit garçon d'un air boudeur; « encore hier tu m'as donné le pied au der- » rière parce que... »

M. Rozat s'empresse de prendre son fils sur ses genoux et l'embrasse pour le faire taire, en disant : « Il est certain que quand on compose... qu'on tra- » vaille de tête, on n'aime pas à être dérangé... mais » lorsque ce sont de bons amis qui viennent nous » voir, oh! alors, c'est bien différent.

» — Mais quand M. Martigue vient, » reprend le petit garçon, « tu lui dis aussi que ça te fait plaisir, » et puis tu grondes quand il est parti de ce qu'on » l'a laissé entrer.

» — Ma bonne amie, as-tu offert quelque chose à » madame? » s'écrie M. Rozat, en envoyant un peu brusquement son fils jouer dans une autre pièce.

« — Madame ne veut rien accepter, » reprend Céline qui est tout occupée d'examiner pièce à pièce la toilette de madame Darvillé. « — Dans la situation » de madame, on a toujours besoin de prendre quel- » que chose... Faites ici comme chez vous, ce n'est » qu'à cette condition que nous acceptons votre » aimable invitation. »

La conversation se soutient, grace à monsieur Rozat qui parle toujours. Léonie remarque que ce monsieur si prodigue de complimens avec les dames, ne s'en refuse pas non plus à lui-même, et qu'il ne raconte pas un fait, sans trouver moyen de s'adresser des éloges. Après une visite d'une demi-heure, pendant laquelle M. Rozat a su couper la conversation par de petites caresses à sa femme, Charles et Léonie prennent congé.

« A jeudi, » dit Charles. « — A jeudi, c'est convenu. » — Il faut amener votre petit garçon, madame, » dit Léonie à madame Rozat. « — Oh ! vous êtes bien » bonne... — Non, non, » s'écrie le papa, « il est » trop diable, trop tapageur en société. — Oh ! c'est-» à-dire qu'il se tient fort tranquille quand on veut, » reprend la maman, « et je ne sais pas pourquoi vous » dites cela... — Mais... ma minette... je dis cela... Au » reste, tu sais bien que je ferai toujours ce qui te » sera agréable... Êtes-vous comme moi, Charles, » je ne sais pas résister à ma femme. — Ma foi, Léo-» nie fait aussi tout ce que je veux. — Mais j'espère » que vous ne la contrariez jamais !... Oh ! mon cher, » ne contrarions pas les dames... c'est la plus belle » moitié du genre humain... et nous devrions passer » notre vie à leurs genoux... — Je trouverais cela un » peu fatigant !... — Ah ! vous ne dites pas ce que » vous pensez. »

Tout en débitant ces gentillesses, M. Rozat prenait le menton à sa femme, qui se laissait faire, comme ces chats que l'on fait danser, et qui couchent leurs oreilles, parce qu'ils n'osent point griffer. En-

fin, Charles et sa femme sont retournés chez eux. Léonie ne trouve pas en madame Rozat cette aimable gaîté, cet air sans façon, qui provoquent la confiance; mais, ne voulant pas la juger sur une première entrevue, elle se flatte que par la suite elle lui inspirera plus de sympathie. Léonie désirerait trouver une amie avec laquelle elle pût sans contrainte épancher son cœur, qui écouterait ses petits projets, ses espérances, à laquelle même elle raconterait ses plaisirs; car Léonie s'aperçoit déjà qu'un mari est rarement cette amie-là; que le plus aimant, le plus aimable n'est pas toujours disposé à écouter ces mille petits riens qu'une femme aime à dire, à entendre, à confier. Mais depuis qu'elle va dans le monde, et qu'elle commence à le connaître, Léonie voit combien l'amitié est rare entre femmes et sur quelle base fragile repose cet échafaudage de sentimens dont tant de gens font parade.

Loin de ressembler à sa femme, qui désire bien connaître les personnes avant de se lier, Charles est tout de suite intime avec les amis de ses amis; il lui suffit de déjeuner avec quelqu'un ou de boire un verre de bière dans la même société, pour faire connaissance. Il acceptera le punch que l'on offrira, il consentira à être d'une partie de plaisir proposée par des gens qu'il voit pour la première fois : en sortant d'un café où d'abord il ne connaissait qu'une personne, il serrera la main de trois ou quatre individus qui seront venus causer avec son ami. De cette façon, on risque fort de prostituer son amitié; mais aussi Charles ne voit que des gens qui lui secouent

chaudement la main, qui lui frappent amicalement sur l'épaule, et de tous côtés il entend dire : «Parlez-
» moi de Charles! c'est un homme cela!... il fait
» tout ce qu'on veut... il est de toutes les parties!...
» Oh! c'est un bon enfant tout-à-fait. »

Léonie désire inviter pour son dîner du jeudi d'autres personnes que M. et madame Rozat; elle sait que la première fois que l'on reçoit du monde à sa table, c'est trop sans façon de n'être qu'en famille. La jeune femme voulait avoir sa belle-mère, mais Charles a dit à Léonie : « Si nous invitons ma mère,
» nous ne pourrons pas rire... nous amuser... tu sais
» qu'elle a toujours un air de cérémonie qui gêne,
» surtout quand on ne la connaît pas; nous l'aurons
» une autre fois. Laisse-moi faire les invitations,
» j'aurai des hommes fort aimables, et dont tu se-
» ras enchantée.—Mais il faut avoir quelques dames
» aussi. — Eh! bien, j'engagerai la cousine Brin-
» guet... elle est gaie... une femme qui a passé une
» partie de sa vie en garnison ne se fâche pas du
» petit mot pour rire... J'aurai un Flamand, un bon
» gros gaillard qui voyage pour sa maison de com-
» merce... M. Vanflouck, le cousin Bringuet parlera
» du Nord avec lui. — Quel est ce monsieur Van-
» flouck, je ne le connais pas...—Si fait... il est venu
» deux ou trois fois me demander au magasin...—
» Quoi... serait-ce ce monsieur qui sent la pipe d'une
» lieue? — Eh bien, après! quel mal de sentir la
» pipe; les Flamands fument toute la journée et ça
» ne les empêche pas de bien faire leurs affaires.
» Vanflouck est associé d'une forte maison de Lille :

» toi qui veux toujours que je m'occupe d'affaires,
» tu devrais être fort contente de me savoir lié avec
» cet homme-là... Ah! par exemple, pour faire du
» commerce avec lui, il faut boire, manger et tenir
» table long-temps... c'est un homme qui com-
» mence un dîner à quatre heures et ne l'a pas fini à
» onze. — Mais, mon ami... — Ma chère, laisse-
» moi inviter notre monde, et je te réponds que nous
» aurons une réunion fort aimable. »

Léonie ne dit plus rien, elle a l'habitude de céder, de crainte de donner de l'humeur à son mari dès les premiers jours de son mariage; il lui eût cependant été facile de prendre chez elle plus d'autorité, Charles ne s'en serait pas plus mal trouvé; les gens qui se laissent aller ont besoin d'un point d'appui qui les arrête, qui les retienne quelquefois; mais Léonie est si douce, si bonne qu'elle n'ose agir en maîtresse, de crainte d'empiéter sur les droits de son époux.

Le jeudi est venu. Charles prévient sa femme qu'il a invité à dîner huit de ses amis pour tenir compagnie à la famille Rozat.

« Huit! » s'écrie Léonie en faisant un mouvement de surprise. « Mais hier ce n'était que quatre.—C'est
» que depuis hier j'en ai rencontré quatre autres
» que j'avais oublié d'engager. — Avec madame
» Bringuet et son mari nous serons donc quatorze!...
» — Eh bien, pourquoi pas?... plus on est de fous,
» plus on rit... Tu verras, ce sont tous de bons en-
» fans fort aimables. »

Léonie se fait dire les noms de ces huit messieurs;

excepté le gros Flamand Vanflouck, qui est venu quelquefois chercher son mari pour l'emmener au café, tous les autres lui sont inconnus. Mais Charles prétend que ce sont des gens avec lesquels il est journellement en relations d'affaires, et qu'il est de son intérêt de les recevoir à sa table.

Léonie est presque effrayée de traiter tant de monde, elle craint que son dîner ne soit pas assez splendide, assez beau; elle court donner de nouveaux ordres à sa cuisinière, elle fait mettre des allonges à sa table, et pendant que Charles se dandine sur une chaise en répétant : « Comme nous allons nous amu- » ser! » sa femme, malgré son état de grossesse, va, vient, court de la cuisine à l'office, examine si tout est prêt, si rien ne manquera à son dessert, et n'a pas encore eu le temps de faire sa toilette lorsque arrive l'heure où doit venir la société : de l'embarras, de l'ennui, du tracas : voilà quel est presque toujours le lot d'une maîtresse de maison quand elle donne un grand dîner; n'est-ce pas bien agréable de prendre tant de peine pour des gens que l'on ne connaît guère, pour des gens que l'on ne connaît pas ?

La compagnie arrive. Léonie est encore en train de s'habiller, et, pour comble de malheur, sa bonne est trop occupée à la cuisine pour venir lui attacher sa robe. C'est Charles qui reçoit la société. Les Rozat ont amené leur fils; pendant que le grand monsieur blond fait ses complimens à son ami, sa femme fait avec ses yeux l'inventaire de tous les meubles du salon.

La cousine Bringuet et son époux ne se font pas

attendre, et madame Rozat, qui a probablement fini l'inspection du salon, commence celle de la toilette de madame Bringuet. Bientôt arrivent les hommes invités par Charles : l'un a un sans façon qui frise la grossièreté; l'autre se tient raide comme un piquet; un troisième est crotté comme un barbet; celui-ci a fait une toilette de bal et semble craindre de se retourner. Madame Rozat a fort à faire pour examiner tout cela, aussi trouve-t-elle à peine le temps de répondre quelques mots à madame Bringuet qui cherche à lier conversation.

« Mais où donc est madame? » s'écrie M. Rozat. « —Oui, où donc est madame? —Elle va venir... encore quelque chose à surveiller sans doute...—Si » vous vouliez, mon cousin, j'irais l'aider, moi, je » sais ce que c'est que d'avoir du monde à dîner... » Te rappelles-tu, Bringuet, nous avions une fois » à dîner huit officiers de notre régiment, et justement ma bonne tombe malade ce jour-là... c'était » comme un sort... Eh bien! je m'en suis tirée... il » est vrai que M. Bringuet a fait les crêmes... il fait » les crêmes comme un ange... Ah! voilà ma cousine. »

Léonie paraît, rouge de s'être pressée, fatiguée d'avoir été obligée de s'habiller seule et d'être sur pied depuis le matin. Mais cela ne l'empêche pas de donner à sa figure cette expression aimable qui flatte les personnes que l'on reçoit. Pendant qu'elle rend des saluts aux sept messieurs qu'elle ne connaît pas, madame Rozat a déjà dit à son mari :

« Sa robe lui va mal... trop courte du devant. .

» — Mais elle est enceinte... — Ce n'est pas une raison » pour être mal habillée, on met une robe faite en » redingote alors. »

M. Rozat a glissé trois complimens à Léonie avant qu'elle ait eu le temps de s'asseoir. Sa femme fait avancer son fils en disant : « Vous voyez que j'ai pro- » fité de la permission... — Vous avez très-bien fait, » répond Léonie, qui pense avec ennui qu'il faut faire mettre un couvert de plus.

« Ha çà, mais, vous avez beaucoup de monde, » dit la cousine Bringuet. « Qu'est-ce que c'est donc » que tous ces messieurs-là ? — Ce sont... des amis » de mon mari... il fait des affaires avec eux. — En » voilà un qui aurait bien dû se faire décrotter, » dit madame Rozat à l'oreille de son mari. « — Mais, » ma cousine, cela doit vous causer bien du tra- » cas d'avoir tant de monde à la fois... — N'est- » ce pas un plaisir, madame? — Oh! que non, pas » toujours... je sais ce que c'est, j'ai donné souvent » à dîner; et ce jour où ma bonne est tombée ma- » lade... et j'avais huit officiers à traiter... nous » étions alors en garnison à Givet... non... où donc » était-ce?... — Pardon, je suis à vous. »

Madame Bringuet, qui sait ce que c'est que de recevoir du monde, a oublié que ces jours-là une maîtresse de maison n'a pas le temps d'écouter de longues histoires. Léonie est allée faire mettre le couvert de M. Auguste. Charles cause avec ses amis; ces messieurs une fois en train de parler, c'est à ne plus s'entendre, chacun s'en donne et crie comme s'il était au café. M. et madame Rozat se regardent en

souriant d'un air malin; la dame dit à demi-voix : « Qu'est-ce que ce sera donc après dîner ! »

Léonie revient; son dîner est prêt, on n'attend plus que M. Vanflouck ; le Flamand arrive bientôt, rouge, haletant, suant, suivant son habitude.

« Mon cher monsieur Vanflouck, je craignais que » vous n'eussiez oublié mon invitation, » dit Charles. « —Oh ! que non... jamais je n'oublie un dîner, » moi ; mais j'ai été forcé de déjeuner avec un ami » au Rocher-de-Cancale, et ma foi... cela nous a » menés jusqu'à présent... Je ne fais que sortir de » table. — Ah ! tant pis, cela va vous empêcher de » dîner.—Non, non... je dînerai la même chose... » Oh ! quand je suis à Paris, mon estomac est habi- » tué à ce régime-là ! Je vous demanderai seulement » un petit verre d'absinthe d'abord, et je ne m'aper- » cevrai plus que j'ai déjeuné.

» —Ah, mon Dieu ! quel coffre ! » dit madame Bringuet à madame Rozat. « —Oui !... je trouve » que cela a quelque chose d'un animal. »

On apporte à M. Vanflouck le petit verre d'absinthe, qui lui donne la facilité de faire le Gargantua. Puis la compagnie passe dans la salle à manger. M. Rozat en donnant la main à Léonie lui serre doucement le bout des doigts.

Le dîner est splendide, Léonie donne toujours trop, de crainte de n'avoir pas assez. Les amis de Charles font honneur au repas, et M. Vanflouck se conduit comme quelqu'un qui n'aurait déjeuné qu'avec du thé. Madame Rozat compte les plats, les hors-d'œuvre, fait l'examen de tout ce qui tient au

service; cela et son fils, qu'elle a désiré avoir près d'elle, lui donnent une grande occupation; car le petit Auguste semble toujours chercher à se donner une indigestion. M. Rozat est près de la maîtresse de la maison, à laquelle il ne cesse d'adresser des complimens, en souriant, ou en soupirant, ce qui ennuie tellement Léonie, qu'elle regrette de n'avoir pas mis de préférence près d'elle le monsieur crotté, qui du moins n'ouvre la bouche que pour manger et ne pense qu'à prendre les meilleurs morceaux. Madame Bringuet se trouve placée à côté d'un monsieur qui a servi, elle lui parle de toutes les villes où elle a été en garnison. Quant à son mari, il se dispute presque avec M. Vanflouck, parce que le Flamand se montre mauvais patriote et qu'il déclare préférer la cuisine parisienne à celle du Nord.

On est au dessert, on y est depuis long-temps, et M. Vanflouck se conduit toujours comme si le dîner commençait; on a pris le café à table pour être agréable à Vanflouck, qui n'aime pas changer de place. On ne mange plus et la conversation retient seule à table; mais M. Vanflouck s'est fait mettre près de lui une bouteille de bordeaux; tout en causant il boit, puis il mange quelque chose, et quand sa bouteille est vidée, il en demande une autre; il ne paraît nullement disposé à quitter la table.

Madame Rozat se retourne sur sa chaise avec impatience, puis elle dit à son fils : « Tiens-toi donc » tranquille... on va se lever tout à l'heure... oh! je » vois bien que tu as de la peine à rester là!... » La cousine Bringuet a déjà dit : « Il fait bien chaud ici! »

Son mari recule son verre toutes les fois que son voisin Vanflouck veut lui verser, en disant : « C'est » fini, je ne prends plus rien. » Léonie qui remarque tout cela, et se rappelle ce que son mari lui a dit des habitudes de M. Vanflouck, se décide à se lever de table, pensant avec raison que pour satisfaire une seule personne, il ne faut pas forcer toutes les autres à s'ennuyer.

Quand une maîtresse de maison se lève, c'est le signal pour que chacun en fasse autant; mais le gros Flamand ne se conforme pas à cet usage. Il reste à table, toujours parlant, puis buvant, puis mangeant. Charles reste à côté de M. Vanflouck, pour lui tenir compagnie, deux autres messieurs en font autant, et se décident à tenir tête à l'intrépide convive.

Léonie et les dames sont passées dans le salon, suivies de quelques messieurs; mais deux des amis de Charles ont pris leurs chapeaux et sont partis en se levant de table. Trois autres en font autant après avoir fait quelques tours de salon.

« Ce monsieur qui avait déjeuné au Rocher-de-» Cancale est un rude convive, » dit madame Bringuet. « — Oui, » dit madame Rozat, « l'absinthe » lui a bien réussi... Quel mangeur !... il a l'air dis-» posé à passer la nuit à table. — Dans le Nord, » c'est assez l'usage d'y rester long-temps. — C'est » une mode qui n'a rien d'aimable, » dit M. Rozat, « que voulez-vous que fassent les dames à table » quand le dîner est fini ?... Toujours boire ! c'est

» ignoble... Approche donc tes pieds du feu, ma » minette, tu as l'air d'avoir froid.

» — Ah ! que c'est bien cela, » dit madame Bringuet, « que j'aime à voir un mari aux petits soins » près de sa femme... — Mais n'est-ce pas un devoir » et un plaisir, madame, » répond M. Rozat, en tapotant la main de sa femme dans les siennes. « — Oui, monsieur, oui, certainement c'est un de- » voir, mais tous les maris ne le remplissent pas... » Ce n'est pas pour toi que je dis cela, Bringuet !... » tu remplis tout, toi !

» — J'avoue, » reprend M. Rozat, « que cela me » fait mal, lorsque je vois un mari parler à sa femme » d'un ton brusque, d'un air d'humeur... cela dé- » pend peut-être de la manière dont j'ai été élevé... » cela tient à une certaine délicatesse de sentimens » que tout le monde n'a pas.

» — Mais ne voulez-vous pas faire une partie? » dit Léonie, pendant que madame Rozat tient ses pieds devant le feu, tout en examinant ce qui garnit la cheminée.

« — Oh ! ma cousine, il est bien tard pour se met- » tre à jouer... neuf heures et demie passées; songez » donc que nous sommes restés fort long-temps à » table... aussi vous nous donnez un dîner qui n'en » finit plus !... — Un dîner magnifique, » dit Rozat, « et vous aviez promis de nous recevoir sans façon, » ah ! c'est fort mal... ce n'est pas nous traiter en » amis. — La première fois que vous viendrez, c'est » alors que ce sera tout-à-fait sans cérémonie. — » Nous l'espérons bien.

» — Mais votre Flamand compte donc rester à » table toute la nuit? » dit madame Bringuet. « Quel » gaillard que ce monsieur Van... fou... fou... com- » ment l'appelez-vous? — Vanflouck. — Ah! c'est » Vanflouck... Va donc voir ce qu'il fait encore à » table, Bringuet. »

M. Bringuet va jeter un coup d'œil dans la salle à manger, et revient dire: « M. Vanflouck mange, » boit et parle toujours; mais c'est une justice à lui » rendre, il n'a pas l'air plus animé qu'en se mettant » à table. Dans le Nord on boit beaucoup sans se » griser. — C'est un triste avantage, » dit madame Rozat, « j'aime mieux un homme qui se grise tout » de suite, c'est plus tôt fait. — Et si je me grisais, » méchante, tu ne m'aimerais donc plus? » dit M. Rozat, en allant cajoler son épouse. « — Non » certainement, je vous détesterais!... — Hum!... » tu ne le pourrais pas... allons, donnez-moi votre » main.

» — Quel joli ménage! » s'écrie madame Bringuet, « ça fait plaisir à voir... Bringuet, je veux que tu te » mettes sur le pied de me baiser la main; ça nous » rajeunira. »

Au moment où les dames mettent leur châle pour partir, M. Vanflouck se décide à suivre Charles, qui vient de se lever de table pour aller dire adieu à la famille Rozat.

Si le robuste Flamand a conservé son sang-froid malgré ses fréquentes libations, il n'en est pas de même des deux autres messieurs qui ont voulu lui tenir compagnie; ils sont rouges comme des écre-

visses, et leur respiration est tellement gênée qu'on croirait entendre souffler le vent du nord. Charles lui-même s'est un peu animé en tenant tête à ses convives.

M. Vanflouck veut primer dans le salon comme à table. Il tranche sur tout, veut faire l'aimable avec les dames, ne leur débite que de grosses plaisanteries sans sel et sans esprit, et s'entortille dans des phrases dont il ne peut plus sortir. Les deux autres convives ne font que souffler, ils ne parlent pas, mais ils poussent de gros rires à tout ce que dit M. Vanflouck.

La famille Rozat est partie, les Bringuet l'ont suivie. Vanflouck seul ne paraît pas songer à faire retraite, et depuis qu'il est levé de table, il a déja bu trois fois de l'eau rougie; heureusement pour Léonie que les deux autres messieurs, qui probablement ne peuvent pas s'en tenir à souffler, prennent leurs chapeaux et veulent s'en aller; le Flamand se décide à partir avec eux, parce que l'un des deux a parlé de prendre du punch. Mais en faisant ses adieux à la maîtresse de la maison, M. Vanflouck, qui a toujours la prétention de dire quelque chose de spirituel, frappe sur l'épaule de Charles, en s'écriant : « Madame, vous avez là un mari bien estimable!... et » certainement je ne doute pas que vous ne le soyez » aussi... mais c'est un homme bien estimable... et » ma foi... je vous engage à le conserver... car, je » l'estime beaucoup... »

Là-dessus, M. Vanflouck salue et se retire enchanté de ce qu'il vient de dire, en poussant devant lui les

deux messieurs qui ne trouvent plus les marches de l'escalier.

« Nous avons eu un charmant dîner!... » dit Charles, en retournant près de sa femme, « certaine-» ment on s'est bien amusé! — Oh! oui, » dit Léonie. Puis la jeune femme ajoute tout bas : « Mais je » suis bien contente que ce soit fini! »

CHAPITRE IX.

LES BOUCLES D'OREILLE.

M. Rozat fait de fréquentes visites à son ami Charles, qui est rarement chez lui, parce que le Flamand Vanflouck le retient des journées entières au café, où, pour terminer une affaire, il lui en fait manquer dix. C'est donc Léonie qui reçoit M. Rozat. Ces visites ennuient la jeune femme, qui ne peut se faire au ton mielleux du grand blond, à ses complimens, à ses galanteries entremêlées d'éloges qu'il s'adresse; mais elle n'ose faire mauvaise mine à un ami de son mari. Lorsque sa femme est avec lui, Rozat caresse, embrasse même sa Céline devant ses amis; Léonie ne peut s'empêcher de trouver drôle que des époux, qui ont tout le loisir de se donner en tête à tête des marques de leur amour, se conduisent devant le monde comme de jeunes amans qui n'auraient qu'un instant à se voir.

M. Rozat qui semble vouloir sonder les secrets sentimens de Léonie, lui dit un matin, d'un air doucereux, en parlant de Charles : « C'est un fort bon » garçon... j'aime à croire qu'il apprécie le trésor qu'il » possède... mais, ce qui m'étonne, c'est qu'il soit » si froid avec vous... jamais de ces petits mots ga- » lans... de ces tendres caresses qui prouvent l'a- » mitié.

» — Monsieur, » répond sèchement Léonie, « je » crois que des époux ont tout le temps de se prou- » ver leur amour, sans choisir pour cela le moment » où ils sont en compagnie. Parce que, devant le » monde, un homme cajolera, embrassera sa femme, » cela ne me prouvera pas qu'il la rende heureuse » dans son intérieur. Les sentimens les plus tendres » sont ceux qui veulent le plus de mystère; ceux » dont on fait parade perdent beaucoup de leur prix » à mes yeux.

» — Madame, » répond Rozat en se pinçant les lèvres, « chacun comprend l'amour à sa manière. » Cependant, après cette conversation, Léonie remarque qu'il y a beaucoup moins de caresses conjugales en public.

Léonie met au monde une fille, elle est reçue avec transport par Charles, qui, en embrassant pour la première fois son enfant, s'écrie : « Je veux qu'elle » ait tous les talens; qu'elle sache la musique, le » dessin... et qu'elle soit toujours mise comme un » petit bijou... je lui donnerai une montre à trois » ans... »

Léonie sourit et dit à son mari : « Ce qu'il fau-

» dra surtout lui donner, mon ami, c'est une dot!
» tu sais que les femmes ne se marient guère sans
» cela!... il faut donc tâcher de gagner de l'argent
» et de relever notre commerce, qui ne va pas très-
» bien depuis quelque temps. — Sois donc tran-
» quille!... ça va reprendre... Vanflouck m'a encore
» promis deux fortes commissions!... Je donnerai
» cent mille francs à ma fille, pas moins. »

Pour commencer la dot de sa fille, Charles court annoncer à ses amis la naissance de la petite; et, pour fêter cet heureux événement, il mange des huîtres avec l'un, des côtelettes avec un second, joue le café avec un autre, prend de la bière avec Vanflouck, et passe dehors une journée qu'il aurait dû consacrer à sa femme. Léonie ne se plaint pas, parce qu'elle voit que son mari l'aime toujours, et une femme pardonne bien des choses à celui qui lui montre du moins de la tendresse.

La maman Darvillé a nommé sa petite-fille Laure, et Léonie, que sa santé et le soin de sa maison privent du plaisir de nourrir sa fille, s'en sépare en aspirant déjà après le moment de son retour. Mais la jeune femme s'aperçoit que pendant qu'elle garde le lit, Charles ne s'occupe nullement du soin de son commerce; les affaires que M. Vanflouck lui a procurées ont presque toutes été mauvaises, les correspondans se plaignent du mauvais état des marchandises qu'on leur envoie; plusieurs refusent de les accepter; les rentrées ne se font pas, et il faut payer les billets que l'on a faits aux fournisseurs. Léonie s'inquiète, se tourmente, elle supplie son mari d'ap-

porter plus de soin à ses affaires; Charles le lui promet, et il est de bonne foi quand il lui jure qu'il veut ne songer qu'à s'enrichir, mais dès qu'il est hors de chez lui, il oublie ce qu'il a promis à sa femme, et se laisse emmener par Vanflouck ou un autre pour conserver sa réputation de bon enfant.

Léonie, à peine rétablie, est revenue se placer devant son bureau, elle examine ses livres que son mari consulte si rarement; elle voit avec effroi combien une année a déjà amené de pertes dans une maison que son oncle savait rendre si fructueuse. Léonie cache à sa belle-mère les inquiétudes qui commencent à l'assiéger, car madame Darvillé ferait de vifs reproches à son fils; cela pourrait aigrir Charles, au lieu de le rendre plus sage. Mais la jeune femme n'est pas toujours maîtresse de dissimuler son chagrin, surtout lorsque son mari ne rentre que le soir après être sorti dès le matin. Charles ne dit rien lorsque sa femme boude, dans le fond de son ame il sent qu'elle a raison; il est bien rare que notre conscience ne nous dise pas la vérité... Charles n'est pas à son aise devant sa femme lorsqu'il vient de perdre son temps avec ses bons amis; mais, au lieu de s'excuser en embrassant Léonie, s'il la voit triste et silencieuse, il reprend vite son chapeau et sort de nouveau... Voilà le parti que prennent souvent les maris quand ils ont tort : c'est le plus court, mais ce n'est pas le meilleur.

Une fin de mois arrive, Léonie a six mille francs à payer et n'en a que la moitié dans sa caisse. Charles est sorti le matin pour chercher à escompter des

billets, et suivant son habitude il ne rentre pas dîner. Le soir M. et madame Rozat sont venus faire visite à la jeune femme, qui s'efforce de prendre un air aimable et de cacher ses chagrins. Madame Rozat semble avoir aussi quelque chose, elle parle à peine, un de ses yeux est tout bordé de noir. Quant à M. Rozat il est doucereux et galant comme à l'ordinaire, il semble même encore plus aux petits soins pour sa femme.

« Où est donc ce cher mari, » dit le grand blond, « nous le rencontrons rarement chez lui... il sort » bien souvent maintenant? — Oui, » répond Léonie en retenant avec peine un soupir, « ses affaires » le forcent à s'absenter... — Si ce sont ses affaires, » il n'y a rien à dire... il paraît que Charles en fait » beaucoup... votre commerce va toujours bien? » — Oui, monsieur... très-bien... Mais qu'avez-vous » donc à l'œil, madame Rozat... quel coup vous » vous êtes donné!... vous êtes tombée? — Oui, » s'écrie M. Rozat, sans laisser à sa femme le temps de répondre, « elle est tombée... elle a glissé... elle » est beaucoup trop vive... et voilà où nous entraîne » la vivacité... mais cela ne lui arrivera plus, n'est-» ce pas, Minette? — Je l'espère, » répond madame Rozat sans lever les yeux; « sans quoi... je sais bien » ce que je ferai... et quand je suis poussée à bout... » — Ah! oui, c'est vrai... on t'a poussée, je me le » rappelle maintenant... Allons!... laisse-moi baiser » cet œil-là... ça le guérira. — Non, c'est inutile, » ça ne le guérira pas du tout! — Ah! tu es mé-» chante ce soir! »

Léonie fait peu attention à ce que se disent les deux époux : elle écoute, car elle vient d'entendre entrer, bientôt elle s'écrie avec joie : « Ah! voici » Charles. »

Charles, qui a dîné avec Vanflouck, a plus de couleurs que de coutume, et il parle comme s'il s'adressait à des sourds. Léonie voit d'un coup d'œil que son mari est un peu étourdi; son front devient soucieux. M. Rozat sourit d'un air malin, en tendant la main à son ami, tandis que Céline murmure entre ses dents : « C'est gentil! »

« Me voici, » crie Charles d'un air joyeux. « Bon-» soir, Rozat... bonsoir, madame... Je n'ai pas pu » rentrer pour dîner, parce que j'ai été retenu avec » Vanflouck par un Bruxellois, qui nous a menés » chez Grignon... et magnifiquement traités...

» — Tu connais donc ce Bruxellois, » reprend froidement Léonie. « — Non, je le voyais pour la » première fois... mais c'est un homme fort aima-» ble... sans façon, d'ailleurs c'est un ami intime de » Vanflouck.

» — Et les amis de nos amis sont nos amis, » dit Rozat en riant. « — Ma foi, quand les gens nous in-» vitent avec instances, il est difficile de les refuser... » cependant je voulais revenir... je savais que tu » m'attendais. — Mais au moins avais-tu terminé les » affaires pour lesquelles tu étais sorti? — Sois tran-» quille... ne t'inquiète de rien... — Je ne m'inquiète » pas, mais... — Mais, mais, madame, je veux » vous prouver que j'ai pensé à vous.. que j'y pense » toujours... »

En disant ces mots, Charles tire de sa poche une petite boîte; les Rozat ont déjà les yeux attachés dessus, tandis que Léonie dit tranquillement : « Quoi, » mon ami, est-ce que c'est encore un cadeau? »

Charles ouvre la boîte et en tire une fort belle paire de boucles d'oreilles enrichies de diamans, qu'il présente à sa femme en lui disant : « Il y a huit » jours, en passant avec moi au Palais-Royal, je t'ai » forcée de t'arrêter devant une boutique; je t'ai » demandé ce que tu trouvais de plus joli. Ce sont » ces boucles d'oreilles que tu m'as montrées, et je » te les apporte.

» — Ceci est extrêmement galant! » dit M. Rozat, « et voilà de ces traits que j'aime à faire, que je fais » souvent.

» — Je ne m'en suis jamais aperçue! » dit à demi-voix madame Rozat.

Léonie a pris les boucles d'oreilles; mais elle ne semble pas enchantée de ce présent, et elle répond avec un peu d'hésitation : « Mon Dieu, mon ami, » j'avais dit que je trouvais ces boucles d'oreilles » jolies, parce que tu voulais absolument me faire » dire mon goût; mais ce n'était pas une raison pour » me les acheter... Un si riche bijou... c'est une » folie! »

Charles devient encore plus rouge qu'il n'était; il se recule de quelques pas en s'écriant avec colère : « Faites donc des cadeaux à votre femme pour qu'on » les reçoive comme cela!.. En vérité! c'est dégoû- » tant!... il y a de quoi mettre en colère l'homme

» le plus doux... et les femmes ne méritent pas que » l'on ait des attentions pour elles! »

Léonie n'avait jamais vu son mari en colère contre elle; elle pâlit, de grosses larmes roulent dans ses yeux. Rozat se pince les lèvres, et sa femme murmure encore : « C'est gentil!

» — Allons, mon cher Charles, » dit M. Rozat d'un air de bonhomie, « vous ne dites pas là ce que » vous pensez... Les femmes mériteront toujours nos » hommages, nos soins, notre adoration!... »

Avant que M. Rozat ait fini, Léonie s'est levée; elle a couru se jeter dans les bras de son mari, et cache sa tête sur son sein en balbutiant : « Ah! mon » ami... ne sois point fâché... j'ai eu tort, je t'en » demande pardon! »

Chez Charles la colère ne dure pas; il regarde sa femme et l'embrasse tendrement.

« Voilà un délicieux tableau! » s'écrie Rozat en tirant son mouchoir pour se moucher. « N'est-ce pas, » Minette, que ça fait plaisir à voir? »

Minette, qui est tout occupée d'examiner, de peser les boucles d'oreilles que Léonie a posées sur la table, répond : « Oh! c'est très-beau! c'est magnifique! » c'est plein de feu! »

Pour faire plaisir à son mari, Léonie met sur-le-champ les boucles d'oreilles; madame Rozat ne tarit pas en éloges sur la beauté du présent; M. Rozat dit que madame Darvillé éclipse tout, que le feu de ses yeux fera du tort aux plus beaux diamans, et la pauvre Léonie a encore les yeux obscurcis par les larmes qu'elle a répandues. Quant à Charles, il a

repris sa gaîté ; il est redevenu aussi bruyant qu'à son arrivée, et il admire sa femme en s'écriant : « Je » savais bien que cela lui irait à ravir !... Oh ! je veux » que ma femme porte ce qu'il y a de mieux.....Sois » tranquille, Léonie, je m'arrangerai pour cela.

» — Je pense comme Charles, » dit M. Rozat ; « je » veux que ma femme ne porte que du beau... et, » comme j'ai très-bon goût, je n'achète que ce qu'il » y a de plus distingué... J'ai en vue une paire de » girandoles magnifiques... bien plus belles que » celles-ci encore... Un de ces matins, Minette, je » t'apporterai cela pour ton déjeuner... »

Et M. Rozat passe sa main sur le bas de la figure de sa femme en lui chatouillant doucement le menton ; mais madame Rozat ne sourcille pas. Enfin les deux époux prennent congé de Charles et de sa femme.

Quand madame Rozat est dans la rue, elle dit en soupirant :

« Il paraît que ce M. Darvillé gagne bien de l'ar- » gent pour faire de tels cadeaux à sa femme.

» — Oh ! ça ne prouve rien... il est gris ce soir... » Voyons, avez-vous fini de retrousser votre robe » et vous décidez-vous à prendre mon bras ?... — En » tout cas, s'il est gris, ça ne l'empêche pas d'aimer » sa femme, de chercher à lui être agréable.. On » peut excuser un homme de s'être oublié à table... » mais un mari qui se livre à des emportemens... à » des accès de fureur dignes d'un savetier... ah ! cela » ne peut pas se pardonner !... — On doit aimer une » femme qui est douce, qui, lorsqu'elle croit avoir

» tort, demande excuse à son mari, comme l'a
» fait tout à l'heure madame Darvillé. Mais une
» femme grondeuse, acariâtre... on en a bien vite
» plein le dos! — L'expression est jolie et de bon
» goût; je vous en fais compliment. — En tout cas,
» elle vaut bien votre savetier que vous m'avez jeté
» au nez tout à l'heure. — Prenez garde, monsieur,
» vous me crottez... — Si vous n'êtes pas contente,
» marchez toute seule... — Oh! je ne demande pas
» mieux! »

Madame Rozat quitte aussitôt le bras de son mari, et ils retournent chez eux en suivant chacun un côté de la rue.

Lorsque Léonie est seule avec son mari, après avoir encore admiré ses boucles d'oreilles, elle dit timidement : « Mon ami, je ne voulais pas te fâcher
» en disant que ce cadeau était une folie... je crai-
» gnais seulement que cela ne fût bien cher... —
» Mais, non, quinze cent cinquante francs; c'est
» pour rien... — Oh! je ne dis pas, elles sont bien
» jolies certainement... mais dans ce moment où nous
» avons à payer... où tant de billets sont protestés...
» Tu sais que pour après-demain il nous manquait
» mille écus; tu les as donc trouvés? — Oui, oui, je
» les ai... il n'y manque que les quinze cent cinquante
» francs que j'ai donnés pour ce bijou. »

Léonie ne répond rien; elle réprime un soupir qui contrarierait son mari. Mais le lendemain elle est obligée d'emprunter la somme qui lui manque pour ses paiemens, parce que Charles a voulu lui apporter des boucles d'oreilles.

CHAPITRE X.

RETOUR DE MONGÉRAND.

« — Où est-il ce sacré polisson de Charles! que je » le voie, que je l'embrasse! » dit un grand homme brun en entrant un jour fort cavalièrement dans le bureau où se tient Léonie.

« Monsieur, mon mari n'y est pas, mais... — Ah! » vous êtes sa femme, madame? En effet, je me » rappelle qu'on m'a dit qu'il s'était marié... et moi » aussi je me suis marié depuis que je n'ai vu Charles... » j'ai fait cette bêtise-là, il y a un an... et voilà dix » mois que j'en ai par-dessus les oreilles... Mais c'est » fini, Dieu merci... j'ai coupé le nœud gordien : ma » femme fera ce qu'elle voudra! je m'en moque, » moi; je me refais garçon. Nous nous sommes sé- » parés avec promesse de ne jamais nous revoir; » nous en avions assez tous les deux. Enchanté, ma- » dame, de faire connaissance avec l'épouse de mon

» ami de collége... Charles a dû vous parler de moi
» souvent? — Votre nom, monsieur? — Ah! c'est
» juste; c'est ce que j'aurais dû vous dire d'abord:
» Mongérand, Émile Mongérand, camarade de classes
» de Charles, puis sous-officier de hussards, puis
» marchand de nouveautés, puis marié, puis... je ne
» sais plus quoi encore... mais toujours ami fidèle et
» dévoué; j'espère que Charles n'en a jamais douté.

» — Votre nom ne m'est pas inconnu, monsieur;
» je me rappelle en effet l'avoir plus d'une fois en-
» tendu prononcer à mon mari. — Ah! sacredieu!
» s'il m'avait oublié, ce serait un vilain chinois!...
» mais Charles est un bon enfant; je le connais; il
» est incapable d'oublier ses amis. Et vous dites donc
» qu'il est sorti... Où est-il? — Il devait aller à la
» Bourse; mais peut-être sera-t-il entré au café de
» la Rotonde... ou à celui qui fait le coin de la rue.
» — Oh! je le trouverai alors; je connais tous les
» cafés, moi. Je vais à sa recherche, madame; je
» ne vous dis pas adieu, car je pense que j'aurai le
» plaisir de vous revoir bientôt. — Monsieur, les
» amis de mon mari sont toujours bien venus. — Je
» n'en doute pas, madame. Votre serviteur. »

Mongérand est déjà loin, et Léonie se replace à son bureau en se disant : « Ah, mon Dieu!... quel
» est donc ce nouvel ami de Charles... quel ton libre...
» quelle drôle de façon de s'exprimer en jurant à
» chaque instant... M. Bringuet est un ancien mili-
» taire, mais il ne jure pas pour cela. Cependant la
» figure de ce Mongérand est assez franche... et,
» malgré ses manières de corps-de-garde, je le pré-

» férerais encore à ce M. Rozat qui commence à » m'ennuyer beaucoup avec ses complimens et ses » serremens de main. »

Charles revient dans la journée; il n'a pas vu Mongérand. Sa femme lui apprend la visite qu'elle a reçue.

« Mongérand est à Paris?... Ah! j'en suis bien aise, » c'est un si bon garçon!... Pourquoi ne l'as-tu pas » engagé à dîner? — Mais je ne savais pas si je le » devais... ce monsieur a un ton si cavalier... une » manière de s'exprimer si libre... — Ah! te voilà » bien! tout de suite effarouchée!... Mongérand est » un brave garçon... c'est un camarade de collége » d'ailleurs. — Qu'est-ce que cela fait, mon ami? » Tous les jours un homme qui a été notre ami en » pension, peut devenir fort mauvais sujet dans le » monde; et parce que nous avons étudié avec lui, » cela ne nous oblige pas à le voir plus tard. — Ah! » tu vas faire comme ma mère... tu vas me moraliser... » Qui t'a dit que Mongérand fût un mauvais sujet?... » est-ce parce qu'il jure quelquefois dans la conver- » sation?... — Non; mais il a quitté sa femme... — » Pour venir à Paris!... — Non; il l'a quittée tout- » à-fait, à ce qu'il dit. — Écoute donc, si sa femme » le rendait malheureux... Dans les affaires de mé- » nage, peut-on jamais savoir qui a tort!... Je suis » contrarié que tu ne lui aies pas dit de venir dîner, » justement aujourd'hui que j'ai invité Vanflouck...

» — M. Vanflouck vient dîner?... » répond Léonie en laissant échapper un mouvement d'humeur. « — Oui... Est-ce que cela te contrarie aussi?... —

» Je ne puis pas dire que je trouve amusant d'avoir
» à dîner un homme qui reste à table toute la soirée...
» — Tu n'es pas forcée de lui tenir toujours com-
» pagnie, pourvu que j'y reste, moi... — Oui, et
» puis cela te fait mal... cela t'habitue à boire... —
» Ah! Léonie, tu as l'air de me regarder comme un
» enfant qui n'est pas en état de savoir se conduire...
» cela finira par m'impatienter. »

Léonie ne dit plus rien; l'heure du dîner arrive; Vanflouck se présente sentant l'eau-de-vie et l'absinthe à dix pas, et s'essuyant le visage en disant : « Je viens de boire de la bière délicieuse avec le
» Bruxellois... nous avons ensuite pris du cognac
» pour faire couler la bière, puis de l'absinthe pour
» faire couler tout cela. »

Au moment où l'on va se mettre à table, on entend ouvrir brusquement les portes : c'est Mongérand qui entre dans la salle à manger et va se jeter au cou de Charles.

« Ah! je savais bien que je finirais par le trouver!...
» — C'est toi, mon cher Mongérand! Je suis bien
» content que tu sois revenu. Tu vas dîner avec
» nous? — Parbleu!... est-ce que cela se demande?...
» — J'avais grondé ma femme de ne pas t'avoir in-
» vité... — Est-ce que j'ai besoin qu'on m'invite,
» moi?... n'a-t-on pas toujours son couvert mis chez
» un ancien camarade?... Mais, sacredié! j'ai été au
» moins dans vingt cafés pour te chercher... je suis
» allé, entre autres, dans celui où nous avons eu
» cette querelle, tu sais?... — Oui, oui. — A propos

» de cela, je ne t'ai pas non plus trouvé alors pour
» aller nous battre.

» — Vous battre! » s'écrie Léonie avec effroi.
« Comment! mon mari a dû se battre?... — Oui...
» Oh! une petite altercation... une vétille avec des
» blancs-becs... Quoique ça, j'ai reçu une balle dans
» le ventre; j'ai gardé le lit plus de six semaines, et
» tu n'es pas venu me voir. — Je ne savais pas ton
» adresse... sans cela... — C'est ce que j'ai pensé
» depuis, et c'est pourquoi je ne t'en ai pas voulu.
» Mais me voici de retour à Paris, que je ne veux plus
» quitter, et j'espère que nous nous verrons. »

M. Vanflouck considère Mongérand avec une certaine surprise; il paraît étonné que quelqu'un parle aussi long-temps quand il est là; il est piqué de ce que Mongérand n'a pas encore eu l'air de l'apercevoir; mais celui-ci s'est mis à table entre Charles et sa femme, et, tout en dînant, il continue de parler.

« Ta femme t'a dit sans doute que j'ai quitté la
» mienne?... — Oui, Léonie m'a dit... Mais com-
» ment se fait-il, marié depuis si peu de temps?...
» — Ah! il me semblait qu'il y avait cent ans!...
» D'abord je crois que j'avais eu tort de me marier:
» ça ne me va pas!... mais j'avais eu tort surtout
» d'épouser cette femme-là... Rozat m'avait bien
» dit : Tu t'en repentiras... A propos, le vois-tu,
» Rozat?... — Oui, très-souvent. — Encore un joli
» coco!... Il savait mon adresse, lui, et il savait que
» j'étais malade... mais il n'y a pas de danger qu'il
» soit venu me voir!... Ne me parlez pas des amis,
» madame, c'est presque aussi volage qu'une maî-

» tresse!... Ce n'est pas pour votre mari que je dis » cela; je le crois meilleur enfant que les autres.

» — Et vous avez raison de le penser, monsieur, » répond Léonie, à qui Mongérand venait de s'adresser.

« — Ce poisson est excellent, » dit Vanflouck, qui veut tâcher de prendre la parole, et surtout de la garder. « Avec mon ami de Bruxelles, nous avons » mangé des petites sardines fraîches qui étaient dé- » licieuses, je crois qu'elles venaient de...

» — Pour en revenir à ma femme, » dit Mongérand sans avoir l'air de s'apercevoir que M. Vanflouck parle : « je conviens que j'en ai été amou- » reux... oh! fort amoureux... Une brune piquante... » un air mutin en diable!... des yeux à poste fixe... » tout cela m'avait tourné la tête... j'en tenais enfin. » Elle a voulu se faire épouser... et j'ai épousé, » mais je m'en suis bien vite repenti... D'abord » quand on a connu une femme trois mois... bon- » soir pour l'amour, on la sait par cœur, et c'est » toujours la même chose! »

Léonie ne peut retenir un mouvement de déplaisir que lui fait éprouver ce que vient de dire Mongérand, elle recule un peu sa chaise d'auprès de lui, tandis que Charles s'écrie : « Ah! Mongérand! ce » n'est pas juste ce que tu dis là; il y a dix-huit mois » que je suis marié, et j'aime toujours autant ma » femme... »

Léonie sourit à Charles, tandis que Mongérand répond : « Mais, mon ami, tu ne me comprends » pas. Tu aimes toujours ta femme, parce que la » tienne est douce, bonne, soumise... alors tu as de

» l'amitié pour elle... de la franche amitié... c'est » tout ce qu'il faut pour être heureux; mais tu n'as » plus d'amour, parce qu'un mari n'est jamais » amoureux de sa femme après la lune de miel!...

» — En vérité, monsieur, » dit Léonie, qui a presque les larmes aux yeux, « je ne sais pas pour- » quoi vous voulez absolument que mon mari n'ait » plus d'amour pour moi!

» — Ma chère petite dame, je trouve très-bien » qu'il vous aime comme un bon ami, un bon » époux peut aimer sa femme; et s'il manquait à » cela au contraire, je serais le premier à le blâmer : » mais ne me parlez pas d'amour, c'est de la bam- » boche, de la niaiserie! On aime une maîtresse, » on l'adore, on en est fou!... eh ben, qu'est-ce qui » en résulte?... elle est à nous; au bout de quelques » semaines on en a assez, on lui cherche une que- » relle d'Allemand pour rompre avec elle. Tandis » que notre femme, quand elle est toute à son mé- » nage, et qu'elle ne nous tourmente pas, on revient » à elle... et on la mène quelquefois promener... » quand elle est bien sage. Vous voyez que de la » bonne amitié vaut mieux que de l'amour. »

Léonie ne répond rien, Vanflouck se hâte de profiter de ce moment, où Mongérand se repose : « Je suis très-content d'avoir découvert ce café » où la bière est excellente... c'est assez rare à Paris. » Il est vrai que quand je suis à Paris, j'ai assez » l'habitude...

» — J'ai donc quitté ma femme, » reprend Mongérand en coupant de nouveau la parole à Van-

flouck. « J'avais cependant voulu la mettre sur un » bon pied... dès les premiers jours de notre ma- » riage, je lui avais signifié que je voulais être con- » stamment maître de mes volontés, d'aller, de » sortir, sans jamais rendre compte de mes actions... » car tout dépend des commencemens; si vous ne » vous montrez pas ferme, vous êtes perdu!...

» — Il paraît cependant que cela ne vous a pas » réussi, monsieur, » dit Léonie avec un peu d'i- ronie.

« — Que voulez-vous, madame, il y a des excep- » tions!... il y a des femmes qui ne veulent pas » comprendre ce qui est juste, ce qui est raisonna- » ble, ce qui doit être enfin... Ma foi! j'ai dit à la » mienne : Séparons-nous... vous avez votre com- » merce qui va bien, moi j'ai mon argent, bonsoir; » et me voilà.

» — Que comptes-tu faire à Paris? — Oh! nous » verrons : tu sais que j'avais hérité, je ne suis pas » pressé, j'ai de l'argent. Je réfléchirai... en atten- » dant, buvons au plaisir de nous revoir... »

Charles et Mongérand choquent leurs verres. Vanflouck n'avance pas le sien; il boit seul, en disant : « Il me semble que votre bordeaux était » meilleur la dernière fois?... — C'est pourtant le » même. — Alors cela dépend peut-être du bou- » chon. »

Mongérand se décide enfin à manger, et le gros Flamand trouve moyen de prendre la parole; mais il s'adresse constamment à Charles; Léonie ne

dit rien, elle réfléchit, et ses pensées n'amènent pas la gaîté sur son visage.

On a servi le café. Léonie se lève bientôt et passe dans le salon, laissant son mari entre ses deux amis, dont l'un semble disposé à défier l'autre de lui faire quitter la table.

Mongérand s'ennuie bientôt d'entendre parler et de voir boire M. Vanflouck ; il se lève en disant : « Est-ce que nous n'allons pas prendre l'air, faire » quelque chose... fumer un cigare?

» — Tout à l'heure, » répond Charles, qui n'ose pas se lever, parce que Vanflouck a posé une de ses mains sur son bras, et, tout en continuant de parler, a l'air de lui dire : « Il faut que vous restiez là. »

Mongérand va trouver Léonie, et lui dit : « Ha » çà, qu'est-ce que c'est donc que ce gros tas qui a » dîné avec nous, et qui semble vouloir mettre le » grappin sur Charles et l'empêcher de bouger.

» — C'est un ami de mon mari, » répond tristement Léonie. « — Un ami, ah! sacré bigre! où diable a-t-il » été se choisir un ami comme cela!... il a l'air d'un » veau cet homme-là... il recommence à boire du » vin après son café. — Il n'est pas près de quitter » la table; ordinairement il y passe la soirée. — Ah! » il y restera tout seul alors, mais certainement il » n'y gardera pas Charles, qui ne doit pas s'amuser » d'écouter toujours ce monsieur. — Charles a si fort » l'habitude de faire tout ce que veulent ses amis!... » — Ah! c'est vrai que c'est un bon enfant!... mais » ce n'est pas une raison pour être bête. Attendez, » je vais le débarrasser de son Vanflouck, moi. »

Mongérand retourne dans la salle à manger, et, sans attendre que M. Vanflouck ait fini de conter de quelle manière il aime le saumon, il s'écrie : «Ha » çà ! Charles, je désire aller faire une partie de bil- » lard... je pense que tu ne veux pas faire attendre » toute la soirée un ami que tu n'as pas vu depuis » près de deux ans ?... et d'ailleurs, ça doit t'embê- » ter de rester si long-temps à table !... monsieur » peut y coucher si ça l'amuse... mais ce n'est pas » une raison pour y endormir les autres. »

Charles profite de l'occasion, il se lève : Vanflouck devient pourpre de colère, et s'écrie : «Monsieur, je » ne sais pas à propos de quoi vous m'apostrophez » ainsi ?... si nous restons à table, c'est que cela nous » plaît apparemment !... et je n'ai jamais vu qu'on » forçât un maître de maison à sortir... quand il est » encore en train de dîner !...

» —Oh! oh! mon cher monsieur, en train de dîner » est joli ! j'espère que vous avez dîné, et parfaite- » ment... je ne sais pas même où vous avez pu met- » tre tout ce que vous avez mangé?

» — Comment ! monsieur, ce que j'ai mangé !... » —Ce n'est pas un reproche que je vous fais!... vous » vous portez bien, voilà tout. Mais je dis, allons » prendre l'air... il y a assez long-temps que vous » êtes à table. — Mais si je me trouve bien à table, » moi, monsieur, si je cause d'affaires avec M. Dar- » villé !... — Vous causerez aussi bien dehors. — » Qu'est-ce à dire ! dehors !... mais je...—Ah ! mor- » bleu! vous m'ennuyez aussi! Charles va venir avec » moi, parce que je le veux; et si vous n'êtes pas con-

» tent, c'est à moi que vous aurez affaire! entendez-
» vous, monsieur Vanflouck; et taisons-nous, parce
» que je n'aime pas le bruit, moi, j'aime la paix!...
» sacredié! »

Charles fait ce qu'il peut pour rétablir l'harmonie entre ses deux convives; il essaie de calmer Mongérand, il verse à boire au Flamand; mais l'un a déjà la tête montée, et l'autre semble prêt à étouffer de colère. Charles, s'apercevant que ces messieurs ne sont pas disposés à s'accorder, prend le parti de céder à Mongérand, qui lui tient déjà un bras et l'entraîne vers la porte. Il sort, en disant à Vanflouck : « Nous allons faire une partie de billard... venez donc
» avec nous. . Mongérand n'a pas eu l'intention de
» vous fâcher... venez, nous prendrons du punch. »

Vanflouck ne répond rien et ne suit pas ces messieurs; après avoir encore pris un verre de bordeaux il quitte la table et va trouver Léonie; celle-ci n'était pas fâchée de la querelle qui venait d'avoir lieu, espérant que cela la débarrasserait d'un de ces messieurs.

« Avez-vous entendu, madame, ce que ce mon-
» sieur s'est permis de me dire? » s'écrie Vanflouck, en s'approchant de Léonie.

« — Monsieur... oui, j'ai cru entendre... comme une
» petite altercation. — Mais, madame, c'est qu'en
» vérité, on n'a jamais vu chose pareille! Comment!
» je dîne chez un ami... et un monsieur, que je n'ai
» jamais rencontré nulle part, se permet de m'apos-
» troper, de trouver mauvais que je reste à table pour

» causer avec votre mari... c'est extraordinaire !... » j'en aurai une mauvaise digestion !... voulez-vous » bien me faire donner un verre d'eau sucrée? — » Oui, monsieur. »

Vanflouck prend son verre d'eau en poussant encore des exclamations : « J'avoue que je n'en reviens » pas... et M. Dervillé a cédé à cet homme... il est » sorti avec lui. — Il me semble, monsieur, que c'était » le meilleur moyen pour mettre fin à votre que- » relle. — Vous avez raison... il a peut-être cédé par » prudence et je lui en sais gré.. Mais, ce monsieur! » agir ainsi chez les autres... c'est comme un cheval » échappé !... Qu'est-ce que c'est donc que cet » homme-là, madame? — C'est un camarade de » classes de mon mari. — Ah! le vilain homme !... » Est-ce que vous aurez souvent sa visite? — C'est » très-probable, monsieur, mon mari lui a dit que » son couvert serait toujours mis chez nous. — Tant » pis!... c'est fâcheux pour vous, madame, cela fera » fuir vos autres connaissances; quant à moi, je vous » déclare que je ne voudrais pas me retrouver avec » cet homme-là, parce qu'il pourrait arriver quelque » fâcheux événement... J'estime beaucoup monsieur » votre mari... mais... je ne viendrai pas dîner chez » lui tant qu'il recevra ce tapageur !... Je vous con- » seille fort d'engager Darvillé à rompre avec lui. » — Mon mari l'aime beaucoup, monsieur, il trou- » verait fort mauvais qu'on se permît d'en dire du » mal ! — Alors, madame, cela me privera, mais... » j'ai l'honneur de vous saluer. »

Et M. Vanflouck s'en va en répétant encore : « Ah !

» le vilain homme!... ah! ça ne m'était jamais ar-
» rivé! »

Léonie serait fort aise d'être débarrassée de M. Vanflouck, mais elle est fâchée de devoir ce service à l'arrivée de Mongérand, dont les manières et surtout les discours lui ont beaucoup déplu. La jeune femme voit avec effroi l'intimité qui règne entre Mongérand et son mari; et lorsque Charles devrait plus que jamais s'occuper de son commerce, elle craint que cet ami qui vient se fixer à Paris ne le détourne encore de ses affaires.

« Si du moins ma fille était plus grande, si je l'a-
» vais près de moi? » se dit Léonie en regardant tristement l'heure que marque la pendule, « alors le
» temps me semblerait moins long! je ne serais plus
» seule... j'aurais une société, une compagne... car
» ma fille sera mon amie... et peut-être la présence
» de son enfant retiendrait-elle mon mari à la mai-
» son; oh! oui, je serai bien heureuse quand j'aurai
» ma fille... là... près de moi... mais ma Laure n'a
» que neuf mois!... il me faut être seule long-temps
» encore!... »

Léonie soupire; de tristes pensées viennent, malgré tous ses efforts, se mêler à ses rêves de bonheur pour l'avenir. Onze heures sont sonnées et Charles ne revient pas; ordinairement il ne passe point cette heure. Léonie qui a l'habitude d'attendre son mari, reste près de sa cheminée et compte les minutes en se disant : « C'est son ami qui le retient sans doute!
» c'est la première fois qu'ils se revoient. Il faut es-

» pérer que ce M. Mongérand ne le gardera pas tou-
» jours si tard. »

Cependant minuit sonne ; Léonie s'inquiète; elle tremble qu'il ne soit arrivé quelque chose à son mari; elle se rappelle que Mongérand a dit qu'une fois Charles devait se battre. Elle ouvre sa fenêtre, s'y place, regarde dans la rue, écoute; mais la rue ne retentit plus que rarement de la marche des passans, et la flamme rougeâtre des réverbères ne permet pas de distinguer bien loin.

Trois quarts d'heure s'écoulent encore. Le temps est froid; Léonie frissonne ; elle ne s'en aperçoit pas, ce n'est pas d'elle qu'elle s'occupe, c'est son mari qu'elle se représente déjà blessé, mourant, assassiné.

Enfin des pas se sont fait entendre; un homme s'est arrêté devant la maison, et Léonie est tombée sur une chaise qui est contre la croisée en murmurant : « C'est lui ! »

C'est Charles, en effet. Il arrive bientôt près de sa femme, fredonnant un couplet, sentant le punch, la pipe, et ayant le teint très-animé.

Léonie se lève en pleurant et court enlacer son mari de ses bras en s'écriant :

« Ah !... te voilà !...

» — Eh bien ! oui, me voilà, » répond Charles d'un air surpris ; « qu'est-ce que tu as donc!... est-ce que
» tu as cru que j'étais perdu ?...

» — Ah! je te croyais mort... blessé... que sais-
» je!... mon imagination enfantait les pensées les plus
» effrayantes... Mais regarde donc l'heure qu'il est...
» bientôt une heure du matin... tu n'es jamais ren-

» tré si tard !...— Ah ! j'ai été retenu... Mongérand
» a rencontré d'anciens camarades de son régiment...
» nous avons fait une partie avec ces messieurs...
» Diable ! mais tu as donc bien chaud, toi, que tu
» as la fenêtre ouverte ?...— C'est que j'étais à la
» croisée pour voir si je t'apercevrais venir... si je
» t'entendrais... — C'est ça, et voilà comme on
» s'enrhume. — Ah ! je ne songeais pas à moi !...—
» Ma chère amie, il faut être plus raisonnable... Que
» diable, tous les jours on peut rencontrer des con-
» naissances... être retenu... je ne puis pas refuser
» tout ce qu'on me propose... Voudrais-tu que je
» dise : Messieurs, je ne peux pas jouer au billard...
» ou prendre un verre de punch, parce que ma
» femme m'attend et pourrait me gronder... on se
» moquerait de moi... Une autre fois tu te couche-
» ras, cela vaudra beaucoup mieux. — Je ne pour-
» rai pas dormir tant que tu ne seras pas rentré ! —
» Que si ! que si !... tu t'y habitueras ! — Ah ! vous
» avez donc l'intention de ne plus rentrer avant mi-
» nuit maintenant ? — Je ne dis pas cela... mais par
» hasard cela peut arriver... Eh bien ! tu pleures à
» présent... qu'est-ce que c'est donc que ces bêtises-là ?
» —C'est que je prévois que ce M. Mongérand va vous
» donner de mauvais conseils... vous éloigner de moi..
» Il dit qu'au bout de trois mois on ne peut plus ai-
» mer une femme... que c'est toujours la même
» chose !... Ah ! quels affreux principes !... — Mais
» non, non, ne crois pas cela... Mongérand lui-même
» dit cela pour rire... Allons, ne pleure plus... tu sais
» bien que je t'aime... que je n'aime que toi.—Mais

» si je te parais toujours la même chose... — Mais » puisque tu es la chose que j'aime, n'est-ce pas » suffisant? — Ah! oui, mais... si... tu... »

Les baisers de Charles étouffent la voix de sa femme, qui murmurait encore : « Ah!... oui... la » même chose. »

CHAPITRE XI.

DEUX AMIS.

L'oncle Formerey, qui devait se rendre quelquefois à Paris pour voir sa nièce et son mari, n'a pu effectuer ce projet; la goutte est venue y mettre obstacle, elle retient l'ancien négociant dans sa retraite, elle le cloue dans son fauteuil, où il s'ennuie de ne recevoir que rarement des lettres de sa nièce et jamais un mot de Charles; mais il pense que, tout à ses affaires, celui-ci n'a pas le temps de lui écrire, et le vieillard l'excuse. M. Formerey a reçu des nouvelles du frère de Léonie; le jeune homme a bien vendu sa pacotille, mais il en a perdu tout le produit dans de mauvaises spéculations; il a ensuite quitté l'Amérique, pour se rendre aux Indes, et M. Formerey, en écrivant à Léonie ces détails sur son neveu, termine sa lettre par ces mots : « Ton » frère Adrien ne veut se tenir nulle part : *Pierre*

» *qui roule n'amasse pas de mousse*, ce garçon-là
» ne sera jamais un bon négociant.

» — Pauvre Adrien! » se dit Léonie, « s'il était
» ici, j'aurais au moins quelqu'un à qui je pourrais
» confier mes chagrins... il serait aussi l'ami de
» Charles... non comme ceux qui se donnent ce
» nom, et l'éloignent de son ménage, le dérangent
» journellement de ses affaires... Je ne puis croire
» que ces gens-là soient ses amis, ce n'est pas ainsi
» que je comprends l'amitié! Mais mon frère est
» bien loin! je ne le reverrai peut-être jamais!... et
» Charles néglige tout-à-fait ses affaires... nos enga-
» gemens s'accroissent... je frémis quand je consulte
» notre livre de caisse... Il me promet de s'occuper
» de tout cela quand il est avec moi! mais, une fois
» sorti, il se laisse entraîner par l'un ou par l'au-
» tre!... Si je contais mes inquiétudes à sa mère...
» elle parlerait à son fils; peut-être Charles l'écou-
» terait-il plus que moi... Mais me plaindre de
» mon mari!... oh! non... il m'aime toujours, et
» tant qu'il m'aimera je ne me plaindrai pas. »

Ce que Léonie avait prévu est arrivé: le retour de Mongérand rend Charles encore plus dérangé. Si par hasard il se place à son bureau et veut essayer de travailler, le grand tapageur ne tarde pas à venir le chercher; il arrive, en criant, en jurant, en fumant un cigare, et frappe sur l'épaule de Charles, en lui disant:

« Que diable fais-tu donc ce matin?... on nous
» attend là-bas; il y a des huîtres d'ouvertes!... Tu
» sais bien que Germon en a perdu hier avec moi!...

» — Mon mari a beaucoup à travailler, mon-
» sieur, » dit Léonie, en regardant Charles pour tâcher de le retenir.

« — Oh ! soyez tranquille, madame, il reviendra
» bientôt travailler, l'affaire de manger une dou-
» zaine d'huîtres... de boire un verre de châblis...
» ce sera vivement bâclé !... et Charles n'en sera que
» plus frais pour sa besogne... Allons, sacredié !
» viens donc... nous sommes tous bons enfans...
» mais on a juré qu'on ne déjeunerait pas sans toi ! »

Charles suit Mongérand en promettant à sa femme qu'il sera bientôt de retour ; et quand ces messieurs sont dans la rue, Mongérand dit à son ami :

« Ha çà, est-ce qu'il te faut la permission de
» ta femme pour sortir?... Oh ! par exemple, ce
» serait trop dróle !... — Non, non... c'est que je
» voulais travailler... mais certainement je suis bien
» libre de faire ce que je veux. — A la bonne heure...
» sans quoi je te dirais : Hâte-toi de secouer le joug...
» brise tout cela sous tes pieds !... Les femmes sont
» ce que nous les faisons, vois-tu !... et un homme
» est un imbécille quand il se laisse mener. J'aime les
» femmes, je les respecte... je suis pour les égards...
» et je ne te donnerai jamais de mauvais conseils !...
» mais, sacrebleu ! sois homme !... montre-toi !... ne
» te laisse pas mener, si tu te laisses une fois mener,
» tu es fichu !... — Je te répète que ma femme est
» douce comme un agneau... j'en fais tout ce que je
» veux. — C'est bien, alors aime-la... aie pour elle
» des soins... de bons procédés, mais ne te laisse pas

» mener... sois le maître chez toi, et tu seras heu-
» reux. »

Les conseils de Mongérand sont plutôt écoutés que les douces remontrances de Léonie. Pourquoi?... c'est que Mongérand répète tout cela à Charles au café, devant ses amis ; que c'est à qui de ces messieurs fera sonner bien haut qu'il est le maître chez lui ; que l'on se moquerait de celui qui aurait l'air de céder à sa femme, de la consulter ; et que ces messieurs sont beaucoup plus sensibles à un quolibet, à une mauvaise plaisanterie d'un de leurs compagnons de plaisir, qu'aux prières, aux larmes de leurs femmes ! Pauvres hommes que ceux-là, qui passent leur vie à crier qu'ils sont les maîtres et ne font que des sottises pour le prouver !

Le temps s'écoule sans rendre Charles plus sage, Léonie ne cesse de répéter qu'il perdra sa maison de commerce, que leur situation devient embarrassante, que s'il ne met de l'ordre dans sa conduite ils ne pourront faire honneur à leurs engagemens.

« Je vais travailler comme un nègre! » dit Charles en embrassant sa femme. « Ne t'inquiète de rien,
» j'ai des affaires superbes en train... Tu crois que
» je sors toujours pour m'amuser !... Oh ! je songe
» aussi à gagner de l'argent. Vanflouck doit me faire
» trouver avec un étranger qui a beaucoup d'achats
» à faire... Je te dis que ça va aller mieux... et je
» te donnerai un beau cachemire que j'ai en vue
» pour toi.

» — Mon ami, je ne te demande pas de cache-
» mire, mais nous avons une fille... pense à elle, si

» tu ne penses pas à moi. — Je penserai à nous » tous... j'ai une affaire magnifique pour ce matin, » j'ai un rendez-vous avec un courtier. — Va-s-y » donc et ne manque pas ce rendez-vous. »

Charles sort avec la résolution de s'occuper de ses affaires. Il entre au café, par habitude seulement et pour regarder les journaux ; là il trouve Mongérand qui déjeune et qui lui dit : « Mets-toi là... de- » vant moi... Garçon, un couvert de plus... — Non, » j'ai un rendez-vous ce matin...—Pour quelle heure? » — Midi.—Il est à peine onze heures, tu as bien le » temps... »

Et Charles s'assied vis-à-vis de Mongérand; surviennent deux autres amis, puis un troisième; le déjeuner se prolonge; une heure sonne, Charles se rappelle son rendez-vous et sort. Il n'a pas fait cent pas qu'il rencontre Vanflouck; le gros Flamand s'empare de son bras en lui disant : « Je suis enchanté » de vous rencontrer, je vous guettais ; car je ne vais » plus chez vous pour ne pas me trouver avec votre » diable d'ami... mais j'ai beaucoup à vous parler.— » On m'attend à midi...—On ne vous attend plus, » puisqu'il est une heure!...—Pardonnez-moi...— » Eh bien ! de quel côté allez-vous?—Rue d'Antin. » —J'irai avec vous, et nous causerons en chemin... » mais d'abord prenons un verre d'absinthe quelque » part!... — Mais! .. -- Ah! êtes-vous un bon en- » fant? .. oui ou non?—Je pense que oui.— Alors, » vous accepterez mon verre d'absinthe. »

On entre au café, Vanflouck ne s'y assied jamais pour peu de temps. L'absinthe n'est que le prélude

d'autres liqueurs. Charles voudrait s'en aller, mais Vanflouck parle toujours; lorsqu'il voit Charles regarder la pendule, il lui dit : « Nous partons! » et il ne se lève pas.

Enfin, à deux heures, Charles parvient à se rendre chez la personne qui l'attendait, et qui est sortie en ne le voyant pas venir.

Léonie a fait revenir sa fille; la petite Laure commence à parler; Charles l'embrasse souvent avec tendresse; il aime son enfant; les plus doux sentimens de le nature ne sont pas éteints dans son cœur, c'est ce qui soutient la jeune mère, et lui fait espérer que son mari se rangera. Elle ne s'ennuie plus depuis qu'elle a sa fille près d'elle, et quoique la petite Laure ne puisse encore causer avec sa mère, celle-ci préfère sa société à toute autre, et attend plus patiemment son mari, lorsqu'elle est assise près du berceau de son enfant.

Les Rozat viennent toujours chez Charles; mais l'ami aux paroles mielleuses n'est que rarement des parties de traiteur ou de café que propose Mongérand.

« Rozat est un robinet d'eau tiède, » dit Mongérand, lorsque le grand blond refuse de les suivre au café, « il n'a jamais plus chaud dans la canicule!.. il » a peur de se rendre malade... de se déranger en » venant avec nous !... Parlez-moi de Charles! à la » bonne heure! voilà un homme qui ne boude pas!.. » aussi tout le monde l'aime! c'est à qui l'aura! »

M. Rozat ne se soucie pas d'aller avec Mongérand, parce qu'il sait qu'il est rare qu'avec lui les parties

de plaisir ne soient point accompagnées de querelles; et comme il a remarqué le chagrin que cause à Léonie la conduite dissipée de son mari, il affecte devant la jeune épouse une sagesse qui n'est point dans le fond de son cœur.

« Que ces messieurs aillent courir, » dit Rozat en restant avec sa femme et Léonie, « cela ne me tente » point... je ne sais pas quel plaisir on peut goûter à » passer sa soirée dans les cafés !... on est si bien dans » son ménage !.. moi, j'ai toujours aimé ma maison... » mes foyers !...

» —Ah ! madame, » dit Léonie à madame Rozat, « que vous êtes heureuse d'avoir un mari qui n'aime » pas à sortir !

» —Oh ! oui, » murmure madame Rozat, en souriant avec amertume, « je suis bien heureuse !... ça » fait peur !... »

Cependant M. Rozat n'emmène pas toujours sa femme; c'est surtout chez Charles qu'il préfère aller seul; il est presque certain que son ami n'y sera pas, et un tête-à-tête avec Léonie est très-agréable au grand blond, qui alors tâche de faire les mines les plus séduisantes, de prendre la voix la plus douce, et de dire les choses les plus aimables. Mais tous ces soins, tous ces frais de séduction sont perdus avec Léonie, elle ne les remarque pas, ou n'a pas l'air de s'en apercevoir. Cela étonne beaucoup Rozat, qui se croit très-séduisant et ne présume pas qu'aucune femme puisse lui résister.

Un soir qu'il s'est rendu seul chez Charles, Rozat y trouve, comme d'ordinaire, Léonie sans autre

compagnie que sa fille, qui est dans son berceau. La jeune mère semble plus triste que de coutume, ses yeux sont rouges et humides ; Rozat juge le moment favorable pour offrir des consolations.

« Charles est sorti? » dit-il d'un air indifférent.

« —Oui, monsieur.—Oh ! je ne pensais pas le ren-
» contrer !... et ce n'est pas pour lui que je suis
» venu... Mais il est bien rarement chez lui, Charles?
» —Hélas ! oui...—En vérité, je ne comprends pas
» sa conduite !... avoir une femme jeune... belle...
» aimable... qui réunit tout pour plaire, et la laisser
» ainsi !... l'abandonner !... oh ! c'est mal ! c'est très-
» mal !... A votre place, madame, je me vengerais
» d'un homme qui ne sait pas apprécier mes char-
» mes et le trésor qu'il possède.

» —Me venger !... » répond naïvement Léonie,
« et comment donc cela ?... »

Rozat rapproche sa chaise de celle de la jeune femme ; il pense qu'une telle question provoque une déclaration et qu'on l'encourage à parler. Il sourit, il soupire, il regarde d'abord le pied de Léonie, puis sa main, puis ses genoux ; il fait des yeux blancs comme s'il allait se trouver mal, et enfin il murmure :

« Vous me demandez comment ?

» —Mais oui, monsieur, car je n'ai pas du tout
» compris ce que vous avez voulu me dire.

» —Vous n'avez pas compris ?... les dames cepen-
» dant comprennent à demi-mots !—Il paraît que
» j'ai l'esprit moins pénétrant que les autres.—Oh !
» vous l'avez parfait !... comme tout ce qui est réuni
» dans votre personne... vous êtes un assemblage de

» séductions...—Mais, monsieur, vous ne répondez » pas à ma question...— J'y rentre, au contraire, » en vous disant que celui qui n'apprécie pas vos » charmes est indigne de les posséder... que vous » n'êtes pas faite pour vivre dans un continuel aban- » don... qu'il est d'autres hommes qui sauront vous » adorer... vous encenser... que pour un tendre aveu » de votre bouche de rose, je donnerais ma vie... » que je ne puis plus cacher la flamme dévorante que » vous avez fait naître en moi... que...

» — Qu'osez-vous dire, monsieur? » s'écrie Léonie en se levant et s'éloignant de Rozat. « Est-ce » bien à la femme de votre ami que vous tenez ce » discours?...

» — Eh pourquoi pas!... si mon ami néglige sa » femme, il me semble au contraire que c'est plutôt » à moi qu'à d'autres qu'il appartient de lui offrir » les hommages qu'elle mérite...

» — Ah! monsieur!... et vous vous dites l'ami » de Charles!... — Mais vous êtes une enfant!... » vous n'envisagez pas bien les choses... D'abord, » l'amour que vous m'inspirez est infiniment plus » fort que l'amitié que j'ai pour lui... ensuite, quel » tort ça lui ferait-il? Avec moi, vous ne pourriez » craindre la plus légère indiscrétion... je vous ido- » lâtrerais, je vous...

» — Ah! c'en est trop, monsieur! je ne sais ce qui » a pu vous rendre assez audacieux pour me tenir de » tels discours; mais j'espère que c'est la dernière » fois qu'ils me sont adressés! sans quoi je vous pré- » viens, monsieur, que je ferais part à mon mari

» de vos sentimens pour moi ; et, quoique vous trou-
» viez cela tout naturel de la part d'un ami, je ne
» pense pas qu'il le prendra de même... »

M. Rozat demeure interdit ; il espérait que sa déclaration et ses roulemens d'yeux produiraient un tout autre effet ; il ne sait plus que dire. Au bout de quelques instans, il balbutie : « Madame... il est
» possible que le sentiment que j'éprouve m'ait em-
» porté trop loin... mais vous ne seriez pas assez
» méchante pour...

» — Non, monsieur ; si, comme je l'espère, vous
» ne revenez jamais sur ce sujet, je saurai effacer de
» ma mémoire ce que vous m'avez dit ce soir... je
» vous promets de n'en conserver aucun souvenir. »

Rozat se tait encore : Léonie n'a nulle envie de rompre le silence. L'ami de Charles prend son chapeau, et fait ses adieux en tâchant de cacher sous un sourire le dépit, la colère qui le dévorent. Léonie le salue poliment ; puis, comme il faut toujours qu'une femme termine ses vengeances par un trait de malice, elle lui dit : « Vous voudrez bien, mon-
» sieur, dire mille choses aimables à madame votre
» épouse et l'embrasser pour moi.

» — Je n'y manquerai pas, madame, » répond Rozat d'une voix étouffée, et en se cognant le nez contre la porte dans la précipitation qu'il met à s'en aller.

« Et voilà un homme que Charles croit son ami ! » se dit Léonie. « Ah ! je crains bien que la plupart de
» ceux avec lesquels il passe sa vie ne vaillent pas
» mieux que ce Rozat !... Et c'est pour être avec de

» tels hommes... c'est pour obtenir leur suffrage
» que Charles néglige son ménage, son commerce!...
» La vertu, le vrai bonheur ont donc bien peu de
» charmes!... O ma pauvre Laure! cet avenir bril-
» lant dont ton père te berce, est-ce ainsi qu'il le
» verra se réaliser! »

Le lendemain de la soirée où M. Rozat lui a déclaré son amour, Léonie reçoit avis que deux lettres de change qu'elle a passées à un négociant n'ont point été acquittées, et que l'on va se présenter chez elle pour le remboursement. C'est huit mille francs qu'il faut payer le jour même; et, depuis long-temps, la caisse de Charles n'a point de réserves pour de pareils événemens. Léonie court trouver son mari, qui s'amuse alors à remettre des cordes à son violon; elle lui présente la lettre qu'elle vient de recevoir en s'écriant : « Comment allons-nous faire?... nous
» n'avons pas cette somme!... Cependant il faut
» rembourser ces deux effets avant d'être payés de
» ceux qui nous les ont souscrits.

» — Diable! » dit Charles, « est-ce que nous
» n'avons pas ces huit mille francs en caisse? — Il
» s'en faut bien!... Si tu examinais plus souvent nos
» livres, tu connaîtrais mieux notre situation... —
» Dame!... je ne peux pas toujours être cloué sur des
» livres, moi!... Voilà une mauvaise chanterelle...
» il y a des nœuds... je parie qu'elle cassera... — Mon
» ami, songe que c'est aujourd'hui même qu'on vien-
» dra pour le remboursement!... — J'entends bien...
» c'est aujourd'hui... Tiens!... crac!... Qu'est-ce que
» je t'avais dit?... Mauvaise chanterelle, ça ne peut

» pas monter! — Charles, je ne conçois rien à votre
» indifférence : il s'agit de l'honneur de votre signa-
» ture... et vous ne m'écoutez pas! — Pardon, ma
» chère amie, je t'écoute et je t'entends ; mais je ne
» vois pas la nécessité d'être tout de suite inquiet,
» désolé!... Eh! mon Dieu! je les trouverai, ces huit
» mille francs!... n'ai-je pas des amis?... je suis bien
» avec tout le monde, moi!... Je laisse ce violon,
» car je vois que cela t'impatiente... Je vais m'ha-
» biller et me mettre en course... Je gage que je ne
» serai pas long-temps à trouver la somme qu'il nous
» faut... et que d'ailleurs nous rendrons incessam-
» ment. — J'ai bien peur, Charles, que tu ne t'abuses
» sur les sentimens de ces gens qui se disent tes amis!
» — Bah! les hommes ne sont pas si méchans qu'on
» le croit... Et mes camarades de pension! penses-tu
» que je ne puisse pas compter sur eux? Justement,
» hier matin j'ai rencontré Rozat; il venait de toucher
» de l'argent au trésor... il est en fonds; je vais aller
» le trouver.

» — Non, Charles, non, je t'en supplie! » s'écrie Léonie en arrêtant son mari par le bras, « ne t'adresse
» pas à M. Rozat!... cela me contrarierait... cela me
» ferait de la peine... — Pourquoi donc cela?... —
» Parce que je suis persuadée qu'il te refuserait. —
» Oh!... tu as toujours mauvaise opinion des per-
» sonnes que j'aime!... Je suis sûr, moi, que Rozat
» ne me refusera pas... — Mais, au lieu d'emprunter
» à des étrangers, ne vaudrait-il pas mieux nous
» adresser à ta mère?... C'est elle qui ne nous refuse-
» rait pas!

» — Je me garderais bien d'aller compter mon em-
» barras à ma mère! cela me vaudrait des sermons...
» de la morale... il semble qu'on ne sache pas se
» conduire!... D'ailleurs, ma mère n'a probable-
» ment pas cette somme; elle m'a donné ce qui me
» revenait de mon père, et n'a gardé que de quoi
» vivre honorablement, mais pas assez pour faire
» des économies. Décidément, je vais aller chez
» Rozat... »

Léonie tient toujours le bras de son mari; elle ne peut supporter l'idée qu'il aille demander un service à celui qui, la veille, voulait séduire sa femme; elle ne sait comment empêcher cette démarche, car elle ne voudrait pas cependant trahir le silence qu'elle a promis de garder.

« Laisse-moi donc partir, Léonie! — C'est que...
» cela me ferait vraiment beaucoup de chagrin si tu
» allais emprunter à ces personnes-là!... c'est peut-
» être une petitesse de ma part!... mais ils nous
» croient riches... à notre aise du moins... et tu vas
» leur apprendre le contraire! — Est-ce que dans le
» commerce on ne peut pas se trouver gênés? — Si
» fait... mais je connais madame Rozat; elle dira :
» M. Darvillé ferait bien mieux de ne point acheter
» à sa femme de si belles boucles d'oreilles et de gar-
» der de quoi rembourser ses lettres de change!... —
» Ah! tu crois qu'elle dirait cela?... »

Cette observation fait réfléchir Charles; il s'arrête, il semble hésiter; en ce moment Mongérand entre dans la pièce où sont les deux époux.

« Eh bien! qu'est-ce que nous avons donc ce ma-
» tin?... je vous trouve à tous deux du sombre dans la
» physionomie... Madame est encore plus sérieuse
» que de coutume, et toi-même, Charles, tu as l'air
» vexé... est-ce qu'il y a eu des querelles dans le mé-
» nage?

» — Oh! non, monsieur, » dit Léonie, « nous
» n'avons jamais de querelles! — A la bonne heure!
» sacrebleu! car j'aime la paix chez mes amis comme
» ailleurs. — Tiens, Mongérand, je vais te dire ce
» qui nous tourmente un peu, c'est que nous avons
» huit mille francs à rembourser aujourd'hui même,
» et cette somme nous manque... — Eh bien! n'as-tu
» pas des amis? — Si fait!... c'est ce que je disais à
» ma femme, et quand tu es arrivé, j'allais aller chez
» Rozat le prier de me prêter... — Chez Rozat!... je
» crois que ça fait un drôle de prêteur! Avant que
» j'eusse hérité, il n'a jamais voulu me prêter cent
» francs, sous prétexte que ça m'embarrasserait pour
» les lui rendre; mais une fois que j'ai eu de l'ar-
» gent, oh! alors il m'a offert sa bourse!... Et d'ail-
» leurs, pourquoi donc t'adressais-tu à Rozat de pré-
» férence à moi?... il me semble que je suis pour le
» moins autant ton ami que lui.... — Mais, Mongé-
» rand, je ne savais pas si... — Si j'avais des fonds...
» Oh! je n'ai pas encore tout mangé!... je crois qu'il
» me reste huit ou neuf mille francs... Quand je
» n'aurai plus rien, je penserai à en gagner
» d'autres... Voyons, combien te faut-il?... huit
» mille francs? — Oui. — Attends-moi vingt mi-
» nutes, je prends un cabriolet... je dis qu'on nous

» ouvre des huîtres chez l'ami du coin... et je suis » de retour. »

Mongérand est parti avant même qu'on lui ait répondu, et les vingt minutes ne sont pas écoulées lorsqu'il revient avec l'argent, qu'il met sur le bureau, en disant à Charles : « Tu as ton affaire, tu » es tranquille, allons déjeuner !

« — Mon ami, je n'oublierai jamais ce service, » dit Charles en pressant la main de Mongérand. « — Al- » lons donc !... n'est-ce pas tout naturel !... Viens » déjeuner !... — Mais mon mari ne vous a pas » donné de reçu, » dit Léonie... « Attendez !... ce » ne sera pas long... — Un reçu !... est-ce que vous » vous fiehez de moi !... est-ce que vous êtes des vo- » leurs l'un ou l'autre !... Non, non, jamais de reçu » entre amis, c'est inutile... En route, Charles ! »

Charles va embrasser sa femme et lui dit à l'oreille : « Croiras-tu que celui-là soit mon ami à pré- » sent ? »

Sa femme ne répond rien, mais elle soupire et se dit en elle-même : « Hélas ! c'est peut-être un mal- » heur de lui avoir des obligations !... »

CHAPITRE XII.

UNE PARTIE D'UN AUTRE GENRE.

Léonie fait en sorte que son mari ne soit pas longtemps débiteur de Mongérand; mais en acquittant sa dette, Charles n'en conserve pas moins de reconnaissance pour son ami. La manière dont celui-ci lui a rendu service, la confiance qu'il lui a témoignée, ont encore augmenté l'amitié que Charles portait à son camarade d'enfance; et le moindre mot dit contre Mongérand serait fort mal reçu par l'époux de Léonie.

Le résultat de cet événement est de rendre Charles encore moins sédentaire, car il ne peut plus refuser une partie, un dîner, une promenade que lui propose Mongérand; il déjeunerait trois fois au risque de se rendre malade, plutôt que de ne point accepter la côtelette ou les huîtres que Mongérand lui offre; et c'est en cela surtout qu'on reconnaît un bon

enfant : c'est qu'il mange toujours, lors même qu'il n'a plus faim ; c'est qu'il boit encore, quand même il se sentirait déjà étourdi ; c'est qu'il se promènera, alors qu'il sera las, ou restera à s'enfumer dans une tabagie, quand il aurait envie de se promener ; c'est enfin qu'il montera à cheval, sans savoir s'y tenir, et jouera à se rompre le cou, tout cela afin de pouvoir dire, en mettant avec un certain orgueil ses mains dans ses poches : «Oh ! moi, je fais tout ce qu'on veut ! »

Léonie avait donc eu raison de soupirer en recevant un service de Mongérand, quoiqu'elle rendît justice à son obligeance ; mais Léonie prévoyait que ce service lui coûterait cher, et elle ne se trompait pas !... il est malheureux de devoir de la reconnaissance à quelqu'un que l'on n'estime pas ; et Léonie ne peut pas estimer celui qui chaque jour entraîne Charles loin de chez lui, et lui fait entièrement négliger ses affaires.

Cependant Charles devrait plus que jamais songer à l'avenir ; sa femme porte encore dans son sein un gage de sa tendresse ; il a reçu cette nouvelle avec une extrême joie, il a embrassé sa femme, en s'écriant : « Ce sera un garçon ! j'en suis certain !... » Oh ! je serai enchanté d'avoir un garçon !... Je lui » donnerai tous les maîtres d'agrément... Je veux » qu'il reçoive une éducation magnifique !... Oh ! tu » verras, Léonie, comme je l'élèverai bien !

» — Mon ami, pour l'élever bien, pour lui don- » ner tous les maîtres, pense d'abord qu'il faut être » à notre aise ; nous avons déjà une fille, cela va » nous faire deux enfans... Charles, n'est-ce pas le

» cas de songer sérieusement à faire prospérer notre
» commerce...

» — Mais j'y songe aussi, je t'assure. — On ne s'en
» douterait pas! tu n'es jamais chez toi!... tu ne re-
» gardes pas tes livres !... — Je sais que tu les tiens
» très-bien; je m'en rapporte à toi. — Je ne puis tout
» faire !... et dans quelque temps je pourrai encore
» moins veiller à mon bureau... — Oh ! lorsque ta
» grossesse avancera, je te remplacerai... je travail-
» lerai pour deux...— Tu me dis cela depuis si long-
» temps !... — Ce n'est pas ma faute, si l'on me dé-
» range ! — Tu pourrais bien ne pas accepter toutes
» les invitations qu'on te fait. — Il y a des gens qui
» se fâchent quand on n'accepte pas leurs polites-
» ses... — Mais avec Mongérand, tu ne dois pas
» avoir besoin de te gêner... tu dois être sans façon
» avec lui. — Je le suis aussi. — Eh bien ! hier tu
» étais sorti pour un instant, à ce que tu m'avais
» dit, et tu n'es rentré qu'à minuit ! — C'est qu'on
» m'a fait faire le quatrième dans une partie de do-
» mino qui n'a pas fini ! — Tu aimes donc bien le
» domino, mon ami? — Pas du tout ! c'est un jeu qui
» m'ennuie beacoup au contraire. — Et tu y joues
» toute la soirée !... — Pour faire plaisir aux amis
» avec qui j'étais. — Et tu ne peux pas rentrer de
» bonne heure pour faire plaisir à ta femme !... »

Depuis que sa déclaration a été si mal reçue, M. Rozat va moins souvent chez Charles, et lorsqu'il se trouve seul avec Léonie, il affecte un air mélancolique, lève les yeux au ciel, uo les tient fixés sur la terre, et semble étouffer ses soupirs; mais

comme il n'a plus dit un mot de ce que Léonie ne veut pas entendre, celle-ci a traité M. Rozat comme par le passé, c'est-à-dire avec la plus complète indifférence, et ce n'est pas ce qui dépite le moins le beau blond; car il y a des hommes qui ne peuvent supporter l'indifférence d'une femme à laquelle ils ont voulu plaire; ils préféreraient voir dans ses yeux la haine, la colère, à cette politesse glaciale qui ne permet pas même de se fâcher. Il y en a d'autres, plus philosophes, qui prennent leur parti, et au bout de quelque temps sont tout surpris eux-mêmes en se souvenant qu'ils ont été amoureux de cette personne-là.

Léonie avance dans sa grossesse, et Charles ne tient pas les promesses qu'il lui a faites. La jeune femme se plaint quelquefois, mais on s'ennuie d'adresser des prières à quelqu'un qui ne les écoute pas. C'est en embrassant sa petite Laure, en la pressant dans ses bras, que Léonie tâche de se distraire de ses inquiétudes, de ses peines. La petite fille a deux ans passés; elle peut répondre à sa mère, qui se dit en la berçant sur ses genoux : « Celle-ci, je l'espère, sera » mon amie, ma compagne fidèle; ce n'est pas loin » de moi qu'elle ira chercher le bonheur. »

La négligence de Charles lui a fait perdre la confiance de plusieurs de ses correspondans : un jour que Léonie, plus triste encore que de coutume, verse des larmes en pressant sa fille dans ses bras, madame Darvillé se présente devant elle.

Depuis quelque temps la mère de Charles ne sortait plus que fort peu; sa santé étant devenue mau-

vaise, elle quittait rarement sa demeure, où quelques amis lui tenaient compagnie. Elle se plaignait de ne voir son fils et sa femme que de loin à loin, mais elle pensait que le soin de leur maison la privait de leur visite.

« Me voici, » dit madame Darvillé en allant embrasser sa bru ; « vous ne venez pas, il faut » bien que je vienne, quoique je ne sois pas très- » bien portante. Voyons cette petite fille, que je l'em- » brasse... Oh! que nous sommes jolie!... Ma bru, » vous la couvrez trop...elle étouffe, cette petite...il » ne faut pas mettre tant de choses à un enfant... — » Maman... voyez donc comme elle a déjà de beaux » cheveux .. — Oui, oui, elle est fort gentille... elle » ressemble à mon fils... mais il ne faut pas tant la » vêtir... A propos de mon fils! pourquoi donc ne » vient-il pas me dire bonjour?... est-ce qu'il n'est » pas à son bureau?... — Non... il n'est pas là en » ce moment. — Et où donc va-t-il à l'heure qu'il » est?... vous ne pouvez pas toujours être au maga- » sin, vous; votre état demande du repos... vous » semblez fatiguée!... vos yeux sont bien rouges!... » Eh! mon Dieu! que se passe-t-il donc ici?... est- » ce que vous avez pleuré, ma chère amie? — Mais » non... maman... je vous assure que... — Je vous » dis, moi, que vous avez pleuré!... Charles vous » aurait-il causé du chagrin? voyons! contez-moi » cela... Est-ce que mon fils ne vous aime plus? — » Oh! si... grâce au ciel, il m'aime toujours!... Ah! » s'il ne m'aimait plus! c'est alors que je n'aurais plus » de courage, que je serais bien malheureuse!... —

» Eh bien! qui vous fait donc pleurer alors? Léo-
» nie, songez que je suis aussi votre mère; contez-
» moi vos petits chagrins. »

Pressée par sa belle-mère, Léonie lui laisse connaître une partie de ses inquiétudes, en ayant soin cependant de montrer Charles comme entraîné malgré lui, et en cherchant elle-même à pallier ses torts; mais madame Darvillé, qui croyait son fils tout occupé de son commerce, devient fort irritée contre lui; elle est très-mécontente surtout qu'il fasse sa société de Mongérand.

« Ce Mongérand est un mauvais sujet! un vau-
» rien! j'en suis certaine, » s'écrie madame Darvillé; « à la pension il faisait toujours naître des dis-
» putes, des batailles; il a été cause que mon fils est
» revenu trois fois le dimanche avec de grosses bosses
» à la tête!... je n'ai jamais pu souffrir ce garçon-
» là!... j'avais dit à Charles de ne point le revoir,
» de fuir sa société... mais on ne veut pas écouter
» sa mère... on aime mieux faire des sottises. »

Léonie cherche à calmer sa belle-mère, lorsque Charles rentre tout à coup, et reste un peu surpris en apercevant sa mère.

« Vous ne m'attendiez pas, mon fils! » dit madame Darvillé d'un air sévère. « Mais il faut bien que
» je vienne vous voir, puisque vos grandes occupa-
» tions ne vous laissent plus le temps de venir chez
» moi... puisque vous ne pouvez plus quitter votre
» ami Mongérand. »

Charles ne répond rien, mais sa figure se rem-

brunit; Léonie est bien fâchée d'avoir conté ses peines à sa belle-mère; celle-ci continue :

« Je l'avoue, mon fils, j'excusais votre négligence » à mon égard, parce que je vous croyais tout en- » tier à vos affaires, à votre commerce... mais, loin » de là, j'apprends que vous n'êtes presque jamais » chez vous, que vous laissez là votre femme, votre » enfant, votre maison... ah! Charles, c'est mal, » très-mal!... Vous n'avez jamais su résister à une » partie de plaisir... mais je croyais qu'en vous ma- » riant vous seriez plus sage. — Ma mère, je ne sais » pas pourquoi vous me dites tout cela!... si ma » femme avait à se plaindre de ma conduite... il me » semble que c'est d'abord à moi qu'elle aurait dû » adresser ses reproches!

» — Mais non, mon ami, je ne me suis pas plainte » de toi, » répond Léonie en portant son mouchoir sur ses yeux; « j'ai seulement parlé de tes connais- » sances qui te dérangent quelquefois.

» — Votre femme ne voulait rien me dire, » reprend madame Darvillé, « mais croyez-vous que je » n'ai pas vu ses yeux rouges et humides... que je » n'ai pas lu au fond de son ame... Elle est trop » bonne peut-être, c'est là son seul défaut... elle ne » se plaint pas... mais c'est moi qui me plains... » vous n'êtes point chez vous... vous ne venez jamais » chez moi... et vous allez avec un Mongérand...

» —Je sais, ma mère, que vous n'aimez pas Mon- » gérand, que vous avez je ne sais quelle préven- » tion contre lui... mais elle est fort mal fondée; » Mongérand est mon sincère ami, il m'en a donné

» des preuves... il m'a ouvert sa bourse lorsque je » me suis trouvé gêné... ma femme aurait dû se » rappeler cela, avant de chercher à vous aigrir en- » core contre lui.

» — Votre femme ne m'a point dit que vous aviez » eu besoin d'argent; elle aurait craint sans doute » de m'affliger en m'apprenant le mauvais état de » vos affaires... après trois ans d'établissement!... » Ah! mon fils, ce n'est point ainsi que M. Forme- » rey dirigeait sa maison!... Je vous le repète, ce » n'est point en passant vos journées dehors, en fré- » quentant des piliers de cafés et d'estaminets, » que vous gérerez bien votre commerce... il faut » travailler... et il faut surtout empêcher que votre » petite femme ne se fatigue et ne se rende malade » en voulant vous remplacer. Je pense, mon fils, » que vous allez vous ranger, être plus sédentaire... » sans quoi je serais forcée de me fâcher aussi avec » vous... et j'espère que vous tenez encore à l'amitié » de votre mère. »

Après avoir dit ces mots, madame Darvillé embrasse Léonie, sa petite fille, et sort en disant à Charles : « Je saurai, mon fils, si vous avez profité de » mes conseils. »

La maman est partie; Léonie tient toujours sa fille dans ses bras; elle n'ose parler; elle regarde son mari à la dérobée, et craint de voir de la colère dans ses yeux. Charles semble en effet de fort mauvaise humeur; il reste quelques minutes pensif, puis après s'être écrié : « Voilà une scène dont je me souvien-

» drai! » il reprend son chapeau et sort vivement de chez lui.

Charles se rend au café où il a l'habitude de trouver Mongérand, mais celui-ci n'y est point; il n'y a là que Vanflouck, qui est à son troisième verre d'absinthe, et qui crie à Charles :

« Venez donc vous mettre près de moi, mon cher » Darvillé; j'attends deux compatriotes avec les- » quels je dîne... vous serez des nôtres... nous allons » faire un domino en les attendant... et nous parle- » rons d'affaires... »

Charles ne se sent pas disposé à jouer aux dominos, il a besoin de se distraire, d'épancher sa bile, et le jeu qu'on lui propose ne le séduit pas; il prétexte des affaires et sort sans écouter Vanflouck qui lui crie : « Je vous rends dix points, et je vous donne » toujours la pose... »

Charles se promène depuis quelques instans dans le jardin du Palais-Royal, lorsque Rozat vient lui prendre le bras :

« Bonjour, mon excellent ami... que faites-vous » ici?... attendez-vous quelqu'un?—Non, je me pro- » mène pour me distraire... j'ai été si contrarié au- » jourd'hui!...—Contrarié!... par qui donc?—C'est » ma femme qui se plaint à ma mère que je néglige » mes affaires!... c'est ma mère qui me fait une se- » monce!...—Oh! je comprends!... Ne me parlez » pas d'une femme qui se plaint à sa belle-mère!... » ce sont alors des scènes qui n'en finissent plus!... » c'est pitoyable!... Ma femme avait un petit oncle » auquel, dans les commencemens de notre mariage,

» elle allait aussi rapporter ce que je faisais. Un jour » le petit oncle voulut me faire des remontrances... » me tracer la conduite que je devais tenir... je le » pris par les oreilles, et le mis sur-le-champ à la » porte, pour lui apprendre à se mêler de mon mé- » nage...—Comment, vous mîtes votre oncle à la » porte?...—Oui, mon ami. Oh! je suis terrible » quand on veut attaquer mes droits!... ma femme » ne voit pas une seule personne de sa famille... j'ai » eu soin de la brouiller avec tous ses parens; ils lui » donnaient de mauvais conseils. Depuis que j'ai pris » ce parti, madame Rozat et moi nous vivons com- » me des tourtereaux : vous en avez été témoin vous- » même.—Oui; oh! vous faites un ménage char- » mant; ma femme est douce aussi... mais...—Mais » je crois qu'elle se mêle trop de vos affaires... ce » qui a de graves inconvéniens... Tenez, voici Mon- » gérand; je gage qu'il vous parlera comme moi. »

Mongérand s'avançait en effet vers ses amis, il frappe sur le bras de Charles, tandis que Rozat continue d'un air patelin : « Viens, mon cher Mongé- » rand, viens m'aider à distraire notre bon Charles » qui a du chagrin aujourd'hui, parce que sa femme » lui fait des scènes... se plaint à sa mère... à ses pa- » rens...—Eh! non, non; ce n'est rien, » dit Charles; « je ne veux pas vous ennuyer de tout cela!

» —Qu'est-ce? » dit Mongérand, « des querelles » de ménage? oh! belles fadaises!.. quand une femme » crie, on prend son chapeau et on file. Quand on » revient, si elle crie encore, on lui dit : Tendre » amie, je vais être pendant un mois avec toi comme

» une statue de marbre... Cette menace-là l'effraie » toujours, et elle se tait.

» —Il paraît cependant que tu n'as pas su avec » cela empêcher ta femme de crier, toi, » dit Rozat d'un air gouailleur.

« —Ah! ce n'est pas étonnant!... pendant que je » faisais la statue avec elle, elle jouait des scènes très- » animées avec d'autres; alors, nécessairement, mon » procédé devenait illusoire : mais fais-moi le plaisir » de ne plus me parler de ma femme, toi, Rozat; de- » puis que je suis revenu à Paris, je me crois garçon, » et je n'aime pas qu'on me fasse souvenir du con- » traire. Je vous dirai donc, mes petits guerriers, que » j'ai pour aujourd'hui la plus jolie partie... aux oi- » seaux enfin... Parbleu, Charles, si tu veux en » être, je te réponds que tu te distrairas et que nous » rirons...

» —Qu'est-ce que c'est donc que cette partie? » demande Rozat. « —Oh! ça ne te regarde pas, toi, » robinet d'eau tiède; il s'agit de femmes... et de » femmes un peu soignées!... tu comprends que tu » pourrais te perdre dans notre société!...

» —Comment!... pourquoi donc me dis-tu cela? » s'écrie Rozat qui, en entendant parler de femmes, a ouvert ses narines comme s'il voulait respirer le Palais-Royal.

« —Parce que toutes les fois que nous allons au » café ou chez le traiteur avec Charles, tu refuses de » nous accompagner... — Je n'ai pas toujours le » temps... mais quand il est question de femmes, » oh! je ne recule jamais!...—C'est vrai, tu as l'air

» de t'animer... Et toi, Charles, qu'est-ce que tu dis
» de ma proposition ?... »

Charles semble indécis, il murmure : « Mais... je
» ne connais pas ces dames !...

» — Oh ! tu feras vite connaissance !... — Voyons,
» d'abord, quelles femmes est-ce ? » dit Rozat.

» — Je te dis que ce sont des femmes distinguées...
» d'un bon genre ; il y en a une que je ne connais
» pas, mais l'autre est une certaine brune piquante...
» potelée... et inflammable... ah ! comme du gaz...
» j'en sais quelque chose, elle a été six mois ma
» maîtresse avant mon départ pour Lyon ; je l'ai
» rencontrée hier dans la rue du Sentier, mise comme
» une duchesse !... le cachemire !... le chapeau his-
» torié !.. superbe enfin ; je l'aborde, elle me revoit
» comme un ancien ami pour qui on a toujours un
» fonds d'attachement : je lui demande la permis-
» sion d'aller la voir, mais pour le moment elle ne
» reçoit personne, à cause d'un certain Anglais qui
» est jaloux comme un Turc ; je lui dis : Douce amie,
» je conçois vos égards pour milord, mais ne peut-
» on se revoir ailleurs ? alors elle me répond qu'elle
» doit aller dîner aujourd'hui avec une de ses cou-
» sines ; mais que si je veux leur donner à dîner à elles
» deux, elle se charge d'amener sa parente : j'ac-
» cepte, comme de raison, et aujourd'hui à cinq
» heures je trouverai ces dames aux Tuileries... de-
» vant le *Spartacus*.

» — Et tu ne connais pas l'autre ? » dit Rozat,
« tu ne sais pas si elle est jolie ? — Madame Stéphano,
» c'est le nom de mon ancienne amie, m'a dit que

» sa cousine était charmante... — Eh bien! mais
» alors ça me va! moi... je suis du dîner... je ne de-
» mande pas mieux!... — Et toi, Charles?...

« —Moi... c'est que je ne sais pas... dîner avec des
» femmes!... si la mienne venait à savoir cela! —
» Oh! oh! oh! est-il innocent!... est-il bon en-
» fant!... il a peur d'avoir le fouet...—Non, mais...
» — Ha çà, écoute, Charles, est-ce que tu penses
» bonnement que ta femme croit que tu lui es fi-
» dèle! — Oui, sans doute elle le croit, et elle a
» raison de le croire... —Ah! ah! ah!... farceur,
» j'ai trop bonne opinion de toi pour t'écouter...
» Est-ce qu'il y a des maris fidèles à leurs femmes?...
» —Non,» dit Rozat, « ce serait plus difficile à trouver
» que du trèfle à quatre feuilles! —Vois-tu, Charles!
» on aime sa femme... c'est bien... c'est juste... tu sais
» que je suis pour les procédés et que je ne te don-
» nerai jamais de mauvais conseils, mais cela n'em-
» pêche pas les distractions de l'esprit et du cœur;
» d'ailleurs, je ne te dis pas que tu vas tout de suite
» prendre une de ces dames pour maîtresse... elles
» ne voudraient peut-être pas de toi. Je te dis que
» nous allons faire un dîner aimable et gracieux, et
» je te propose d'en être : voilà tout... — Eh bien!
» j'accepte...— Allons donc, tu te fais bien tirer l'o-
» reille pour être heureux!... Ha çà, Mongérand, tu
» sais que je t'ai dit que j'en voulais être aussi. —
» Viens... oh! j'emmène qui je veux!... Héloïse ne
» le trouvera pas mauvais... — C'est madame Sté-
» phano qui se nomme Héloïse? — Oui, beau blond.
» — C'est dommage qu'elle ne mène pas deux cou-

» sines avec elle... nous aurions eu chacun une
» beauté à encenser.—Oui, mais elle n'en amènera
» qu'une. Au reste, que cela ne vous afflige pas, mes
» enfans, je ne suis plus amoureux d'Héloïse, moi, et
» si elle plaît à l'un de vous, je lui permets d'attaquer
» la place... je crois que c'est ce qui s'appelle s'im-
» moler pour ses amis! — Oh! tu n'auras pas be-
» soin de me faire de sacrifice, » dit Charles, « je
» n'ai pas l'intention de faire la conquête de ces
» dames. — Tu n'as pas l'intention... est-ce qu'on
» peut répondre de ce qu'on fera!... il n'y a rien de
» bête comme un homme qui répond de sa sagesse!..
» —C'est vrai! » dit Rozat, «quant à moi; j'ai beau-
» coup d'intentions... je vais faire quelques courses;
» où est le rendez-vous, messieurs?... — Là... à ce
» café, où nous allons jouer au billard avec Charles
» jusqu'à cinq heures. — Bien! je ne me ferai pas at-
» tendre. »

Rozat est éloigné; Mongérand emmène Charles au billard; celui-ci joue de travers, parce que l'idée de dîner avec des femmes lui cause une certaine émotion, où se mêle souvent le souvenir de Léonie; enfin le temps s'écoule, Rozat revient un moment avant cinq heures; Mongérand part d'un éclat de rire en l'examinant.

« Ah! Charles!... regarde donc beau blond!...
» ce n'est pas sans intention qu'il nous a quittés!...
» vois quelle tenue!... l'habit neuf!... le pantalon
» serré du genou, et je crois, Dieu me pardonne,
» qu'il s'est fait des accroche-cœurs! — Messieurs,

» j'ai pensé que pour dîner avec des dames, il fallait » être un peu habillé... voilà tout...

»—Mais moi je suis en redingote, en cravate noire,» dit Charles, « je devrais peut-être être en habit...— » Ah! ah!... savez-vous que vous me faites l'effet de » deux conscrits! l'un avec sa toilette, l'autre avec » sa peur d'être mal!... Est-ce que des hommes » comme nous ne sont pas toujours bien?... la re- » dingote la plus simple, quand elle est portée d'une » certaine façon, suffit à l'homme séduisant pour se » faire adorer... Allons, messieurs, revenez à une » plus noble idée de vous-mêmes, et ne laissons pas » ces dames moisir devant le Spartacus. »

On se met en route pour les Tuileries : en chemin Mongérand rit encore de Rozat, qui est imprégné d'eau de miel et d'huile antique. On arrive au rendez-vous, où il n'y a personne.

« Si elles ne sont pas venues dans dix minutes, » nous irons dîner sans elles, » dit Mongérand, « il » ne faut pas habituer les femmes à être attendues. » — Mais ce serait fort désagréable de dîner sans » elles, » dit Rozat en jetant un coup d'œil de satisfaction sur sa personne. « — Chut! messieurs... » il n'y a rien à dire... j'aperçois ces dames... je vais » au-devant d'elles. »

Deux femmes s'avançaient par la grande allée : l'une, de trente ans environ, est grasse, brune, et dandine avec un peu trop d'affectation deux hanches très-découplées; sa figure est vive, animée, ses yeux noirs ont beaucoup d'éclat; l'ensemble de ses traits n'est pas distingué, mais il y a dans sa physionomie

cette expression qui plaît toujours aux hommes, surtout dans une femme dont ils ne veulent faire qu'une maîtresse. Les deux compagnons de Mongérand ont déjà deviné que c'est madame Stéphano. Cette dame a une robe de satin noir, un peu chiffonnée, un beau châle, un chapeau à plumes et un gros bouquet à la main.

L'autre femme est plus jeune; sa taille plus élevée est élégante; sa figure pâle est plus distinguée : c'est une blonde aux yeux bleus : sont front ne brille point de la candeur d'une vierge, mais il y a dans son regard quelque chose de dédaigneux qui joue presque la fierté. Elle a une robe de soie de couleur tendre, un chapeau simple, mais de meilleur goût que celui de madame Stéphano; enfin, elle porte aussi un gros bouquet à sa main.

Pendant que Mongérand va au-devant de ces dames, Rozat et Charles les examinent. « Elles sont, » ma foi ! fort jolies toutes deux, » dit Rozat en remontant sa bretelle pour effacer un pli de son pantalon.

« — Oui, elles sont bien... mais j'aimerais mieux » la grande... — La grande est jolie... L'autre est plus » grasse... J'aime les femmes grasses, moi. — Il me » semble que la vôtre est maigre cependant? — Raison de plus : au total, elles sont toutes deux fort » séduisantes... Ce diable de Mongérand, il a de charmantes connaissances!... Ah! elles approchent... » Avançons aussi.

» — Mesdames, » dit Mongérand, « voilà mes deux » amis.. qui, comme je vous le disais, ont demandé

» la faveur de dîner avec nous, et je la leur ai ac-
» cordée, parce que ce sont de francs mauvais sujets
» comme moi... Voici d'abord Beau-Blond, dit
» Rozat, qui a pris un bain d'eau de senteur avant
» de se présenter.

» — Ah! Mongérand!... de grace... Il est bien
» méchant, n'est-ce pas, mesdames? mais je lui par-
» donne ces plaisanteries en faveur du plaisir qu'il
» me procure en ce moment.

» — Très-joli! » dit Mongérand. « Oh! c'est M. ma-
» drigal!... Quant à Charles que voici, je vous le
» donne pour un excellent garçon... et qui a beau-
» coup d'esprit, sans que ça paraisse!... surtout
» quand il ne pense pas à ses affaires de commerce...
» car c'est un homme terrible; il ne songe qu'à ga-
» gner de l'argent. »

Pendant que Mongérand parle, madame Stéphano n'est occupée qu'à regarder, d'un air inquiet, à droite, à gauche, derrière elle. Enfin, elle dit à demi-voix à Mongérand : « Ne restons pas ici plus
» long-temps... j'ai peur des rencontres. — Ah! j'en-
» tends, on voit parfois des Anglais dans ce jar-
» din!... Allons, messieurs!... le bras aux dames, et
» au pas redoublé!... Allons rue de Rivoli, il y a des
» traiteurs où l'on est bien, et c'est tout près. »

Rozat, qui se trouve près de madame Stéphano, lui offre son bras; tandis que Charles présente le sien, presque avec timidité, à la cousine. Ces dames se pendent au bras de ces messieurs, comme si elles prenaient celui de leur bonne, et on s'achemine vers la rue de Rivoli.

Mongérand se fait donner un petit salon, il se charge de faire la carte du dîner, et dit à ses amis : « Messieurs, amusez ces dames pendant que je m'oc-
» cupe de vous bien traiter. »

Ces dames ont encore un air sérieux et presque pincé qui déconcerte beaucoup Rozat; il va de l'une à l'autre, cherche sur laquelle ses complimens et sa figure feront le plus d'effet. Charles ne dit rien; mais il trouve la grande blonde fort de son goût, et c'est sur elle qu'il dirige de préférence ses œillades.

« Eh bien ! mes amours, il me semble que vous
» riez bien en dedans ! » dit Mongérand après avoir fait la carte. « Allons, sacrebleu ! égayons-nous un
» peu, ou je me fâche, moi ! Héloïse, ici, tu n'as
» plus peur de ton Anglais, j'espère ?

» — Ah ! Mongérand !... est-il bavard ! est-il indis-
» cret !... — Pardon, noble dame... j'aurais dû
» peut-être ne pas vous tutoyer, pour le *décorum*...
» mais alors il fallait donc me prévenir !...

» — Ah ! savez-vous que vous êtes bien caustique
» aujourd'hui !... — Oui, » dit Rozat, « il est très-
» caustique... très-railleur !... — Ah ! beau blond,
» c'est que je ne sais pas comme toi faire des yeux
» mourans, il faut que je me retire sur autre chose.
» Voilà donc l'aimable cousine !... elle est très-
» bien !... et je voudrais avoir le droit de la tutoyer
» aussi, moi !... »

Ces dames se regardent, la cousine a fait d'abord son air dédaigneux, mais enfin elle prend le parti de rire avec Héloïse, qui lui dit :

« Ma chère Héléna, il faut excuser Mongérand,

» c'est un fou! il dit tout ce qui lui passe par la » tête !... — C'est ce que je vois! — Oui, mesdames, » et j'espère que mes deux amis voudront bien aussi » se mettre en train, car, sacredié, ils ne me font pas » honneur jusqu'à présent... Mais voilà le dîner, » cela va les dérouiller. »

On se met à table. Charles est près de la belle Héléna, Rozat est entre les deux cousines : Mongérand sert, parle, rit, jure, et se donne beaucoup de mal pour animer ses convives. Les deux dames semblent se tenir sur la réserve. Charles ne sait comment il doit traiter sa voisine ; tantôt il a envie de prendre un ton familier, mais une petite mine dédaigneuse d'Héléna lui fait craindre de l'avoir fâchée, et il reprend un air respectueux, qui fait alors sourire la belle cousine. Quant à Rozat, il a eu le malheur de répandre du potage sur son gilet, et cet événement l'a consterné.

Mongérand fait circuler du madère, qu'il sait être le vin favori de madame Stéphano. Héléna fait des façons pour en accepter, mais les instances d'Héloïse la décident. Le madère rend Charles moins timide, Héléna moins sérieuse, Héloïse plus bavarde et Mongérand plus bruyant. Rozat lui-même finit par oublier la tache de son gilet; il cherche le pied de la grosse brune pour mettre le sien dessus; à force de chercher, il pense avoir trouvé; il allonge sa jambe, appuie, et Mongérand se met à jurer comme un damné, en s'écriant :

« Que la peste étouffe l'animal ! Je parie que c'est » Rozat!... il cherchait le pied d'Héloïse et il écrase

» mes cors... Écoute, beau blond, fais ta cour à ma-
» dame par-dessus la table, on te le permet, mais
» tiens-toi tranquille par-dessous, parce que tu fe-
» rais quelque malheur. »

Cet incident fait beaucoup rire ces dames. Rozat se détermine à ne plus cacher son penchant pour madame Stéphano; il l'attaque avec ses yeux, ses genoux et ses mains; la piquante Héloïse, tout en répondant à Héléna, en riant avec Mongérand, dit de temps à autre à Rozat : « Mais, monsieur, reculez
» donc votre genou, je vous en prie!... ne mettez
» pas vos mains sur moi, vous me chiffonnez!...

»—Rozat si tu n'es pas plus sage, je vais te faire dî-
» ner à la petite table, » dit Mongérand; « comment,
» nous ne sommes pas encore au dessert et tu ne
» peux déjà plus te tenir!... Vois Charles; quelle
» conduite! il boit, il mange, il fait sa cour, et ça ne
» paraît pas. »

Charles est en effet devenu plus hardi, il a hasardé quelques complimens, quelques demi-déclarations; Héléna a bien voulu prendre la peine de regarder son voisin, elle s'est aperçue qu'il est joli garçon, son air dédaigneux a fait place à quelque chose de plus aimable. Le dessert qui arrive avec le champagne, achève de mettre tout le monde de bonne humeur, et madame Stéphano, qui a de la prétention à avoir une jolie voix, dit : « Je vais vous
» chanter *la petite Cendrillon!* c'est ancien, mais
» c'est toujours joli. »

Au second couplet, Mongérand s'écrie : « Que le
» diable emporte ta petite Cendrillon!... c'est tou-

» jours la même rangaine !.. c'est endormant !... j'ai-
» merais mieux Fanfan la Tulipe !...

» — Ah ! Mongérand, laissez-moi chanter ma ro-
» mance !... qu'est-ce que cela vous fait ?... Ce n'est
» pas aimable ce que vous me dites là !... »

Et madame Stéphano a déjà des larmes dans les yeux, parce qu'elle devient toujours fort sensible au dessert.

« Ne l'écoutez pas, femme adorable, » dit Rozat en palpant le genou d'Héloïse; « chantez encore,
» chantez toujours... je voudrais qu'il y eût quarante
» couplets, pour vous entendre plus long-temps...
» — Vous êtes trop galant... Retirez votre main, je
» vous en prie...— Quel mal d'avoir ma main là ?...
» — Comment quel mal !... par exemple !... Ah !
» monsieur, finissez, je vous prie ! — Rozat, qu'est-
» ce que tu fais donc ?... est-ce que tu veux te ca-
» cher sous la table ?... — Non... c'est ma serviette
» que je cherchais. — Et *voilà pourquoi l'on m'ap-*
» *pelle la petite Cendrillon.*

» —Madame ne chante pas? » dit Charles à Héléna.
« — Pardonnez-moi; mais jamais je ne chante sans
» accompagnement... je suis habituée à avoir mon
» piano; et chanter sans musique, c'est trop nu ! —
» Eh bien ! belle cousine, » dit Mongérand, « nous
» pouvons vous accompagner avec nos manches de
» couteaux, que nous frapperons surl a table.—Bien
» obligé !... ce serait trop harmonieux. — Héléna
» fait un peu son embarras, parce qu'elle a une voix
» à roulades.. elle a dû entrer aux Bouffes, elle a pris
» des leçons de *Bandini*, n'est-ce pas? — De *Bordo-*

» *gni*, ma chère!... — Ah! oui... je m'embrouille
» avec ces noms italiens... Mongérand, redonne-moi
» du madère, je le préfère au champagne. — Je le
» veux bien, mais à condition que tu ne chanteras
» plus que *tu es modeste et soumise, et que le monde*
» *te voit fort peu...* ça ne te va pas du tout, cette ro-
» mance-là!... — Ah! qu'il est méchant!... il aime
» à me taquiner!... Monsieur, ôtez donc votre main,
» je vous en prie!... — Vous êtes ravissante... ah!
» chantez moi encore Cendrillon... — Oui, je le
» veux bien... mais laissez mon genou... — Auprès
» de vous peut-on être sage?... vous me transportez
» dans les cieux!... — Ne me pincez pas alors!... —
» Je n'ai jamais vu des yeux aussi délicieux que les
» vôtres!... — Et *voilà pourquoi l'on m'appelle la*
» *petite Cendrillon...*

»— Ah! oui-dà... tu y tiens! » dit Mongérand, et il se met alors à chanter à tue-tête : « *Quand on va* » *boire à l'Écu.* » Cela couvre la voix de madame Stephane, qui se met à pleurer. Rozat ne sait que faire pour consoler la sensible Héloïse; Charles tient tendrement la main d'Héléna, sans s'occuper de ce que font les autres, car la belle cousine a remplacé son air dédaigneux par quelque chose de langoureux qui lui va fort bien. Mongérand rit aux éclats en examinant ses deux amis, et chante encore plus fort en frappant des deux mains sur la table avec des couteaux.

Il y a quelques instans que cette scène dure; Mongérand chante toujours, en tapant sur la table. Tout à coup Héloïse essuie ses yeux en s'écriant : « Ah!

» vraiment, je suis bien bête de pleurer... nous al-
» lons voir qui est-ce qui a la plus belle voix. »

Madame Stéphano se remet alors à chanter *Cendrillon*, de toute la force de ses poumons, si bien que Rozat en est effrayé et recule sa chaise; Mongérand qui ne veut pas être vaincu, prend deux bouteilles qu'il cogne l'une contre l'autre, en frappant la mesure avec ses pieds. Héléna se bouche les oreilles, Charles ne sait plus où il en est; Rozat devient tout-à-fait gris, et veut recommencer à s'assurer si madame Stéphano met sa jarretière au-dessus ou au-dessous du genou. Tout à coup on ouvre la porte, le garçon se présente d'un air embarrassé; tout le monde se tait et le regarde.

« Pardon, monsieur... » dit le garçon en s'adressant à Mongérand; « mais mon maître m'envoie
» vous dire qu'on n'a pas l'habitude de donner des
» charivaris dans son restaurant... les personnes qui
» dînent auprès de vous se plaignent du bruit...
» on vous prie d'avoir la complaisance d'en faire
» moins.

» — Qu'est-ce que tu viens me chanter, toi!...
» est-ce que quand on paie, on n'est pas maître de
» faire ce qu'on veut?... Va au diable!... et dis aux
» personnes qui se plaignent du bruit, que si elles
» ne sont pas contentes, je leur propose de baiser
» ma pleine lune! »

Le garçon se retire tout contrit de la réponse qu'il doit rapporter. Rozat est déjà devenu pâle et tremblant. Il se lève, court prendre son chapeau, présente à Héloïse son châle en lui disant :

« Allons-nous-en !... croyez-moi, allons-nous-en » tout de suite !... il va y avoir du bruit ici !... je ne » veux pas que vous soyez exposée !... Venez... je » vais vous ramener chez vous... vous me chanterez » Cendrillon dans la voiture... »

Madame Stéphano se laisse mettre son châle, son chapeau ; elle n'a plus envie de rien prendre, elle ne se sent plus la force de lutter avec Mongérand, elle n'est pas fâchée de prendre l'air. Héléna, qui voit son amie se disposer à partir, va en faire autant ; mais Mongérand se lève et se met devant la porte en s'écriant :

« Qui est-ce qui m'a fichu des jean-fesses pareils ! » vous allez vous sauver tous comme un régiment » de souris, parce qu'on a l'impertinence de trouver » que nous faisons trop de bruit !... Non, sacredié, » vous ne vous en irez pas !... personne ne s'en ira !... » je ne bouge pas de là ! »

Et Mongérand prend une chaise et s'assied devant la porte.

« Mais, mon cher ami, » dit Rozat, « il ne faut » pas exposer ces dames à une scène... — Oh ! ces » dames en ont vu bien d'autres !... elles sont bon » cheval de trompette... — Mais tu n'es pas raison- » nable !... tu dis à ce garçon que tu feras baiser ta » pleine lune à tout le monde... — Je le ferai comme » je l'ai dit !... — Mais ces dames sont indisposées ; » elles ont besoin de prendre l'air. — Ça n'est pas » vrai ! c'est toi qui veux te sauver, suivant ton ha- » bitude... Je suis bien sûr que Charles ne me laisse- » rait pas là, lui !... s'il y a quelques coups à donner,

» il ne fuira pas comme toi. — Mon ami, je ne veux
» qu'aller reconduire ces dames, et je reviens me
» battre toute la nuit si tu veux. — Oh oui!... il fe-
» rait bon t'attendre! »

Charles n'avait encore rien dit; mais il avait aussi la tête montée par le madère, le champagne, les beaux yeux d'Héléna, et le train qu'on avait fait; il s'avance vers Mongérand d'un air déterminé :

« Mon ami, il paraît qu'on nous a insultés, je n'ai
» pas bien entendu, mais je m'en rapporte à toi.
» N'attendons pas qu'on vienne nous parler ici...
» évitons du bruit à ces dames; allons tous deux
» trouver ceux qui se sont permis de nous manquer,
» et demandons-leur raison de leur insolence!... »

Mongérand se lève, saute au cou de Charles, l'embrasse à l'étouffer en s'écriant : « A la bonne heure!
» voilà un gaillard! tu parles comme Napoléon!...
» Allons trouver notre monde... Vous, mesdames,
» attendez-nous ici. »

Mongérand ouvre la porte, et sort avec Charles. A peine sont-ils partis, que Rozat s'écrie : « Mes-
» dames, croyez-moi, allons-nous-en... ça va deve-
» nir du vilain... je dois veiller sur vous, et je veux
» vous mettre à l'abri. »

Madame Stéphano ne demande pas mieux que de s'en aller; Héléna n'est pas du même avis, elle veut attendre Charles, qui commence à être fort de son goût; mais Héloïse insiste pour partir en disant : « Ces messieurs nous rejoindront dans la rue; je ne
» veux pas rester dans une bataille... j'ai horreur

» des combats..... et *voilà pourquoi l'on m'ap-*
» *pelle...* »

Héléna se rend. Ces dames et Rozat enfilent un couloir qui n'est pas éclairé et où il n'y a personne, descendent un escalier, passent devant des garçons, qui se rangent pour leur faire place, et arrivent bientôt dans la rue. Pendant que Rozat court pour avoir une voiture, les cousines se disputent : Héléna trouve très-mauvais qu'on ait abandonné les deux cavaliers qui veulent se battre pour défendre leurs droits. Madame Stéphano, qui en veut à Mongérand d'avoir frappé sur la table avec des couteaux pendant qu'elle chantait Cendrillon, dit que sa conduite a été du plus mauvais genre.

« Pourquoi acceptes-tu un dîner de lui, alors? » dit Héléna. « — Ah! je ne savais pas qu'il était de-
» venu si troupier... sans cela je n'aurais certes pas
» accepté. — Tout tapageur qu'il soit, je l'aimerais
» mieux que ton M. Rozat, qui est poltron comme
» un lièvre! — T'ai-je dit que j'aimais ce blondin?...
» c'est toi qui es désolée, parce que tu as peur de
» perdre cet innocent qui te contemplait comme une
» rosière!... — Oh! je lui ai dit mon adresse!... —
» Alors calme-toi, il te reviendra!... »

Rozat, qui reparaît avec une voiture, met fin à cette conversation; il fait monter les deux dames, se place près d'elles; madame Stéphano donne son adresse, et l'on part sans plus s'inquiéter de ceux qu'on a laissés chez le traiteur.

Cependant Mongérand et Charles ont d'abord parcouru plusieurs couloirs en criant à tue-tête :

« Qui est-ce qui s'est permis de dire que nous fai-
» sions du bruit?... nous voilà pour répondre à ceux
» qui se plaignent!... »

Personne ne répond. Mongérand ouvre un cabinet, Charles un autre; Mongérand trouve un vieux couple à demi endormi devant des pruneaux et des mendians; Charles dérange un jeune homme et une jolie femme qui semblaient jouer au colin-maillard assis; tous ces gens-là se hâtent de dire qu'ils ne se sont pas plaints; et nos deux braillards vont poursuivre leurs recherches, lorsque le maître du restaurant se présente devant eux.

Le garçon avait été rapporter à son bourgeois la réponse qu'on lui avait faite. Celui-ci comprit alors que les gens qui faisaient tant de bruit n'étaient déjà plus en état d'entendre la raison, et qu'il fallait filer doux avec eux pour éviter une scène plus désagréable; il fit donner d'autres cabinets aux personnes que le voisinage des chanteurs incommodait, et allait tâcher d'apaiser Mongérand, lorsque celui-ci parut devant lui avec Charles :

« Monsieur, c'est vous qui êtes le maître de cet
» établissement? — Oui, messieurs. — Et vous vous
» permettez de nous envoyer un garçon pour nous
» dire de ne plus chanter!... apprenez qu'on ne
» m'a jamais imposé silence, ni à moi, ni à ma so-
» ciété! ..

» — Non! on ne nous fera pas taire! sacrebleu!
» sacrédié! » dit Charles en se modelant sur son ami.

« — Messieurs, calmez-vous, je vous en prie!

» tout ceci est un malentendu... j'ai grondé mon
» garçon... il a été vous parler sans ma permission...
» je n'ai jamais eu l'intention de vous gêner en rien...
» — A la bonne heure !... Mais ces personnes qui se
» plaignaient du bruit... — Elles sont parties... je
» leur ai dit de s'en aller si elles n'étaient pas con-
» tentes... vous pouvez chanter tout à votre aise...
» — Allons donc!... vous êtes un brave homme...
» C'est que nous ne sommes pas des enfans auxquels
» on impose silence en les menaçant... n'est-ce pas,
» Charles? — Non! mille millions de... — Viens re-
» trouver ces dames... et vous, traiteur, envoyez-
» nous du champagne. »

Les deux amis parviennent, non sans peine, à retrouver leur salon : ils restent pétrifiés en n'y trouvant plus personne.

« Elles sont parties! » dit Charles d'un air stupéfait.

Mongérand jure comme un damné, et tire le cordon de la sonnette de manière à la casser. Le garçon accourt d'un air tremblant.

« Qu'est devenue la société que nous avions laissée
» ici?... — Monsieur... la société... les deux dames
» et le monsieur?...—Oui... les a-t-on vus sortir?
» — Monsieur... je crois que oui... deux de mes ca-
» marades les ont vus s'en aller... — Et tes camara-
» des ne les ont pas empêchés de faire cette fugue?...
» — Monsieur... ils ne savaient pas... vous n'aviez
» pas prévenu... — Vous êtes tous des imbécilles. Et
» elles n'ont rien dit? — Non, monsieur... — Polis-
» son de Rozat!... Sotte d'Héloïse!... — Mon ami,

» il faut courir après elles !... — Non... il ne faut
» jamais courir après des femmes !... tu es un serin
» en fait de roueries, toi !... d'ailleurs je me fiche de
» madame Stéphano comme d'une pomme cuite !...
» — Mais moi, je ne me fiche pas d'Héléna !... je suis
» sûr qu'on l'a emmenée malgré elle !... j'en suis
» amoureux comme un fou... — Tu la retrouveras...
» Garçon, des biscuits de Reims. — Mon ami, je
» n'ai plus envie de rien prendre... j'aimerais mieux...
» — Et moi je te dis que nous allons boire notre
» champagne avec des biscuits, et que nous ne cour-
» rons pas après ces deux donzelles... mais qu'à la
» première rencontre, je tirerai les oreilles à Rozat
» de manière à ce qu'on le prenne pour un épagneul !
» — Mais... — Allons, bois... — Cette belle blonde
» ne me sort pas de la pensée... — Veux-tu que ça
» mousse... — Je crois que je ne lui déplais pas...
» — Et tout cela parce que je n'ai pas voulu lui lais-
» ser chanter Cendrillon tout à son aise... Ah ! Hé-
» loïse !... vous me paierez cela... — Oh ! Héléna !...
» que vous avez de beaux yeux !... Elle m'a donné
» son adresse... — Je ne lui reparlerai plus... —
» J'irai chez elle demain. — Mais il faudra qu'elle
» me rende la bague qu'elle m'a prise au doigt
» hier. »

Ces messieurs continuent de parler ainsi sans se répondre; ensuite Mongérand se remet à chanter, pour voir si on viendra encore lui imposer silence; et, comme on le laisse crier à son aise, il se tait bientôt et dit à Charles : « Allons-nous-en. »

Mongérand paie la carte, jette cent sous au nez

du garçon en lui disant : « Voilà pour te faire voir » que nous ne sommes pas des cuistres, » puis emmène Charles, qui a grand besoin de s'appuyer sur son bras.

Ces messieurs se promènent quelque temps, l'un jurant toujours après Héloïse, l'autre soupirant après Héléna. Ils entrent dans plusieurs cafés, prennent de la bière dans l'un, du punch dans un autre; enfin, à une heure du matin, Charles se retrouve seul devant sa demeure sans trop savoir comment il est arrivé là.

Il monte en tâtonnant; un reste de raison lui fait craindre de faire du bruit; avec la vue de sa maison, de ses foyers, il faut bien retrouver aussi quelques souvenirs de ce qu'on y a laissé. Il arrive dans sa chambre à coucher où Léonie repose, ayant près de son lit le berceau de sa fille. La jeune femme n'attend plus son mari, il le lui a défendu, et elle s'endort maintenant avant qu'il rentre, parce qu'on s'habitue à tout, même à ce qui cause du chagrin.

Une lampe brûle toujours dans cette pièce, Charles avance en hésitant, il est enchanté en voyant que sa femme et sa fille dorment; en ce moment, un seul mot... un bonsoir de sa fille l'embarrasserait. Il se déshabille le plus vite qu'il peut, sans regarder du côté du lit, il se glisse le plus doucement possible près de sa femme, et se croit sauvé en mettant sa tête sur l'oreiller sans avoir réveillé Léonie.

Cependant il a peine à trouver le repos, il brûle, il est agité, tandis qu'auprès de lui Léonie respire d'un souffle si léger, si doux, qu'il faut long-temps

écouter pour l'entendre. Charles parvient enfin à tomber dans une espèce d'assoupissement, mais au bout d'une demi-heure il en sort en proie à un malaise qui redouble à chaque instant. Il ne peut retenir quelques plaintes, quelques gémissemens. Léonie s'éveille et s'écrie :

« Qu'as-tu donc, mon ami... tu ne dors pas? — » Non, je ne peux pas dormir. — Est-ce que tu souf- » fres? — Oui, j'éprouve un malaise... ce dîner ap- » paremment... je ne me sens pas bien. — Attends... » attends, je vais me lever. — Si tu appelais la » bonne? — Cette pauvre fille couche tout en haut, » elle travaille toute la journée, elle a besoin de re- » pos. Je saurai bien te soigner, te donner ce dont » tu auras besoin. »

Léonie se lève, surmonte la fatigue de sa position, et se hâte de passer une robe, d'allumer du feu; en quelques minutes du thé est fait, la jeune femme en donne à son mari. Au bout de quelque temps celui-ci se sent mieux, ses yeux se ferment et il se rendort.

Ce n'est qu'après être certaine que Charles est bien endormi, que Léonie se décide à se recoucher; auparavant elle dispose près d'elle et sur la lampe tout ce qu'il faut pour donner à son mari s'il s'éveillait. Ces précautions prises, elle se replace près de lui, mais c'est presque contre son gré qu'elle s'endort, et son oreille attentive, lorsque ses yeux se ferment, écoute encore si son mari ne se plaint pas.

CHAPITRE XIII.

DÉSORDRE COMPLET.

Le lendemain d'une orgie on est encore sous le joug des spiritueux dont on a fait abus; l'esprit est lourd, le cœur malade, le corps fatigué; on ne peut rien faire, c'est-à-dire se livrer avec succès à aucun travail qui exige de l'attention, de la rectitude dans le jugement; mais on peut très-bien recommencer sa débauche de la veille : c'est ce que font assez ordinairement ces braves riboteurs qui disent qu'il n'y a pas de bonne fête sans lendemain.

Charles est sorti selon son habitude, prétextant que l'air lui fera du bien. Léonie aussi aurait besoin de sortir, de prendre de l'exercice, sa position le demanderait et son médecin le lui conseille; mais si elle quittait sa maison, personne ne serait là pour répondre; l'ancien commis qu'ils avaient les a quittés, celui qui l'a remplacé est peu au fait des affaires;

Léonie reste, parce que son mari ne veut pas rester.

Charles pense à la belle Héléna, mais il n'est plus dans cet état d'ivresse de la veille, et, malgré le désir qu'il éprouve de revoir cette jeune femme, il hésite, réfléchit; il y a même des momens où il se dit : « Je ferai mieux de ne pas aller chez elle... car » si ma femme savait que j'ai de telles connaissan- » ces!... Je ne sais pas trop pourtant comment elle » le saurait... ce n'est certes pas moi qui irai le lui » dire!... Allons voir Mongérand! »

Mongérand est encore couché quand Charles entre chez lui; il a été malade aussi, et n'a pas eu une épouse pour le soigner.

« Est-ce que tu as été indisposé comme moi? » demande Charles à son ami. « — Oui, un peu!... » oh! ce n'est rien... nous ferons couler ça avec » trois ou quatre cigares, et ce soir nous serons frais » comme une rose. Eh bien! as-tu été voir la blonde? » — Non... et je t'avoue que je ne sais pas si je dois » y aller... si ma femme découvrait que je vais chez... » — Mon Dieu! que tu es bête avec ta femme!... tu » me fais de la peine, Charles! est-ce que ta femme » n'a pas à s'occuper de son ménage, de ses enfans!... » ne crois-tu pas qu'elle s'amuse à te faire suivre?... » — Oh! non, je ne dis pas!... — Qu'est-ce que tu » dis donc alors? car enfin pourvu qu'un mari rap- » porte au logis ses deux oreilles, on n'a rien à lui » demander d'autre!... ensuite toujours des égards, » des procédés!... et une épouse raisonnable est heu- » reuse comme le poisson dans l'eau! — Ah!. . cette » Héléna est bien séduisante!... — Après tout, je ne

» te dis pas d'en faire ta maîtresse; si elle te plaît,
» si tu as un caprice pour elle, passe-le, et voilà
» tout : mais ne t'attache pas!... il n'y a que les niais
» qui font la sottise de s'attacher! — Oui, je sais
» bien que je pourrais aller chez elle sans pour cela...
» Mais tiens, je me connais, si je la revois ma tête se
» montera encore!... décidément je ferai mieux de
» n'y pas aller! — Il faut pourtant que tu me fasses
» le plaisir d'y aller au moins une fois pour la prier de
» dire à Héloïse de me renvoyer ma bague. Je ne
» veux plus parler à madame Stéphano, j'ai sa con-
» duite d'hier sur le cœur; mais je veux ma bague!
» et elle me la renverra, ou j'irai casser les glaces
» chez elle : tu diras cela à la cousine. — Allons...
» eh bien! j'irai une fois pour t'obliger... mais je n'y
» retournerai pas!... — Ça te regarde. »

Héléna était de ces femmes que le goût des plaisirs, de la toilette, avait fait dévier du droit chemin; ayant reçu quelque éducation, elle n'était point ridicule lorsqu'elle prenait son air fier et dédaigneux. Sa beauté lui avait attiré de nombreux adorateurs; elle avait suivi en Russie un prince fort riche qui l'avait comblée de présens; mais bientôt elle s'était ennuyée du prince et de la Russie; elle était revenue en France avec un reste d'opulence, qu'elle menait grand train, et, en attendant qu'elle eût fait choix de celui qui devait dignement remplacer le prince russe, comme jolie femme elle se permettait d'avoir quelques caprices, quelques fantaisies qui ne tiraient point à conséquence.

La cousine de madame Stéphano habite un bel

appartement meublé dans le dernier goût. En entrant chez Héléna, Charles est intimidé par l'élégance qui règne autour de lui, il se dit : « J'étais gris hier quand » j'ai cru avoir fait la conquête de cette dame... » Mongérand en parle comme s'il n'y avait qu'à se » présenter... il s'abuse !... je crois qu'il y a une » grande différence entre les deux cousines... »

On a annoncé Charles, il est introduit; le sourire aimable avec lequel on le reçoit lui rend un peu d'assurance... Héléna est assise sur un sofa, elle lui fait signe de se placer près d'elle en lui disant : « Je » vous attendais !

» — Vous m'attendiez?... — Sans doute, ne vous » ai-je pas hier permis de venir me voir?... et quand » je donne une telle permission, on a l'habitude d'en » profiter. — Je le crois... — Vous avez dû être bien » fâché contre nous hier ? je voulais vous attendre, » mais Héloïse et ce monsieur m'ont emmenée pres- » que de force en m'assurant qu'on allait se battre. » — Non, tout s'est très-bien terminé; mais Mon- » gérand est en colère contre madame Stéphano... » — Oh ! ils feront la paix. — Il m'a chargé de vous » prier de lui demander une bague qu'elle lui a » prise... — Ah ! par exemple !... est-ce qu'on rede- » mande jamais rien aux dames ! M. Mongérand ne » sait pas vivre !... Approchez-vous donc... est-ce » que je vous fais peur ?... — Vous ne le pensez pas !... » — Mais on le dirait presque !... — Je répondrai à » Mongérand que vous ne ferez pas sa commission ?... » — Oui, vous lui direz que... Ah ! ah ! ah ! est-ce

» que vous n'êtes venu ici que pour me parler de » votre ami et de sa bague?... »

Cette question est accompagnée de regards piquans et de rires qui laissent voir des dents charmantes. Charles ne sait plus où il en est. Il baisse presque les yeux, Héléna rit encore plus fort, si bien que Charles finit par se dire : « Je crois que j'ai » l'air d'un sot. »

Pour se donner un autre air, il commence par prendre la main d'Héléna qu'il baise tendrement; comme les yeux de la jolie femme semblent lui dire : « A la bonne heure donc! » il prend bientôt un baiser sur ses lèvres, puis un autre sur son sein. Cette manière d'agir paraissant être tout-à-fait du goût d'Héléna, cette entrevue ne se termine que lorsque Charles ne trouve plus rien à prendre de nouveau.

Charles a quitté Héléna encore tout étourdi de son triomphe; son bonheur l'étonne, il a besoin de le communiquer; mais ce n'est pas chez lui qu'il peut faire une telle confidence, au contraire, il veut éloigner de sa pensée le souvenir de sa maison, de son ménage, et se met à la recherche de Mongérand, qu'il trouve au café, causant avec plusieurs de ses amis. Charles l'entraîne à l'écart :

« Tu vois le plus heureux des hommes. — Tant » mieux pour toi. — J'ai triomphé d'Héléna. — Tu » as eu cela de commun avec bien d'autres! — Ah! » mon ami, elle est charmante, adorable!... — Est- » il étonnant... et c'est pour me dire cela que tu me

» prends à l'écart... Messieurs, Charles vient de » faire une conquête, et il en est tout surpris. »

Mongérand s'est rapproché de ses amis, Charles le suit en disant : « Tais-toi donc! — Pourquoi me » taire? ne dirait-on pas que tu viens de chez la » Pucelle d'Orléans! Et ma bague? — Enfin il est » inutile que tout le monde sache mon aventure. — » Ah! il est unique! il croit qu'il a eu une aventure » rare. Et ma bague, sacrebleu! — Elle ne veut pas » se charger de la demander. — C'est bien... je la » demanderai moi-même alors quand je rencon- » trerai Héloïse... nous causerons un peu sévère- » ment. — Je la conduis ce soir au spectacle. — » Héloïse? — Eh non! Héléna, elle désire aller à » l'Opéra et m'a prié de l'y mener. — Ha çà, un » instant... tu vas!... tu vas comme une corneille; » j'espère au moins que tu mèneras Héléna en loge » fermée, grillée, s'il t'est possible, afin de ne pas » te mettre en vue du public avec elle. N'oublie pas » que tu es marié!... amuse-toi, aie des maîtres- » ses!... c'est bien; mais conserve des égards, des » procédés pour ton épouse, sans quoi je me fâche » avec toi d'abord. — Sois tranquille, j'aime bien » mieux aller en loge grillée! — Hum!... scélérat! » tu deviens bien mauvais sujet... il faudra que je » veille sur toi, car tu te perdrais. »

Charles a dîné avec ses amis, et le soir il va retrouver sa belle Héléna, qu'il mène au spectacle. Mais comme tout a une fin, et que Charles n'a pas encore pris l'habitude de découcher, il rentre chez lui à deux heures du matin, encore tout émerveillé

de sa conquête. La vue de sa femme endormie, du berceau de sa fille, jette un peu d'ombre sur les images voluptueuses de la journée. Il se déshabille encore plus vite que la veille et se hâte de chercher dans le sommeil de l'oubli et des illusions.

Léonie ne se doute pas que son mari a une maîtresse, cependant elle s'aperçoit qu'il s'éloigne d'elle, qu'il la néglige de toutes les façons, ce qu'il ne faisait pas jusqu'alors; mais elle ne veut plus se plaindre, car c'est depuis que sa belle-mère a fait des remontrances à son fils, que celui-ci a montré moins d'amour à sa femme.

Charles n'est point de ces hommes qui font excuser une faiblesse par le mystère dont ils l'environnent. Il ne voudrait pas qu'on le rencontrât avec Héléna, mais quand elle veut qu'il la mène chez un traiteur, au spectacle ou à la campagne, il n'ose pas le lui refuser. Sans être son entreteneur, il lui fait à chaque instant des cadeaux; pour Héléna habituée aux présens d'un prince russe, ce ne sont que des bagatelles, mais des bagatelles fort chères. Il faut prendre dans sa caisse ou emprunter. Charles sent qu'il fait des sottises, mais il va toujours. Lorsqu'il est chez lui, la vue de sa femme et de sa fille le met mal à son aise.

« Tu ne m'embrasses plus lorsque tu sors? » lui dit Léonie. « — Tu ne me prends plus dans tes bras, » papa? » dit la petite Laure.

« — Ah! c'est que... je suis tellement occupé de » mes affaires. — Est-ce que tu ne nous aimes plus, » mon ami, » dit Léonie. « — Si... oh! je vous aime

» toujours... mais on m'attend et je n'ai pas le temps » de m'arrêter. »

Charles donne à la hâte un baiser à sa femme, à sa fille, et sort pour s'étourdir sur sa conduite. Malheureusement il y parvient très-vite. A peine est-il dehors qu'il oublie sa maison, son ménage, et ne pense plus qu'à se divertir, soit avec ses amis, soit avec sa maîtresse, et le lendemain il recommence, pour s'étourdir encore.

La santé de Léonie ne lui permet plus de travailler à son bureau ; effrayée du désordre de leurs affaires, elle n'a plus elle-même la force de s'en occuper. Elle parvient ainsi au terme de sa grossesse, et met au monde un fils; cet événement la comblerait de joie si son mari était là pour la partager. Mais le jour où Léonie devient mère, Charles est absent depuis le matin; on le fait en vain chercher dans les environs : c'est une étrangère qui reçoit son fils dans ses bras et lui donne le premier baiser.

La pauvre Léonie espère que le bonheur d'avoir un fils rendra son mari plus raisonnable; à chaque instant elle s'informe s'il est revenu. La journée s'écoule sans que Charles rentre ; ce n'est qu'après minuit qu'il revient chez lui, pâle et fatigué de ses excès. Il demeure tout surpris en voyant une garde qui lui présente un enfant nouveau-né.

« C'est un garçon, mon ami, » s'écrie Léonie qui a entendu son époux rentrer. « — Ah! c'est un » garçon!... Comment, tu es accouchée!... — Oui, » dans la journée... Oh! j'ai bien souffert... et tu » n'étais pas là!... — Si je l'avais su, je... — Oui,

» j'aime à penser que si tu l'avais su, tu serais re-
» venu au moins... Mais embrasse donc ton fils,
» est-ce que tu n'es pas content d'avoir un fils?

» — Oh! si fait... j'en suis bien content!... »
Charles prend l'enfant, l'examine, l'embrasse. La pauvre mère oublie alors ses souffrances de la journée.

« C'est un enfant superbe! » dit la garde.

« — Oui... je le trouve très-beau aussi... Et la
» nourrice? — On lui a écrit... elle sera ici demain...
» Un garçon... un garçon! ah! quel plaisir, Charles,
» je suis sûre qu'il te ressemblera!... — Il me res-
» semblera, dis-tu?... »

Charles baisse les yeux, il éprouve presque de la honte. Il se hâte de rendre l'enfant à la garde et dit à Léonie :

« Tu dois avoir grand besoin de repos. — Oh!
» oui... mais je ne pouvais pas m'endormir sans
» t'avoir vu embrasser ton fils. — Maintenant dors,
» repose-toi... il faudra garder le lit long-temps...
» te bien soigner... Oh! je ne veux pas que tu re-
» tournes au bureau avant six semaines d'ici. —
» Hélas!... et nos affaires sont bien embrouillées...
» Je ne suis plus au fait de rien... — Sois tran-
» quille... j'arrangerai tout cela, ne pense plus qu'à
» ta santé. »

Charles laisse sa femme, et se rend dans la chambre qu'on lui a préparée. Il fait des réflexions qui ne sont plus si gaies; enfin il se couche en disant : « Oh!
» quand une fois je me mettrai à la besogne... cela
» ira bien... »

Le lendemain il essaie de travailler, mais son esprit fatigué par ses excès n'est point apte aux calculs auxquels il faudrait qu'il se livrât. Son commis vient lui dire : « Monsieur, vous avez beaucoup à payer » pour la fin du mois, et vous n'avez pas de rentrées » à espérer.

» — C'est bon ! » dit Charles en jetant avec humeur les livres qui sont devant lui. « Tout cela me » casse la tête... Je vais trouver mes amis... Vous, » arrangez ces livres... c'est votre besogne. »

Pendant les premiers jours qui suivent la naissance de son fils, Charles dîne chez lui et rentre moins tard; mais l'enfant est parti avec la nourrice; sa femme, quoique faible, n'est point malade; Charles reprend sa vie accoutumée, sans faire attention aux instances de son commis, qui lui répète encore : « Monsieur... la fin du mois... songez à la fin du » mois. ».

Charles ne songe qu'à une partie dont Héléna lui a parlé. Sa jolie maîtresse, éprise subitement de la campagne, a loué une petite maison dans la vallée de Montmorency, elle exige que Charles vienne y passer deux jours avec elle.

« M'absenter deux jours de chez moi, c'est impos- » sible ! » dit Charles. « Impossible ! » répond Héléna en souriant; « je suis comme les grands hommes » je ne connais pas ce mot-là... — Mais chez moi... » — Vous trouverez mille prétextes... des affaires... » un recouvrement, que sais-je !... — Mais... — » Comment vous faites tout ce que vos amis veulent, » et vous me résisteriez à moi !... — C'est que je...

» — C'est assez ! je le veux ! Nous partons demain. » Je vous attends à deux heures, ou je ne vous revois » jamais. »

Le lendemain Charles tourne et retourne dans la chambre de sa femme. Il ne sait comment lui annoncer qu'il va être deux jours absent. Léonie, qui s'aperçoit de son embarras, entame elle-même l'entretien :

« Tu sembles inquiet... embarrassé, mon ami... » y a-t-il quelque chose de nouveau? — Non... c'est-» à-dire... tu sais qu'il nous faudrait des rentrées » d'argent... — Je ne suis plus au courant de nos » affaires, mais je sais qu'elles vont mal. — Il y a » quelqu'un qui m'offre de m'avancer des fonds... » cette personne est à... la campagne, et elle m'y a » donné rendez-vous aujourd'hui, elle m'a fait même » promettre que je passerai la journée avec elle... — » Ah ! M. Mongérand est sans doute de cette partie... » — Non ! oh ! je te jure qu'il n'en est pas... — Est-» ce loin d'ici?... — Oui... c'est à huit lieues envi-» ron... du côté de Meaux..... — C'est presqu'un » voyage !... Vous ne m'avez jamais quitté pour si » long-temps !... Mais vous reviendrez demain? — Je » l'espère... — Comment !... vous n'en êtes pas sûr? » — On pourrait vouloir me retenir... mais non, » non, je reviendrai demain.

» — Allez donc, » dit tristement Léonie en tendant la main à son époux, « allez, puisque c'est pour » nos intérêts... Je vous crois, Charles, vous ne » voudriez pas me tromper, n'est-ce pas?...

» — Oh ! quelle idée !... Adieu, ma chère amie...

» ne prends pas l'air... il faut avoir bien soin de toi.

» — Adieu, papa, » dit la petite Laure en tendant les bras à son père. « — Adieu, ma fille... adieu. — » Tu penseras à nous et tu me rapporteras quelque » chose, n'est-ce pas? — Oui... je te le promets. »

Charles s'est sauvé bien vite, comme ces enfans qui viennent de commettre une sottise, et qui craignent que leur précepteur ne s'en aperçoive. Une fois dehors, Charles ne pense plus qu'aux plaisirs qu'il va goûter en étant deux jours à la campagne avec Héléna. Celle-ci sourit en le voyant, elle lui tend la main en disant : « A la bonne heure! vous êtes char- » mant. »

On part. On arrive à la petite maison où la jolie femme veut respirer l'air des champs; mais on y est bientôt rejoint par plusieurs femmes galantes et leurs cavaliers auxquels Héléna a donné rendez-vous à sa campagne, parce qu'elle ne veut pas y vivre rien qu'avec Charles; Héléna est peu romanesque.

Le premier jour se passe en promenades, en courses à âne, à cheval, en folies de toute espèce; le second, on va visiter les sites curieux des environs, et on dîne sur l'herbe; le troisième, Charles veut revenir à Paris; mais c'est la fête à Montmorency, on dansera, et Héléna exige que son amant reste encore un jour pour la faire danser au bal. Charles ne peut refuser; au milieu des plaisirs qu'il goûte, à peine s'il a le temps de trouver un souvenir pour Paris et ceux qu'il y a laissés.

L'heure du bal est arrivée; Héléna est ravissante de toilette et de charmes, Charles est presque fier en

lui donnant le bras. Le bal est nombreux, et beaucoup de jeunes élégans de Paris sont venus s'y faire voir. On lorgne, on admire Héléna; Charles est son danseur, ses yeux brillent de plaisir. Mais tout en dansant une contredanse, il se trouve à portée d'entendre la conversation de deux jeunes gens qui se sont arrêtés derrière lui.

« Il est joli le bal.... — Oui, voilà de jolies fem-
» mes... — Je suis ici depuis hier... — Moi, je ne
» suis arrivé que ce soir... — Quelles nouvelles
» de Paris?... — Rien d'intéressant... Ah! la maison
» Darvillé a manqué. — Darvillé... je ne connais
» pas... Qu'est-ce que c'était? — Une maison de com-
» mission fort bonne autrefois, mais qui s'est perdue
» depuis quelque temps... Hier, nous avions sept
» mille francs à toucher chez elle... rien... on ne
» paie plus! et nous n'avons pas été les seuls... —
» Ah! diable... c'est désagréable... Viens donc par
» là... voilà une jolie paysanne. »

Les jeunes gens se sont éloignés. Charles est resté immobile, atterré, il n'ose ni se retourner, ni lever les yeux.

« Eh bien, mon ami, à quoi pensez-vous donc? » dit Héléna. « Chassez croisez... c'est à nous... — Ah!
» pardon... c'est que... — Allons donc... en avant
» deux maintenant...

» — Après tout, » se dit Charles, « ce n'est peut-
» être pas vrai... d'ailleurs, à mon arrivée, j'arran-
» gerai tout cela... »

Et l'époux de Léonie continue de danser avec sa maîtresse.

CHAPITRE XIV.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Héléna est restée à la campagne, où elle se plaît beaucoup. Charles revient seul à Paris, le lendemain du bal de Montmorency; il y a trois jours qu'il a quitté Léonie, et il avait promis de revenir dans les vingt-quatre heures. En approchant de sa demeure, il commence à penser que sa femme a pu être inquiète; il s'attend à être grondé, mais il se dit : « Je » ne lui répondrai pas... elle s'apaisera bien vite. » Elle n'est pas méchante, Léonie... Pourvu qu'elle » ne sache pas que nous n'avons point payé à la fin » du mois... cette diable de fin de mois! c'était » avant-hier... ça m'était tout-à-fait sorti de la » tête!... »

Charles rentre chez lui; tout y est morne, silencieux; son commis n'est point à son bureau, son magasin est fermé. Sa femme est seule avec sa fille;

Léonie verse des larmes; elle soutient avec sa main sa tête fatiguée, et le gonflement de ses yeux annonce que ses pleurs coulent depuis long-temps.

La petite Laure, assise sur un tabouret aux pieds de Léonie, ne se livre point à ses jeux accoutumés: on dirait qu'elle partage déjà la douleur de sa mère; elle a sans cesse les yeux sur elle, et semble avec instance la supplier de sourire.

Charles éprouve de l'émotion, des remords à ce tableau; il reste interdit devant sa femme et son enfant. Léonie l'a vu, et elle continue de pleurer, mais sans lui adresser un reproche, sans proférer une plainte. Ce silence fait plus d'effet sur Charles qu'une scène et des emportemens; il le rompt le premier :

« Pourquoi donc pleurer ainsi, Léonie? j'ai été » absent plus long-temps que je n'avais dit... c'est » vrai... mais on n'est pas toujours maître de soi... » Il me semble que je ne dois pas avoir besoin de » permission pour passer quelques jours à la cam- » pagne...

»—Non... vous êtes le maître d'abandonner votre » maison, votre femme, votre enfant... je sais que » je n'ai plus le pouvoir de vous retenir ici... Mais » l'honneur de votre nom... de cette maison que » mon oncle vous avait léguée... deviez-vous aussi » le perdre?... deviez-vous le sacrifier à vos plai- » sirs?... Est-ce donc là l'héritage que vous laisserez » à vos enfans?... Et votre fils!... pauvre petit!... » sa naissance fut marquée par mes larmes!... une » étrangère le reçut dans ses bras!... son père n'at-

» tendait pas avec impatience son premier cri!... et
» aujourd'hui il s'embarrasse peu du nom qu'il lui
» laissera!...

» — Ah! Léonie... finissons, de grace!... c'est
» fort ennuyeux tout cela!... Tiens, Laure... voilà
» des croquets et des sucres d'orge que je t'ai rap-
» portés... Vous mettez toujours les choses au pire...
» on n'a pas payé à la fin du mois les effets qui se
» sont présentés... mais on les paiera.

» — Vous rapportez de l'argent?... »

Charles se gratte l'oreille et se promène dans la chambre en balbutiant: « De l'argent... non... je
» n'en ai pas rapporté... Ah! tiens, Laure, voilà
» encore un pain d'épice que j'oubliais... Mais j'en
» aurai de l'argent, j'en trouverai, on m'en a pro-
» mis... d'ailleurs mes amis sont là, et vous avez vu
» que je puis compter sur eux.

» — Savez-vous bien tout ce que nous devons
» maintenant? — Ma foi non, je ne le sais pas au
» juste. — Je le sais, moi; car depuis hier je n'ai
» point quitté nos livres; j'ai tout compulsé, tout
» calculé... — Tu as eu tort!... je t'avais recom-
» mandé de te soigner... de ne point travailler... tu
» te rendras malade... Que diable! ta santé avant
» tout! je ne connais que ça!... — Ah! ce n'est que
» le repos de l'ame qui me la donnerait!... Eh bien!
» nous devons soixante-huit mille francs!... — Tant
» que ça? — Oui... car il s'est présenté une foule de
» gens auxquels, depuis trois mois, vous avez em-
» prunté et fait des billets... Qu'avez-vous donc fait
» de tout cet argent-là, mon ami?... — Je n'en sais

» rien... apparemment que j'en ai eu besoin... —
» Charles, répondez-moi franchement : vous savez
» que je suis indulgente, moi !... est-ce que vous
» jouez maintenant ?... — Si je joue ?... mais au
» billard... à l'écarté quelquefois... jamais de grosses
» sommes. — Vous n'allez point dans les maisons de
» jeu ?... — Non... oh ! fi donc !... ça ne m'amuserait
» pas !... — Enfin nous devons cette somme... Au-
» trefois, en la payant, il nous serait encore resté de
» l'aisance ; maintenant, en l'acquittant, il ne nous
» restera rien... Il faut payer cependant, il le faut,
» Charles, pour ne pas laisser à votre fils un nom
» déshonoré ! — Je paierai.... c'est bien mon inten-
» tion... ensuite, sois tranquille, je ferai des affai-
» res... de meilleures... je ne m'entendais pas trop
» à notre commerce... mais je serai plus heureux
» dans une autre partie. Je vais aller trouver mes
» amis, et... »

Charles se dispose à sortir, lorsque sa mère paraît ; il devine, à l'expression de sa physionomie, que madame Darvillé est instruite du dérangement de ses affaires :

« Restez, monsieur, il faut que je vous parle...
» devant votre femme, » dit la maman en prenant un siége. « J'ai appris des choses bien affreuses !...
» quoi ! vous avez manqué à vos engagemens, vous
» avez fait faillite : voilà ce qu'on s'est empressé de
» venir m'apprendre ; car il y a toujours des gens
» qui se hâtent pour nous percer le cœur ! Est-ce
» vrai, Charles ?... avez-vous en effet perdu votre
» maison !... — Ma mère... je dois, je l'avoue... mais

» je paierai... j'espère tout payer... — Vous espé-
» rez... ainsi on ne m'a pas trompée!... Pauvre
» M. Formerey!... que deviendra-t-il en apprenant
» cette nouvelle!... Et votre femme, vos enfans,
» quel sort leur réservez-vous?... Léonie... si douce...
» si sage... ah! votre conduite est affreuse, mon
» fils!... abandonner une femme si gentille, et aller
» publiquement avec une maîtresse!... oui, publi-
» quement; car je vous ai vu, moi, entrer au spec-
» tacle avec une grande blonde...

» — Grand Dieu! » s'écrie Léonie en écoutant avec anxiété les dernières paroles de madame Darvillé, « une maîtresse... une autre femme... il ne
» m'aime plus... ah! madame, il ne fallait donc pas
» me le dire!... »

Léonie pousse un profond gémissement, ses yeux se ferment, elle perd connaissance. Charles la porte sur son lit, en disant à sa mère :

« Dans quel état vous la mettez!... êtes-vous
» contente de la voir ainsi?—Comment!... elle igno-
» rait votre infidélité... malheureuse Léonie!... ah!
» si j'avais su cela!... mais ordinairement les femmes
» s'aperçoivent si bien quand leur mari les trompe!
» Donnez-lui de l'eau... vite... ce flacon... pauvre
» femme... mais ce ne sera rien... on ne meurt pas
» de cela!... et c'est bien heureux... Soignez-la...
» veillez-la... tâchez d'obtenir votre pardon... vous
» l'obtiendrez... elle est si bonne... Elle revient...
» je vous laisse... ma présence serait de trop en ce
» moment... Mais tenez, mon fils, prenez ceci...
» pour vous aider à sortir d'embarras. J'ai vendu

» mes rentes, voici les deux tiers de leur produit...
» je placerai le reste à fonds perdu, afin d'avoir en-
» core de quoi vivre... vous n'aurez plus à hériter
» à ma mort, mais aujourd'hui vous conserverez
» votre honneur, et cela vaut mieux que de la for-
» tune... J'ai joint à cette somme quelques écono-
» mies : tenez, prenez ce portefeuille, il contient
» trente-trois mille francs. — Ah, ma mère! que je
» suis touché... — C'est bien... occupez-vous de
» votre femme... de votre ménage... devenez sage;
» ce sera la meilleure manière de me remercier. »

Madame Darvillé s'est éloignée après avoir embrassé sa petite-fille. Charles donne des soins à sa femme? Laure appelle en pleurant sa mère et la supplie de rouvrir les yeux. Léonie revient à elle, mais c'est pour verser de nouvelles larmes, et elle détourne la tête, pour ne pas rencontrer les regards de son mari. Celui-ci, peu fait à de pareilles scènes, et ne sachant d'ailleurs comment s'excuser, prend son parti habituel, il s'en va, après avoir dit tout bas à sa fille : « Dis à ta mère que je vais revenir. »

Charles cherche Mongérand, il le rencontre sur le boulevart; en apercevant Charles, l'ancien hussard pousse une exclamation :

« D'où diable sors-tu?... depuis trois jours on
» ne t'a pas vu... — J'ai été à la campagne avec Hé-
» léna... — Peste! quel genre!... — Pendant que je
» m'amusais, les affaires allaient mal ici!... j'ai à
» payer... beaucoup... ma mère m'a bien donné
» quelque chose, mais cela ne suffit pas. As-tu de
» l'argent à me prêter? — Non, mon ami... je suis

» presqu'à sec... Tiens je pensais à me faire courtier » marron... c'est un état amusant... hein, qu'en » dis-tu ? — Je dis qu'avant peu il faudra aussi que » je fasse quelque chose. Diable !... il me faut de l'ar- » gent... Et ma femme qui vient d'apprendre que » j'ai été avec Héléna... ce sont des pleurs... des » sanglots !... je ne sais où me fourrer, moi. J'a- » voue que je n'aime pas à lui voir de la peine. — » Ta femme est assez enfant pour pleurer parce que » tu as des maîtresses !... ah ! par exemple ! je lui » croyais plus d'esprit que ça !... elle n'est donc pas » à la hauteur du siècle, ta femme? mais sois tran- » quille !... ça se calmera, elle s'y habituera ; dans » quelque temps ça ne lui fera plus rien du tout. » L'essentiel maintenant serait de t'avoir de l'ar- » gent... sacrebleu, si j'en avais !... — Oh ! je le sais » bien !... — Allons faire un tour au café... voir les » amis... tu trouveras peut-être ce qu'il te faut. »

Les amis du café, qui sont toujours là pour jouer au billard, ou déjeuner, ne sont plus aimables quand on leur emprunte de l'argent. Ces messieurs en ont pour s'amuser, mais jamais pour obliger. Le gros Vanflouck, qui se trouve alors au café, et qui a compris quel service Charles réclame de ses amis, avale de travers son absinthe en voulant finir plus vite son petit verre, et sort du café sans avoir eu l'air d'apercevoir Darvillé.

« Voilà l'anthropophage qui se sauve ! » dit Mongérand en voyant Vanflouck disparaître. « Je ne sais » pas si c'est toi ou moi qui lui fais peur, mais je ne » l'ai jamais vu quitter une table si lestement. —

» Oh! il n'aurait pu m'obliger... il se plaint toujours » des affaires. — C'est une manière adroite employée » par bien des gens pour qu'on ne leur emprunte » pas. — Eh! mais j'oubliais... oh! celui-là est en » état de me rendre service et il ne me refusera pas, » je vais aller chez lui. — Chez qui donc? — Chez » Rozat. — Rozat!... je ne l'ai pas rencontré une » seule fois depuis qu'il a enlevé Cendrillon... je crois » qu'il se cache quand il me voit : n'importe, s'il » t'oblige je lui pardonnerai volontiers le tour qu'il » nous a joué. »

Charles se rend sur-le-champ chez Rozat; le beau blond est chez lui, enveloppé dans sa robe de chambre de Perse, il parle à sa femme sur un ton très-animé, mais à l'arrivée de Charles on se tait.

« Bonjour, cher ami... c'est ce bon Darvillé!... il » y a long-temps que je ne l'ai vu... il est engraissé, » je crois... Minette ne trouves-tu pas que Darvillé » est engraissé?... »

Minette jette sur Charles un regard oblique, et répond sèchement : « Je trouve monsieur maigri au » contraire...

» — Maigri... ah! par exemple, ma bonne, tu » veux rire!... non certes, il n'est pas maigri.

» — Peu importe que je sois plus ou moins gras, » dit Charles, « ce n'est pas de cela qu'il s'agit; mon » cher Rozat, je viens vous demander un service... » — Un service!... oh! parlez, mon ami, je suis » tout à vous; de quoi s'agit-il? — De me prêter de » l'argent... le plus que vous pourrez, car j'ai beau- » coup à payer. »

Le nez de Rozat devient blanc, sa figure s'allonge, il rentre son menton dans sa cravate et tousse plusieurs fois, tandis que sa femme lève sur Charles des yeux qui semblent dire : « Il faut que vous soyez » bien hardi pour venir nous emprunter de l'ar- » gent! » Elle s'étonne que son mari n'ait pas encore répondu par un refus bien formel; mais Rozat veut ménager Charles, surtout devant sa femme; il craint que son ami de collége ne parle de madame Stéphano : après avoir encore toussé plusieurs fois, il se lève brusquement en disant à Charles : « Pas- » sons dans mon cabinet, nous y serons mieux pour » causer d'affaires, ici on fait trop de bruit.

» — Trop de bruit, » répond madame Rozat d'un air moqueur. « Oh! il est joli celui-là!... Auguste » est à l'école! C'est que vous avez apparemment » des mystères avec monsieur... ça m'est bien » égal! »

Rozat n'a pas eu l'air d'entendre sa femme. Charles le suit dans son cabinet. Arrivé là, Rozat ferme la porte, met le verrou, ferme la fenêtre, puis s'avance enfin vers Charles, auquel il presse fortement la main en murmurant d'une voix étouffée : « Mon » ami, j'étais bien aise que nous fussions seuls... je ne » pouvais pas vous répondre devant ma femme... » apprenez que j'ai fait des folies pour Héloïse... » vous savez... madame Stéphano, qui chante si bien : » *Voilà pourquoi on m'appelle...* — Oui, oui... je » sais! Parbleu c'est la cousine d'Héléna... — Juste- » ment, d'Héléna dont vous étiez amoureux, vous... » — Et qui m'adore depuis ce temps-là... — Vrai-

» ment... Enfin, mon ami, je me suis laissé aller à
» des cadeaux... à des fêtes. Bref, je suis en ce mo-
» ment très-obéré, et loin de pouvoir vous prêter,
» il faut que j'en trouve pour moi. Croyez que cela
» me désole de vous refuser... — Eh! mon cher,
» puisque vous ne le pouvez pas; je ne vous en veux
» nullement... et si j'en avais, je vous en offrirais
» bien vite...—Ce bon Darvillé!... Vos affaires sont
» donc dérangées?...—Un peu. —Je crois que vous
» avez aussi une femme bien coquette!... — Mais
» non... — Oh! si fait... elle est coquette... il lui
» faut des boucles d'oreilles en diamans... des cache-
» mires... —C'est-à-dire que c'est moi qui lui donne
» tout cela... — Il y a des femmes qui savent em-
» pêcher leur mari de faire de si folles dépenses pour
» elles... mais la vôtre au contraire... — Rozat, je
» suis bon enfant, très-bon enfant, mais je n'aime
» point qu'on dise du mal de ma femme, parce que
» je sais qu'elle ne le mérite pas .. — Mon ami, ce
» n'est pas du mal... je vous fais seulement obser-
» ver... — C'est bien, en voilà assez... Je puis avoir
» des faiblesses, faire des folies... des sottises même,
» mais dans le fond du cœur je sens mes torts...
» Malheureusement je n'ai jamais assez de force pour
» les réparer... ça viendra peut-être; du reste, j'aime
» ma femme, j'aime mes enfans, et ceux qui m'en
» diraient du mal auraient affaire à moi. — Mon
» Dieu! vous vous emportez... vous m'avez mal
» compris. —Vous ne pouvez pas me rendre ser-
» vice, tant pis; au revoir, Rozat. — Au plaisir de
» vous revoir, mon ami... Tenez, prenez par cet es-

» calier... vous ne rencontrerez pas ma femme... et » puis c'est plus court... »

Charles revient chez lui n'ayant rien à ajouter à la somme que lui a donnée sa mère, et craignant encore les pleurs de sa femme. Il la retrouve morne, silencieuse, mais s'efforçant de retenir ses larmes; il lui fait part des courses inutiles qu'il a faites pour trouver de l'argent, et lui remet le portefeuille de sa mère. En d'autres temps Léonie eût éprouvé de l'humiliation de la démarche de son mari près de Rozat; maintenant elle en écoute tranquillement le récit sans paraître affectée : c'est qu'un autre chagrin plus fort, plus aigu, remplit son cœur. C'est le privilége des grandes douleurs de ne plus laisser de place pour d'autres; une ame brisée dans ses plus tendres affections supporte avec un grand calme, avec une espèce d'indifférence toutes les autres peines que le sort lui envoie.

Léonie rappelle ses forces pour sortir de la situation où son époux l'a placée. Par ses soins, les créanciers sont convoqués, les dettes sont payées, mais il a fallu faire les plus grands sacrifices. Heureuse encore de conserver à son mari un nom sans tache, Léonie supporte avec courage cet événement. Il n'en a pas été de même de l'oncle Formerey; en apprenant que l'époux de sa nièce a suspendu ses paiemens, le vieux négociant a éprouvé une attaque de goutte dont il est mort en quelques heures.

Pendant que Léonie reçoit la lettre qui lui apprend la mort de son oncle, Charles reçoit un billet bien musqué d'Héléna : la jolie blonde lui mande qu'elle

vient de trouver un digne remplaçant à son prince russe, et l'avertit qu'elle ne peut plus avoir le plaisir de recevoir ses visites.

« Faites donc des folies pour ces femmes-là! » se dit Charles en chiffonnant le billet dans sa main; « au » bout du compte c'était une coquette!... et je ne » suis pas fâché d'en être débarrassé! ».

Charles tâche de se rapprocher de sa femme, de lui faire oublier ses fautes. Léonie reçoit avec douceur les caresses de son époux, et lui dit en lui tendant la main : « Je t'ai pardonné... pardonne-moi à » ton tour d'être encore triste... de ne pouvoir sur- » monter mon chagrin!... Je sais bien que j'ai tort, » que je suis une folle... qu'une femme ne peut pas » espérer que son mari lui sera toujours fidèle... » mais que veux-tu? j'avais rêvé cela!... et il m'en » coûte de me réveiller. »

On a quitté le logement qu'on occupait et qui tenait au magasin qu'on n'a plus. L'oncle Formerey a laissé une trentaine de mille francs, dont la moitié revient à Léonie; avec cela et les débris de ce qu'on avait, on peut pendant quelque temps attendre les événemens. Charles veut louer un bel appartement de quinze cents francs, Léonie a obtenu qu'on en prendrait un plus modeste et moins cher; Charles s'écrie en s'y installant : « Logeons-nous donc ici en » attendant mieux; mais je me flatte que nous quit- » terons bientôt cet appartement pour en prendre » un plus élégant! »

CHAPITRE XV.

UNE NOCE AUX VENDANGES DE BOURGOGNE.

« Ah! Rozat ne t'a point prêté parce qu'il s'est » endetté pour Héloïse! » dit Mongérand en se promenant un jour avec son ami le long du canal ; « vois- » tu, Charles, ça me fait l'effet d'une blague cette » réponse-là! — Pourquoi? — Parce que je sais que » Rozat n'a pas été long-temps dans les bonnes graces » d'Héloïse; mais j'éclaircirai cela... je parlerai à » Cendrillon la première fois que je la rencontrerai ; » elle m'a rendu ma bague, je ne lui en veux plus. » Mais, sacredié! si Rozat t'a menti!... je lui dirai » son fait... je ne suis pas querelleur, j'aime la paix, » mais je ne veux pas faire ma société d'un capon, » d'un égoïste qui ne ferait rien pour ses amis! Par » exemple, moi, je n'ai bientôt plus le sou, mais je » sais que lorsque je n'en aurai pas tu m'en prêteras. » — Tu l'as bien fait, toi!... Grace à l'héritage de

» l'oncle de ma femme et avec ce qui nous restait,
» nous avons du temps devant nous. — Oh! ne crois
» pas que je veuille vivre à tes crochets!... ce n'est
» pas mon genre!... j'ai des projets pour gagner de
» l'argent; j'ai envie de me mettre dans les vins ou
» dans les eaux-de-vie... je me connais assez à cette
» partie-là; et une fois que mon affaire sera lancée,
» je t'associerai à mon entreprise!... si ça te sourit
» cependant. — Mais oui... si l'on y gagne de l'ar-
» gent! — Pardieu! les vins, les eaux-de-vie, ça va
» toujours... Tiens, allons dîner aux Vendanges de
» Bourgogne, j'y ai donné rendez-vous à un cour-
» tier en vins qui doit m'apporter des échantillons,
» nous causerons de tout cela... — C'est que Léonie
» m'a fait promettre de rentrer de bonne heure. —
» Tu rentreras de bonne heure aussi... nous avons le
» temps! — C'est que ma petite fille a la coqueluche,
» et... — Ah! ah! ah! sacré chauffe-la-couche! va!
» ah! ah! ah!... il a peur de dîner en ville parce que
» sa fille a la coqueluche!... — Tu ne comprends
» pas, Mongérand, que ma femme s'inquiète tout
» de suite quand sa fille est malade, et elle désire que
» je sois là pour... — Pour donner des remèdes à la
» petite... hein? ah! ah! ah! Allons, viens donc,
» infirme! tu rapporteras des amandes à ta fille, ça
» lui vaudra mieux que de la tisane. »

Charles se laisse aller suivant sa coutume, et accompagne Mongérand aux Vendanges de Bourgogne. Ces messieurs se placent dans un cabinet qui est de plain-pied avec le jardin, et d'où l'on aperçoit le grand salon vitré, qui alors était en bas.

C'était un samedi, et ce jour-là il y a toujours au moins une noce chez chaque restaurateur qui a de grands salons. Le samedi est le jour de prédilection pour former le nœud conjugal, et on en devine facilement la raison : le marié, qui espère se fatiguer la première nuit de ses noces, est bien aise de ne point avoir à travailler le lendemain. Si c'est un commis de bureau, un commis-marchand, un boutiquier, un artisan, un ouvrier, etc., etc., il n'y a que le dimanche qui leur donne entière liberté; et voilà pourquoi c'est le samedi que l'on choisit de préférence pour se marier, et par conséquent c'est dans la nuit du samedi au dimanche qu'il doit se prendre et se perdre le plus de ce que vous savez bien; du moins j'aime à le croire!

Il y avait donc une noce aux Vendanges de Bourgogne, elle avait lieu dans le grand salon vitré donnant sur le jardin. (Le maître de l'établissement n'avait pas encore fait bâtir son restaurant à la moderne, comme nous le voyons aujourd'hui.) La noce n'empêchait nullement le service des cabinets, parce qu'il y a là un chef de maison qui s'y entend, et des garçons pour répondre à tout le monde; ce n'est pas comme chez ces petits traiteurs qui perdent la tête quand ils voient entrer trois sociétés.

Le courtier en vins ne tarde pas à rejoindre les deux amis : c'est un petit homme tout rond, tout rouge, tout bourgeonné, qui répète toujours deux fois la même chose, et se gratte continuellement ou le nez, ou l'oreille, ou la cuisse, ou la fesse, ce qui n'inspire pas de confiance dans son voisinage.

« Ah! voilà monsieur Boursinet, » s'écrie Mongérand en frappant dans la main du petit homme rouge; « c'est bien, il est exact!

» — Bonjour, messieurs!... je vous salue... j'ap-
» porte des échantillons... des échantillons! »

Et M. Boursinet sort de ses poches quatre demi-bouteilles qu'il pose sur la table.

« — C'est bon, monsieur Boursinet! nous goû-
» terons cela au dessert... il faut d'abord voir si le
» vin est bon ici et dîner!...

» — Il me semble » dit Boursinet en se grattant
» le nez, « qu'il vaudrait mieux goûter avant... goû-
» ter avant... — Et pourquoi cela? — Parce que
» quand nous aurons dîné et bu d'autres vins, vous
» sentirez moins la qualité... la qualité... — Laissez
» donc, vieux courtier! j'ai toujours le goût excel-
» lent, moi!... dînons d'abord... Oh! oh!... il paraît
» que nous entendrons la musique en dînant! il y a
» une noce là... nous pourrons sans doute voir la
» mariée!... — Est-elle jolie?... est-elle jolie?... —
» Est-ce que j'en sais rien! »

Ces messieurs se font servir un bon dîner; Mongérand a pour principe qu'il ne faut économiser que lorsqu'on ne peut plus faire autrement. On cause d'abord d'affaires; Boursinet tient à placer des vins, et il assure à Mongérand qu'il lui fera faire d'excellentes spéculations, parce qu'il peut avoir des marchandises au-dessous du cours.

Mongérand, tout en écoutant le courtier, regarde dans le jardin où vont se promener des gens de la noce, et se met à crier:

« Toutes ces femmes-là sont laides à faire peur; » quelle fichue noce est-ce que cela!... où a-t-on » pêché toutes ces péronnelles-là! c'est à qui sera la » plus vilaine!...

» — Mais il me semble, » dit M. Boursinet en se grattant la jambe, « que je viens d'en apercevoir » une qui n'est pas mal tournée... pas mal tournée...

» — Taisez-vous, vieux courtier; j'espère que vous » vous connaissez mieux en vins qu'en femmes, sans » quoi je n'achèterais pas vos liquides. Goûtons vos » échantillons... ce sont des vins fins, m'avez-vous » dit?

» — Oh! très-fins... très-fins... vieux cru... vieux » cru... — Comment avez-vous dit? — J'ai dit vieux » cru. — Ah! bon... j'avais entendu autre chose... » goûtons... Y es-tu, Charles... sacré Nicodème qui » ne voulait pas dîner avec des amis, parce que sa » fille a la coqueluche. — Tu vois bien que je suis » venu... — J'aurais voulu voir que tu ne vinsses » pas... je t'aurais joliment rossé... c'est-à-dire, non, » je ne t'aurais pas rossé, parce que je t'estime!... » Voyons ce vin... qu'est-ce que c'est que celui-là?... » — Du beaune première qualité... du beaune... » première... — Bien, j'entends... Il est fort bon, » n'est-ce pas, Charles? — Excellent. — Je pren- » drai votre beaune. — J'en ai six pièces à vous » céder... à vous céder... — Je les prends toutes les » six. Passons à un autre échantillon... ils sont bien » petits vos échantillons!... »

Les quatre demi-bouteilles sont vidées, Mongérand trouve les vins délicieux, il achète tout ce que

M. Boursinet lui propose; pendant qu'il est en train, il achèterait tout l'entrepôt. Ces messieurs, qui ont déjà bien dîné, se grisent avec les échantillons. Charles jure presque autant que son ami; M. Boursinet se gratte comme s'il voulait s'arracher le nez, et Mongérand, qui a toujours un œil sur le jardin, s'écrie à chaque femme de la noce qui vient de leur côté : « Fi! la vilaine!... voulez-vous aller vous » coucher! » Heureusement, les personnes auxquelles ce compliment s'adresse ne l'ont pas encore entendu, ou n'ont pas cru qu'il leur était adressé.

Mongérand veut du champagne pour s'achever; il demande au garçon qui les sert quelles sont les personnes qui se marient.

« Ma foi, je ne sais pas, monsieur... je crois » pourtant que c'est un marchand de volailles... — » Va lui dire de ma part que sa femme me rappelle » la chanson de la *Mère Camus*... Tiens, voilà » Boursinet mon courtier... qui est bien laid, eh » bien, je gage qu'avec un bonnet, il sera la plus » jolie femme de la noce d'en face...

» — Eh! mais, vous croyez rire, » dit Boursinet, « je me suis déguisé en femme plusieurs fois... plu- » sieurs fois.. — C'était donc pour faire peur aux » oiseaux... C'est égal, buvons... et me voilà com- » merçant dans le vin... — Oui, dans le vin... dans » le vin. — Ha çà, mon petit Boursinet, il n'y a plus » qu'une légère difficulté... c'est que je n'ai pas le » sou pour payer mes achats. — On s'arrangera... » on s'arrangera... — A la bonne heure. — Vous » donnerez de bons billets... de bons billets. — Oh!

» je veux bien... je vous en ferai tant que vous vou-
» drez ! — Endossés par un ami... un ami. — Il faut
» encore un ami?... eh bien ! voilà Charles, il en-
» dossera.

» — Oui ! certainement, » dit Charles, qui voit déjà double, « j'endosserai tout ce que tu voudras.
» — C'est bon... on s'informera... on s'informera...
» — Qu'est-ce que c'est qu'on s'informera !... ap-
» prends, vieux Boursinet, que notre signature vaut
» de l'or... je te conseille d'en avoir souvent d'aussi
» bonnes, ça te vaudra mieux que de gratter ton
» nez. — Ce n'est pas pour moi que je parle... je ne
» suis que courtier... que courtier... mais je pense
» que ça se fera... ça se fera. — Alors trinquons à la
» réussite de mon entreprise... je suis content d'être
» dans les vins, moi. »

Pendant que ces messieurs boivent leur champagne, la nuit est venue depuis long-temps et la noce a remplacé le festin par le bal ; on entend la musique, on aperçoit à travers les vitres les danseurs se trémousser. Tout à coup Mongérand frappe sur la table en disant :

« Je parie que je vais danser à la noce du mar-
» chand de mauviettes. — Et moi aussi ! » dit Charles... « — Je gage que non, » dit Boursinet, « vous
» n'êtes pas invités... pas invités. — Est-ce que nous
» avons besoin d'invitation... vous allez voir, vieux
» Boursinet. — Ah ! oui, en dehors... en dehors...
» je regarderai à travers les carreaux... les carreaux...
» — Et nous, Charles, en avant, la tête haute, l'air
» imposant et le jarret tendu. »

Mongérand et Charles sortent du cabinet, se donnant le bras pour avoir plus de tenue, et se soutenir mutuellement; ils se dirigent vers le salon où l'on danse, suivis de M. Boursinet, qui cependant se garde bien d'entrer.

La contre-danse venait de finir, les hommes faisaient les aimables, les galans; les femmes riaient, faisaient des agaceries à leurs danseurs, tout cela au milieu d'une poussière, d'une chaleur et d'une odeur de vin très-prononcée. C'est en ce moment que Mongérand et Charles entrent fièrement, bras dessus, bras dessous, le chapeau sur l'oreille, l'un pâle comme un mort, l'autre rouge comme une écrevisse, mais tous deux l'air très-impertinent; ils se mettent à arpenter le salon, en regardant les femmes sous le nez.

« Qui sont ces messieurs-là? » dit le marié à un cousin, « est-ce que ce sont des parens de ma femme? » — Attends, je vas demander au beau-père. »

Le beau-père déclare que ces messieurs lui sont inconnus; les parens, les amis, tous les convives de la noce se rapprochent en chuchotant; les femmes se questionnent aussi.

« Décidément, » dit le marié, « puisque ces mes-
» sieurs ne sont connus de personne, ce sont des
» étrangers... — Il a raison... — Il a raison. — Alors
» je crois qu'il faut leur demander pourquoi ils
» sont entrés ici, et les prier de sortir... — Oui...
» oui.

» — Je me charge de leur parler, mon gendre, »
dit le beau-père, qui a un faux-col bien empesé et

monté si haut que cela lui relève les deux oreilles, ce qui donne à sa physionomie quelque chose d'un bélier. « Ces messieurs m'ont l'air d'avoir un peu » bu... — Oui... oui, ils ont bu. — Il faut tâcher » de leur faire entendre raison avec douceur... — » S'ils n'entendent pas, nous les mettrons à la » porte. »

Le beau-père s'avance en relevant encore son col, au risque de se couper les oreilles. Il s'arrête devant Mongérand, qui pousse Charles, et ces deux messieurs se mettent à rire au nez du beau-père. Celui-ci, qui trouve déjà fort mauvais qu'on rie en le regardant, leur dit en parlant du nez :

« Messieurs, je suis le beau-père du marié; je » viens en son nom, et au nom de toute la société, » vous demander comme quoi vous êtes entrés ici, » qui est une noce particulière et bourgeoise.

» — Oh! oh! fameux, le beau-père!... il a l'air de » sortir d'un bocal de cornichons... Et ce col... » Charles... regarde-moi donc ce col... je crois qu'il » est en carton!... »

Et ces messieurs se mettent à rire de plus belle. Le beau-père se retourne alors vers son gendre et d'autres parens, qui s'avancent en s'écriant : « Ces » deux hommes-là sont soûls comme des grives... — » A la porte! à la porte!...» répètent tous les gens de la noce.

« — Qui est-ce qui a osé dire à la porte? » s'écrie Mongérand. « Quel est l'impertinent qui dit que » nous sommes des grives?... » s'écrie Charles.

« — Encore une fois, messieurs, » dit le marié,

» qu'êtes-vous venus faire ici?—Nous sommes venus
» pour danser... et nous danserons... mais pas avec
» vos femmes, elles sont trop laides... »

Et Mongérand veut faire une pirouette; en tournant, il envoie son pied sous les basques de l'habit noir du beau-père; c'est le signal de la bataille. Tous les hommes de la noce se jettent sur Charles et Mongérand : les coups de pieds, les coups de poings pleuvent sur les deux amis, qui en rendent bien quelques-uns, mais ne sont pas de force à lutter contre trente hommes qui tapent fort; ils vont être assommés, lorsque le maître de la maison arrive avec plusieurs de ses garçons. Il s'est informé du sujet de la dispute, et parvient, non sans peine, à percer la mêlée en disant aux gens de la noce : « Messieurs...
» cessez, de grace... vous voyez bien que ces mes-
» sieurs n'avaient pas leur raison... laissez-moi les
» emmener. »

Les parens et amis, satisfaits d'avoir bien battu les deux étrangers, ne demandent pas mieux que de se remettre à la danse, et consentent à laisser aller leurs adversaires; mais il n'en est pas de même de ceux-ci : furieux d'avoir été vaincus, ils veulent encore se battre. Mongérand a le nez en sang; Charles a les yeux presque sortis de la tête; il faut six garçons et le maître de la maison pour les arracher du salon. Enfin on y est parvenu, ils sont dans le jardin; le restaurateur fait garder la porte du salon, et engage les deux amis à s'en aller.

« M'en aller!... » s'écrie Mongérand, « m'en aller,
» après avoir été rossé par ces pékins-là... non, sa-

» crebleu! je ne m'en vais pas... je les attends ici...

» — Et moi je vais rentrer dans la noce par la » fenêtre! » s'écrie Charles en voulant s'élancer sur les vitraux; mais on parvient à le retenir.

« Messieurs, » reprend le restaurateur, « je ne » veux pas de scène chez moi... d'ailleurs que voulez-» vous faire contre toute une noce. — Si ce ne sont » pas des lâches, ils se battront l'un après l'autre. — » Mais c'est vous qui avez offensé le marié... le beau-» père... — Ça nous est égal!... — Messieurs, il faut » vous retirer. — Non!... je veux me battre. — Et » moi aussi... — Laissez donc cet homme se marier » tranquillement. — Il nous faut une satisfaction... » un rendez-vous... leur adresse enfin... — Leur » adresse... ah! c'est différent... attendez alors. »

Le traiteur parle bas à un de ses garçons, qui s'éloigne, et revient quelques minutes après avec un petit papier qu'il remet à son maître. Celui-ci le met dans la main de Mongérand en lui disant : « Tenez, » messieurs, voilà l'adresse du marié et du beau-» père, demain ils seront chez eux... maintenant, » ayez la complaisance de vous en aller. — Ah! bra-» vo!... à la bonne heure... ça peut aller comme ça, » dit Mongérand en mettant le chiffon de papier dans sa poche. « Qu'ils dansent ce soir, mais demain nous » recommencerons... — Oui, messieurs, demain!... » vous ferez ce que vous voudrez. Tenez, voici vos » chapeaux... bonsoir. — Eh ben... et où est donc » Boursinet... Boursinet!... — Ce monsieur est parti » depuis long-temps... — Comment! sans nous...

» Boursinet... Et notre carte?... — C'est payé, c'est » payé. Bonsoir, messieurs. »

Le restaurateur poussait toujours devant lui Mongérand et Charles. Ceux-ci sont ainsi parvenus jusque dans la rue; alors on referme sur eux la porte d'entrée du restaurant et on laisse les deux amis sur les bords du canal.

Charles et Mongérand sont quelques minutes à se reconnaître, ils se tâtent, se regardent, font quelques pas; Charles a un pan de son habit en lambeaux, sa cravate est arrachée, son visage meurtri; Mongérand est à peu près dans le même état, et de plus a son chapeau défoncé.

« Voilà une sacrée soirée! » dit Mongérand, en prenant Charles sous le bras, « mais ils nous revau- » dront ça... — Ah! je suis d'une colère d'avoir eu » le dessous!... — Veux-tu que nous retournions » les rosser tout de suite! — Ça va! »

Et les deux amis, rebroussant chemin, reviennent à la porte des Vendanges de Bourgogne, ils frappent, cognent, en disant : « Ouvrez-nous, nous » aimons mieux nous battre tout de suite!... ouvrez » ou sortez!... »

On les laisse cogner, on ne leur répond pas. Las de frapper inutilement, ces messieurs prennent leur parti, ils s'en vont, en disant : « Ça sera pour de- » main alors. »

Il est nuit. Ils marchent le long du canal, se tenant le bras, et s'efforçant de ne pas chanceler. Ils vont toujours, le grand air les étourdit encore davantage. Mongérand se croit sur les quais, et au lieu

de passer le pont qui les mènerait rue de Lancry, il s'arrête, en disant : « Un instant... nous irions au » faubourg Saint-Germain, et ce n'est pas notre » chemin. — Tu crois... comment nous sommes » donc perdus. — Eh non... laisse-toi guider... nous » allons enfiler la rue Saint-Denis... par file à » droite... » Ces messieurs remontent la rue des Récollets, en s'étonnant que les boutiques soient déjà fermées. Après avoir marché long-temps, ils arrivent à la barrière du Combat. Charles dit, en l'apercevant de loin : « C'est singulier... la porte » Saint-Denis me semble plus petite qu'à l'ordi- » naire!... — C'est que c'est la porte Saint-Martin, » apparemment. »

Ils s'arrêtent cependant, lorsqu'ils sont sous le réverbère de la barrière, et regardent au-dessus de leur tête.

« Mais que la peste m'étouffe!... Charles, ce n'est » ni la porte Saint-Martin, ni la porte Saint-Denis » ici. — Tu vois bien... c'est ta faute... — C'est la » faute à Boursinet... s'il nous avait attendus... est- » ce qu'il se serait perdu aussi... Eh ! Boursinet !

» — Où allons-nous par là, camarade? » demande Charles à un employé de l'octroi. « — Vous allez à » la Poudrette... — A la Poudrette!... c'est gentil... » Où diable sommes-nous donc? — A la barrière du » Combat. — Pas possible !... C'est ce maudit Bour- » sinet qui est cause de cela... Et pour aller rue » Poissonnière... — Descendez toujours jusqu'au ca- » nal, puis passez le pont. — Merci, l'ami... Viens, » Mongérand... — Ah! un instant!.. pendant que

» je suis sous une lumière, laisse-moi regarder l'a-
» dresse de nos hommes que nous devons rosser
» demain matin, car enfin il faudra nous rejoindre
» pour cela. »

Mongérand tire de sa poche le chiffon de papier qu'on lui a remis, il le tourne, le retourne en murmurant : « Quelle bêtise d'avoir écrit au crayon!..
» on ne peut presque plus lire... Ah! attends, m'y
» voilà... Pi... Piche... Pichardin... rue des Mau-
» vaises Paroles... Il n'y a pas de numéro... Appa-
» remment qu'ils sont connus... nous les trouverons
» d'ailleurs... — Est-ce que nous y allons ce soir?...
» — Non... nous allons rentrer sagement chez nous...
» mais demain, Charles, viens me prendre de grand
» matin, et nous irons réveiller MM. Pichardin père
» et gendre. »

Les deux amis se reprennent le bras, redescendent jusqu'au canal, se décident cette fois à passer le pont et arrivent au boulevart. Charles demeure rue Poissonnière, il est bientôt près de chez lui, et Mongérand ne le quitte, au coin du boulevart, qu'en lui répétant encore : « A demain matin... c'est
» une affaire d'honneur... Je compte sur toi. »

Charles promet et arrive à sa porte ; il semble que la vue de sa demeure le dégrise un peu ; il monte rapidement, rentre chez lui et se présente devant sa femme en affectant un air riant, pour qu'elle ne se doute de rien. Mais il n'a pas pris garde au désordre de sa toilette, et Léonie pousse un cri en l'apercevant.

« Ah, mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé?...

» — Moi!... mais rien... Qu'est-ce que tu as donc... » j'ai dîné avec Mongérand, voilà tout... — Oh! je » pense bien que vous étiez avec lui... Mais certai- » nement il vous est arrivé quelque chose... votre » habit est tout déchiré... — Bah!... tiens, je ne » m'en étais pas aperçu... je me serai accroché pro- » bablement... — Votre cravate est en lambeaux... » et votre figure... Ah! Charles! vous vous êtes » battu!... — C'est-à-dire, on nous a battus!... — » O mon Dieu! mon Dieu! qu'est-il donc encore » arrivé?...—Ne crie pas si fort! tu réveilles ta fille... » Bonsoir, Laure... A-t-elle toussé beaucoup ce » soir?... — Eh, que vous importe!... vous n'avez » pas pensé à nous!... — Oh, si! et la preuve c'est » que j'avais mis des biscuits de Reims dans ma po- » che... pour vous deux... Ah!... il paraît qu'ils » étaient dans la poche que j'ai perdue... — Char- » les, par grace, contez-moi ce qui vous est arrivé... » voyons, asseyez-vous... reposez-vous... Comme » vous voilà fait!... voulez-vous prendre quelque » chose... de l'eau sucrée... — Oui, je veux bien... » car je suis altéré. »

Léonie, qui s'aperçoit de l'état de son mari, s'occupe d'abord de sa santé et craint encore de le contrarier. Pendant que sa femme lui prépare de l'eau et du sucre, Charles va s'asseoir près du lit de sa fille, il embrasse la petite Laure, qui s'écrie : « Oh! » papa... tu sens... attends donc... comme quand ma » bonne fait de la matelote...—Tu trouves, ma fille... » je n'en ai pourtant pas mangé... — Papa, maman » a reçu des nouvelles de mon frère... il se porte

» bien... et il est très-joli. — Ah ! tant mieux, ma
» fille... Ah ! il est très-joli... Tu es un amour, toi...
» Qu'est-ce que tu veux que je t'achète demain ?...
» hein !...—Ce que tu voudras, papa... une poupée
» bien grande... — C'est bon, sois tranquille. »

Léonie revient, donne à son mari ce qu'il a demandé, puis lui prend les mains en lui disant : « Maintenant, Charles, dites-moi donc pourquoi
» vous vous êtes battu ? — Pourquoi... mais... c'est
» venu... Ah ! oui, je me rappelle... Il y avait une
» noce chez le traiteur où nous avons dîné... Mon-
» gérand et moi nous avons été pour voir danser...
» ces rustres ont voulu nous mettre à la porte... Tu
» sens bien que nous ne pouvions pas nous laisser
» mettre à la porte... Je ne sais pas ce que nous
» leur avons dit... mais ils sont tombés tous sur
» nous... tous !... c'est une infamie !... Nous som-
» mes partis... mais demain... oh ! demain, nous
» retrouverons le marié et son beau-père... Mongé-
» rand a leur adresse, j'irai le prendre, et...—Grand
» Dieu ! que dites-vous, Charles !... vous auriez le
» désir de vous battre encore demain !...— Certaine-
» ment... — Ah ! mon ami, vous ne pensez pas
» ce que vous dites là... vous n'avez point cette af-
» freuse idée... Vous battre... et que vous ont fait
» ces gens pour aller troubler leurs plaisirs ?... vous
» étiez... un peu étourdi ; Mongérand l'était beau-
» coup sans doute, qui vous dit que ce n'est pas
» vous qui aviez tort ?— C'est égal, ils nous ont bat-
» tus... et il y va de l'honneur d'en tirer raison. —
» De l'honneur !... Ah ! Charles, vous abusez de ce

» mot... votre honneur consistait à ne point aller
» chercher querelle à des gens qui sans doute ne
» vous disaient rien. Et quelles sont ces person-
» nes... contre qui vous voulez vous battre ?... vous
» ne les connaissez pas peut-être...—Non... mais...
» je crois que ce sont des marchands de volailles...
» — Et c'est contre de pareilles gens que vous vou-
» lez vous mesurer ?... — Ma femme, sachez qu'un
» homme en vaut un autre !... — Un homme en
» vaut un autre !... Oh ! non... cette maxime est
» fausse !... un fripon ne vaut point un honnête
» homme !... Un duelliste... un homme qui se fonde
» sur son adresse pour provoquer ses semblables,
» ne vaut point un bon père de famille, dont l'exi-
» stence assure celle de ses enfans. Charles... ne
» pensez plus à cette affaire... ceux qui vous ont
» maltraité l'ont déjà oubliée sans doute... Charles,
» vous ne vous battrez pas demain, n'est-ce pas ?...
» — Oh ! si... je le dois... Mongérand m'attendra
» de bonne heure... — Vous le devez... et si vous
» êtes tué, votre femme, vos enfants doivent donc
» mourir de douleur... Mon ami, je vous en prie
» à genoux... ne pensez plus à vous battre... Laure,
» prie aussi ton père !... supplie-le de ne point aller
» se battre demain. »

Léonie est tombée aux genoux de son mari, dont elle tient une main dans les siennes, et qu'elle baigne de ses larmes. La petite Laure s'assied sur son lit et dit, en joignant ses petites mains, comme lorsqu'elle fait sa prière du soir :

« Mon papa, je t'en prie, ne te bats pas de-

» main, tu vois bien que cela ferait de la peine à » maman. »

Charles est ému, il passe sa main sur ses yeux en disant : » Eh bien... demain nous verrons... laisse-» moi me coucher d'abord... Dors, ma fille. »

Léonie ne demande pas mieux que de voir son mari prendre du repos : il se met au lit, et bientôt ses paupières se ferment. Léonie se couche aussi, mais elle ne peut goûter un instant de sommeil ; la crainte que son mari ne se batte le lendemain la tient toute la nuit éveillée, elle prie le Ciel pour que Charles dorme tard, afin que l'heure de son rendez-vous soit passée. Dès que le jour reparaît, elle se lève bien doucement, tire avec soin les rideaux, et va défendre à sa bonne d'entrer, afin qu'on ne fasse aucun bruit dans sa chambre ; puis elle s'assied dans un coin, attentive, ne bougeant pas, frémissant au moindre mouvement de son mari, regardant sa pendule et respirant plus à l'aise à mesure que l'heure s'avance. Le Ciel a pitié de sa peine ; Charles ne se réveille qu'à neuf heures passées. Il cherche à rappeler ses idées, regarde dans la chambre, et tout à coup s'écrie : « Ah, mon Dieu !... ce matin... Mongérand m'at-» tendait... Quelle heure est-il donc ? — Dix heures » et demie, » répond Léonie en se plaçant devant la pendule. « — Si tard !... il se pourrait... com-» ment... »

Léonie prend sa fille dans son lit, et court la porter à son mari en lui disant : « Mon ami, embrasse » ta fille... tiens... mets-la près de toi... est-ce que » tu ne l'aimes plus ?... »

Charles embrasse sa fille et sa femme. En ce moment on sonne avec violence ; Léonie devient pâle et tremblante, Charles écoute et attend : Mongérand paraît... Léonie se sent mourir.

« Pas plus de Pichardin que de pantoufles ! » s'écrie Mongérand en entrant. « J'ai fait en vain » toute la rue des Mauvaises-Paroles... c'est une fausse » adresse qu'ils nous ont donnée !... ces gredins-là, » ça ne sait se battre qu'à coups de poings !.. Je suis » allé alors chez le traiteur demander une explica- » tion... il m'a assuré qu'il ne les connaissait pas plus » que nous, et ne devait pas les revoir. D'après » cela, tu as aussi bien fait de te dorloter dans ton lit.

» — O mon Dieu ! je te remercie ! » dit Léonie, « mon mari ne se battra pas !.. — Non, ma petite » dame, non... D'ailleurs soyez tranquille !.. quand » Charles est avec moi, vous devez toujours être » en repos... je ne suis pas querelleur... j'aime la » paix !... — Pouvez-vous dire cela, monsieur !... » lorsque c'est vous qui, ce matin, aviez pris ren- » dez-vous avec mon mari pour donner suite à » cette malheureuse affaire !.. — Écoutez donc, il » y a des cas exceptionnels !.. j'ai eu un chapeau de » défoncé, moi !... et si je retrouve jamais le beau- » père ou le gendre... mais suffit !.. ne parlons plus » de ça. Charles, je viens te chercher pour aller chez » Boursinet. Il s'agit d'une bonne affaire, madame » Darvillé ; je me mets dans le vin, dans l'eau-de- » vie... Charles s'y mettra avec moi... nous gagne- » rons de l'argent comme des marchands de bœufs.

»—Oui, » dit Charles ; « et peut-être dans peu de

» temps pourrai-je prendre cabriolet... Hein... que » dirais-tu de cela, Léonie?

» — Rien, mon ami; je n'ai pas d'autre ambition » que de pouvoir bien élever, bien établir mes en- » fans. — Eh bien! moi, j'en ai de l'ambition!... » je veux que tu sois mise avec la dernière élégance... » Depuis quelque temps tu négliges trop ta parure... » — Pourvu que je te plaise, » répond Léonie en soupirant, « est-ce que cela ne suffit pas? — Oui, » mais je veux aussi que tu brilles... que l'on dise en » te regardant : Voilà une dame mise dans le » dernier goût.

» — Il a raison, » dit Mongérand; « quand on a » une femme douce, une femme qui ne crie pas, qui » nous laisse faire nos volontés, on ne doit rien lui » refuser... Ah! si j'avais eu une femme douce, moi, » je l'aurais assommée de cadeaux!... »

Charles s'est habillé; il se dispose à suivre son ami... Au moment où ils vont sortir, Léonie court après eux et dit à Mongérand en frémissant encore : « Vous ne le menez pas se battre, n'est-ce pas?...

» — Mais non, ma petite dame!.. soyez calme... » c'est fini!.. seulement si nous rencontrons la noce, » nous lui donnerons du pied au derrière, voilà tout... » — Ah! monsieur!... — Ne crains rien, » dit » Charles, nous ne la rencontrerons pas. »

Mongérand est décidé à entreprendre le commerce de vins, parce qu'il se croit connaisseur dans cette partie, et que se trouvant à son dernier écu il sent la nécessité d'en avoir d'autres. Le courtier Boursinet lui fait livrer pour dix mille francs de

marchandises contre des effets endossés par Charles; on a confiance dans la signature de Darvillé, parce qu'on sait qu'il a encore des ressources, et qu'avant de se retirer du commerce il a payé tout ce qu'il devait.

Charles doit avoir une part dans les bénéfices de son ami; en attendant que ces bénéfices arrivent, il achète à sa femme des robes nouvelles, à sa fille les jouets les plus beaux, sans vouloir écouter les représentations de Léonie, qui ne croit pas Mongérand capable de conduire sagement aucune entreprise. En effet, après avoir encore emprunté de l'argent à Charles pour louer un magasin et y mettre ses vins, Mongérand commence par en placer plusieurs pièces dont il mange le produit, ensuite il vend à des amis de café qui ne le paient point et mène toutes ses connaissances à son magasin, où, pour s'assurer si les marchandises ne se détériorent pas, le nouveau commerçant et ses amis se grisent depuis le matin jusqu'au soir.

L'échéance des effets arrive; Mongérand ne peut pas payer, c'est sur Charles qu'on revient.

« Vous avez donc répondu pour Mongérand? » dit Léonie en voyant sont mari payer deux mille francs sur des lettres de change de son ami. « — Ne » le devais-je pas?... ne m'a-t-il pas prêté autrefois, » lui, et sans vouloir même de billet?... — Oui, je me » rappelle qu'il vous a rendu ce service, et toute la » peine que cela me fit alors. Au moins ces deux effets » sont-ils les seuls que vous ayez signés?

» — Il y en a encore cinq... ou six... mais Mon-

» gérand paiera les autres... oh ! je suis tranquille !...
» — Charles, il me semble que l'on se doit plutôt à
» ses enfans qu'à ses amis ; vous auriez dû y penser
» avant d'endosser ces lettres de change. — Je te
» dis qu'il me remboursera. »

Mais les autres effets sont encore présentés à Charles, car Mongérand ne paie pas, et n'a point de quoi rembourser ; ainsi en huit mois de temps Charles paie dix mille francs pour celui dont il a répondu, sans compter l'argent qu'il lui a avancé pour un magasin.

« J'ai donné congé de ce logement, » dit un matin Léonie à son mari. « — Pourquoi donc cela?...
» il ne nous reste plus qu'un millier d'écus ; avec
» cela, quand on n'a aucun emploi... qu'on ne sait pas
» même être sage dans ses dépenses, pensez-vous
» que l'on doive aller loin ?.. Nous ne pouvons plus
» garder un logement de sept cents francs... j'en ai
» loué un de cent écus... c'est beaucoup encore !...
» puissions-nous y rester long-temps !.. — Ah !
» Léonie... quelle idée !... cette entreprise de vins a
» mal tourné, mais Mongérand me remboursera un
» jour ce qu'il me doit, c'est un garçon d'honneur !
» — Je ne sais où est l'honneur de ces gens qui em-
» pruntent en sachant qu'ils n'auront pas la possibi-
» lité de rendre, et qui ne se privent d'aucune des
» jouissances de la vie, tandis que ceux qui ont ré-
» pondu pour eux se privent de tout pour payer :
» Mongérand ne vous rendra rien ; votre mère ne
» peut plus venir à votre secours, à peine s'il
» lui reste de quoi vivre honorablement. Je vais

» renvoyer ma domestique... nous ne pouvons plus
» en avoir... je tâcherai de trouver de la brode-
» rie... de l'ouvrage en linge... je travaillerai !
» — Toi, travailler pour le monde !... ah ! je ne le
» souffrirai pas !... — Mais je souffrirais bien plus,
» moi, si mes enfans manquaient de quelque chose !...
» — Que leur a-t-il manqué jusqu'à présent ? —
» Rien, mais l'avenir m'alarme !... N'ai-je donc point
» sujet de trembler ?... — Non... non !... rassure-toi,
» tout ira mieux que tu ne penses !... j'ai rencontré
» Rozat hier, il s'est excusé de ne pas nous avoir vus
» depuis long-temps, sur des affaires de famille...
» mais il m'a dit qu'il viendrait, qu'il aurait quel-
» que chose d'avantageux à me proposer. — Si c'est
» là-dessus que vous comptez, Charles, je vous plains,
» et cela ne doit pas nous empêcher de déménager. »

C'est au Marais, cette fois, que Léonie a loué un modeste appartement, qui, quoique petit, est agréable et proprement décoré. Cependant Charles fait la grimace, comme lorsqu'il est entré dans celui qu'il est forcé de quitter, et il dit encore : « Je me flatte
» que nous ne resterons pas long-temps ici ! »

CHAPITRE XVI.

UNE VENGEANCE DE MONGÉRAND.

Léonie a fait revenir son fils de nourrice; le petit Félix n'a que dix-sept mois, mais Léonie trouve de l'économie et du plaisir à l'avoir avec elle. Tout son temps se partage entre les soins de son ménage, de ses enfans, et la broderie qu'elle fait pour une lingère. Lorsqu'elle travaille entre ses deux enfans, elle ne se trouve pas malheureuse; une parole de sa fille, un regard de son fils lui font oublier les folies de son mari et la situation précaire à laquelle il l'a réduite.

Quand il est chez lui, Charles ne prend pas aussi bien son parti; en voyant sa femme travailler, il s'écrie un matin : « Ça me désole de te voir faire de » l'ouvrage pour d'autres!... tu devrais être riche!... » heureuse!...—Mon ami, je ne me plains pas, sur- » tout quand tu restes avec nous.—Oui, mais moi,

» je ne peux pas voir ça tranquillement... ça me fait
» mal!... Et dire que c'est ma faute!.. c'est-à-dire
» la faute des événemens... car j'ai toujours eu l'in-
» tention de faire de bonnes affaires!... Ma mère est
» fâchée contre moi!... je n'ose plus aller chez elle...
» — Tu as tort, Charles, il faut y aller, non pas
» pour lui demander rien, mais pour t'excuser...—
» Oui... il faudra que je m'y décide!... Depuis
» quinze jours, je ne sais pas ce que Mongérand est
» devenu!... il pense sans doute que je suis fâché à
» cause de cet argent que j'ai payé pour lui, et il
» m'évite!... il a tort! je ne suis pas homme à lui
» faire des reproches... il n'a pas réussi, c'est un
» malheur!... — Si tu pouvais ne plus le rencontrer,
» je regarderais encore cette perte comme un bon-
» heur! — Et ce Rozat qui devait venir me voir!...
» — Tout ce que je désire, c'est qu'il ne vienne
» pas!... cet homme n'a jamais été ton ami... —
» Pourquoi dis-tu cela?... tu ne peux pas répondre...
» c'est de la prévention, et voilà tout! — Mais,
» Charles, qu'as-tu besoin de ces gens-là!... la so-
» ciété de ta femme, de tes enfans ne te suffit donc
» pas? vois ton fils!... qui te ressemble tant!... qui
» balbutie quelques mots!... ta petite Laure, qui a
» quatre ans et demi, et qui est déjà raisonnable,
» prévenante, qui voudrait aider, servir sa
» mère!...

»—Tiens, papa! » dit la petite fille en montrant à son père ce qu'elle fait. « Vois-tu... j'apprends à
» ourler... maman dit que ce n'est pas mal!...

»—Oui... c'est très-bien, » répond Charles en em-

brassant sa fille; puis il fait un ou deux tours dans la chambre, et se met contre la fenêtre pour dissimuler les bâillemens qui lui échappent. « Quoique » ce logement n'ait plus l'élégance de ceux que nous » avons occupés, » dit Léonie, « je m'y accoutume- » rais bien vite, Charles, si tu semblais t'y plaire » avec nous! — Est-ce que je t'ai dit que je ne m'y » plaisais pas!... mais je sors... parce qu'enfin il » faut bien se remuer... tâcher de faire quelque » chose... et puis cela m'affecte de te voir travail- » ler!... cela me fait de la peine!... j'ai besoin de » me distraire un peu. »

Mais le chagrin de Charles n'est jamais de longue durée; une fois passé le seuil de sa demeure, les souvenirs se dissipent, et s'il rencontre quelqu'un qui lui propose une partie de plaisir, il l'accepte et en devient le plus joyeux convive; en le voyant jouer, chanter, rire et boire, personne ne se douterait qu'il a dissipé tout ce qu'il possédait, et que sa femme travaille pour que ses enfans ne manquent de rien. Et cependant les hommes comme Charles ne sont pas rares, on en rencontre souvent chez les restaurateurs, dans les cafés; ces gens-là ne font rien que flâner, s'amuser ou se régaler; chez eux, on travaille, on gèle, et quelquefois on n'a pas de pain.

Mongérand avait bu avec ses amis le restant de ses marchandises; l'ancien hussard, en prenant l'habitude de se griser, devenait chaque jour plus tapageur, plus grossier; il perdait le peu de bonnes manières qu'il avait encore en sortant du régiment; ce n'était plus le ton brusque et tranchant qu'on

pardonne dans un soldat, c'étaient les façons canailles, les manières effrontées de ces hommes qui se mettent au-dessus de toutes les convenances, de toutes les bienséances, et qui se croient en droit de rire au nez des personnes qui respectent encore tout cela.

Un jour, après avoir avalé coup sur coup trois petits verres d'eau-de-vie dans un cabaret, Mongérand se frappe le front, enfonce sur ses yeux un chapeau dont les bords sont tout cassés, et se rend chez le courtier Boursinet, qu'il trouve en train de faire des échantillons.

« Boursinet, mon ami, » dit Mongérand en commençant par s'emparer d'une demi-bouteille qu'il vide d'un trait, « je n'ai plus le sou... je suis à sec... » — Et mon échantillon... échantillon?... — Il n'est » pas question de ton échantillon... écoute-moi. » — C'était du malaga... malaga... — Il sentait le » caramel en diable... Écoute, petit courtier, je ne » sais pas comment ça c'est fait, mais mes marchan- » dises ont fichu le camp, et il ne m'est resté aucun » bénéfice... — C'était du malaga... du malaga, » dit tristement Boursinet en se grattant le menton. « — Ah! sacrebleu, veux-tu m'écouter... il faut me » faire avoir d'autres vins; car c'est Charles qui a » payé ceux-là, et je veux le rembourser avec les bé- » néfices que je ferai avec les autres. — C'est très- » facile, mais... il faudra une caution... une caution. » — Comment, vieux radoteur!... il te faut encore » une caution... est-ce que je n'ai pas bien payé mes » premiers effets. — Pas vous... pas vous... — Moi » ou un autre, l'important c'est qu'on les ait

» payés, et si Charles endossait encore pour moi?...
» — On n'en voudrait plus, il a déménagé... déménagé... il est gêné, il a vendu une partie de ses
» meubles... — Qu'est-ce que ça prouve?... C'est
» qu'il en avait trop apparemment!... Oh! attends!
» j'ai mon homme; si celui-là ne me cautionne pas,
» je le casse en deux. C'est un gaillard qui est riche,
» et tu pourras t'informer. Attends que j'avale encore un échantillon de ton caramel, et je vais voir
» si Beau-Blond est digne d'être mon ami... D'ailleurs, il y a long-temps que j'ai une explication à
» lui demander, je mêlerai tout ça ensemble. »

Mongérand fait disparaître une autre demi-bouteille, donne un coup sur la forme de son chapeau, et s'en va laissant Boursinet s'arracher le nez de désespoir.

C'est chez Rozat que se rend Mongérand; il a bientôt arpenté le chemin, il monte l'escalier sans répondre au portier qui lui demande où il va. Il trouve M. Auguste qui descend à cheval la rampe de l'escalier. Il lui donne une claque sur le derrière qui fait beugler l'enfant pendant une heure; puis, la porte du carré étant ouverte, il entre chez Rozat, traverse l'antichambre, la salle à manger; le bruit de deux personnes qui se disputent lui indique qu'il y a du monde dans le salon, il a reconnu la voix de monsieur et de madame, il s'arrête et écoute avant d'ouvrir la porte.

« Je ne veux plus supporter tout cela... me refuser
» même le nécessaire!... il faut que ça finisse... — Je
» ne paierai pas vos mémoires de chiffons... un cha-

» peau de quarante francs, c'est indigne! Laissez-
» moi en repos, madame, ne me mettez pas en fu-
» reur... — Je me moque bien de vos fureurs!... si
» vous me touchez, je crie à la garde!... »

« Eh ben! qu'est-ce qu'il y a donc?... est-ce que
» les tourtereaux sont devenus des émouchets? »
dit Mongérand en ouvrant tout à coup la porte du salon où madame Rozat se promenait les yeux enflammés, les cheveux épars, tandis que son mari tortillait avec colère dans ses mains un chiffon de papier.

A la vue de Mongérand, madame Rozat va se jeter avec humeur dans une bergère, placée au fond de la chambre. Rozat fourre le papier dans sa poche, et tâche de se faire une physionomie riante.

« Ah! c'est toi, Mongérand...—Oui, c'est moi...
» à qui diable en aviez-vous donc tous les deux?...—
» Oh!... ce n'est rien... c'est que nous répétions
» avec Minette un proverbe... une petite comédie
» que nous devons jouer en société... — Ah! vous
» répétiez une pièce... c'était probablement le *Mé-*
» *nage du Savetier*, d'après ce que j'ai entendu. —
» Oui, » dit madame Rozat avec ironie, « c'est jus-
» tement cela que nous jouons tous les jours!.. —
» Mon cher Mongérand, si tu n'as rien de bien im-
» portant à me dire... je t'avoue que dans ce mo-
» ment je suis un peu pressé... j'ai beaucoup affaire,
» et... »

Avant de répondre, Mongérand s'étale dans un fauteuil, ôte son cigare de sa bouche, crache sur le tapis et croise l'une sur l'autre ses bottes crottées. Rozat, qui est resté debout devant lui, semble fort

mécontent de ces apprêts qui n'annoncent pas l'intention de s'en aller promptement.

« Mon cher Rozat, » dit Mongérand en remettant dans sa bouche le petit bout de son cigare, « il » faudra bien que tu aies le temps de m'entendre... » on doit toujours avoir le temps d'écouter ses amis.. » D'ailleurs il s'agit d'une affaire majeure...

» — Eh bien, suis-moi... passons dans mon ca- » binet, » répond Rozat d'un air inquiet.

« — Non, c'est inutile... nous sommes très-bien ici » pour causer... Ta femme ne me gêne pas du tout... » au contraire... je suis bien aise qu'elle soit là... » j'aime les dames, moi. — Mais je... — Assieds-toi » donc, je t'en prie... Tu ne veux pas t'asseoir, » comme tu voudras!... Voici mon affaire : je fais » le commerce de vins maintenant... je n'y ai pas » encore beaucoup gagné, mais ça viendra... Char- » les a endossé les premières lettres de change que » j'avais faites en payement de mes marchandises... » il a même payé... c'est très-bien, c'est un bon » enfant, Charles... il a mon estime. Aujourd'hui » il me faut d'autres marchandises... et un autre » endosseur. Tu m'as offert plusieurs fois tes servi- » ces, je viens les réclamer; je vais faire pour une » dizaine de mille francs d'effets que tu auras la » complaisance d'endosser.. c'est dit, n'est-ce pas?.. » Vous êtes bien enrhumée, madame? — Non, mon- » sieur... mais c'est une envie de rire qui vient de » me prendre. — Oh! riez... ne vous gênez pas... » j'aime à rire aussi, moi. Eh ben, Rozat... tu res- » tes comme un therme... est-ce que tu ne m'as pas » compris?...

» — Si fait... oh ! j'ai très-bien compris... Mais, » mon cher Mongérand, tu ne sais donc pas ce que » c'est que de répondre pour quelqu'un ?... — C'est » payer pour les personnes quand elles ne répon- » dent pas à l'appel... — Justement !... et avec quoi » espères-tu payer, toi ? — Cette bonne farce ! si » j'avais des valeurs, je n'aurais pas besoin de ré- » pondant. — Et moi, je ne réponds que pour ceux » qui paient. — Ah ! tu t'exposes comme ça... — » Mes moyens ne me permettent pas de payer pour » les autres... D'ailleurs, dans la vie il ne faut ré- » pondre de personne... — C'est très-joli ta phrase ; » alors, je vais te faire une autre proposition : ne » réponds pas pour moi, mais prête-moi la somme » qu'il me faut... ça m'arrangera tout de même. — Si » je pouvais prêter, je pourrais répondre... mais » cela m'est impossible. — Vraiment !... Chena- » pand !... — Mongérand !.. qu'est-ce que ça signi- » fie... ce ton... — C'est le mien... je ne le changerai » pas pour toi : est-ce que tu crois, grand bouclé, » que je me paierai des raisons que tu as données à » Charles, quand il est venu te demander un service. » Mongérand, tu as tort, si tu crois que c'est mau- » vaise volonté... demande plutôt à Minette ; elle te » dira que nous sommes très-gênés en ce moment. » — Il n'est pas question de Minette... c'est de Cen- » drillon, que je vais te parler, moi... ou de ma- » dame Stéphano, si tu aimes mieux. »

Rozat devient pâle, tremblant, tandis que sa femme s'écrie : « Cendrillon !.. madame Stéphano !.. » qu'est-ce que c'est que ces femmes-là ? — C'est une » seule et même particulière, une brunette, haute

» en couleurs, et pourvue de formes très-prononcées... Nous avons fait avec elle un certain petit » dîner... qui n'était pas piqué des vers !

»—Ah ! quelle horreur !... quelle infamie !... monsieur mène dîner des femmes, et il refuse de payer » le mémoire de ma marchande de modes !

»—Mongérand, ce que vous faites est bien sournois ! » dit Rozat, en se promenant dans le salon avec colère. « Au reste, si j'ai dîné avec deux dames... c'est vous qui les aviez amenées... je ne les » connaissais pas...

» — Oui, mais c'est toi qui les as reconduites, » Benjamin !... tu as eu si peur que Cendrillon ne » t'échappât que tu l'as enlevée avec sa cousine » avant la fin du repas... Ah ! mille escadrons ! c'est » qu'il fallait voir, ce jour-là, robinet d'eau tiède ! » il était terriblement échauffé !...

»— Ah, quel monstre d'homme ! et moi, on refusera de me mener au spectacle ! on me fera aller à » pied quand il pleut !...»

« — Mongérand, finissons, je vous en prie... ou » je... — Du tout, c'est que je ne veux pas finir, » moi. Ah ! tu crois qu'on m'enlèvera mes dîneuses » au dessert, et que ça me fera l'effet d'une pluie » de feu !... Si tu avais obligé Charles, je t'aurais » pardonné ; mais tu lui as débité mille mensonges, » tu as osé lui dire que ta passion pour Cendrillon t'avait endetté... que tu avais fait des folies pour elle !... » Mais j'ai vu Héloïse, je sais ce qui en est !... Tu ne » l'as menée que deux fois au spectacle, et tu l'as » conduite au cintre, parce que c'est moins cher

» qu'aux baignoires. — Au cintre !... » s'écrie madame Rozat. « Ah ! monsieur, vous allez avec des » femmes dans les petites loges du cintre... quelle » indécence !... — En fait de cadeaux, tu ne lui » as donné qu'un méchant flacon en opale, et dont » la garniture est toute dédorée. — Un flacon en » opale !... » reprend madame Rozat, « mais c'est le » mien alors... je suis sûre que c'est le mien... il a » disparu d'ici, et monsieur a prétendu que Gu- » guste l'avait perdu en jouant !... Me dépouiller » pour faire des cadeaux à ses maîtresses ! .. c'est » ignoble !

» — Madame, vous ne savez ce que vous dites ! » s'écrie Rozat, qui tremble de colère. « Je ne vous ai » rien pris !. . Et vous, monsieur, sortez de chez » moi... et n'ayez pas l'audace d'y revenir jamais !

» — Ah ! écoute, cher amour, ne faisons pas le » méchant, sinon je brise tout ici. Je veux bien » m'en aller, parce que j'ai dit ce que j'avais à dire; » mais ne te trouve pas désormais sur ma voie pu- » blique, sinon, je pourrais bien ne pas m'en tenir à » des paroles avec toi... Tu m'entends... je suis très- » doux, j'aime la paix; mais je prends mal les plai- » santeries... Adieu, Rozat. Madame, je vous offre » mes hommages... Maintenant, tourtereaux, vous » pouvez reprendre votre scène du *Ménage du Sa-* » *vetier.* »

Mongérand s'éloigne en disant ces mots, laissant Rozat au moment où, dans sa colère, il brisait une tasse de porcelaine, tandis que sa femme mettait son mouchoir en lambeaux.

CHAPITRE XVII.

CE QU'ELLE CRAIGNAIT.

L'espoir de Léonie est encore trompé : elle se flattait que Mongérand n'oserait plus se présenter chez son mari après avoir presque achevé sa ruine; mais un matin, l'ami de collége entre dans leur petit logement d'un air aussi gai, aussi délibéré, qu'avant l'affaire des lettres de change. La jeune femme baisse les yeux en tâchant de cacher le chagrin que lui fait éprouver cette visite. Charles tend la main à celui qui vient d'entrer.

« Me voilà, mes enfans... il y a long-temps que » vous ne m'avez vu; que voulez-vous? les affaires... » Ah! sacredié! je n'en puis plus... j'ai monté vite... » Je ne pouvais pas trouver votre nouveau loge- » ment... Eh, bien! mais c'est gentil ici!... c'est fort » gentil! vous êtes encore très-bien!... »

Léonie sourit amèrement et ne répond rien. Char-

les murmure : « C'est un peu haut... — Ah!... il » y a encore des logemens plus haut que ça!... et » puis ça fait que l'air est plus sain que quand on » est bas; c'est meilleur pour vos enfans... et la vue... » Ah! cette polissonne de vue!... les buttes Saint-» Chaumont, le Père-Lachaise qu'on voit comme » si on y était; c'est extrêmement agréable. Et les » affaires, Charles, ça reprend-il un peu? — Non; » je ne sais pas trop à quoi me décider... — Ah! » mon ami, il faut de la prudence... Moi, je me » suis enfoncé avec mes vins... tu en sais quelque » chose!... mais, sois tranquille!... je te rembour-» serai tout cela!... je n'ai jamais eu l'intention de » te faire du tort... j'espère que tu n'en doutes pas? » — Non... oh!... je sais bien que dès que tu en » auras... — Tu seras le premier payé!... Dis donc, » j'ai été voir Rozat... c'est un jean-fesse, il a re-» fusé de répondre pour moi, aussi je l'ai traité » comme il le méritait; d'ailleurs j'avais toujours sur » le cœur sa fuite avec ces dames le jour où nous » avons dîné ensemble...

» — Quelles dames?... avec qui donc avez-vous » dîné? » s'écrie Léonie en regardant Charles. Celui-ci marche sur le pied de Mongérand en balbutiant : « — Mais non... je n'y étais pas, moi...

» — Ha çà, veux-tu finir de me marcher sur le » pied... Ah!... ah!... est-il étonnant ce Charles; » c'est parce que sa femme est là qu'il ne veut pas » que je parle du dîner avec nos belles. Eh, mon » Dieu!... ta femme sait bien que les hommes doi-» vent s'amuser!... que le plus sage ne résiste jamais

» à une légère agacerie, que nous sommes tous de » mauvais sujets. N'est-ce pas, madame Darvillé, » que vous savez fort bien que votre mari ne vaut » pas mieux que les autres?... Mais avec l'âge tout » cela se calme, on a des rhumatismes, la goutte, » des douleurs... alors, on revient près de sa femme, » qui nous frotte avec de la flanelle pendant que » nous crachons sur les tisons... et tout le monde » est content. »

Léonie a tourné la tête en portant son mouchoir sur ses yeux; elle ne semble pas du tout satisfaite de l'avenir que lui promet Mongérand. Charles, qui s'aperçoit que sa femme a de l'humeur, se lève en disant à son ami :

« Si nous allions faire un tour?... — J'allais te » le proposer! D'ailleurs, j'ai besoin de toi aujour- » d'hui... J'ai un service à te demander.

» — Un service? » dit Léonie en regardant Mongérand avec inquiétude.

« — Oh! soyez sans effroi, belle dame, il ne s'agit » que d'une partie de plaisir, et Charles me rendra » service en y venant... Ça te va, n'est-ce pas, Char- » les? — Certainement. »

Léonie regarde tristement son mari qui s'empresse de prendre son chapeau et de s'arranger pour sortir. Lorsqu'il va embrasser sa femme, elle lui dit à l'oreille : « Je tremble toujours quand je te vois » aller avec cet homme... il est si querelleur... Il » t'a déja entraîné dans de mauvaises affaires, et tu » vas encore avec lui!... Pourquoi ne pas rester » plutôt près de nous... Ta petite Laure te chantera

» une chanson que je lui ai apprise... ton fils sau-
» tera sur tes genoux.

» — Ma chère amie, j'ai tout le temps d'entendre
» chanter Laure et de faire danser Félix. Je ne veux
» pas refuser Mongérand... ça le fâcherait... Je re-
» viendrai de bonne heure. »

Charles va s'éloigner, Léonie le rappelle en lui disant : « Tu t'en vas sans embrasser tes enfans?... »

Charles embrasse ses enfans pendant que Mongérand siffle la galopade; il sort enfin avec son ami qui lui dit sur l'escalier : « Est-ce que tu n'as pas oublié
» d'embrasser le chat aussi? — Ah! Mongérand!...
» c'est mal ce que tu dis là! — C'est que tu as l'air si
» Jocrisse devant ta femme que tu me fais de la peine.
» Mais laissons cela!... au diable les tracas de mé-
» nage, ne songeons qu'à nous amuser!... — Volon-
» tiers, car je m'ennuie terriblement depuis quelques
» jours. — Je le crois, si tu restes à tricoter près de
» ta femme... — Que veux-tu donc faire de moi au-
» jourd'hui? — Voilà ce dont il s'agit : Après que
» Rozat m'eut refusé sa caution, ne pouvant plus
» obtenir de vins de ce petit drôle de Boursinet, j'é-
» tais presqu'à sec et fort embarrassé... Cependant
» je ne voulais pas t'emprunter encore, lorsqu'il
» m'est tombé sur les bras... ou dans les bras pour
» mieux dire, la femme la plus passionnée, la plus
» exaltée, la plus amoureuse que Paris ait jamais
» renfermée... et il en renferme pourtant de bien
» tendres... j'en sais quelque chose... — Enfin cette
» dame? — Tu sauras d'abord... Mais je ne peux pas
» te conter tout cela sans me rafraîchir... Tiens, en-

» trons là... — Là... c'est un marchand de vin. —
» Justement, et son vin blanc est excellent. — Mais...
» c'est un cabaret... — Cabaret! marchand de vin!...
» qu'est-ce que ça fait tout ça!... du moment que le
» vin blanc y est bon! Mon ami, quand on est fier,
» on risque souvent de mal dîner! — Mais!... — Ah!
» entre donc!... »

Mongérand pousse Charles, qui entre chez le marchand de vin en regardant avec un certain embarras autour de lui. Mongérand semble un habitué de la maison, il enfile sur-le-champ un escalier qui mène dans un salon, au premier, où les tables sont couvertes de nappes en grande partie tachées de vin; Mongérand s'assied en disant à Charles :

« Tu vois que c'est gentil ici?... — Mais... ça sent
» le vin en diable!... — Est-ce que tu veux que ça
» sente l'œillet d'Inde?... Tu n'es guère philoso-
» phe, toi!... Garçon, du blanc!.. du même que je
» prends ordinairement... et qu'il soit meilleur!... »

Dès que le garçon a servi et que ces messieurs ont trinqué, Mongérand reprend son récit :

« Je te disais donc que j'ai fait la conquête d'une
» femme tendre comme un poulet et amoureuse
» comme une chatte! c'est aux Funambules que je
» la vis pour la première fois!... — Tu vas aux Fu-
» nambules, toi?... — Pourquoi pas? ce sont mes
» galeries! Je suis lié avec plusieurs artistes de là...
» Bref, ma conquête était avec un homme énorme,
» gros et gras comme l'éléphant de la Bastille. Tu
» conçois que cela ne me gêna pas du tout pour jouer
» de la prunelle et des mains lorsque l'occasion se

» présenta : je suivis la dame et son énorme cava-
» lier .. Tu sais que je ne suis pas un gaillard à traî-
» ner les choses en longueur ; quand le cavalier fut
» sorti de chez sa belle, je jetai des pierres dans les
» carreaux pour faire voir que j'étais là... D'abord
» je me trompai de fenêtre, ce qui mit de mauvaise
» humeur le voisin dont je cassais les vitres... mais
» ça m'était bien égal ! Enfin, petit, je te coupe au
» court : j'avais plu, la connaissance fut bientôt
» faite, et je sus que ma princesse était entretenue
» par le gros monsieur, qui a une raffinerie de sucre
» et des écus à remuer à la pelle. Dans l'ardeur de
» sa passion, ma belle voulait me sacrifier son gros
» amoureux, mais tu sais que je ne suis pas roman-
» tique, moi ! Je lui dis : Un instant, tu as toutes les
» raffineries de l'existence avec ton gros sucrier; moi
» je ne pourrais pas même t'offrir un verre d'eau à
» la cassonnade : garde ton homme aux pains de su-
» cre pour le nécessaire, et moi pour l'agrément !...
» Hein ?... j'espère que c'était agir en galant homme !

» — Mais je ne vois pas encore en quoi tout cela
» me regarde !... Est-ce que ta belle a aussi une cou-
» sine, comme madame Stéphano?

» — Non !... oh ! elle n'a jamais eu de parens !...
» elle est trop bien élevée pour ça. Laisse-moi donc
» finir : pour aller chez Thémire... c'est le nom de
» mon exaltée, je choisis les instans où son sucrier
» ne doit pas venir ; cependant j'ai rencontré plus
» d'une fois le gros homme dans l'escalier, et, quoi-
» que je me sois rangé pour le laisser passer, il m'a
» regardé avec humeur... il m'avait reconnu pour le

» bel amateur des Funambules. J'ai su par Thémire
» qu'il a des soupçons ; il est jaloux de moi enfin : si
» bien que Thémire n'ose pas sortir avec moi, et me
» donner le bras à la promenade; et c'est pourtant
» désagréable, car son raffineur lui laisse beaucoup
» de temps à elle, et je trouve qu'on ne peut pas
» rester toujours dans une chambre, parce que l'a-
» mour le plus vif finirait par y sentir le renfermé. »

Charles regarde Mongérand qui a fini de parler et qui boit. Ses yeux l'interrogent encore.

« Comment, sacrebleu! Charles, tu ne comprends
» pas ce que je veux de toi? — Mais pas encore!...
» — Tu viendras avec nous; c'est toi qui donneras
» le bras à Thémire dans nos promenades champê-
» tres et autres... tu viendras dîner avec nous!...
» c'est toujours Thémire qui paie, ça ne te regarde
» pas; comme ça, si on la rencontre, et qu'on le
» dise au sucrier, comme nous ne nous ressemblons
» pas du tout, le portrait qu'on lui fera du cavalier
» de Thémire n'éveillera pas ses soupçons... —
» Mais... — Chut! que j'achève : tu penses bien
» qu'elle aura soin de parler de toi... tu seras son
» frère, qu'elle attend!... qui vient de voyager... et
» qui promène sa sœur, c'est tout simple! — Tu
» viens de dire qu'elle n'avait pas de parens!... —
» Quand on n'en a pas, on s'en fait!... c'est bien
» plus commode!... — Mais!... — Allons, c'est
» dit : tu es le frère de Thémire!... et tu lui don-
» neras le bras!... moi, je suis ton ami; si on me
» voit près de vous, c'est le hasard qui m'aura fait
» vous rencontrer. — Pourtant! si... — Tu accep-

» tes !... touche là ! tu es toujours bon enfant, et al-
» lons trouver Thémire, qui désire manger une
» matelote au Cygne-Rouge, au Gros-Caillou ! »

Quoique Charles ne soit pas positivement content de faire le frère de mademoiselle Thémire, il accepte, suivant cette ancienne habitude qu'il a contractée de faire avec ses amis même ce qui ne l'amuse pas. On sort du cabaret; Mongérand emmène Charles du côté du boulevart Saint-Antoine, en lui disant : « Thémire demeure rue Saint-Antoine,
» mais elle doit nous attendre sur le boulevart
» Bourdon ; une autre fois, tu iras la prendre chez
» elle, ça vaudra mieux, cela évitera à cette petite
» de faire sentinelle. »

Ces messieurs arrivent sur le boulevart Bourdon; une grande et grosse femme de trente-six à quarante ans, habillée avec prétention, tenant un châle tout plié sur son bras gauche, et ayant un bonnet surchargé de fleurs, de rubans et de dentelles, se promenait devant la rue de la Cerisaie, en retroussant sa robe de manière à montrer la naissance de son genou.

« C'est Thémire ! » s'écrie Mongérand. « Pauvre
» petite!... toujours exacte à son poste!... comme
» un soldat prussien... elle ne m'a jamais fait atten-
» dre d'une seconde !...

»—Quoi ?... c'est cette femme qui est ta maîtresse ?
» — Eh ben ! pourquoi pas ?... crois-tu qu'une
» grande femme me fasse peur? — Non... c'est
» que... — Ah ! je devine ! tu te trouves un peu
» petit pour être son frère !... mais, mon vieux,

» ça se voit tous les jours!... il y a bien des enfans » plus grands que leur père!... Abordons Thé- » mire!... »

Au moment où les deux amis arrivent contre la grosse femme, elle sortait de prendre une copieuse prise de tabac, et passait avec grace son index sous un nez capable de contenir une once. Ses yeux, sa bouche, et tous ses traits fortement prononcés, étaient parfaitement en rapport avec sa stature.

« Nous voici!... petite, » dit Mongérand, « et je » te présente ton frère!... »

Mademoiselle Thémire fait à Charles un salut gracieux, en répondant d'une voix mignarde :

« Monsieur veut donc bien!... monsieur sait donc!... vous avez donc conté à monsieur?...

» — Eh oui! sacredié!... Ne faut-il pas bien des » cérémonies pour dire à un ami : Tu feras le frère » de ma maîtresse, afin de tromper l'ennemi!...

» — Ah! qu'il est roué!... Ah! taisez-vous!... roué! » répond Thémire en minaudant et en tirant de son sac un mouchoir blanc plein de tabac.

« Allons, Charles, donne le bras à ta sœur, et » acheminons-nous vers le Cygne-Rouge, avec toute » la grace dont nous sommes susceptibles. »

Charles, qui n'a encore fait que saluer, présente son bras à la grosse demoiselle qui passe le sien dedans, en lui souriant de nouveau, puis on se met en route. Mongérand marche à côté de Charles, il ne laisse jamais languir la conversation; Thémire parle peu, elle se contente de s'écrier : « Ah! le « roué! » à chaque juron de son amant, et d'avan-

cer à toute minute la tête pour mieux le regarder, ce qui fait que son nez rencontre assez souvent le visage de son cavalier, qui recule pourtant la tête chaque fois que sa prétendue sœur avance la sienne.

On arrive au Gros-Caillou. Charles a le bras cassé, parce que Thémire a beaucoup d'abandon en marchant; mais l'odeur de la cuisine lui rend la gaîté que la route lui avait fait perdre. Mongérand veut dîner dans un salon; il trouve que c'est plus gai qu'un cabinet. Thémire est douce comme un agneau; elle fait tout ce que veut son amant. C'est celui-ci qui commande le dîner, et il a soin que rien n'y manque. Charles, qui comprend que le moment le plus agréable de son rôle est arrivé, tient tête à Thémire, qui mange et boit comme un ogre, ne s'interrompant par moment dans ces intéressantes fonctions, que pour dire en regardant tendrement Mongérand : « Comme il commande bien un dî-
» ner!... ah! comme il entend la vie, ce roué-là! «

» — Ah! sacredié! oui, je l'entends, la vie!... va,
» petite, il ne me manque qu'un million de revenu
» pour développer tous mes agrémens! Charles, bu-
» vons à la santé de ta sœur... Thémire, es-tu con-
» tente de ton frère? c'est un bon garçon, c'est mon
» élève... Il est gentil, hein? »

Thémire s'incline en minaudant; pendant qu'elle s'absente de table pour la troisième fois, Mongérand dit à Charles : « Comment la trouves-tu?.. — C'est
» une belle femme!... — Je crois f..... bien! —
» Mais j'aimais mieux madame Stéphano pour la fi-
» gure. — Tais-toi donc! celle-ci en vaut dix comme

» Héloïse, pour tout, et c'est la meilleure pâte de » femme!.. elle ferait des bassesses pour moi! Et si » tu l'entendais chanter... à la bonne heure! ce n'est » pas une serinette comme Cendrillon... c'est une » voix de tonnerre... c'est superbe! Je vais la prier de » chanter. — C'est inutile. — Si, parce que je veux » que tu entendes la différence lorsqu'elle chante de » lorsqu'elle parle... — Mais dans un salon... il y a » du monde ici. — Je m'en moque pas mal. Ceux » qui ne seront pas contens, le diront... nous som- » mes là pour leur répondre... — C'est juste. »

Thémire revient. Lorsqu'on est au dessert, Mongérand la prie de chanter. Thémire minaude, regarde les tables voisines et murmure : « Je n'oserai » pas.

» — Tu oseras, parce que je l'exige, » dit Mongérand; « et qui plus est, je t'autorise à donner tous » tes moyens. Ces gens-là seront trop heureux de » t'entendre, il viendront te remercier, et te deman- » der *bis*; s'ils ne le font pas, ce sont des cruchons. »

Thémire ne résiste plus, elle entonne : « *Ah, quel* » *plaisir d'être soldat!* » Mongérand l'écoute d'un air d'admiration et promène ses regards dans le salon, pour voir si l'on est aussi dans l'enchantement.

Aux premiers accens de Thémire, toutes les personnes qui sont dans le salon ont levé les yeux d'un air surpris. On croit d'abord en être quitte pour quelques passages du morceau; mais la chanteuse poursuit, et sa voix a tellement de force, qu'on n'entend même plus le bruit des assiettes. Deux jeunes gens placés dans le fond de la salle se permettent de laisser

échapper quelques rires. Mongérand se tourne vers eux, en criant d'une voix de Stentor : « Silence » donc là-bas!... est-ce que vous n'entendez pas » qu'on chante?

» — Il serait bien difficile de ne pas l'entendre! » murmure un vieux monsieur assis derrière Mongérand. Celui-ci se penche sur-le-champ vers lui : « Qu'est-ce que vous avez dit? — J'ai dit, monsieur.. » que ces messieurs doivent entendre que madame » chante... — Ah, fort bien! et que ça doit leur » chatouiller agréablement les oreilles, n'est-ce pas? » — Oui, monsieur... c'est très-agréable. »

Cependant le vieux monsieur se hâte d'appeler le garçon, de demander sa carte et de s'en aller pendant que Thémire répète à gorge déployée : « *Ah!* » *quel plaisir... ir... ah! quel plaisir... ir...* » Plusieurs autres personnes en font autant que ce monsieur. Mongérand les regarde de travers quand elles passent près de lui. Puis il applaudit de toute sa force Thémire et il pousse Charles, qui en fait autant.

« Eh bien! es-tu enchanté? » dit Mongérand quand Thémire a fini. « — Je ne sais plus où j'en » suis! — Je le crois... elle a une voix qui étourdit » son homme... Un autre air, caressante, pendant » que tu es en train. — Ah! je ne sais si je dois... — » Va donc. . petite... cet air que j'aime tant : *Je* » *t'attends à la caserne!* d'ailleurs ça fait suite à : » *Quel plaisir d'être soldat!* Ah! le roué! il me fait » chanter tout ce qu'il veut! Mais tu vas demander » du champagne alors. — Tout ce que tu voudras... » j'en ferai monter un panier, si tu le désires... Gar-

» çon, du champagne, et tâchez qu'on se taise un » peu là-bas au fond. — Mais, monsieur, je ne peux » pas empêcher les personnes qui sont là de parler. » — Si fait : quand madame chante, on doit se taire, » ou c'est moi qui rétablirai le silence ! »

Le garçon s'éloigne sans oser répliquer. Thémire entame son autre morceau. Elle n'est pas au tiers, qu'il ne reste plus dans le salon que les deux jeunes gens ; les autres dîneurs ont pris la fuite, mais ceux-là tiennent bon : tout en prenant leur café, ils se regardent, se couvrent la figure de leur mouchoir, et se tiennent le ventre à chaque roulade de Thémire. Mongérand a remarqué la pantomime de ces messieurs ; cela paraît l'impatienter beaucoup ; pendant une tenue que fait la chanteuse, un éclat de rire mal comprimé part du fond du salon.

Mongérand se lève et marche droit à la table où sont assis les rieurs, dont le plus âgé n'a pas vingt ans.

« Qu'est-ce qui vous fait rire d'une façon aussi » indécente, pendant que madame chante ? » dit Mongérand en regardant les jeunes gens sous le nez. L'un des deux se trouble et baisse les yeux ; son compagnon, qui a l'air plus résolu, répond en regardant fièrement son interlocuteur :

« Monsieur, il me semble qu'on est bien le maî- » tre de rire, surtout quand on est aussi content » que nous le sommes. — Vous êtes contens ? — Je » le crois bien : mon ami dit qu'il ne donnerait pas » sa soirée pour cent francs ; et moi, qui devais aller » aux Italiens entendre chanter madame Malibran,

» j'y ai renoncé pour écouter cette dame qui est avec » vous... — Bah! vraiment... c'est de plaisir que » vous riez ainsi?... — Demandez plutôt à mon ami. » — Eh bien, alors, touchez là... vous êtes de jolis » garçons, et vous allez venir prendre un verre de » champagne avec nous. — Très-volontiers. »

Les deux jeunes gens étaient des petits clercs d'avoué, toujours disposés à saisir l'occasion de se divertir; ils préféraient du champagne à un duel, et celui qui venait d'arranger si adroitement l'affaire, s'empresse ainsi que son camarade de suivre Mongérand, qui les présente à Thémire en disant : « Tiens, » caressante, voici deux jeunes amateurs; ils de- » vaient aller aux Bouffes, ils ont préféré rester pour » t'entendre... Nous allons faire remonter du cham- » pagne, et tu nous chanteras le grand air du Ca- » life : *de tous les pays, pour vous plaire.* C'est son » triomphe, messieurs, c'est vous en dire assez. »

Thémire fait un salut aimable aux deux jeunes gens. Charles n'est pas fâché que l'affaire se termine ainsi; il prévoyait déjà une scène dans le genre de celle des Vendanges de Bourgogne. Le champagne arrive, les deux clercs d'avoué ne font que vider et tendre leurs verres; à peine si Mongérand a le temps de faire sauter les bouchons. Thémire chante son air du Calife : ces messieurs la claquent à tour de bras. Enfin, après avoir lestement vidé quatre bouteilles de champagne, la société quitte le Cygne-Rouge. Les deux jeunes clercs s'éloignent après avoir renouvelé à Thémire l'assurance de leur admiration, et celle-ci se pend au bras de Charles et à celui

de Mongérand, qui la hissent dans un fiacre, lequel ramène la compagnie près de la rue Saint-Antoine.

Cette partie est bientôt suivie de plusieurs autres; Charles n'en refuse aucune. Plusieurs fois, en se rendant avec Thémire à un rendez-vous que Mongérand leur a donné, ils ont rencontré un gros monsieur qui a regardé Charles avec attention. « C'est mon raffineur! » a dit tout bas Thémire. « N'ayez l'air de rien, il vous prend pour mon » frère. » Charles n'a rien dit, les regards de cet homme ne lui semblent pas bienveillans. Il se promet alors de ne plus faire le frère de Thémire; mais le lendemain il accepte une nouvelle partie. Pendant qu'il ne cherche qu'à s'amuser, sans s'inquiéter de l'avenir, sa femme travaille et veille près de ses enfans; et lorsqu'elle lui demande ce qu'il peut faire si souvent avec Mongérand, il lui répond : « Nous nous promenons, nous philosophons... Ça » me fait trop de peine de te voir travailler... c'est » pour cela que je sors. »

Un jour, en se dirigeant encore avec la grosse Thémire vers les Champs-Élysées, où ils doivent retrouver Mongérand, Charles aperçoit, sur les boulevarts, le monsieur que Thémire appelle son sucrier. Il vient à eux, et dit à la demoiselle, sans même saluer Charles : « Où allez-vous? — Promener » un peu avec mon frère... que voilà... — Oui, oui, » je sais... vous me l'avez assez dit... c'est bon. »

Le monsieur s'est éloigné brusquement pendant que le prétendu frère lui ôte son chapeau. « Il n'est » pas très-poli votre raffineur, » dit Charles. « — Oh!

» c'est un original!... il ne faut pas faire attention
» à ses lubies!... Ah! Dieu! si Mongérand voulait!...
» une chaumière avec lui me suffirait!... je ne serais
» plus exposée aux boutades de ce gros ours! — Oui,
» mais je crois que Mongérand n'aime pas les chau-
» mières! — Vous croyez!... c'est dommage... j'étais
» née pour garder des moutons, moi!... mais il me
» faut un berger!... il me serait impossible de vivre
» sans un berger! »

On rejoint Mongérand, Charles lui fait part de la rencontre qu'ils ont faite, cela ne lui semble mériter aucune attention, il ne songe qu'à bien dîner; c'est toujours là ce qui l'occupe dans ses parties avec sa maîtresse, qui serait en effet fort mal venue si elle lui offrait une chaumière.

On s'est rendu chez un traiteur en renom. On a dîné dans une petite salle où dînent d'autres sociétés, et on est encore au dessert lorsque deux nouveaux venus entrent dans la salle : c'est le raffineur avec un gaillard de sa corpulence.

Thémire, en reconnaissant son monsieur, se met de la compote dans le nez; Charles pâlit; Mongérand, qui tenait son verre, boit tranquillement en disant : «Eh bien! nous allons voir ce qu'ils veulent,
» ces messieurs! »

On ne reste pas long-temps dans l'incertitude : le gros homme s'approche de la table où est sa belle. Il la regarde, ainsi que Mongérand, en roulant des yeux furibonds, et s'écrie : « C'est donc ainsi qu'on
» se promène avec son frère!...

» — Eh ben! après? » dit Mongérand.

» — Nous nous sommes promenés aussi... » bégaie Thémire, « et ensuite mon frère ayant rencon-
» tré son ami, l'a engagé à dîner avec nous.

» — C'est vrai, » dit Charles. « — C'est vrai !...» reprend le raffineur en s'approchant de Charles, « c'est vrai que vous en avez menti... — Monsieur...
» — Vous n'êtes pas le frère de Thémire... c'est des
» contes cela... — Monsieur... — Vous êtes d'accord
» avec cet autre polisson pour me duper... mais
» tenez, voilà déjà votre affaire à vous!... »

Ces mots ne sont pas achevés, qu'un vigoureux soufflet est appliqué sur la joue de Charles. Avant qu'il ait le temps de revenir à lui, Mongérand a sauté par-dessus la table et saisit le raffineur à la gorge; Charles furieux s'est élancé sur l'autre individu, et lui casse un plat sur le nez. Tout cela a été si prompt que les personnes qui dînent là n'ont pas encore eu le temps de quitter leur place. Thémire crie, pleure, beugle; les garçons accourent, tout le monde se lève. On parvient à séparer les combattans.

« Sortons, messieurs, » dit Mongérand; « de
» telles injures ne se terminent pas ainsi. Il est in-
» utile de casser d'autres assiettes. C'est du plomb
» qu'il nous faudra. — C'est bien ce que je veux, »
répond le raffineur; « mais auparavant j'étais bien
» aise d'entamer la conversation. »

Les quatre hommes sortent ensemble. Thémire est restée à table. Elle pleure, elle se lamente, elle se donne des coups de tête contre le mur, et fait ce qu'elle peut pour se trouver mal. Au bout de cinq

minutes, Mongérand et Charles reviennent, le premier, l'air aussi gai qu'avant la querelle, le second est beaucoup plus sérieux.

« Ah! vous voilà! » dit Thémire; et elle court se jeter dans les bras de Mongérand, qui, heureusement pour lui, était adossé au mur.

« Eh bien! c'est fini! — Fini!... quoi!... déjà?... » — Parbleu! nous n'allons pas nous battre ce soir; » on ne voit plus clair! c'est pour demain... six » heures!... le rendez-vous est pris, et personne n'a » envie d'y manquer!... n'est-ce pas, Charles? — » Non, sans doute! — Comment! vous vous battrez » demain?..... — Oui, caressante; et je crois que » c'est le cas de boire une fine bouteille de plus! non » que nous ayons besoin de vin pour avoir du cou- » rage, mais parce que ce monsieur nous a donné » de l'humeur et qu'il faut la chasser! »

On se remet à table; mais Mongérand seul est gai. Charles veut en vain affecter de rire, il retombe à chaque instant dans de tristes réflexions; et Thémire, qui quelques heures plus tôt ne désirait qu'une chaumière et un berger, laisse voir maintenant qu'une rupture avec le raffineur lui serait très-désagréable.

« Allons, mes enfans! » dit Mongérand, « égayez- » vous donc! Parce que nous avons demain une pe- » tite partie avec ces messieurs, ça ne doit pas nous » gêner ce soir!... Je suis fâché que Charles soit » mêlé dans cette affaire! mais il a reçu un soufflet, » et il faut qu'il tue son homme!... Demain matin » à six heures moins un quart je serai à ta porte,

» Charles!... sera-t-il nécessaire que je monte? — » Non... oh! garde-t'en bien!... je ne te ferai pas » attendre! — J'en suis persuadé, car ceci n'est plus » une plaisanterie!... J'aurai des pistolets; tu n'au- » ras pas besoin de t'occuper de cela. Ce qui me con- » trarie, c'est qu'il faut d'abord que ce soit toi qui » te battes contre ce gros animal qui t'a frappé; en » sorte que si tu le tues tout de suite, comme je l'es- » père, je n'aurai pas le plaisir de lui donner son » compte!

»— Comment!... est-ce que vous voulez tuer mon » fabricant de sucre? » dit Thémire avec inquié- » tude. — « Oui, chère Thémire! si vous voulez » bien le permettre!.... — Mais.... pourtant!... si » vous le tuez... il ne pourra plus m'entretenir, et... » — J'en suis fâché!... ça lui apprendra à être moins » brutal... — Mais j'aimerais mieux!... — Il n'y a » pas de mais dans cette affaire-là!... — Écoutez » donc, Mongérand, vous me feriez beaucoup de » tort, et.... — Ah! sacrebleu! en voilà assez!.... » taisons-nous tout de suite et soyons aimable, ou » je croirais que vous aimiez votre sucrier!... »

Thémire se tait, mais elle fait la moue. Enfin on songe à partir, et pour la première fois, pendant que son amant paie la carte, Thémire en regarde le montant et murmure entre ses dents : « Que c'est » bête de manger tant d'argent à la fois!... »

Charles a hâte de quitter sa société et d'être seul; il a laissé aller Mongérand et sa belle, mais en s'éloignant, l'ancien hussard lui crie encore : « A de- » main! »

« Oui ! à demain ! » se répète Charles en prenant lentement le chemin de sa demeure : « demain il faut » que je me batte!.... et pour qui!.... pour une » femme... que je méprise!... car c'est pour m'être » dit son frère que j'ai reçu ce .. Ah ! je pensais » souvent que cela finirait mal!... Si Léonie savait » cela!... Je ne veux rentrer que lorsqu'elle sera en- » dormie; si elle me voit... mon trouble, mon em- » barras lui donneraient peut-être des soupçons!... » Et dans ce duel... si j'étais tué!... Ah ! ne pensons » pas à tout cela!... soyons homme! comme dit » Mongérand... »

Charles se promène jusqu'à près de minuit, cherchant toujours à chasser les tristes réflexions qui viennent en foule l'assiéger. Enfin il rentre chez lui; il a sa clef. Léonie est endormie ainsi que ses enfans, dont les deux petits lits sont près du sien. Charles s'arrête quelques instans pour examiner ses enfans; en ce moment il lui semble qu'il les aime davantage : c'est toujours ainsi; on aime bien plus ce que l'on craint de perdre; on ne peut plus se séparer de ceux que l'on tremble d'embrasser pour la dernière fois. Les jolis traits de Laure ont déjà la douceur de ceux de sa mère; la figure riante de Félix semble sourire encore en dormant.

« Qu'ils sont gentils ! » se dit Charles en les considérant. « Et demain je vais me battre!... les priver » peut-être de leur père!... de celui qui devrait veil- » ler sur leur enfance!... les protéger!... les ché- » rir! Ah ! je suis un vaurien!... un gredin!.. je me

» déteste!.... je me hais!.... je ne fais que des sot-
» tises!... »

Charles gesticulait en s'animant; Léonie se retourne dans son lit, il s'arrête, il craint de l'éveiller; il se hâte de se coucher, espérant qu'un peu de sommeil calmera ses sens : mais c'est en vain qu'il cherche à s'endormir, il compte toutes les heures de la nuit. Ce n'est point la crainte du combat du lendemain qui le tient éveillé, Charles ne manque pas de courage; mais c'est le regret de se trouver dans une affaire où le triomphe même ne peut lui faire honneur.

Le jour est revenu. A cinq heures Charles est debout; il embrasse bien doucement sa femme; il a de la peine à s'éloigner d'elle; cependant il veut être sorti avant qu'elle soit éveillée. Il s'est habillé, il va partir!... il retourne près de ses enfans, il veut les embrasser aussi, il se dit que c'est peut-être pour la dernière fois. Déjà il a imprimé ses lèvres sur les joues vermeilles de Félix, il en fait autant à Laure... mais celle-ci ouvre les yeux, en balbutiant : « C'est
» toi, mon petit papa, qui es là!... ah! tu vas m'em-
» porter dans ton lit, n'est-ce pas?

» — Tais-toi! tais-toi! ma fille! » dit Charles en faisant signe à Laure de ne point bouger; « reste
» couchée!..... dors!..... dors encore, ma chère
» Laure!... il est de bien bonne heure!... — Mais
» pourquoi donc es-tu déjà habillé, papa? — C'est
» que... j'ai à sortir!... Mais ne fais pas de bruit!
» il ne faut pas éveiller ta maman! — Eh bien! je
» vais me rendormir!... mais rapporte-moi un petit

» pain pour déjeuner, pour moi et mon frère!... tu
» sais bien, de ces petits pains qui sont si bons!...
» veux-tu, papa? — Oui!... oui!... Adieu, chère
» enfant!... dors... je t'en prie! »

Charles embrasse encore sa fille et se hâte de s'éloigner. Il était temps, il sentait son courage l'abandonner. Enfin, il est dans la rue; il aperçoit Mongérand qui se promène de long en large en fumant sa pipe; sa vue le ranime, il se hâte d'aller lui prendre le bras.

« Peste!... tu es matinal!... Il n'est pas encore
» l'heure... mais j'étais toujours venu, parce que je
» me disais : Je fumerai aussi bien dans sa rue que
» chez moi. — Partons; où est le rendez-vous? —
» Aux buttes Saint-Chaumont... Oh! n'allons pas si
» vite, nous avons le temps... J'ai des pistolets dans
» ma poche... et des bons!... Ah! que je te conte...
» est-ce qu'hier au soir en te quittant je n'ai pas eu
» aussi une scène avec Thémire!... elle regrette son
» raffineur, à présent!... Comme c'est ça! oh! les
» capricieuses! Enfin, nous sommes brouillés à la
» mort... je m'en moque!... Et toi?... eh ben!... tu
» ne m'écoutes pas!... — Si... je t'entends bien! »

Mongérand continue de parler pendant la route; Charles ne répond que par monosyllabes; il presse le pas, et à chaque instant Mongérand s'écrie : « Sa-
» credié!... ne va donc pas si vite!... si ces messieurs
» y sont avant nous, ils attendront! »

On arrive enfin au lieu choisi pour vider la querelle; l'homme qui a frappé Charles y est déjà avec la même personne qui l'accompagnait la veille.

« Nous sommes peut-être en retard, » dit Mongérand ; « mais je n'ai pas de montre, et j'ai cru que » nous avions le temps... Allons, Charles, à toi de » commencer avec monsieur... Si tu n'es pas en » veine, je te vengerai ; car, comme c'est moi qui » étais l'amant de la séduisante Thémire, il me sem- » ble que ça me regarde un peu !... »

Le gros homme ne répond rien ; il se contente de passer ses pistolets à son témoin : on charge les armes, on mesure les pas.

« Tiens, Charles, » dit Mongérand en présentant un pistolet à son ami, « c'est à toi de tirer le pre- » mier... souviens-toi de mes leçons !... »

Charles prend l'arme vivement ; toujours comme empressé d'en finir, il ajuste et lâche aussitôt son coup, qui n'atteint pas son adversaire. Celui-ci le vise alors, le vise long-temps, et bientôt Charles tombe baigné dans son sang.

CHAPITRE XVIII.

UN OUVRIER.

Léonie avait été surprise en s'éveillant de ne point voir son mari près d'elle. Charles, qui rentrait ordinairement fort tard, n'avait pas l'habitude de se lever de bonne heure. D'abord elle craint que son mari ne soit pas rentré depuis la veille; mais la petite Laure l'a rassurée, en lui disant : « Oh ! j'ai vu » papa, moi, ce matin; il m'embrassait, et ça m'a » éveillée... — Il t'a embrassée ce matin ?... — Oui, » maman... et puis il m'a recommandé de ne point » faire de bruit pendant que tu dormais... — Et il » ne t'a pas dit où il allait de si grand matin ?... — » Non... Mais il ne sera pas long-temps; car il doit » nous rapporter un petit pain au lait pour déjeuner » moi et mon frère. »

Léonie pense que son mari avait encore quelque rendez-vous avec Mongérand, ou que peut-être,

ayant enfin l'espoir d'obtenir un emploi, il est sorti pour cela; elle habille ses enfans : on retarde l'instant du déjeuner dans l'espoir que Charles reviendra; mais l'heure se passe sans ramener chez lui le père de famille.

Le petit Félix, qui a deux ans, dit qu'il a faim; Laure veut encore attendre le petit pain que son père lui a promis.

« Oh! c'est bien inutile, ma fille, » dit Léonie en soupirant, « ton père a oublié ce qu'il t'a promis... » n'y compte plus... Déjeune avec ton frère, ma » chère Laure, et n'attends pas davantage. »

On déjeune plus tristement qu'à l'ordinaire : c'est la première fois que Charles n'est pas témoin de ce premier repas du matin. Léonie éprouve une inquiétude dont elle ne peut se rendre compte, et Laure répète de temps à autre : « Méchant papa!... » qui ne nous apporte pas ce que je lui ai demandé... » quand il reviendra, je ne l'embrasserai pas... » n'est-ce pas, maman?... — Oh! si... Si, ma fille!... » il faut toujours l'aimer autant!... il ne faut pas faire » comme lui!... »

Léonie reprend son ouvrage et sa place accoutumée près de la fenêtre, quoique bien rarement elle regarde ce qui se passe dehors. En travaillant, en voyant jouer ses enfans, en écoutant le babil de sa petite Laure, Léonie n'avait pas l'habitude de trouver le temps long; mais alors les heures lui semblent éternelles, car elles s'écoulent sans ramener son mari. Quoique faite à ses absences, Léonie n'a pas sa résignation habituelle; Charles est sorti de si

grand matin que cela lui paraît extraordinaire ; elle questionne encore sa fille, elle lui demande si son père était plus en toilette, s'il paraissait triste ou gai ; Laure ne sait que lui répéter : « Il m'a bien embras-
» sée, et il avait peur que tu ne t'éveilles...

» — Il avait peur que je ne m'éveillasse !... » se dit Léonie qu'une terreur nouvelle vient de saisir. « Mon
» Dieu !... pourquoi tant de crainte !... devait-il en-
» core... Il avait été la veille avec Mongérand !...
» Ah ! je tremble !... et il ne revient pas ! »

La matinée est passée, trois heures sonnent, et Charles n'a pas reparu chez lui. Léonie ne peut plus travailler, elle ne peut plus rester en place ; s'il y avait un portier dans la maison, elle serait déjà descendue le questionner, savoir si son mari n'a rien dit pour elle ; mais il n'y en a pas, et Léonie n'a point l'habitude de causer avec ses voisins ; elle ne sait même pas qui loge au-dessous et à côté d'elle. Il n'y a dans la maison qu'une seule personne qu'elle connaît, ou que du moins elle rencontre plus souvent que d'autres sur l'escalier ; c'est un jeune homme qui semble avoir tout au plus dix-huit ans, et qui habite une petite chambre, dans les mansardes, dont la fenêtre est presque en face de celle où travaille habituellement Léonie.

Ce jeune homme s'appelle Justin ; il a vingt-deux ans ; mais sa voix est si douce, sa physionomie si naïve, ses manières si timides, qu'on lui donnerait tout au plus dix-huit ans. Il est poli avec tout le monde, complaisant, serviable, et le ton avec lequel il parle à une femme ferait rougir pour beau-

coup de nos élégans de salon. Pourtant Justin n'est qu'un ouvrier, un ébéniste; à la vérité, il n'a jamais cassé de lanternes, grossi les émeutes et fait de la politique, ce n'est pas là son goût; il préfère travailler, se perfectionner dans son état, devenir adroit, habile, gagner de l'argent pour aider sa mère et ses sœurs. Plusieurs de ses camarades se sont quelquefois moqués de lui; quelques-uns ont été jusqu'à lui dire : « Tu ne te mêles pas de ce qui se » passe, tu es dans les éteignoirs. »

Mais Justin, qui ne souffre ni les reproches ni les moqueries, et qui, avec sa petite voix douce, a autant et peut-être plus de courage que les plus braillards, Justin a répondu :

« Je cherche à m'instruire; je lis les ouvrages qui » peuvent éclairer mon esprit, mon jugement; de » ces lectures-là il me reste toujours quelque chose; » je me trouve plus heureux quand j'ai acquis une » connaissance nouvelle : mais je lis cela quand j'ai » bien travaillé; car, avant tout, il faut que je nour- » risse ma mère, que je me vête convenablement, » et je n'ai pas envie de tendre la main ni d'em- » prunter à personne. Vous, qui négligez votre tra- » vail pour vous occuper de politique, en êtes-vous » plus heureux, plus contens?... Si je vous voyais » toute la journée rire et chanter, cela pourrait me » séduire; mais bien loin de là!... depuis que vous » avez cette manie, vous êtes continuellement de » mauvaise humeur!... toujours dans un état de » colère, d'irritation... toujours prévoyant des mal- » heurs! Vous faites de la bile pendant tout le cours

» de l'année, et chaque jour vous cherchez à la ré-
» pandre !... Quelle triste existence !... et c'est avec
» cela que vous croyez me tenter ?... non pas, vrai-
» ment !... Dieu me garde d'être toute l'année de
» mauvaise humeur !... »

C'est pourquoi Justin, qui allait peu avec ses camarades, restait souvent dans sa petite chambre. Tout en lisant contre sa fenêtre, il avait aperçu sa voisine d'au-dessous, cette jeune femme qui travaillait sans cesse, ne s'interrompant que pour caresser ses enfans. Léonie, quoique les chagrins eussent déjà flétri son teint et creusé ses joues, était encore jolie; et puis il y avait dans sa figure quelque chose de doux, de décent, de mélancolique, qui intéressait sur-le-champ. Ce n'était pas cette mine éveillée d'une grisette qui nous plaît à nous autres en sortant d'un salon où une tournure décente est de rigueur; pour un ouvrier habitué à se trouver souvent avec des grisettes, c'était bien mieux ! et, quoique la mise de Léonie fût aussi simple que celle de ces demoiselles, il y avait une grande différence dans la manière de la porter : c'est cette différence qui charmait Justin.

Il pouvait contempler Léonie tout à son aise; car en travaillant la jeune femme ne levait jamais les yeux que pour les porter sur ses enfans; elle ne voyait point le jeune ouvrier, qui, de la fenêtre de sa mansarde, la regardait quelquefois pendant des heures entières, oubliant son livre, oubliant même qu'on l'attendait chez sa mère. Justin restait là, suivant chaque mouvement de Léonie,

et Justin soupirait; il n'osait pas s'avouer qu'il était amoureux de sa voisine, et cependant il n'était pas assez novice pour ne point comprendre ce qui se passait au fond de son cœur. Mais s'il éprouvait de l'amour pour la jeune femme, c'était un amour bien pur, et qui n'était mêlé d'aucune espérance coupable; c'était presque cet amour d'une jeune fille sage qui borne ses désirs à voir celui qui lui plaît, et qui dans ses rêveries orne son image de toutes les graces, de toutes les vertus. Un tel amour est rare chez un jeune homme de vingt-deux ans, mais lorsqu'on possède une chose rare, on la garde précieusement; et c'est ainsi que Justin gardait son amour dans le fond de son cœur.

Ce qui surprenait le jeune ouvrier, c'est que le mari de sa jolie voisine passât presque tout son temps loin de sa femme; c'était aussi de le voir rester froidement près d'elle, n'ayant l'air ni aimable, ni amoureux : car, placé quelquefois derrière son rideau, Justin voyait encore lorsqu'il ne voulait pas avoir l'air de regarder; il ne concevait pas que Charles reçût presque avec indifférence les caresses de celle que, lui, restait pendant des heures entières à contempler.

Depuis que Justin avait Léonie pour voisine, il sortait encore moins; à peine avait-il fini son ouvrage, qu'il retournait à la hâte dans sa petite chambre, qu'il n'aurait plus quittée pour un bel appartement. Il refusait toutes les parties de plaisir qu'on lui proposait, il ne se promenait plus, et se disait : « Elle ne sort jamais, elle, son mari ne la mène ni

» au spectacle, ni à la promenade ; je puis bien res-
» ter aussi chez moi. » Il lui semblait presque qu'il lui tenait compagnie.

Justin n'osait pas parler à Léonie, et cependant il aurait bien voulu trouver l'occasion de lui rendre service, de lui être bon à quelque chose, afin d'obtenir d'elle un mot, un regard, de ne point lui être totalement inconnu ; il ne concevait pas même la pensée de lui laisser voir l'impression qu'elle avait faite sur son ame ; et pourtant, après avoir passé des heures à sa fenêtre, il s'en retirait en disant tristement : « J'y resterais bien toute l'année
» qu'elle ne ferait pas attention à moi !... »

Mais lorsque Justin entendait sa voisine ouvrir sa porte et descendre l'escalier pour aller faire quelque emplette, il ouvrait aussi la sienne et restait sur son carré à écouter si la voisine revenait. Dès qu'il entendait en bas le son de ses pas, il descendait à son tour, afin d'avoir le plaisir de la rencontrer et se disait : « Je vais la voir de tout près... je vais frôler
» sa robe peut-être... Ah ! que je vais être heu-
» reux !... » Et il descendait en tremblant, le cœur tout palpitant d'espoir, de bonheur ; mais dès que Léonie arrivait près de lui, le pauvre garçon devenait si ému qu'il baissait les yeux, en se collant contre le mur, et Léonie passait sans qu'il sût seulement si elle l'avait regardé.

Une fois, cependant, Léonie venait de se promener avec ses enfans, en revenant, elle avait porté Félix, qui ne marchait pas encore beaucoup ; la jeune mère remontait son escalier en tenant son

fils sur un bras, en donnant une main à sa fille. La fatigue la forçait à faire une pose après chaque étage, des gouttes de sueur coulaient de son front, lorque Justin, qui rentrait chez lui, était arrivé près d'elle. Ce jour-là, il avait eu plus de courage, il avait pris Félix du bras de sa mère, en s'écriant : « Permettez-moi, madame, de vous épargner un peu de fati-» gue... » Il avait lestement porté l'enfant jusqu'à sa porte, et s'était sauvé sans attendre qu'on le remerciât. Depuis ce jour, Léonie lui faisait un salut obligeant quand elle le rencontrait.

En ce moment que Léonie attend Charles, qu'elle se tourmente, qu'elle écoute au moindre bruit si c'est son mari qui revient, des pas se font entendre dans l'escalier, ils approchent, ils sont tout près... « Ah ! c'est lui ! » s'écrie Léonie, et elle court ouvrir la porte qui donne sur le carré... c'est Justin qu'elle aperçoit.

Léonie reste comme accablée, un soupir profond lui échappe, tandis que ses lèvres murmurent : « Ce » n'est pas lui ! »

Les enfans sont aussi accourus, et ils répètent tristement : « Non, ce n'est pas mon papa ! »

Justin remarque le chagrin, l'inquiétude de Léonie ; le désir de lui être utile le rend moins timide, il se hasarde à parler :

« Qu'avez-vous, madame? vous semblez inquiète? » serait-il arrivé quelque chose à monsieur votre » mari ?...

» — Non... non, monsieur, je l'espère du moins ; » mais il est sorti aujourd'hui de si bonne heure...

» et sans me parler... Ce matin, monsieur, vous ne » l'avez pas par hasard rencontré dans l'escalier?

» — Non, madame. — J'ai sans doute tort de » me tourmenter, souvent il ne rentre que fort tard » le soir... — Oh! oui; car vous êtes presque tou- » jours seule... »

Justin rougit après avoir prononcé ces mots; il craint d'avoir dit une chose inconvenante, mais Léonie n'y a pas fait attention. Le jeune homme s'empresse de reprendre : « Si vous saviez, madame, de » quel côté à peu près peut être votre mari... je » courrais... j'irais m'informer... puis je reviendrais » vous dire... je serais si heureux de pouvoir vous » être bon à quelque chose...

» — Ah! je vous remercie, monsieur, mais je ne » sais rien... j'ignore toujours où il est... Il devait » revenir bien vite, à ce que m'a dit ma fille... mais » il aura rencontré quelque ami... qui l'aura em- » mené... Je vous remercie, monsieur. Rentrons, » mes enfans. »

Léonie a salué Justin, elle a refermé sa porte; le jeune ouvrier est resté là, sur le carré, heureux d'avoir parlé à Léonie, mais fâché de la voir triste et de ne pouvoir lui rendre la tranquillité. Il cherche en lui-même ce qu'il pourrait faire; mais où irait-il s'informer de celui qu'on attend, puisque sa femme même ne sait où il est?... Cependant Justin redescend l'escalier; arrivé dans la rue, il se promène tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne s'éloignant pas beaucoup de sa demeure, mais portant ses regards au loin, espérant apercevoir le mari de sa voisine.

Il y a près d'une heure qu'il fait ce manége, lorsqu'un groupe de monde s'avance, entourant quelque chose qu'il ne peut distinguer. Justin ne voit pas là-dedans celui qu'il cherche; mais ce monde s'est arrêté devant l'allée de sa maison; Justin revient sur ses pas, il se fait jour à travers ces gens rassemblés là, et dont les yeux expriment la compassion... il aperçoit un brancard sur lequel est étendu un homme blessé et sans connaissance. Cet homme, il l'a reconnu, c'est le mari de Léonie.

« O mon Dieu!... serait-il mort!... et sa pauvre » femme qui l'attend!... » dit Justin en poussant un cri de désespoir.

« Et non, non, sacredié, il n'est pas mort! » répond Mongérand qui est près des porteurs du brancard et pérore avec tous les curieux; « mais il n'en » vaut guère mieux... Cependant, un chirurgien là-» bas a dit qu'il en reviendrait peut-être... Au reste, » s'il meurt, je l'ai déjà vengé! son adversaire a reçu » aussi une prune dans le nénèt droit. Allons, en-» fans... il faut monter cet homme-là, et rien qu'au » quatrième... excusez!...

» — Ah! monsieur... un moment, de grace... Et » sa femme... sa pauvre femme!... que je la pré-» vienne d'abord, elle en mourrait sans cela!... — » Comme vous voudrez, petit; d'ailleurs, vous pen-» sez bien qu'on ne va pas monter cet homme-là » comme une balle de coton, il faudra des précau-» tions et du temps. »

Justin est déjà sur l'escalier, il le monte quatre à quatre, il frappe à la porte de Léonie; elle accourt

ouvrir, croyant encore que c'est son mari. Mais la figure pâle et défaite de Justin la glace d'effroi, elle lit un malheur dans ses yeux.

« Qu'y a-t-il?.. De grace, monsieur, que venez-
» vous m'apprendre ? » dit-elle en tremblant; et Justin ne sait comment répondre; il craint de parler, il balbutie. « Madame.. c'est que.. votre mari..
» — Mon mari.. eh bien.. vous l'avez vu ? — Oui...
» madame... — Il lui est arrivé quelque chose... je
» le vois dans vos yeux...—Ne vous effrayez pas, ma-
» dame... votre mari s'est battu en duel, à ce qu'il
» paraît... — Battu en duel!... mes pressentimens
» ne me trompaient donc pas!... — Il est blessé...
» mais il guérira... oh ! il guérira... — Mais, où est-
» il?... Ah ! monsieur, conduisez-moi près de lui.
» —On le ramène... le voici, madame. »

Le triste cortége arrivait en effet. A l'aspect de son mari sans connaissance et dont la pâleur est effrayante, Léonie ne peut plus résister à ce qu'elle éprouve, un gémissement lui échappe, ses yeux se ferment, elle tombe dans les bras de Justin qui la reporte chez elle, où Laure jette des cris affreux en revoyant son père et sa mère dans cet état.

Au milieu de cette scène de douleur, Mongérand, qui a toujours son même sang-froid, fait placer Charles dans son lit, tandis que Justin s'efforce de rappeler Léonie à la vie.

« Oh ! ce n'est pas la femme qui m'inquiète ! » dit Mongérand, « une femme pleure, et puis ça se sè-
» che.. c'est à l'homme qu'il faut songer! Allons, vous
» autres, je vous ai payés grassement !... allez cher-

» cher un chirurgien !... et vous, jeune homme, en-
» voyez-nous une garde !... une voisine !... une por-
» tière !... Comment, sacrebleu ! est-ce qu'il n'y a
» pas de femme dans cette maison !... Mais non, au
» fait, restez, j'irai moi-même chercher une garde!
» et puis je ne reviendrai pas !... Car je suis sûr que
» la femme de Charles va m'en vouloir !... Et pour-
» tant, c'est pas du tout ma faute !... son mari a reçu
» un soufflet pour Thémire, c'est vrai, mais je ne pou-
» vais pas prévoir ça!.. C'est à six heures environ qu'il
» a été blessé; si on ne l'a pas ramené plus tôt, c'est
» que d'abord je l'avais fait porter dans un cabaret,
» où il a reçu les premiers secours, et que ce n'était
» pas facile ensuite de trouver des porteurs !... Mais
» la jeune femme rouvre les yeux !... je me sauve! je
» vais vous envoyer du monde !... Ah ! polisson de
» raffineur !... il a eu la monnaie de sa pièce !»

Mongérand est sorti : Léonie vient de rouvrir les yeux, elle rappelle ses idées, puis court à son mari, qu'elle couvre de baisers et de larmes, en s'écriant : « Il ne m'entend pas !... Ils l'ont tué !...

» — Non, madame, il n'est qu'évanoui ! » dit Justin, « c'est la suite du transport ! Je cours cher-
» cher un chirurgien !... — Oh ! oui... le meilleur...
» le plus habile!... ramenez-le avec vous !... — Sur-
» le-champ !... Mais je vais... vous ne pouvez res-
» ter seule !... tous ces hommes sont partis !... mon
» Dieu!.. ils n'agissaient que pour de l'argent!.. oh!..
» je sais !... oui !... »

Justin sort précipitamment ; il frappe à l'étage au-dessous, il frappe à toutes les portes de la mai-

son; partout il dit : « De grace, montez au qua-
» trième chez une dame dont le mari est blessé ! »
On n'est point compatissant partout; il y a des voisines qui referment leur porte et restent chez elles ; mais il en est d'autres qui se rendent à cette prière et montent chez Léonie, à laquelle elles prodiguent leurs soins, pendant que Justin cherche un chirurgien.

Le jeune ouvrier revient bientôt avec un homme de l'art; Charles a repris connaissance, il a reconnu sa femme, ses enfans, mais il n'a pas la force de parler. Le chirurgien visite sa blessure, la trouve grave, et déclare qu'il ne peut encore prononcer sur son état ; après avoir donné ses instructions il va s'éloigner... Léonie se jette à ses genoux en s'écriant: « Monsieur... vous reviendrez ce soir?... tous les
» jours!... toutes les heures, s'il le faut!... Ah!
» monsieur, rendez-moi mon mari! aucun sacrifice
» ne me coûtera pour un si grand bienfait! »

Le chirurgien la relève, la rassure, et s'éloigne en lui promettant d'être assidu près de son époux. Il part; les dames de la maison s'éloignent aussi ; Justin seul reste, il tâche de consoler Laure, qui pleure en voyant son père malade. Félix, plus heureux, est encore dans l'âge où le malheur nous frappe sans nous attrister.

Léonie s'efforce de ranimer son courage, elle sent qu'elle en a plus besoin que jamais : elle s'assied au chevet du lit, et là, les yeux fixés sur le blessé, attentive à tous ses mouvemens, elle se promet de ne point le perdre de vue une minute jusqu'à ce que es jours soient hors de danger.

Justin est toujours là, elle ne s'en aperçoit pas; il s'approche d'elle et lui dit timidement : « Je vais » aller chercher une garde... n'est-ce pas, madame? » car vous ne pouvez toujours rester là pour veiller » votre mari!... — Oh si!... si!... je veux y rester » toujours!...—Mais, madame, vous vous tuerez!... » et ces pauvres enfans, que deviendraient-ils s'ils ne » vous avaient plus?... Ah! madame, par pitié pour » eux!... ménagez vos forces!... permettez-moi au » moins de vous remplacer!... là, près de ce lit!... » vous y resterez le jour... mais la nuit, moi, j'y » veillerai!... Je suis jeune, fort : cela ne me fera » aucun mal à moi, tandis que cela vous rendrait » malade aussi!... vous, qui déjà vous fatiguez » tant à travailler! Madame, je vous demande cela » comme une grace!... ne me refusez pas!... »

Justin avait les mains jointes en suppliant Léonie; celle-ci lève sur lui ses yeux pleins de larmes, puis lui tend la main en murmurant :

« Mon Dieu! que vous êtes bon, monsieur!... je » n'avais pas encore pensé à vous remercier! Ah! je » ne sais comment nous avons mérité tant d'intérêt!... » Mais si le chagrin que j'éprouve ne m'a pas encore » permis de vous témoigner toute ma reconnais- » sance, croyez que je n'en suis pas moins touchée de » ce que vous avez déjà fait pour nous!

» — De la reconnaissance!... Ah! madame, c'est » moi qui suis trop heureux si je vous suis utile! Si » vous saviez tout ce que j'éprouve!... de ce que... » je!... »

Justin ne trouve plus de paroles : il s'embrouille,

se tait et baisse les yeux, tout honteux, sans oser toucher à cette main qu'on lui présente, et qu'il brûle de presser contre son cœur. En ce moment on frappe fortement à la porte, Justin va ouvrir : une femme d'une cinquantaine d'années, longue, sèche, jaune, en bonnet rond, en déshabillé, s'avance en disant : « Est-ce ici qu'il y a un malade et que l'on attend » une garde? c'est un grand monsieur, un beau brun, » ma foi!... qui est venu me dire de venir! et c'est » qu'il me pressait!... et c'est qu'il me poussait!... » il ne me laissait pas le temps de mettre un bonnet!... » j'ai dit : C'est un homme bien *prompte* que ce » monsieur-là!... »

Léonie a écouté la garde... elle semble réfléchir; Justin donnerait tout ce qu'il possède pour qu'elle la renvoyât et lui permît de passer les nuits près du blessé. Mais Léonie ne juge pas convenable d'accepter les offres du jeune ouvrier; elle pense qu'après avoir travaillé une grande partie de la journée, il doit avoir besoin de repos; et, quoique décidée à veiller aussi tant que son mari sera en danger, elle sent qu'il lui faut quelqu'un pour l'aider; elle répond à la garde : « Oui, madame, c'est ici que l'on a besoin » de vous! »

Justin laisse tristement retomber sa tête sur sa poitrine; Léonie s'approche de lui, et le remercie encore avec cet accent qui arrive si vite au cœur.

« Je ne mérite pas tant de remercîmens, madame, » répond Justin, « mais si vous aviez besoin de quel- » que chose!... s'il fallait courir au bout de Paris... » fût-ce au milieu de la nuit! je suis là, madame,

» au-dessus de vous!... veuillez ne pas l'oublier! »
Le jeune ouvrier s'éloigne en achevant ces mots.

Madame Fripet (c'est le nom de la garde) est déjà en train de s'installer dans la chambre, de regarder où l'on pose chaque tasse, chaque vase, de remuer, de déranger, d'aller, de venir, tout en donnant un coup d'œil à son malade; puis elle rajuste l'oreiller, retire le rideau, remet quelque chose sur le lit; enfin c'est comme un soldat qui arrive dans une nouvelle caserne et veut en connaître toutes les localités. Les enfans regardent madame Fripet aller, venir, passer et repasser, comme si c'était Croquemitaine; Léonie elle-même se sent gênée en ayant chez elle cette figure étrangère; et en effet, est-il rien de plus ennuyeux, de plus insupportable que de voir quelqu'un que l'on ne connaît pas bouleverser tout chez soi et s'y ériger en maître? Mais, dans l'espoir que son mari sera mieux soigné, Léonie supporterait bien d'autres contrariétés.

Madame Fripet fait son état en conscience; elle y met même beaucoup d'amour-propre; mais elle fatigue, elle assomme à force de soins; et, comme elle se croit plus savante que les médecins, il ne faut rien refuser de ce qu'elle veut que l'on prenne. Non contente de s'occuper de son malade, quand elle est dans une maison, madame Fripet veut y soigner la santé de toutes les personnes qui la composent, même de celles qui se portent bien.

Le chirurgien est venu dans la soirée; il donne ses ordres à la garde, qui secoue la tête et a l'air de dire : « Je sais mieux que vous ce qu'il faut faire! »

Léonie cherche à lire dans les yeux du chirurgien ce qu'elle doit craindre ou espérer.

« Je ne puis encore vous rassurer entièrement, » dit le docteur, « la blessure est fort grave!... Atten- » dons avant de prononcer!...

» — Cet homme-là m'a l'air d'un âne, » dit la garde, lorsque le chirurgien est parti; « est-ce qu'on » ne doit pas toujours prononcer sur l'état d'un ma- » lade?... Mais que cela ne vous inquiète pas!... je » suis là, moi!... et je vaux dix médecins!... j'ai » fait revenir à la vie des enfans qui étaient déjà » morts!... il y en a un qui avait des convulsions » internes et externes!... ça lui prenait depuis le » *bibus* jusqu'à la racine des cheveux!... — Mais » mon mari? madame!... — Je le prenais dans mes » bras, je le mettais à la fenêtre, et flic... flac!... » je le retournais comme un petit paquet!... et le » médecin prétendait que l'enfant n'avait point de » convulsions!... — Mon mari, madame!... — Votre » mari s'est battu, à ce qu'il paraît!... et pourquoi » s'est-il battu? — Hélas! je n'en sais rien!... — » Bah!... il ne vous l'avait pas dit?... Hum!... c'est sans » doute pour quelque femme!... — M. Mongérand » ne vous en a pas parlé? — Qu'est-ce que c'est que » ça, Mongérand?... — La personne qui a été vous » chercher. — Ah! ce beau brun!... il jurait comme » un charretier! il a l'air d'un bien mauvais sujet!... » je ne le connais pas; il est entré chez moi en » criant comme un sourd!... il m'a dit : Hâtez- » vous!... Je me suis hâtée; et ma foi, un peu plus » tard il ne me trouvait plus; car j'ai rencontré en

» route une dame qui venait me chercher pour sa
» demoiselle qui est en couche de son troisième; j'ai
» dit : Je suis désolée, mais je ne suis pas vacante!...
» — Mais mon mari, madame!... pensez-vous qu'il
» guérira? — Pourquoi pas!... est-ce qu'on ne gué-
» rit pas toujours quand on est bien soigné?... et je
» puis dire que je m'y entends ; mais il ne faut pas
» qu'on se permette la moindre imprudence!... rien
» sans ma permission, ou je ne réponds plus de
» mon malade! »

Léonie se tait ; elle couche ses enfans et va s'asseoir près du lit de son mari; elle déclare qu'elle passera la nuit à cette place, ce qui donne beaucoup d'humeur à la garde, qui trouve que c'est empiéter sur ses droits; mais Léonie, décidée à ne point lui céder sur ce chapitre, la laisse dire, et reste près de son mari : alors, après avoir long-temps murmuré entre ses dents, madame Fripet se décide à s'endormir sur une chaise, pour apprendre à Léonie à se permettre de veiller pour elle.

Pendant douze jours, l'état de Charles est fort alarmant; le chirurgien vient deux fois par jour le visiter. Léonie n'a pas pris une heure de repos; elle n'a pas voulu quitter le chevet du lit de son mari, quoique le chirurgien lui ait dit plusieurs fois : « Vous n'êtes pas raisonnable, madame, vous rui-
» nez votre santé; vous avez besoin de sommeil! —
» Ah! monsieur, » répond la jeune femme, « je ne
» pourrai le goûter tant que mon mari sera en dan-
» ger!... vous voyez donc bien qu'il est inutile que
» je me couche!... »

La conduite de Léonie donne infiniment d'humeur à madame Fripet, qui répète toute la journée : « Alors, si madame a la prétention d'être la » garde, je ne vois pas trop pourquoi elle m'a fait » venir; il me semble cependant que je sais mon » état! »

Et pour prouver qu'elle sait son état, madame Fripet a mis tout sens dessus dessous dans le modeste petit ménage; on ne trouve plus une place pour s'asseoir, plus une cafetière qui ne soit pleine. Madame Fripet fait de la même tisane dans trois bouilloires, elle met du sirop dans tous les verres, du sucre dans toutes les tasses; elle est sans cesse en mouvement, et ne fait point un pas sans avoir au moins deux cafetières à la main; elle bouscule les enfans quand ils se trouvent sur son passage; elle dit à la petite Laure : « Allons donc! tortue!... ôte- » toi de là!... » et au petit Félix : « Si j'étais ta » mère!... tu aurais souvent le fouet!... »

Les enfans courent se réfugier près de leur mère; Laure demande si madame Fripet s'en ira bientôt. Léonie console ses enfans, et leur dit de prendre patience jusqu'à ce que leur père soit hors de danger.

Justin est venu tous les matins et tous les soirs s'informer de l'état de Charles, et demander s'il peut rendre quelque service à Léonie. Quand Justin paraît, les enfans poussent des cris de joie et courent à lui. Justin est déjà leur ami; il ne leur parle pas comme madame Fripet; il les embrasse, les caresse et souvent leur apporte des gâteaux. Léonie n'ose

point défendre au jeune ouvrier d'offrir des friandises à ses enfans ; elle craint de l'humilier ; il a l'air si content quand Laure et son frère sont joyeux ; et la jeune mère est elle-même si heureuse du plaisir que l'on cause à ses enfans !

On est venu plusieurs fois s'informer de la santé de Charles de la part de Mongérand, qui ne s'est pas soucié de se présenter lui-même. Tantôt il envoie un garçon marchand de vin ou un commissionnaire, avec ordre de se faire payer sa commission ; une autre fois, c'est un homme à moitié gris, qui frappe comme un sourd, entre en criant, et répand autour de lui une odeur d'ail et d'eau-de-vie qui prend aux yeux. Léonie reçoit fort sèchement tous ces messages ; elle a soin de faire dire à Mongérand que son mari ne peut voir personne.

Enfin l'état du malade s'améliore ; le chirurgien répond de sa guérison. Léonie oublie toutes ses peines, toutes ses souffrances, en sachant qu'elle n'a plus à craindre pour les jours de son époux ; elle embrasse ses enfans ; dans sa joie, elle embrasserait même madame Fripet ; mais la garde, pour modérer sans doute cet élan de bonheur, a soin de dire, après le départ du chirurgien : « Votre mari peut » guérir !... je ne dis pas non !... mais il ne l'est pas » encore !... il peut survenir des accidens !... se dé- » clarer des rechutes !... Oh ! il n'est pas hors de dan- » ger !... Il y avait un enfant que je gardais et que le » médecin disait aussi être guéri !... moi, j'étais cer- » taine qu'il avait des convulsions internes ; j'avais » jugé cela à son *meconium* ; je lui fis prendre de

» l'éther, de la menthe; l'enfant mourut au bout de » huit jours. »

Léonie n'écoute pas madame Fripet; elle aime mieux croire le chirurgien, et elle a raison; l'état de Charles s'améliore chaque jour. Alors Léonie pense à envoyer chez madame Darvillé; tant que son mari a été en danger, elle n'a pas voulu affliger sa mère en le lui faisant savoir; maintenant elle ne craint plus de lui faire dire de venir voir son fils, et elle pense que la vue de sa mère ne pourra que hâter la guérison de son mari.

C'est à Justin que Léonie s'adresse pour faire sa commission près de madame Darvillé. Le jeune ouvrier, enchanté de pouvoir rendre un service à sa voisine, s'acquittera de son message avec tous les ménagemens nécessaires. Il part en promettant de se hâter; en effet, il ne tarde pas à revenir; mais sa figure est triste, et Léonie s'écrie : « Auriez-vous » encore quelque malheur à m'annoncer?

»—La mère de monsieur votre mari est malade, » répond Justin; « elle a su que son fils s'était battu et » avait été dangereusement blessé... quelqu'un s'est » hâté de l'en instruire; depuis ce temps elle ne » quitte plus son lit.

»—Pauvre dame! et elle s'est privée de tout pour » nous!... maintenant elle n'a plus que le strict né- » cessaire!... Mon Dieu! que je suis malheureuse de » ne pouvoir plus rien pour les autres!... Hélas!... » bientôt nous-mêmes... il nous faudra encore chan- » ger de logement!... c'est dans une mansarde que » j'élèverai mes enfans!...

» — Que dites-vous, madame? vous penseriez à » quitter cette maison!... — Je ne sais... peut-être... » Enfin, mon mari est sauvé, je dois me trouver » bien heureuse... Mais sa mère sait-elle du moins » qu'il est hors de danger? — Oui, madame; d'a- » près ce que m'a dit la portière de sa maison, il » paraît que les personnes que M. Mongérand en- » voyait chez vous avaient ordre d'aller ensuite » donner des nouvelles à madame Darvillé. — Ce » Mongérand!... mon Dieu!... j'entendrai donc tou- » jours parler de cet homme-là! »

Léonie a remercié Justin, qui s'éloigne le cœur serré, parce que la jeune femme a parlé de quitter la maison. Léonie désire se débarrasser de madame Fripet; elle pense aussi qu'il faudra bientôt qu'elle paie le chirurgien qui a soigné son mari, et elle n'a plus l'argent nécessaire pour fournir à ces dépenses; mais elle possède encore quelques bijoux, de belles robes, des châles, débris de sa fortune passée; elle fait un paquet de tout cela, et se décide à le vendre. C'est sans regret, c'est sans verser une larme qu'elle va se priver de ces objets qui ont tant de prix aux yeux des femmes; mais elle se dit : « Charles est sauvé! » le reste est bien peu de chose auprès de son exi- » stence. »

La garde est payée et congédiée. Il semble qu'on respire plus librement chez Charles lorsque madame Fripet n'y est plus. Les enfans ne craignent plus de rire et de jouer; Léonie donne à boire à son mari quand cela lui plaît, et Charles peut causer avec sa femme sans qu'on le gronde de parler. Heureux!

cent fois heureux ceux qui possèdent près d'eux une épouse, des enfans qui peuvent, au jour de la souffrance, les entourer de leurs soins caressans !

Depuis que madame Fripet n'est plus là entre les deux époux, Léonie a demandé plusieurs fois à son mari ce qui avait amené le duel qui a failli lui coûter la vie. D'abord Charles n'a point répondu à ces questions; mais un matin, pressé de nouveau par sa femme, il lui avoue la vérité.

« Ainsi donc, » s'écrie Léonie, « tu as manqué de » perdre la vie pour une maîtresse de Mongérand !... » pour une femme qui a encore un autre amant et » que tu dois mépriser !... et tu aurais privé tes en- » fans de leur père, moi de mon mari pour une telle » créature !

» — Ma chère amie, j'avais reçu un soufflet; c'est » pour moi que je me suis battu et non pas pour » cette femme. — Tu n'aurais pas reçu cet outrage » si tu n'avais pas été en mauvaise société. — C'est » possible. — Désormais au moins seras-tu plus rai- » sonnable? Cesseras-tu de faire toutes les volontés » de tes amis? — Oh! je te promets que je ne ferai » plus le frère de personne. — Tu n'iras plus avec » Mongérand? — Est-ce qu'il n'est pas venu pendant » ma maladie? — Non, il a envoyé. — Et ma mère » sait-elle?... — Oui, Mongérand s'est chargé aussi » de lui faire savoir ton duel; elle est malade depuis » ce temps. — Le bavard !... J'irai voir ma mère dès » que je pourrai sortir... malheureusement mes for- » ces ne reviennent pas vite. — Le chirurgien a dit » que ta convalescence serait longue, qu'il fallait bien

» te ménager... — C'est fâcheux ! — Est-ce que tu » t'ennuies avec nous? — Non, mais .. je voudrais » faire quelque chose. Je te vois travailler sans cesse... » tu te fatigues trop. — Il faut bien que je gagne » quelque argent... nous n'en avons plus ! ta mala- » die nous a coûté beaucoup... — C'est désolant... » mais quand je serai en état de sortir, tu verras!... » je ferai des affaires... Ma pauvre petite Laure... » elle a un béguin comme des enfans de portier, » quand elle devrait avoir une toque élégante. Et » toi !... tu es mise comme une ouvrière, mainte- » nant... ô damné de sort !... c'est vrai qu'il y a un » peu de ma faute. — Calme-toi, mon ami, guéris- » toi... puis nous verrons... — Tu as raison... c'est » de la bêtise de se chagriner. Donne-moi mon vio- » lon que je m'amuse avec. »

Depuis que Charles est en convalescence, Justin n'ose plus venir tous les jours demander de ses nouvelles, mais il a repris sa place à la fenêtre, et voit de nouveau travailler Léonie qui maintenant, quand elle lève la tête, le salue avec amitié. Justin se dit en soupirant : « Si je ne dois plus lui parler, du moins » je ne suis plus un étranger pour elle ! »

Charles est entièrement rétabli ; il peut sortir, il est allé voir sa mère, qui semble recouvrer ses forces en embrassant son fils. « Mon pauvre Charles ! » lui dit-elle, « j'ai fait pour toi ce que j'ai pu... cette » maladie t'a gêné... je le conçois... j'ai fait remettre » aux gens qui venaient de la part de ta femme tout » ce dont je pouvais disposer encore... — Comment, » ma mère... que voulez-vous dire? — Ah ! ta femme

» t'avait caché cela peut-être... pour ne point t'af-
» fliger... mais il vaut mieux s'adresser à sa mère
» qu'à des étrangers... Seulement j'aurais voulu que
» Léonie ne m'envoyât pas si souvent des ivrognes...
» probablement elle n'avait pas le choix, et connais-
» sait la fidélité de ces gens-là... J'aurais voulu faire
» plus pour vous... mais tu sais que je n'ai plus que
» mes rentes viagères!... »

Charles se contente de remercier sa mère, de lui faire de belles promesses pour l'avenir. Il se doute qu'il y a du Mongérand dans cette affaire, et cette fois il est fort en colère contre lui; mais il juge inutile de dire cela à Léonie. A son retour chez lui, Charles voit avec surprise des commissionnaires emporter une partie de ses meubles.

« Mon ami, » dit Léonie, « il faut encore que
» nous déménagions : ce logement est trop cher
» pour nous; j'en ai loué un... dans les mansardes...
» dans une maison qui donne sur le canal... Mais
» tous nos meubles n'y tiendraient pas : j'en ai donc
» vendu une partie... et d'ailleurs, cela nous servira
» pour vivre pendant quelque temps. »

Charles fait la moue, mais au bout d'une minute il reprend sa gaîté et s'écrie : « Après tout, quand
» j'aurai de l'argent, j'achèterai d'autres meubles, et
» de plus beaux. Tu as bien fait. »

Quelques jours après, on déménage pour aller prendre possession de deux petites chambres à un cinquième; Léonie est plus triste à chaque changement de lieu. Cette fois, avant de quitter le logement qu'elle habitait, ses yeux cherchent Justin à

sa fenêtre, elle voudrait remercier ce jeune homme qui lui a montré tant de dévouement pendant la maladie de son mari, mais elle n'aperçoit pas son voisin ; le jeune ouvrier était sorti en même temps que les commissionnaires qui emportaient les meubl es de Charles.

CHAPITRE XIX.

LA MANSARDE ET LE VIOLON.

Le nouveau logement qu'occupe Charles et sa famille est dans une assez belle maison nouvellement bâtie sur les bords du canal; mais les deux petites pièces qui composent tout l'appartement sont situées au dernier étage de la maison, et font tellement mansarde, qu'on ne peut marcher droit que dans la première chambre; le papier qu'on a mis sur les murs est en grande partie décollé ou arraché; tout dans ce séjour respire la misère, et quoique Béranger ait dit :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

un grenier n'a rien de séduisant, et à vingt ans même quand on y reste, c'est qu'on ne peut pas faire autrement.

Léonie sent quelques larmes mouiller ses yeux en

entrant dans son nouveau domicile, elle les essuie bien vite et s'occupe de tout approprier; la petite Laure soupire et dit tout bas à sa m`re : « J'aimais » bien mieux l'autre logement!... » Quant à Charles, il s'est assis dans un coin, il a pris son fils sur ses genoux et il tâche de lui apprendre :

En avant, Fanfan la Tulipe.

Léonie se remet à broder, à festonner; dès le matin elle prend son ouvrage, elle voudrait avec son aiguille pouvoir soutenir son ménage ; mais elle se tue, et voit avec effroi que son travail ne pourra jamais suffire aux besoins de sa famille. Charles sort un peu moins, parce que n'ayant plus d'argent à dépenser, il ne s'amuse plus autant dehors. Chez lui, il joue du violon, c'est son occupation favorite; quoiqu'il ne soit pas fort, et joue souvent faux, il s'écrie : « J'aurais dû me faire musicien... c'était ma » vocation... Mais on a voulu me mettre dans le » commerce... on a eu tort... Je ne forcerai jamais » la vocation de mon fils!... il sera avocat ou méde- » cin, artiste ou militaire; je lui ferai tout apprendre, » et je lui laisserai le choix. »

Léonie ne répond rien, mais elle regarde tristement son fils, dont les vêtemens sont bien usés, et elle lève les yeux vers le ciel.

Quand Charles sort, il ne manque pas en rentrant de s'informer si Mongérand est venu : « Non, grace » au ciel! » répond Léonie.

» — Grace au ciel! c'est bientôt dit... mais enfin il » me doit de l'argent... et... — Mon ami, il ne vous

» le rendra jamais... regardez cela comme perdu.
» — Perdu !... nous verrons... Je veux avoir une
» explication avec lui... je ne sais pas où il se cache,
» je ne peux plus le trouver... Oh ! sois tranquille,
» Léonie, je n'ai plus envie d'aller avec Mongérand,
» je suis trop en colère contre lui ; et si je désire le
» rencontrer, c'est pour lui laver la tête. — Tu dis
» cela, Charles, mais je te connais !... tu es trop bon
» enfant, comme disent tes amis, pour en vouloir
» long-temps à quelqu'un ; si tu revois Mongérand,
» tu lui pardonneras bien vite : il vaut mieux ne plus
» lui parler. »

Il s'est à peine écoulé quinze jours depuis que l'on habite la mansarde, lorsque la mère de Charles cesse de vivre. Léonie, qui est restée près d'elle à ses derniers momens, a toujours eu soin de lui cacher la triste situation où son mari l'a réduite, et du moins madame Darvillé meurt sans savoir toute la vérité. Pour être utile à son fils, la mère de Charles avait contracté des dettes. Le mobilier qu'elle laisse suffit à peine pour les acquitter. La situation de Charles n'est donc point changée par cet événement.

Depuis que Léonie voit avec effroi ses enfans menacés de la misère, elle a plus d'une fois pensé à son frère, à cet Adrien qui est parti fort jeune pour les pays étrangers. Adrien avait toujours témoigné un tendre attachement à sa sœur, et Léonie se disait : « Si mon frère avait fait fortune, s'il revenait riche!
» ô mes enfans, je suis bien sûre que vous ne man-
» queriez plus de rien. »

Mais cet espoir lui est encore ravi : Adrien venait

de perdre par un naufrage tout le fruit de ses spéculations ; il était arrivé au Havre sans un sou, et s'était hâté de se faire envoyer la part qui lui revenait de la succession de son oncle Formercy. Avec cette somme, il s'était embarqué sur-le-champ, sans même venir à Paris voir sa sœur. L'amour-propre du jeune marin était humilié du peu de succès de ses entreprises, et il s'était promis de ne point revoir ses parens, ou de ne se présenter devant eux que possesseur d'une fortune indépendante.

Deux mois se passent, et Charles n'a pas entendu parler de Mongérand ; les Vanflouck ainsi que tous ses amis de café s'éloignent à son approche, parce qu'on devine presque toujours sur la mine d'un homme quand il ne peut plus régaler les autres. Un matin, après avoir long-temps raclé du violon, Charles va, suivant sa coutume, flâner sur les boulevarts. La petite Laure, qui était descendue chercher quelque chose, rentre d'un air tout joyeux, en disant :

« Ah ! je suis bien contente... nous ne nous en-
» nuierons plus tant ici... notre bon ami, notre voi-
» sin de là-bas... tu sais bien, maman, ce jeune
» homme qui nous donnait des gâteaux? — M. Jus-
» tin ? — Oui, M. Justin ; eh bien ! il loge aussi
» dans cette maison... — Qui t'a dit cela, ma fille ?
» — Je viens de le voir... il est entré là !... en face
» de notre porte sur le carré. — C'est qu'il allait
» voir quelqu'un de sa connaissance apparemment.
» — Mais écoute donc : il m'a dit, en m'embras-
» sant : Si vous avez besoin de moi, je suis encore

» votre voisin. — Il t'a dit cela?... c'est singulier. —
» Veux-tu que je lui dise de venir nous voir ?... »

Léonie ne répond rien ; elle réfléchit, mais Laure est déjà sur le carré où elle crie : « Monsieur Justin,
» venez chez nous, maman le veut bien. » Une minute après, le jeune ouvrier paraît sur le seuil de la porte où il s'arrête timidement.

« Eh bien ! monsieur Justin, pourquoi donc n'en-
» trez-vous pas ?» dit Léonie en saluant le jeune ouvrier. « Est-ce notre nouveau logement qui vous fait
» peur ?... Hélas ! vous voyez que nous n'avons pas
» gagné au change. »

Justin fait quelques pas en tournant et retournant son chapeau dans ses mains. Il s'arrête devant Léonie, en murmurant : « C'est vrai, madame, ce
» logement est bien vilain pour vous !

» — Pas plus pour moi que pour mon mari ; que
» voulez-vous ? il faut savoir supporter l'adversité.
» Si je n'avais pas d'enfans, je braverais la misère...
» mais pour eux, j'aurais voulu !... »

Léonie s'arrête, détourne les yeux, essuie quelques larmes, puis reprend d'une voix plus assurée : « Est-il vrai que vous soyez aussi notre voisin dans
» cette maison ?

» — Oui, madame, depuis hier... j'habite la cham-
» bre en face de votre porte... Je ne me plaisais plus
» dans la maison... où vous n'habitiez plus... l'ha-
» bitude de vous voir travailler... je vous cherchais
» toujours à votre croisée... enfin, quand cette
» chambre ici à côté a été libre, je l'ai bien vite

» louée... Et... cela ne vous fâche pas, madame, » que je sois venu me loger près de vous ? »

»—Pourquoi cela me fâcherait-il?... je n'ai pas ou- » blié l'intérêt que vous nous avez témoigné pen- » dant la maladie de mon mari, et tout ce que vous » avez fait pour nous alors.

»—Ah ! madame, si je pouvais encore vous être » bon à quelque chose, je serais si heureux, si » content!... Pour vous, je voudrais tant...»

Justin s'animait; Léonie lève les yeux sur lui; il rougit et ne peut plus continuer; les regards de Léonie avaient alors quelque chose d'imposant, de sévère, qui avait coupé la parole à l'ouvrier : c'est que la jeune femme venait de concevoir quelques soupçons sur le secret motif du dévouement que lui témoignait Justin.

On garde quelques instans le silence. Justin est embarrassé, Léonie est plus sérieuse; cependant elle fait signe à Justin de prendre une chaise, et celui-ci reste toujours debout.

« Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, monsieur Justin? » dit Léonie en reprenant son ouvrage.

« — Madame... je craindrais de vous gêner... et » puis il faut que j'aille travailler... — Vous êtes » ébéniste, je crois? — Oui, madame. — Avez-vous » encore votre mère ?—Dieu merci! madame, j'ai ma » mère et deux sœurs qui m'aiment tendrement !— » Cela fait votre éloge... vous êtes laborieux, rangé, » vous parviendrez !... Mais il faut venir nous voir » quand mon mari est ici; il sera charmé de faire

» connaissance avec quelqu'un d'aussi obligeant que » vous. »

Justin fait une légère grimace, il répond enfin : « Je me rends justice, madame, je ne suis qu'un » ouvrier.... et je sais que vous n'avez pas toujours » habité les mansardes ; ma société ne conviendrait » sans doute pas à monsieur votre époux.

» — Vous vous trompez !... ah ! plût au ciel qu'il » n'en eût jamais vu d'autres !... un ouvrier comme » vous vaut bien mieux que les amis qu'il avait ! »

Léonie soupire en disant cela, et le silence règne de nouveau. Justin toujours debout, les yeux baissés, voudrait dire adieu, et ne voudrait pas s'en aller ; enfin le petit Félix s'approche de lui et dit en s'agrippant à son pantalon :

« Avez-vous des gâteaux aujourd'hui ?

» — Non, je n'en ai pas ce matin, » répond Justin ; « mais demain...

» — Mon fils, » dit Léonie d'un air sévère, « c'est » fort mal de demander des gâteaux aux personnes » qui viennent ici... tu as l'air d'un gourmand. Mon- » sieur Justin, cela me contrarierait si vous leur ap- » portiez toujours quelque chose .. et vous ne vou- » driez pas me désobliger ?

» — Non certainement, madame ; mais j'espérais... » que vous voudriez bien me permettre... vos en- » fans sont si gentils... je les aime tant !...

» — Eh bien ! il faut vous marier, monsieur Justin ; » vous serez père de famille, et je suis sûre que vous » serez bien heureux près de votre femme et de » vos enfans. »

Justin ne répond rien, mais il pâlit ; puis tout à coup et sans lever les yeux sur Léonie, il sort en balbutiant : « Je vous salue, madame. »

Lorsque Justin est sorti, Léonie, fâchée d'avoir été obligée de parler sévèrement à son fils, le prend sur ses genoux, le caresse, le couvre de baisers, en lui disant : « Pauvre petit!.. ne sois pas fâché!... » ton papa t'en donnera, des gâteaux.—Papa? il ne » m'en donne jamais...

» — Moi, je n'ai rien demandé! » dit Laure en allant se pendre au bras de sa mère. « — Oh ! mais » toi, tu es grande!... tu as cinq ans et demi!... tu » es déjà raisonnable. — Ah! c'est égal, j'aime bien » les gâteaux aussi. — Pauvres enfans!... que j'au- » rais voulu voir si heureux!... dont je me serais » plu à prévenir tous les désirs, à satisfaire tous les » vœux!... faut-il donc vous voir privés de tout ce » qui est le bonheur à votre âge!... faut-il ne pou- » voir jouir de votre joie enfantine à l'aspect d'un » jouet, d'un bonbon!... déjà des privations!... » déjà connaître la pauvreté!... ô mon Dieu! mon » Dieu!... »

Léonie versait d'abondantes larmes en embrassant ses enfans. Laure voit les pleurs de sa mère et s'écrie : « Tu as du chagrin, maman... c'est peut-être » parce que nous avons désiré des gâteaux!... oh! » ne pleure pas... nous n'en demanderons plus ja- » mais... je te le promets!... »

Léonie ne répond que par des baisers. Charles rentre en ce moment ; il semble de mauvaise humeur.

« Qu'as-tu donc, mon ami? » lui dit sa femme.
« — C'est cet imbécille de portier qui vient de me
» dire que les locataires se plaignent parce que je
» joue du violon!... Est-ce qu'on n'est pas libre
» maintenant? Ça m'amuse, moi, de faire de la mu-
» sique! La dame d'ici dessous prétend que je la
» réveille trop tôt avec mon instrument... C'est sans
» doute une mijaurée. J'ai dit au portier : Si la dame
» d'au-dessous n'est pas contente, elle n'a qu'à venir
» me le dire elle-même. — Ah! Charles, ne nous fai-
» sons pas des ennemis de nos voisins!... Tu pourras
» prendre ton violon plus tard. — Je le prendrai
» plus tôt, au contraire. — Cette dame est peut-être
» âgée, malade? — Non, je me suis informé de
» cela. C'est une dame jeune encore, qui demeure
» seule... quelque femme galante!... Je ne veux pas
» me gêner pour elle. D'ailleurs, je veux apprendre
» la musique à mes enfans. Je veux les faire danser;
» j'en suis bien le maître, il me semble! »

Et Charles décroche son violon et se met à jouer une contredanse, frappant la mesure avec son pied, et jouant à tour de bras. Il ne quitte que lorsqu'il ne peut plus faire aller son archet. Le soir, en revenant de se promener, il prend encore son instrument; en vain Léonie l'engage à ne point jouer si fort; Charles y met de l'entêtement; et comme ses enfans, habitués à l'entendre, dorment au son de son instrument, il n'est nullement disposé à le quitter, lorsqu'on frappe plusieurs coups à leur plancher.

« Entends-tu? » dit Léonie. « — Quoi? — La voi-

» sine qui frappe. — Ça m'est bien égal ; elle n'a » qu'à danser. — Mais, mon ami, il est peut-être » plus de minuit... Nous ne savons plus l'heure ici... » — Non, non, il n'est pas minuit !... D'ailleurs, ça » m'égaie, de jouer du violon !... Et puis... je de- » viens très-fort ! — Si cela pouvait t'être utile à » quelque chose au moins !... Moi, je sens mes for- » ces diminuer tous les jours ! — Couche-toi, je vais » te jouer une polonaise pour t'endormir. »

Léonie allait se coucher lorsqu'on frappe à leur porte.

« Voilà une visite bien tard ! » dit Charles... « Se- » rait-ce le petit voisin dont tu m'as parlé aujour- » d'hui ?...—Oh ! je ne pense pas qu'il se présente à » cette heure !... Qui est là ? — Ouvrez... c'est la » voisine d'au-dessous. — Ah ! c'est la voisine ! » dit Charles en riant ; « elle a vu que ses coups de balai » ne servaient à rien ; elle vient elle-même. »

Léonie va ouvrir. Une dame en camisole de nuit, coiffée d'un bonnet assez élégant, et tenant un bougeoir à la main, entre dans la mansarde en disant : « Certainement, monsieur, vous le faites par mé- » chanceté ; on n'a jamais mis tant d'obstination à » jouer du violon... Il est minuit passé, et... »

Au lieu de répondre à la dame, Charles pousse un cri de surprise ; Léonie en fait autant en disant : « C'est madame Rozat !... »

La voisine les examine alors tous deux en avançant son bougeoir, et s'écrie à son tour : « Que vois-je ?... » monsieur et madame Darvillé !... ici !... dans ce

» grenier!... je veux dire dans cette mansarde!...
» Ah! mon Dieu! est-ce bien possible?...

» — Oui, madame, » répond Léonie en avançant une chaise à madame Rozat, « c'est bien nous!...
» Le sort ne nous a pas été favorable, et, comme
» vous le disiez, nous habitons presque un gre-
» nier!...

» — Oh! mais ce n'est que momentanément! »
s'écrie Charles, « on me doit beaucoup d'argent, et
» quand on me remboursera, nous prendrons un
» autre local.

» — En vérité je n'en reviens pas! » dit madame Rozat en s'asseyant. « Ah! mon Dieu!... des per-
» sonnes qui avaient un établissement!... et en si peu
» de temps!... Ça me suffoque!

» — Mais vous-même, madame, » dit Léonie, qui désire mettre un terme aux doléances de madame Rozat, « comment se fait-il que vous demeuriez seule
» maintenant?... — Est-ce que vous ne savez pas que
» je suis séparée d'avec mon mari? — Séparée d'a-
» vec votre mari!... — Oui, Dieu merci! depuis près
» de sept mois... Ah! il me semble que je suis dans
» le paradis depuis ce temps-là!...

» — Vous vous êtes quittés? et Rozat était tou-
» jours à vous caresser! — Ah! ah!... Est-ce que
» vous croyez à ce qu'on fait devant le monde, mon-
» sieur Darvillé! Ah! j'en ai vu de cruelles!... M. Ro-
» zat est un être indécrottable!... le plus affreux ca-
» ractère, faux, sournois, méchant, brutal!... oui,
» brutal!... car, après m'avoir embrassée devant la
» société, il me pinçait, me tapait même quand nous

» étions seuls!... Ah! il faut se défier de ces moutons » de bonne compagnie, qui semblent à chaque in- » stant prêts à se mettre aux genoux de leur femme; » en général, c'est presque toujours pour cacher de » vilaines choses que l'on affecte de si gracieuses ma- » nières. Bref, nous nous sommes quittés; il y a » long-temps que nous aurions dû le faire!... Mon » fils est au collége, M. Rozat paie sa pension; il est » bien obligé de m'en payer aussi une à moi, et je » vis d'une façon fort agréable : je reçois mes » amis, je donne de petits thés, de petits punch; » mais, comme j'aime à dormir, je vous en prie, » monsieur Darvillé, ne me tenez pas éveillée avec » votre violon!... c'est trop désagréable!

» — Soyez tranquille, madame, » dit Léonie, « maintenant que mon mari sait que c'est vous qui » êtes notre voisine, son violon ne vous incommo- » dera pas. »

» — Ce sera bien aimable de votre part. Ah! mon » Dieu! je suis bien désolée... que vous soyez comme » ça malheureux!... Quand on a connu les person- » nes, et qu'on les retrouve ensuite... c'est contra- » riant! je suis même étonnée que vous puissiez jouer » des contredanses!.. Est-ce que c'est votre état main- » tenant? — Non, madame, c'est pour mon plaisir. » — Ah, Dieu! où est le temps où vous donniez de » si belles boucles d'oreilles à votre femme!... je me » le rappelle encore!... Mais je vais me coucher, car » je suis bien lasse, et demain j'ai beaucoup à faire, » je donne une petite soirée. Adieu, monsieur et ma- » dame, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Ne vous

» dérangez pas, je vous en prie; j'ai mon bougeoir.»

Madame Rozat est partie, et Léonie ne peut s'empêcher de dire : « Que la pitié de cette femme est » insultante !... et faut-il être obligé de l'endurer ! »

Charles ne répond rien, il raccroche son violon et se couche sans dire un mot : la vue de madame Rozat ne lui a pas été non plus agréable.

La santé de Léonie s'affaiblit de jour en jour, et pourtant elle veut sans cesse travailler, veiller pour que ses enfans ne manquent pas au moins du nécessaire. Justin ne pouvant plus apercevoir sa voisine par la fenêtre, parce que les siennes ne donnent pas en face, se permet quelquefois le matin de s'informer de sa santé en entr'ouvrant la porte du carré.

« Entrez donc, monsieur Justin ! » crie Charles au jeune ouvrier; mais celui-ci prétexte toujours l'heure de son travail, qui ne lui permet pas de s'arrêter, et se sauve sans vouloir s'asseoir. Lorsque Charles n'est pas là, Justin, après avoir allongé la tête, entre doucement dans la chambre, s'approche de Léonie, se tient debout devant elle, et tout en répétant à chaque instant qu'il faut qu'il s'en aille, reste en contemplation devant sa voisine.

Un matin que Justin est là depuis long-temps, regardant Léonie lorsqu'elle a les yeux sur son ouvrage, mais baissant les siens dès qu'elle le regarde, elle lui dit en souriant : « Est-ce que vous n'oubliez » pas l'heure de votre travail ? »

Justin pousse un gros soupir et répond : « C'est » vrai, madame, quand je suis... là... je ne peux

» plus m'en aller!... mais puisque vous me le dites...
» — Ce n'est pas pour vous renvoyer, monsieur
» Justin, mais c'est que j'ai remarqué que vous n'a-
» vez jamais le temps de causer quand mon mari
» est là, tandis que vous vous arrêtez volontiers
» lorsqu'il est absent; je vous avoue que cela me
» semble singulier! »

Justin rougit, et murmure entre ses dents : « Ma-
» dame... c'est... je n'ose pas vous dire pourquoi...
» je crains de vous fâcher!... — Je ne pense pas,
» monsieur Justin, que vous ayez rien à me dire
» qu'une femme honnête ne puisse entendre; expli-
» quez-vous donc!... — Eh bien! madame, c'est
» que je n'aime pas monsieur votre mari!... —
» Vous ne l'aimez pas! » reprend Léonie en sou-
riant; « et que vous a-t-il donc fait?... — Il ne m'a
» rien fait, certainement!... mais c'est plus fort que
» moi... je ne l'aime pas!... car je vois bien qu'il ne
» vous rend pas heureuse... comme vous devriez
» l'être!... Vous, madame, faite pour vivre dans
» l'opulence, vous habitez un grenier, et vous vous
» tuez à travailler pour nourrir vos enfans!... tandis
» que lui ne fait rien que se promener ou jouer du
» violon du matin au soir!... ah! ça me fait mal de
» voir cela! et j'ai bien de la peine à ne pas lui dire
» ce que je pense!...

» — Monsieur, » dit Léonie avec sévérité, « qui
» vous a dit que mon mari me rendait malheureuse,
» que notre infortune fût sa faute? Qui vous a per-
» mis de juger sa conduite? N'est-il pas maître de
» son temps, de ses actions? a-t-il des comptes à

» vous rendre? Si je travaille, c'est que cela me plaît » apparemment; m'avez-vous jamais entendue pro- » férer une plainte, un reproche contre mon mari?

»—Oh! non, madame; mais...—Alors, monsieur, » vos conjectures sont plus qu'indiscrètes!... Dire » du mal de mon mari, c'est en dire de moi- » même!... c'est bien plus encore! car je pourrais » pardonner des offenses qui me seraient person- » nelles, tandis que je n'excuserai jamais celles qui » atteindraient Charles!

»—Mon Dieu! madame, j'ai eu tort de vous dire » cela, je le sens bien!... c'est que je voudrais tant » vous voir heureuse!...

» — C'est assez, monsieur Justin! votre travail » vous appelle, ne tardez pas davantage! »

Justin a les larmes aux yeux; il fait quelques pas vers la porte et revient à Léonie en balbutiant: «Ma- » dame!... je vous en prie, pardonnez-moi! je » ne suis qu'un ouvrier... je n'ai aucun usage du » monde!... sans quoi je ne vous aurais pas dit » cela!... Ah! madame, je serais si désolé si vous » restiez fâchée contre moi!

»—Eh bien! je l'oublierai, monsieur Justin; mais » vous me ferez le plaisir de n'entrer chez nous que » lorsque mon mari y sera. »

Justin ne répond rien; il embrasse les enfans, salue Léonie et s'en va bien triste, en songeant qu'il ne pourra plus la voir, la contempler à son aise.

Cependant l'hiver est venu, et Léonie ne peut acheter à son fils les vêtemens chauds dont il a be-

soin ; elle se désole, et passe une partie des nuits à travailler; Charles se frappe le front, donne des coups de poing sur la cheminée, des coups de pied sur le plancher, s'appelle gredin, misérable, pendard, puis va se promener et reste une heure à écouter les paillasses en plein vent, à regarder les caricatures politiques. Quant à madame Rozat, elle n'a pas remis le pied chez ses anciennes connaissances, et elle s'arrange même de manière à ne point les rencontrer dans l'escalier, probablement parce que cela lui ferait trop de peine : suite de son excessive sensibilité.

En revenant d'une de ses promenades, Charles est arrêté par son portier :

« Monsieur joue du violon... par conséquent » monsieur est musicien, que je présume? » dit le portier sans ôter son bonnet de coton, parce qu'il parle à quelqu'un qui habite dans les mansardes.

« Eh bien! après? » répond Charles avec impatience, « est-ce que madame Rozat se plaint en- » core? — Non, non, monsieur!... oh! ce n'est » plus de ceci qu'est la question.... c'est un de mes » amis... domestique ici près, rue St.-Louis; je dis » ici près, mais dans le fait ce n'est pas *trope* loin!... » en prenant la rue de la Tour...—Voyons, venez au » fait! monsieur Bertrand? —C'est donc mon ami, le » domestique, Braillard, vous l'avez peut-être vu » quelquefois dans ma loge... un petit, sec... — » Eh non! je ne connais pas Braillard!... mais » qu'est-ce qu'il veut? — Voilà : il est venu ce ma- » tin me voir, me dire que la fille de son maître va

» se marier !... La demoiselle a vingt-neuf ans son-
» nés, elle n'est pas jolie, et vous comprenez qu'on
» n'est pas fâché de la marier, d'autant qu'il paraît
» que, tout en étant laide, la demoiselle tenait à
» épouser un joli homme; mais ce sont des gens
» qui ont quelque chose, et vous me direz, il y en
» a bien qui n'ont rien et qui se marient *toute* de
» même!—Mais, monsieur Bertrand, qu'est-ce que
» cela me fait, tout cela !...—Ah ! c'est que Braillard
» m'a donc dit : On va dans dix jours marier made-
» moiselle, et demain on donne chez nous un petit
» bal d'accordailles dans lequel mon maître présente
» son gendre à toute sa famille ; ce sera très-bril-
» lant, ce sera un véritable bal de *solciété*, et je suis
» en quête d'un violon pour faire danser toute la
» nuit ! c'est-à-dire toute la nuit... ça finira peut-
» être à deux ou trois heures ! on ne sait pas *trope !*
» Connais-tu un joueur de musique, me dit Brail-
» lard ! Moi, d'abord je dis non ; puis voilà que je
» pense à vous, monsieur. Eh mais ! que je dis à
» Braillard, tiens, au fait, nous avons dans le cin
» quième un joueur de violon de la première force,
» car on l'entend de toute la maison quand il s'y
» met, et je pense que cela serait bien votre af-
» faire !... Eh bien ! me dit Braillard, propose-lui
» la chose pour demain !... il faut être à la maison à
» huit heures du soir !... on donne quinze francs. Je
» dis : ce n'est pas *trope*, mais c'est très-*raisonnable !*
» ensuite, comme il y a un souper, il est très-proba-
» ble qu'on aura soin du musicien, et la *nuite* un mor-
» ceau *sur* le pouce n'est pas désagréable. Alors je me

» suis chargé de dire cela à monsieur, et je pense » qu'il ne sera pas fâché de...

» — Non, je ne fais pas danser les autres ! » reprend Charles avec humeur ; et il remonte aussitôt son escalier, tandis que le portier s'écrie : « Tiens ! c'est encore *trope* drôle !... refuser de ga- » gner quinze francs ; et sa petite fille a des souliers » percés !... j'ai bien vu cela, moi !... Qu'est-ce qu'il » fait donc danser alors ? les rats et les souris *proba-* » *blement !* »

Charles est rentré chez lui ; sa femme a les yeux rouges ; depuis quelques jours la santé du petit Félix lui donne des inquiétudes ; il est moins gai, il ne joue plus; elle le tient dans ses bras, elle craint qu'il n'ait froid ; et la petite Laure souffle dans ses doigts en courant dans la chambre pour s'échauffer: Charles est touché de ce tableau, il s'assied dans un coin, en disant : « Au fait !... si je les faisais danser !... » quinze francs !... c'est quelque chose ! »

Il se rapproche de sa femme et lui dit : « Tu ne » gagnes pas quinze francs par jour avec ton aiguille, » n'est-ce pas?... — Hélas!... c'est avec bien de la » peine que je gagne quinze sous... Mais pourquoi » me demandes-tu cela?...—C'est que tout à l'heure... » le portier m'a parlé... enfin on me propose de faire » danser toute une nuit une société... et on m'offre » quinze francs pour cela... »

Léonie regarde son mari avec anxiété, car ses enfans ont froid, et elle ne pense pas qu'il y ait rien de trop pénible à faire, pour leur procurer ce qui leur manque.

« Eh bien ! mon ami, » dit-elle enfin, « qu'as-tu » répondu ? — Tu penses bien que ça ne m'amuse » pas d'aller faire le crincrin... j'ai appris le violon » pour mon agrément et non pour faire danser.

»—Oui ! » dit tristement Léonie, « je sens tout ce » que cela aurait de désagréable pour toi... mais » quand le malheur nous accable, on est souvent » bien heureux d'avoir pour ressource les talens » que l'on s'était donnés pour son agrément. Enfin » tu as... — J'ai refusé. »

Léonie ne dit rien, elle baisse les yeux et serre son fils tout contre son cœur. Charles, qui a faim, ouvre une armoire et ne trouve que du pain. Il s'écrie : « Où est donc le dîner? — On ne m'a pas payée » aujourd'hui chez la lingère... nous n'avons pas » autre chose. — Diable !... c'est un fichu repas... » Scélérat de Mongérand !... hum !... si je le ren- » contrais !... je ne sais pas ce que je lui ferais... me » laisser dans l'embarras... après avoir emprunté » à ma... »

Charles achève sa phrase entre ses dents ; il grignotte son pain quelque temps, puis se lève en s'écriant : « Allons, décidément, je les ferai danser !... »

Léonie lève la tête, ses yeux se sont ranimés ; elle s'écrie aussitôt : « Mais ce portier?... si tu as refusé... » — Oh ! son ami Braillard ne doit pas encore être » revenu... Laure ! va dire au portier que décidé- » ment j'accepte ce qu'il m'a proposé pour demain. » Va, Laure, va vite, ma chère enfant. »

Laure descend, et Charles reprend : « Je ne suis » pas fâché de n'avoir point accepté tout de suite...

» il ne faut pas avoir l'air d'attendre après cela.
» Mais au fait! ces gens, chez qui j'irai, ne me con-
» naissent sans doute pas!... et comme tu dis, quand
» on a du talent, il faut le mettre à profit. »

Laure remonte; il était encore temps, Braillard était justement chez son ami Bertrand; en recevant la réponse de Charles, il a dit : « C'est alors une
» chose convenue, pour demain huit heures très-
» précises; » et il a donné sur un papier l'adresse de son maître, que Laure apporte à son père.

Charles lit sur le papier : *M. Tigré, ancien four-*
» *reur,* » et il met l'adresse dans sa poche, en disant : « Fort bien! je n'ai jamais entendu parler de
» M. Tigré. » Léonie respire; un peu de bonheur renaît sur ses traits; ses enfans sont plus gais, parce qu'ils la voient sourire; Charles s'exerce toute la soirée à jouer des *trenis* et des *poules*, mais cette fois le son de son instrument ne fatigue pas l'oreille de sa femme.

Le lendemain Léonie s'occupe de la toilette de son mari; elle ne veut pas qu'il paraisse sale au milieu du monde où il va se trouver; elle sait que la mise impose, même dans un joueur de contredanses, et on trouvera que Charles joue moins mal, s'il se présente bien vêtu. Les effets de son mari ne sont plus neufs; mais à force de les battre, de les brosser, elle parvient à les rendre encore fort présentables. Charles s'habille long-temps avant l'heure; sa femme le regarde, l'admire; car sa femme l'aime toujours, et si son mari n'avait pas pris de mauvaises manières dans les dernières sociétés qu'il a fréquentées, il serait encore fort bien :

mais, en ce moment, Léonie oublie ses torts; elle ne voit que le service qu'il va rendre à sa famille, et Charles l'a si peu habituée à en recevoir de lui, que cela lui fait encore plus de plaisir.

La nuit est venue. « Il ne faudra pas manquer » l'heure, mon ami, » dit Léonie. « — Sans doute... » mais tu sais bien que je n'ai plus de montre. — » Laure, va voir chez M. Justin, s'il y est, tu lui » demanderas l'heure au juste. — Oui, maman. »

La petite Laure va chez le jeune ouvrier, dont la porte est entr'ouverte; il ne la ferme jamais qu'au moment de se coucher, dans l'espoir d'apercevoir ou d'entendre au moins sa voisine. Justin fait un mouvement de joie, en voyant Laure entrer chez lui.

« Désirez-vous quelque chose, ma bonne amie? » votre maman a-t-elle besoin de moi? — Monsieur, » c'est que je viens vous demander l'heure, parce » que mon papa va au bal ce soir, et il ne faut pas » qu'il manque; car c'est lui qui fera danser, il em- » portera un violon pour ça... C'est bien gentil de » savoir jouer du violon pour faire danser, n'est-ce » pas, monsieur? »

Tout en disant cela, la petite fille regardait deux gros gâteaux qui étaient sur une table, elle ne pouvait s'empêcher d'y reporter incessamment les yeux; la pauvre enfant n'avait mangé dans la journée que du pain et un peu de sucre, sa mère ne devant être payée que le lendemain.

Justin est allé regarder sa montre : « Il est sept » heures, » dit-il à la petite qui est encore en contemplation devant ce qui est sur la table.

« Merci, monsieur Justin. » Laure va s'éloigner, mais le jeune homme qui voit ce qu'elle regarde, lui dit : « C'est pour vous et votre frère que j'avais » acheté cela... mais je n'ose pas vous les offrir, de » peur de fâcher votre maman... qui m'en veut » déjà.

» — Oh ! ça ne la fâcherait peut-être pas aujour- » d'hui... car elle a l'air de bien bonne humeur ce » soir. — Vraiment... Eh bien ! nous verrons... tout » à l'heure. »

Laure n'ose rester plus long-temps, elle retourne dire l'heure à ses parens. Charles a encore le temps de s'exercer sur son instrument et de tâcher de se rappeler toutes les contredanses qu'il sait. Enfin, l'heure s'écoule, et il se dispose à partir ; il met son violon sous son bras, embrasse ses enfans et Léonie, qui le serre tendrement contre son sein, en lui disant : « Je t'attendrai, je ne dormirai pas... » — Si fait, si fait, dors .. tu sais bien que cela » peut durer jusqu'à cinq ou six heures ; ce n'est » pas la peine de te fatiguer encore à m'attendre... » adieu !... Pourvu que je ne m'embrouille pas dans » les figures, c'est tout ce que je demande. »

Léonie reconduit son mari et l'éclaire dans l'escalier, les deux enfans ont suivi leur mère ; quand ils remontent, ils trouvent Justin devant sa porte, tenant les gâteaux dans sa main. Justin fait un profond salut à sa voisine, qui lui dit d'un air aimable : « Bonsoir, monsieur Justin. »

La manière dont Léonie a dit ces mots rend un peu de courage au jeune ouvrier. Il s'approche en

disant : « Êtes-vous toujours fâchée contre moi, » madame? — Oh! mon Dieu, non, ne parlons » plus de cela... Mais il est près de huit heures, je » vais coucher mes enfans, et en faire autant, car je » suis bien fatiguée... — Madame, si vous vouliez » me permettre... de leur offrir ces gâteaux... ce » sera me prouver que vous avez tout-à-fait oublié » ce que j'ai dit l'autre jour.—En ce cas, je le veux » bien, monsieur Justin. »

Dans le fond de son cœur, Léonie était bien contente que ses enfans pussent recevoir ce léger présent. Justin le leur donne, enchanté d'avoir obtenu son pardon. Laure et son frère prennent les gâteaux avec toute la joie de leur âge, augmentée encore par les privations qu'ils ont endurées. Enfin on se dit bonsoir, et chacun rentre chez soi le cœur content : il faut quelquefois si peu de chose pour rendre bien des personnes heureuses!...

CHAPITRE XX.

LE BAL DES ACCORDAILLES.

Charles se dirige vers la rue Saint-Louis, tenant son violon et son archet sous son bras gauche, faute d'étui pour mettre son instrument; il répète tout le long du chemin : « Après la première figure, c'est » un *été*... ensuite une *poule*... ensuite... Oh! je me » rappellerai bien les figures; il s'agit seulement de » me rappeler les contredanses qui vont avec ces » figures-là... Ma foi, tant pis!... je jouerai au ha- » sard!... J'ai dans l'idée que chez M. Tigré, ancien » fourreur, on n'en saura pas plus que moi... Je » leur jouerai pour finale : *En avant, Fanfan la* » *Tulipe!*... c'est l'air que je possède le mieux. . » Ah! voilà le numéro indiqué... une porte co- » chère .. un lampion sur la borne... ce doit être » là... Et dire que je vais à ce bal faire danser pour » quinze francs... tandis que autrefois... Ah! ma

» mère a bien fait de mourir!... si elle avait appris » cela... elle aurait eu trop de chagrin!... Coquin » de Mongérand!... Et il lui a emprunté de l'argent » en mon nom pendant que j'étais malade!... Je le » traiterai comme il le mérite quand je le verrai... » Allons... entrons!... Je penserai à mes pauvres » enfans... ça me donnera du courage pour jouer!»

Charles passe la porte cochère et crie au concierge : « M. Tigré? — Au second, à gauche... C'est » éclairé, d'ailleurs. »

Charles monte au second, il sonne; un domestique à l'air important vient lui ouvrir, et s'écrie en apercevant son violon :

« Ah! vous êtes le musicien qui loge chez mon » ami Bertrand, n'est-ce pas? — Justement. — Ah! » bien... c'est très-bien!... C'est moi qui vous ai » retenu... C'est moi qui ai fait le prix avec Ber- » trand... vous savez, quinze francs?... — Oui, oui, » je le sais. — Et soyez tranquille, j'aurai soin de » vous... Je vous donnerai à boire tant que vous » voudrez... Faudra pas vous gêner quand vous au- » rez soif... je vous donnerai du vin pur... Vous » aimez mieux ça que de l'eau sucrée, vous autres!...»

Un homme d'une cinquantaine d'années, dont la taille ne va pas à quatre pieds et demi, qui a une perruque blonde, des favoris bien noirs, de gros mollets et un œil de verre, sort du salon, en disant: « Qui est-ce qui a sonné, Braillard? est-ce mon » gendre? — Non, monsieur, c'est la musique. — Ah! » bon! la musique, très-bien; nous allons danser

» tout de suite ; ma fille pétille de danser. Venez, » monsieur le musicien. »

M. Tigré fait entrer Charles dans un salon qui n'est pas grand, et dans lequel sont déjà entassées plus de trente personnes. A l'aspect de tournures raides, empesées, de toilettes de mauvais goût, Charles voit sur-le-champ qu'il n'a pas affaire à des habitués des Tolbecque, des Collinet, des Musard ; cela le rassure; il espère qu'on ne lui demandera pas des contredanses nouvelles, ce qui l'embarrasserait beaucoup.

« Voilà la musique... On va danser ! » crie M. Tigré en entrant dans le salon.

Un murmure de satisfaction répond à cette annonce. Une très-grande dame s'avance en regardant dans les jambes de la société ; c'est madame Tigré qui cherche son mari ; elle lui dit : « Où allez-vous » placer la musique, monsieur Tigré?... il n'est pas » facile de trouver un endroit... nous avons tant de » monde !... Et mon gendre n'est pas encore ar- » rivé !... Cela contrarie Flore ; elle en est toute » boudeuse !... — Elle va danser, ça lui fera prendre » patience... Messieurs, mesdames, un peu de place » pour la musique, s'il vous plaît ! »

On parvient à trouver un petit coin dans un angle du salon. Braillard, qui a suivi son maître, semble vouloir tout faire ; il dérange les chaises, repousse les fauteuils, va remonter les quinquets, et dit à Charles : « Voulez-vous un pupitre? — Non, » c'est inutile ; je joue par cœur. — Vous jouez par » cœur? diable !... »

Et Braillard retourne tirer M. Tigré par son habit, en lui disant à l'oreille : « Le musicien joue » par cœur!... Dites donc, monsieur, c'est un fa- » meux artiste que Bertrand nous a procuré là!...

» — Braillard, allez donc faire de l'eau sucrée ; » crie madame Tigré d'un air impératif.

» Oui, madame. » Mais avant de retourner à l'antichambre, Braillard revient près de Charles lui dire à l'oreille : « Quand vous aurez soif, ne vous gênez » pas, je vous soignerai... du vin pur!... »

Au milieu de la foule, Charles a distingué une demoiselle, petite, mal faite, jaune, couverte de taches de rousseur, et dont on cherche en vain le nez au milieu de deux énormes joues, qui, en se rapprochant, ressemblent à tout autre chose qu'à une figure. Cette demoiselle ne cesse d'aller et de venir dans le salon, de regarder dans l'antichambre, et de s'écrier : « Mon Dieu! il ne vient pas!... Qu'est- » ce qu'il fait donc?... » C'est la fille de la maison, Flore Tigré, dont on célèbre les accordailles.

Un monsieur, déjà âgé, pointu depuis la tête jusqu'aux pieds, dont le nez et le menton semblent vouloir piquer toute la compagnie, s'approche de mademoiselle Flore et lui dit : « Ma nièce, aurai-je » le plaisir de danser la première avec vous?

» — Mon oncle César, vous êtes bien honnête; » j'ai déjà refusé mes deux cousins, parce que je » croyais danser la première avec mon futur; mais » puisqu'il n'est pas encore arrivé, je danserai avec » vous. — Alors, je vais mettre mes gants. »

Et l'oncle César tire de sa poche des gants pista-

che dans lesquels il essaie de faire entrer ses longs doigts crochus. Charles fait résonner les cordes de son violon; aussitôt une vive expression d'hilarité se peint sur toutes les physionomies; il semble que ce soit la première fois de leur vie que ces gens-là entendent un violon. Chacun se tourne en souriant vers le musicien; Charles fait deux ou trois accords.

On se met en place; Charles joue au hasard les contredanses qu'il se rappelle. Quant aux figures, les danseurs les font aller sur tous les airs. Le premier quadrille se passe assez bien; pendant le second, un jeune homme s'avise de dire : « La figure, s'il » vous plaît! — A volonté, » répond Charles. » — A volonté... tiens, je ne la sais pas!... — A vo- » lonté, c'est le cavalier seul! » crie l'oncle César, qui aime beaucoup cette figure-là.

Pendant que Charles joue son second quadrille, M. Tigré est venu s'asseoir à côté d'une dame qui est près du musicien, et celui-ci entend la conversation suivante :

« Mon cousin, je suis bien curieuse de faire con- » naissance avec votre gendre... — Vous allez le » voir, il ne peut pas tarder... je gage qu'il s'oc- » cupe de quelque galanterie pour Flore... C'est un » charmant garçon!... d'une amabilité, d'une » gaîté... oh! c'est un luron!... bel homme, beau » brun... un ancien militaire... — Décoré?... — » Non... mais il allait l'être quand il s'est retiré du » service. — Il était officier?... — Certainement... » il allait être colonel quand il a pris sa retraite... » il avait eu un duel avec son général... Oh! c'est un

» homme qu'il ne faut pas regarder long-temps!...
» — Mais il me semble, mon cousin, que ce ma-
» riage s'est arrangé bien vite, et qu'il n'y a que peu
» de temps que vous connaissez celui qui va être
» votre gendre. — C'est vrai... il y a tout au plus
» deux mois... c'est au théâtre de la Gaîté que nous
» avons fait sa connaissance; j'y étais avec mon
» épouse et ma fille... je sors dans un entr'acte...
» quand je reviens, un homme s'était permis de
» prendre ma place, nonobstant les observations de
» ma fille et de mon épouse...moi, je veux ma place...
» néant... je crie, je menace... vous savez que je ne
» suis pas endurant!... J'allais aller chercher la
» garde, lorsqu'un bel homme s'avance, et, sans
» plus de façons, prend mon particulier, l'enlève
» et le jette sous une banquette voisine. Vous conce-
» vez que je fus sensible à ce service... la conversa-
» tion s'engagea; à la fin du spectacle, ce monsieur
» sortit avec nous et offrit son bras à mon épouse;
» nous le trouvâmes si aimable que nous l'enga-
» geâmes à venir nous voir; le lendemain il était
» chez nous; il revenait tous les jours matin et soir.
» Je vis bientôt qu'il en tenait pour ma fille, et de
» son côté Flore nous dit : Mes chers parens, voilà
» l'homme que j'avais rêvé... ce sera mon mari, ou
» je me ferai sœur du pot. Alors, ma cousine, vous
» concevez que je jugeai convenable d'aller au fait;
» d'ailleurs Émile (c'est le nom de baptême de mon
» gendre), Émile n'est point un garçon à cérémo-
» nies. Je lui dis : Mon ami, vous semblez courti-
» ser ma fille; nous sommes de braves gens, il faut

» aller au but... Flore est à marier, je lui donne
» soixante mille francs comptant, et à notre mort,
» comme fille unique, elle a tout le reste; ça vous
» convient-il? Il se frappa le front, parut réfléchir
» un moment, puis s'écria : Ça me convient beau-
» coup!... Je lui demandai ce qu'il avait, lui; il me
» répondit avec la plus grande franchise qu'il n'a-
» vait rien que des espérances. Je sais que j'aurais pu
» trouver mieux; mais pendant que j'avais cet entre-
» tien avec son amoureux, Flore se pâmait dans la
» chambre de sa mère : on était obligé de la tenir à
» quatre. D'ailleurs Émile est d'une fort bonne fa-
» mille, j'ai pris des informations. Bref, tout a été
» vite conclu, décidé, et d'aujourd'hui en huit nous
» les conduirons à l'église... Tout est déjà commandé
» pour ce jour-là... je me flatte que nos costumes
» seront dans le dernier goût... il faut que cela fasse
» époque... je me suis fait enseigner les magasins en
» vogue : je me suis commandé un habit noir et un
» pantalon demi-collant chez *Wetzel;* ma fille aura
» une robe faite par mademoiselle *Palmyre*, un bou-
» quet de fleurs d'oranger de chez *Nattier*; enfin le
» chapeau de mon épouse sortira de l'élégant ma-
» gasin de modes de mademoiselle *Alexina Larose :*
» si on trouve quelque chose à redire à notre toi-
» lette, on sera bien difficile!... Mais je crois que
» j'entends mon gendre. »

Une rumeur, un mouvement subit qui avait lieu dans l'assemblée étaient en effet causés par l'arrivée du futur. Mademoiselle Tigré, qui était en train de danser, ne finit point sa figure ; elle s'écrie : « Ah ! le

» voilà, le voilà, je l'entends!... » et elle va au devant d'un grand monsieur habillé en noir, qui entre alors dans le salon en tenant deux gros bouquets à la main ; il sourit à tout le monde de l'air le plus dégagé, commence par baiser la main de Flore, qui le mange des yeux, lui donne un bouquet, en présente un autre à madame Tigré, frappe sur l'épaule du papa, salue la famille, embrasse les tantes, les cousines, et dans tout ce mouvement finit par se trouver devant Charles, qui reste stupéfait en reconnaissant Mongérand.

Les embrassemens et les présentations étant terminés, on s'écrie : « Allons, dansons... en place!... » — Mon gendre Émile Mongérand va danser avec » Flore!... » crie M. Tigré; « ma cousine Cloutaut, » nous allons leur faire vis-à-vis. »

Mais Charles est toujours immobile; il regarde Mongérand et ne fait point aller son archet.

« Allons donc, la musique!... » crient plusieurs danseurs. En cet instant Mongérand aperçoit Charles qui a les yeux attachés sur lui; il devine soudain la cause du silence obstiné du violon ; sans paraître embarrassé, il court à Charles, prend sa main et la secoue fortement, en s'écriant : « Eh! je ne me » trompe pas!... c'est mon brave La Valeur!...

»—Comment!... vous connaissez notre joueur de » violon?... » dit M. Tigré, pendant que la société regarde d'un air étonné le gendre et le musicien.

«—Si je le connais! » reprend Mongérand, « par- » bleu! c'est un de mes anciens hussards... un brave... » qui m'a sauvé deux fois la vie... Ah, sacrebleu!...

» je suis enchanté de le revoir ici... ce pauvre La » Valeur !... c'est son nom de guerre...

» — Ah ! c'est un de ses anciens hussards ! » dit madame Tigré, « je comprends, alors !... »

Pendant ce temps, Mongérand faisait à Charles des yeux très-significatifs, et lui disait entre ses dents : « Tais-toi !... ne dis pas de bêtises surtout !... — » Mongérand, tu es un scélérat !... un infâme !... » —Tais-toi donc!—Tu as emprunté à ma mère sous » mon nom !... — C'est pour rendre tout cela que » je suis ici... — Tu ne peux pas épouser cette de- » moiselle, puisque tu es marié... — Qu'est-ce que » ça te fait ?... ce sont mes affaires... ma femme doit » être morte... j'ai dans l'idée que je suis veuf... » Allons, fais-nous danser... — Mais... — Chut !... » Combien doit-on te donner ? — Quinze francs. — » Je t'en ferai avoir trente-six. — Mais je ne puis » souffrir... »

Mongérand, cessant de parler bas à Charles, s'éloigne de lui, en disant : « Allons, mon brave ! je » suis charmé que ta famille se porte bien ! joue- » nous une de ces jolies contredanses dont tu nous » régalais en garnison !... Plaçons-nous, ma divine » Flore ! »

Et Mongérand va se mettre avec sa future en face de M. Tigré et de la cousine Cloutaut ; le quadrille est triplé ; les danseurs n'attendent plus que le signal du violon pour s'élancer. Charles, après avoir hésité encore, reprend enfin son instrument et fait danser Mongérand.

« Très-bien ! comme un ange, la musique ! » crie Mongérand à chaque minute.

« — Il nous joue bien souvent *Fanfan la Tulipe !* » dit un jeune homme qui danse près du futur. « — Monsieur, on ne saurait trop jouer ce qui est » joli ; et je ne connais rien de plus dansant que cet » air-là ! »

Mongérand dit cela d'un air si positif que l'on se rend à son avis. La contredanse finie, le futur reconduit Flore à sa place en lui pressant la taille extrêmement bas ; manière que l'on trouverait un peu cavalière si Mongérand n'avait pas fasciné la famille Tigré. L'ancien fourreur va à tous ses parens en leur disant : « Eh bien, comment trouvez-» vous mon gendre ?... hein ! n'est-ce pas qu'il est » aimable !... qu'il a des manières aisées, l'habitude » du beau monde !... on voit cela tout de suite ! »

La maman Tigré va en dire autant de son côté, elle appuie surtout sur le physique. Son gendre est, suivant elle, le plus bel homme de Paris ; il est certain que madame Tigré, habituée à la taille de son mari, pouvait prendre Mongérand pour un Patagon.

Les parens et connaissances répondent comme on fait toujours en pareille circonstance, en enchérissant encore sur les éloges donnés au futur gendre ; une seule demoiselle, assise près de Flore, se permet de lui dire : « Il sent bien la pipe, ton futur ! » — C'est ce qu'il faut ! » répond mademoiselle Tigré, en lançant sur la jeune fille un regard courroucé ;

et celle-ci baisse les yeux en balbutiant : « — Ah ! je » ne savais pas !... »

Après la contredanse, Braillard est venu prendre Charles par le bras, il l'entraîne dans l'antichambre devant une table sur laquelle est un verre qu'il emplit de vin jusqu'aux bords, en disant : « Buvez-moi » cela !... s'il y a de l'eau dedans, je ne veux pas être » Braillard !... j'en suis sûr, c'est moi qui le mets en » bouteilles. »

Pendant que Charles se rafraîchit, Mongérand vient aussi dans l'antichambre ; voyant Braillard arrêté près de Charles, il lui dit : « On vous attend » au salon !... mon beau-père vous y cherche ! » Braillard s'incline et s'empresse de courir au salon. Alors Mongérand peut causer avec Charles :

« Ma foi ! mon pauvre Charles, je ne m'attendais » pas à te rencontrer ici !... — Je le crois... tu le » vois, j'en suis réduit à jouer du violon pour faire » danser. — Quand on en joue avec autant de grace » que toi, on est trop heureux ! — Mais, Mongérand, » je ne te conçois pas !... comment oses-tu te pré- » senter à ces bonnes gens pour épouser leur fille ? » — Que veux-tu ?... je ne pensais à rien d'abord » qu'à venir dîner très-souvent chez le père Tigré ; » tout à coup la petite fourreuse devient folle de » moi !... le père m'offre sa fille avec soixante mille » francs ! toute la famille était à mes pieds !... je » n'ai pas eu la force de dire non. — Tu n'avais » qu'à dire que tu es marié ! — Pas si bête !... — Mais » tu ne peux pas épouser la demoiselle ?... — En at- » tendant je suis fêté, choyé, caressé, gobergé ; on

» me prête même de l'argent !... le beau-père, auquel
» j'ai fait entendre que je me trouvais gêné, m'a of-
» fert sa bourse !... digne beau-père !... il ressemble
» un peu à un léopard, n'est-ce pas?... — Mais si
» quelqu'un dans la réunion te connaissait, et disait...
» — Bah ! je me suis marié à Lyon... tous ces braves
» parens qui sont là n'ont jamais été plus loin que
» Saint-Cloud ! — Mais... — Chut !... assez causé !...
» Flore me cherche !... »

Flore entrait en effet dans l'antichambre, elle court à Mongérand en s'écriant d'un air qu'elle croit enfantin : « Qu'est-ce que vous faites donc ici, au
» lieu d'être au salon ? — Je soigne mon ancien hus-
» sard !... je le fais rafraîchir !... Au régiment c'est
» un brave que j'aimais comme mon cheval !... —
» Mais je m'ennuie, moi, là dedans sans vous !... —
» Ah, sacredié, vous êtes trop aimable !... — Et puis
» j'aurais bien envie de valser un peu... — Nous val-
» serons beaucoup, ma mignonne ! je valse comme
» un Bavarois !... — Ah, voyez-vous, c'est qu'il y a
» la fille de ma tante Clodomir qui a la prétention de
» valser mieux que moi... — Nous la jetterons par
» terre en valsant, si ça vous fait plaisir ! — Non,
» mais je veux tourner plus long-temps qu'elle !. . Si
» je m'étourdis, vous ne me laisserez pas tomber,
» n'est-ce pas ? — Je tomberais plutôt avec vous... —
» Comment trouvez-vous ma famille ? — Superbe !
» — On vous trouve bien aimable aussi ! — C'est
» l'effet que je produis ordinairement... — Ah ! al-
» lons valser !... — Allons, La Valeur, viens, vieux
» troupier !... tu vas nous jouer une valse soignée...

» mets une once de colophane à ton archet pour que » ça ronfle mieux ! »

Mongérand rentre au salon en tenant déjà Flore sous les bras comme s'il valsait. Charles est très-embarrassé, il ne sait pas de valse ; cependant le futur se dessine déjà avec sa prétendue, ils marchent au pas et Mongérand crie : « Place!... place!... » comme s'il allait faire la course. Trois couples viennent de se disposer à les imiter ; on n'attend plus que le violon pour partir ; Charles a l'air de s'accorder, mais il n'en finit pas, et pendant ce temps le papa Tigré court dire à tous ses parens : « Vous allez voir valser » mon gendre avec Flore!... ils sont capables de ne » plus s'arrêter !... »

Le violon en est toujours à ses accords, les valseurs s'impatientent ; Mongérand fait des yeux terribles à Charles en lui criant : « Eh bien, La Valeur ! est-ce » pour ce soir?... est-ce que tu veux faire une gui- » tare de ton violon ?... »

Charles, ne trouvant rien de mieux, se décide à jouer : *trou là là*. Les valseurs partent, mais ils ont beaucoup de peine à bien aller, parce que l'air de *trou là là* n'est pas en trois temps. Mongérand, plus habile, en a sur-le-champ fait une sauteuse, et il fait sauter Flore à travers les autres valseurs restés en chemin.

« Est-ce que vous ne sauriez pas une autre valse, » monsieur ? » vient dire un des danseurs à Charles ; celui-ci ne répond qu'en jouant *trou là là* un peu plus fort. Mais Mongérand ne s'arrête pas, il enlève Flore, il laisse à peine à l'œil le temps de les suivre,

et M. Tigré s'écrie : « Vous voyez bien que cet air-
» là est bon... et que mon gendre le danse supérieu-
» rement... Ah, mon Dieu, comme ils tournent!
» c'en est effrayant. »

Mademoiselle Flore avait déjà perdu trois petits peignes; tout un côté de sa coiffure flottait sur ses épaules, la sueur ruisselait de son visage; mais elle ne demandait pas à s'arrêter et balbutiait : « Ma
» cou...sine Clodomir... doit être... furieuse!... »
et Mongérand se contentait de chantonner en donnant des coups de pied à tout ce qui se trouvait sur son passage : « Trou trou trou... là là là... Ah!
» sacredié, comme c'est ça! »

La valse, ou pour mieux dire la sauteuse allait toujours, lorsqu'un monsieur d'un certain âge entre dans le salon. M. Tigré va au-devant de lui, en s'écriant : « Eh! c'est mon vieil ami Richard... c'est bien
» aimable à toi d'être venu. — Ma foi, à peine si
» j'ai pris le temps de me reposer... Je suis arrivé
» de Lyon ce matin, j'ai trouvé ta lettre chez moi,
» et me voici. — Ce cher Richard... Ma femme, c'est
» notre ami Richard, notre ancien correspondant
» de Lyon. »

Madame Tigré vient saluer le nouveau venu, qui leur dit : « Vous allez donc marier Flore? — Oui,
» mon ami, c'est arrangé... conclu... d'aujourd'hui
» en huit la grande cérémonie. — Où donc est-elle
» cette chère Flore? — Elle valse avec son pré-
» tendu... ce bel homme brun... Tiens, ils vont
» passer... Prends garde à tes pieds... Il y a vingt
» minutes qu'ils tournent! »

M. Richard examine le futur, et, plus il le regarde, plus sa physionomie prend une expression singulière.

« Eh bien, comment trouves-tu mon gendre? » demande M. Tigré. « — Mais je le trouve... je n'y » conçois rien... ce n'est pas possible.. — Comment, » ce n'est pas possible que tu le trouves... le voilà... » je te le montre... — Comment le nommes-tu? — » Émile Mongérand. — C'est bien cela... c'est lui!... » — Tu le connais? — Oui, certes, je le connais!... » Mais tu plaisantes, n'est-ce pas... ce ne peut pas » être là ton gendre? — Si fait, pardieu, c'est bien » lui... Pourquoi donc cela ne serait-il pas? — Parce » que cet homme-là est marié. — Marié?... — Oui, » oui, très-bien marié... Parbleu! j'en sais quelque » chose, je lui ai servi de témoin à Lyon où il ne » connaissait personne, et j'ai encore vu sa femme » il n'y a pas huit jours!... — Ah! quelle horreur! »

Madame Tigré s'est laissée aller sur une chaise, qui se renverse sur la tante Clodomir. Dans son désespoir le papa Tigré s'est écrié : « Mon gendre est » marié! » et ces mots circulent déjà de bouche en bouche; les jeunes filles se regardent d'un air content, parce que c'est toujours un grand plaisir quand on peut se moquer d'une autre demoiselle; les vieux parens s'approchent d'un air hébété; la maman Tigré s'évanouit, son époux court après sa fille et Mongérand qui valsent toujours, et leur crie : « Ar- » rêtez!... arrêtez la valse!... c'est une chose indi- » gne!... ça ne s'est jamais vu!...

» — Mais, mon père, puisque je ne suis pas étour-

die! » crie Flore en sautant. « — Prenez garde à vos jambes, beau-père! »

L'ancien fourreur ne peut attraper sa fille, mais l'oncle César, qui vient d'apprendre ce dont il est question, court à Charles et lui enlève son violon. Ce coup hardi met nécessairement fin à la danse.

« Pourquoi donc finir? » dit Mongérand, « nous » aurions encore été long-temps. » Le vieux Tigré, qui peut à peine parler tant il est en colère, s'avance avec son ami Richard en disant à Mongérand : « Re- » connaissez-vous monsieur? »

Mongérand regarde le nouveau venu, fait une légère grimace, puis répond : « Qu'est-ce que c'est » que monsieur?

» —Quoi, monsieur Mongérand! vous ne recon- » naissez pas celui qui a eu le plaisir de vous servir de » témoin à Lyon, quand vous vous y êtes marié, il » y a six ans et demi environ...—Marié... à Lyon!... » s'écrie Flore à son tour. « Qu'est-ce que c'est » que ces histoires-là... je gage que ce sont des mé- » chancetés... Je ne veux pas qu'on dise du mal de » mon futur!... Voyons, papa, répondez... qu'est- » ce qu'on a donc ici... on est tout sens dessus des- » sous.

» —Ma fille, monsieur te trompait!... Il nous trom- » pait... Répondez, monsieur .. êtes-vous marié?

» — Je me suis marié jadis, c'est vrai!... mais je » dois être veuf!

» —Non, monsieur, vous ne l'êtes pas, » répond le vieux Richard, « car j'ai vu dernièrement madame » votre épouse, et elle se porte fort bien. — Ca n'est

» pas vrai! — Monsieur!... — Ou bien alors c'est » moi qu'on a trompé en m'écrivant qu'elle était » morte !

»—Ah, mon Dieu! mon Dieu! » s'écrie Flore en pleurant, « on avait bien besoin de venir nous ap- » prendre ça !

» — Monsieur! » dit l'oncle César en s'avançant vers Mongérand d'un air déterminé, « savez-vous qu'on » ne se joue pas ainsi d'une famille qui est depuis » trente ans dans la fourrure, et que nous pourrions...

» — Je sais!... je sais que vous m'ennuyez!... » Allez vous faire lanlaire, vous et votre nièce... » nous ne nous marions plus, bonsoir...

» — Il faut le chasser d'ici! » crient tous les jeunes cousins, indignés de la manière peu respectueuse dont Mongérand vient de répondre à l'oncle César, tandis que Flore est allée s'évanouir près de sa mère.

« — Qui est-ce qui a parlé de me chasser? » s'écrie Mongérand en se dessinant fièrement au milieu du salon. « Qu'il s'avance, il aura affaire à moi... » Charles, viens te mettre à ma gauche, et opérons » une retraite honorable. »

Depuis le commencement de la scène, Charles, qui prévoit que cela va s'aggraver, cherche à s'éclipser, mais il voudrait ravoir son violon que lui a pris l'oncle César. Tout à coup il se voit enveloppé, poussé par tous les jeunes gens de la société, qui viennent de se réunir pour forcer Mongérand à s'en aller. Celui-ci veut tenir tête, repousser la foule; il est contraint de céder à la force : déjà, ainsi que Charles, il touche à la porte du carré, quand l'oncle

César passe à Charles son violon en lui disant : « Tenez! voilà votre crincrin. » Mais au moment où Charles va s'en saisir, Mongérand s'en empare et casse le violon sur le nez de M. César, en disant : « Tenez! voici mes adieux! »

Cette action met en fureur toute la société, on n'use plus de ménagemens pour mettre Mongérand et Charles dehors : c'est d'une manière fort brutale qu'on leur fait descendre l'escalier. Enfin la porte de la maison se referme sur eux.

« Sacrée f... noce! » dit Mongérand! « ça allait » si bien sans ce vieil imbécille qui arrive de Lyon » tout exprès pour gâter la fête! et ma femme qui » vit toujours... ai-je du guignon!... Eh bien, » Charles... mon pauvre ami... tu ne dis rien!... tu » es tout déconfit? ..

» — Je n'en peux plus... je suis meurtri... abîmé » de coups!... — Les impertinens... c'est qu'ils n'y » allaient pas de main morte!... — Et mon pauvre » violon! — Ah! ma foi, il est en bouillie, je l'ai » fait avaler à l'oncle César! — Ah, mon Dieu!... » — Ne vas-tu pas gémir comme un enfant!... viens » avec moi, allons souper; il me reste encore quel- » ques écus, débris de ce que le beau-père m'avait » prêté, allons nous restaurer, nous refaire, et » oublier le verre à la main la sensible Flore et sa » respectable famille... Viens, te dis-je... je t'achè- » terai un autre violon quand je rencontrerai un » aveugle. Allons!... pas de souci!... en route! »

Mongérand prend le bras de Charles, et celui-ci se laisse encore emmener.

CHAPITRE XXI.

GÉNÉREUX MENSONGES.

Léonie s'était endormie, bercée par l'espoir d'un heureux lendemain. Elle pensait que son mari, encouragé par ce premier secours qu'il allait offrir à sa famille, ne voudrait plus vivre dans une honteuse oisiveté. Elle se flattait qu'il allait l'aider à élever leurs enfans, et cet espoir lui avait procuré un sommeil plus paisible.

Cependant avant six heures elle est éveillée; Charles n'est pas revenu. Elle s'étonne que le bal se soit prolongé si tard. Il est jour, et déjà les ouvriers se rendent à leurs travaux. Léonie ne s'alarme pas encore ; pourtant son cœur est oppressé ; elle ouvre sa porte pour entendre plus vite Charles lorsqu'il montera l'escalier... Personne ne monte encore. Enfin une voix se fait entendre, elle vient d'en bas; c'est quelqu'un qui parle très-haut dans la cour. Ce n'est

pas la voix de Charles ; mais Léonie, qui s'étonne qu'un autre que son mari vienne de si bonne heure dans la maison, descend doucement un étage, puis un autre ; il lui semble que l'on parle de son mari ; elle arrive enfin près de la loge du portier.

C'est Braillard, le domestique de M. Tigré, qui a veillé toute la nuit, parce que ses maîtres ne se sont pas couchés, et qui, au point du jour, s'est empressé de venir conter à son ami Bertrand les événemens de la nuit.

« Comment, est-ce possible? » dit le portier, « une affaire comme ça !... Mais je suis sûr que ça » ira plus loin que la police correctionnelle !... Vou- » loir épouser une femme quand on est déjà dans » *l'impuissance* d'une autre ; je crois que ça s'appelle » *polygrame !*— Justement !... c'était un polygrame » que le futur !.. c'est ce que toute la famille s'est » écriée, en disant à mon maître qu'il devrait le » poursuivre *derrière* les tribunaux !... — Ah ! mon » pauvre Braillard, quel remue-ménage cela a dû » faire chez vous !... — Nous en sommes tous ma- » lades !... Mais mademoiselle Flore est la pire !... » c'est qu'elle adorait ce perfide !... ce polygrame » de Mongérand !... Elle était folle de lui.

» —Mongérand !... » se dit Léonie en frémissant ; « mon Dieu !... il a nommé Mongérand !...

» — De c't'affaire-là, votre bal a dû être triste. » — Mais d'abord cela allait très-bien.. toute la fa- » mille dansait !... Le monsieur qui connaissait ce » Mongérand n'est venu que fort tard. — Et le vio- » lon de la maison que je vous ai envoyé, en avez-

» vous été content ? — Ah ! à propos du violon !... » je ne t'ai pas tout conté !... Il paraît que ça fait » encore un bon sujet que celui-là !... Figure-toi » qu'il connaissait l'autre !... c'était le complice de » notre épouseur. — Bah ! en vérité !... — Oui, Ber- » trand, ils s'entendaient ensemble !... L'autre l'ap- » pelait *La Valeur*. Si bien que quand on a voulu » le mettre à la porte, ton gredin de musicien a » prêté main-forte à Mongérand; ils ont cassé le nez à » M. César, l'oncle de mamzelle. Oh! alors tu con- » çois qu'on ne les a plus ménagés, il ont été abîmés » de coups!... laissés pour morts dans la rue. »

Un cri douloureux interrompt le récit de Braillard : c'est Léonie qui vient de tomber sans connaissance devant la loge du portier.

« Ah, mon Dieu ! » dit Bertrand en reconnaissant Léonie, « c'est la femme du musicien!... elle t'aura » peut-être entendu !... Pauvre femme!... »

Avant que le portier et Braillard se décident à aller chercher du secours, Justin a pris Léonie, et la soulève dans ses bras ; il avait entendu sa voisine sortir, et était descendu quelques momens après elle. Il fait tous ses efforts pour rappeler Léonie à la vie : elle ne l'entend pas ; une pâleur effrayante couvre son visage.

« Monsieur Bertrand, allez, courez chercher un » médecin, du secours!» s'écrie Justin ; « hâtez-vous » pendant que je vais la reporter chez elle !... — Mais, » monsieur!... c'est que... si... — Je paierai votre » peine... je paierai les médecins !... je réponds de » tout... Mais allez donc !... »

Le portier se décide, il part; Justin remonte au cinquième en tenant Léonie dans ses bras; il la porte chez elle, la place sur son lit; elle est toujours dans le même état; Justin ne sait que faire: il se désole, il pleure, car il croit que Léonie va mourir. Il se jette à genoux devant elle, prend une de ses mains glacées, qu'il tâche de réchauffer dans les siennes, en balbutiant: « Ah! ne mourez pas, madame, ne mou-
» rez pas! le ciel ne permettra pas que vous soyez
» toujours malheureuse. »

Une petite voix répond seule à Justin: c'est celle de Félix qui s'est éveillé, qui se plaint, qui demande à boire; une vive rougeur colore les joues de l'enfant, dont la respiration est courte et oppressée. Justin ne sait que lui donner; il court de l'enfant à la mère, ouvre les armoires, cherche du sucre, veut allumer du feu, ne peut en venir à bout et se désespère. Enfin le portier arrive avec un médecin. Le docteur saigne Léonie; elle revient à elle, mais pour tomber dans un délire affreux; elle appelle son mari, elle croit le voir assassiné, et elle accuse Mongérand d'avoir causé tous ses maux. Le médecin déclare qu'il faut qu'on veille près d'elle tant que durera son délire, et Justin jure de ne pas la quitter. Le docteur examine ensuite le petit Félix; il lui trouve une forte fièvre, et écrit des ordonnances; pendant ce temps, Justin, qui a été à sa chambre, revient et glisse un pièce d'or dans la main du médecin, en le suppliant de sauver Léonie. Le médecin le rassure, lui promet de donner tous ses soins à la malade; puis, en sortant, remet furtivement

sur une chaisse la pièce d'or que Justin l'avait forcé d'accepter. Le médecin est parti; le portier, auquel le jeune ouvrier a remis de l'argent, est allé faire faire les ordonnances. Justin est maintenant obligé de consoler Laure qui s'est éveillée et qui pleure amèrement, parce que sa maman ne la reconnaît pas.

« Calmez-vous, chère petite, » dit Justin, « votre » maman n'aura pas toujours ce délire cruel; nos » soins, ceux du médecin, lui rendront la santé!... » Ne pleurez plus; car vous vous rendriez malade » aussi, et vous ne pourriez plus soigner votre ma- » man. »

Cette raison frappe Laure, elle essuie ses larmes en murmurant : « C'est vrai, monsieur Justin!... il » ne faut pas que j'aie l'air d'un enfant!... Je ne » pleurerai plus que la nuit!... quand maman dor- » mira!... Mais mon papa, où donc est-il? »

Justin ne sait que répondre, lorsqu'on entre dans la mansarde. C'est Charles qui revient seulement alors du cabaret où il a passé la nuit avec Mongérand, et dont les yeux, plus petits qu'à l'ordinaire, n'annoncent pas que la sobriété ait été sa compagne de nuit.

Charles est entré dans la chambre, tenant son archet à la main; il s'arrête, surpris en apercevant Justin assis à côté du lit, et la petite Laure qui pleure près de lui. « Qu'y a-t-il donc? » s'écrie-t-il d'une voix qu'il veut rendre imposante.

Justin se lève; il le conduit près du lit, lui montre sa femme qui jette autour d'elle des regards égarés, et lui dit : « Elle vous a cru mort!... assassiné!...

» Vous n'êtes pas rentré depuis hier!... Voyez mon-
» sieur, dans quel état vous la retrouvez!... ainsi
» que votre pauvre petit!... »

Charles considère sa femme, son fils; un changement rapide s'opère dans ses traits; il passe sa main sur son front, en murmurant : « Léonie!... ma
» femme!... Elle ne m'entend plus!... Maudite
» nuit!... Oui!... je suis un malheureux!... un mi-
» sérable!... Adieu, adieu, Laure!...

» — Où voulez-vous aller, monsieur? — Me je-
» ter dans le canal, c'est ce que j'ai de mieux à faire
» maintenant!... — Vous défaire de la vie!... Ah!
» monsieur!... est-ce donc là tout votre courage?...
» Après avoir réduit votre femme, vos enfans à
» cette triste situation, vous les abandonneriez, au
» lieu de faire tous vos efforts pour les rendre plus
» heureux!... Non, non, monsieur, ce n'est pas
» ainsi qu'un honnête homme... qu'un père de fa-
» mille doit se conduire!... Votre mort donnera-
» t-elle du pain à vos enfans?...

» — Vous avez raison, monsieur Justin; vous
» êtes un brave jeune homme!... J'allais encore
» faire une sottise... mais j'y aurais peut-être re-
» gardé à deux fois avant de me mettre dans l'eau :
» c'était la suite de mon étourdissement. Ah!... je
» commence à me remettre... Qui a pu rendre ma
» femme si inquiète?... Je ne suis pas revenu de la
» nuit!... mais ce bal où j'étais allé pouvait durer
» jusqu'au jour!... Il y a eu une scène... on s'est
» un peu battu... c'est vrai... mais ce n'est pas ma
» faute!... Mongérand m'a emmené souper chez un

» traiteur... Tout en causant nous nous y sommes » endormis ; comme Léonie devait me croire au » bal, je n'avais vu aucun mal à passer la nuit à » table. Ce qui me chagrinait en revenant ce matin, » c'était de ne plus avoir mon violon, qui a été cassé » dans la bataille, et de ne pas rapporter à ma » femme l'argent que j'espérais gagner hier.

» — Que cela ne vous chagrine pas, monsieur ; » j'ai quelques épargnes que je dois à mon travail, » permettez-moi de me charger de toutes les dé- » penses qu'occasionera la maladie de votre épouse » et de votre fils... de vous prêter ce dont vous » aurez besoin : vous me rendrez quand vous le » pourrez.

» — Monsieur Justin, je ne sais comment recon- » naître... Ah ! c'est un service que je n'oublierai » jamais... un jour j'espère pouvoir m'acquitter... » — Ne parlons pas de cela ; tout ce que je vous de- » mande, monsieur, c'est, lorsque madame aura » recouvré ses facultés, de ne pas lui dire que je vous » rends ce léger service, laissez-lui penser que c'est » par votre travail que vous gagnez quelque argent. » Elle en sera plus contente, et moi je n'en serai » pas moins heureux de pouvoir vous obliger. »

Charles serre la main à Justin, en murmurant : « — Vous êtes meilleur pour moi que tous mes amis!.. » Quant à Mongérand... j'étais bien fâché contre » lui... mais il m'a assuré que j'avais tort de lui en » vouloir. — Cependant, d'après quelques mots qui » sont échappés au portier et à un homme qui était » en bas... je crois que ce M. Mongérand est cause

» des événemens de cette nuit... — Chut!... si ma
» femme entendait. — Elle sait tout, et c'est ce qui
» l'a mise en cet état. — Elle va encore en vouloir
» davantage à Mongérand... et il m'a juré que c'était
» pour me rembourser qu'il s'était fait le futur de
» mademoiselle Tigré... Si vous le connaissiez, je
» vous assure que c'est un homme avec lequel on
» ne peut pas rester fâché... il voulait absolument
» faire sa paix avec ma femme... il est en bas, où il
» attend que je lui crie de monter. — Ah! monsieur,
» par pitié pour madame votre épouse, n'en faites
» rien!... elle est un peu plus calme en ce moment,
» mais si elle reconnaissait la voix de celui dont il
» paraît que la vue lui est odieuse, cela pourrait lui
» faire beaucoup de mal! — Vous croyez?...

» — Oui, papa, » dit la petite Laure en s'approchant de son père. « Maman a dit qu'elle serait bien
» malheureuse, si M. Mongérand revenait ici. —
» Eh bien! en ce cas, je vais lui dire de s'en aller. »

Charles va pour se lever, lorsqu'on ouvre la porte, et Mongérand passe sa tête dans la chambre, en disant : « Eh ben! sacrebleu! tu m'as donc laissé dans
» la cour pour attendre la saison des lilas!... voyons,
» où est ta femme, que je fasse ma paix avec elle?...
» j'aime à vivre en paix avec tout le monde. ».

Charles va au-devant de Mongérand en lui faisant signe de se taire, Justin fronce le sourcil et ferme avec soin les rideaux du lit de Léonie.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ici? » reprend Mongérand, « est-ce qu'on ne parle qu'en pantomime? —
» Ma femme est bien malade... elle a appris, je ne

» sais comment, les événemens de cette nuit... elle
» m'a cru assassiné... elle a la fièvre, le délire... —
» Ce n'est rien!... j'ai eu le délire cinq ou six fois,
» moi!... il faut la faire transpirer! — Mon fils...
» mon petit Félix est tombé malade aussi!... tout
» m'accable à la fois!... — Une maladie d'enfance!...
» demain il n'y pensera plus. Mon ami, quand on
» a ton talent, quand on est de ta force sur le vio-
» lon, on ne doit point s'inquiéter de l'avenir... tu
» as ta fortune dans tes doigts. Monsieur, figurez-
» vous que cette nuit, il a joué du violon comme un
» Turc!... — Mais je n'ai plus de violon, puisque
» tu l'as brisé en te battant!... — C'est vrai!... Que
» veux-tu! un mouvement de colère, je n'avais que
» cela sous la main... — Tu m'as promis de m'en
» avoir un autre... — Oui, je te l'ai promis... je
» m'en souviens... mais cette nuit nous avons dé-
» pensé tout le fond de ma bourse... Moi, qui vi-
» vais depuis quelque temps comme un coq en
» pâte... la petite fourreuse m'accablait de dou-
» ceurs... et il faut que ma femme de Lyon ne soit
» pas morte!... c'est indigne de sa part!... »

En disant cela, Mongérand prend une chaise et va pour s'asseoir, lorsqu'il aperçoit sous lui la pièce de vingt francs que le médecin a laissée et qui n'a encore été vue de personne.

« Si tu n'as plus d'argent, comment m'auras-tu
» un violon? » dit Charles; « et cependant je n'ai
» plus que cette ressource pour gagner quelque
» chose... nous sommes justement dans la saison
» des bals... j'aurais trouvé de l'occupation.

»—Qui t'empêche, en attendant, d'en acheter un » toi-même? » répond Mongérand en lui montrant la pièce d'or.

« Il paraît que tu n'es pas si gêné que tu veux » bien le dire, puisque les jaunets traînent chez » toi. »

Charles fait un mouvement de surprise : « — De » l'or, ce n'est pas à moi... monsieur Justin, cette » pièce vous appartient-elle?

»—Non, monsieur, » reprend le jeune ouvrier avec un peu d'embarras, « je ne sais ce que vous voulez » dire.

» — Alors elle sera tombée de ma poche, » dit Mongérand ; « c'est un débris de ma fortune, que je ne » savois pas avoir, cela me servira pour t'acheter un » violon... Viens avec moi, je connais un musicien » des Funambules qui en a toujours à revendre... » il serait même possible qu'il te procurât une place » à son spectacle... dans l'orchestre... ça serait gen- » til ça... viens... — Non, je ne quitterai pas ma » femme tant qu'elle sera dans cet état. — Alors » j'y vais seul, ce soir tu auras ton affaire. »

Mongérand met la pièce dans son gousset, donne une petite tape sur la joue de Laure, frappe sur l'épaule de Charles, et s'éloigne en lui disant : « Je » vais t'acheter un *stradivarius!*...

» — Monsieur Charles, » dit Justin, « si vous tenez » à voir votre femme rendue à la santé, ne laissez » plus venir cet homme chez vous. . Tenez... voyez.. » elle est plus agitée... on dirait que la voix de ce » M. Mongérand a redoublé son mal.

»—Eh bien,» dit Charles en considérant tristement sa femme, « je dirai au portier de ne plus laisser » monter Mongérand... après toutefois qu'il m'aura » apporté le violon. »

La journée s'écoule; l'état de Léonie est toujours un abattement total, pendant lequel elle semble privée de ses facultés; cette atonie n'est remplacée que par des accès de délire effrayans. Justin redouble de soins, de zèle; il pourvoit à tout, il va lui-même chercher ce dont on a besoin, et trouve encore le temps de consoler Laure et de ranimer le courage de son père.

Le soir, Mongérand a remis chez le portier un violon qui vaut bien six francs. La consigne qu'on avait donnée à M. Bertrand était inutile : Mongérand ne se soucie pas de monter chez quelqu'un où il faut parler bas.

Le médecin est revenu, il trouve le petit Félix plus mal, il craint une fièvre cérébrale que l'enfance supporte toujours difficilement. Il voudrait que son berceau ne fût pas placé dans la même chambre que le lit de sa mère, afin que l'enfant respirât un air plus sain. Justin offre de transporter le petit garçon dans sa chambre, et le médecin approuve ce projet : on voit qu'il souffre de trouver ses deux malades dans un si misérable réduit.

Justin a porté chez lui le berceau du petit garçon; mais pour veiller l'enfant, il faudra qu'il s'éloigne de la mère. L'époux de Léonie est là, il est vrai, et pourtant Justin a bien de la peine à se décider à la quitter; il songe enfin qu'en veillant sur

l'enfant c'est encore être utile à la pauvre mère, et il compte, pendant la nuit, venir plus d'une fois s'informer de son état.

Quelle est longue cette nuit de veille et d'alarmes! ce n'est qu'avec peine qu'on a décidé Laure à se coucher; elle aussi voulait veiller près de sa mère, espérant toujours en obtenir un mot; un regard, en être reconnue. La nuit n'apporte aucun changement chez Léonie, tandis que l'état de son fils devient plus alarmant. La fièvre cérébrale s'est déclarée, et dès le point du jour Justin est allé rechercher le médecin. Celui-ci prodigue à l'enfant tous les secours de son art, mais il semble peu en espérer. « Pauvre mère! » dit-il, « il est peut-être heureux » que maintenant elle ne voie rien de ce qui se passe » autour d'elle! »

Charles se berce toujours d'espérances, il ne peut croire que son enfant soit en danger. Se rappelant que parmi ses amis de café, l'un arrachait des dents et pratiquait la médecine, il veut le voir, lui dire l'état de son fils, de sa femme, et prendre ses avis; il sort vers le soir, laisse Laure près de sa mère, et Justin, qui se partage entre elle et son fils.

Deux heures se sont écoulées depuis le départ de Charles, le petit Félix est plus mal; Justin se désole, il voudrait avoir quelqu'un avec lui : mais qui appeler dans cette maison? le portier ne veut pas quitter sa loge, et madame Rozat a déclaré qu'elle n'entrait jamais chez des gens malades.

« Cet enfant est bien mal, » dit Justin, peut-» être une crise va-t-elle se déclarer?... peut-être

» y aurait-il quelque secours que j'ignore?... Mais » il y a un pharmacien dans la rue... allons le cher- » cher... je le prierai tant... qu'il consentira à m'ac- » compagner. »

Le jeune ouvrier sort de chez lui et entre chez Charles. Laure est près de sa mère, qui est plus calme depuis le matin et semble enfin livrée au sommeil. Justin fait signe à la petite de venir.

« Votre frère est plus malade, ma pauvre Laure; » je vais voir à ramener quelqu'un... pouvez-vous » rester quelques instans auprès de lui! — Oh! oui, » monsieur Justin, car maman va mieux; je crois » qu'elle dort... Je veux bien garder mon frère... » et je lui conterai une histoire... pour l'amuser. » — Hélas! il ne vous entendra pas, chère enfant, » mais je vais me hâter... venez. »

Laure entre chez Justin, elle s'assied près du berceau de son frère, dont l'agitation l'effraie. « Que » faut-il lui donner? » dit elle. « — Il ne veut rien » prendre... veillez-le seulement. — Oui, monsieur, » et puis je prierai le bon Dieu pour qu'il rende la » santé à mon frère et à maman. — Oui, priez-le, » pauvre petite... de qui donc exaucerait-il les prié- » res, s'il était sourd à celles d'un enfant!... »

Justin descend précipitamment et se rend chez le pharmacien voisin; mais le maître est absent, les garçons ne peuvent sortir, et d'ailleurs ils n'oseraient rien ordonner sans l'avis d'un docteur. Justin va chez plusieurs autres, il en décide un à l'accompagner; mais avant qu'on soit prêt à le suivre, le temps s'écoule; enfin on part. A la porte de sa de-

meure Justin rencontre Charles, qui rentrait aussi sans avoir pu retrouver l'ami qu'il voulait consulter. On monte à la hâte; quand on entre chez Justin, la petite Laure s'avance avec précaution et dit à voix basse :

» Ne faites pas de bruit! mon frère ne remue » plus du tout. Il s'est endormi aussi. »

Charles court au lit de son enfant; les craintes de Justin étaient fondées, le petit Félix n'existe plus.

Un cri douloureux échappe à Laure, quand elle entend dire que son frère est mort; Justin la prend et la serre dans ses bras, en lui disant : « Chère en- » fant, par pitié pour votre mère, modérez votre » douleur, et, si elle reprend connaissance, gardez- » vous bien de lui dire que votre frère n'est plus; » car alors elle mourrait aussi. Et vous, monsieur » Charles, venez... éloignez-vous de ce spectacle » déchirant pour votre cœur... Venez près de l'é- » pouse qui vous reste, tâchons du moins de lui » conserver la vie, et surtout cachons-lui bien le » malheur qui vient de vous frapper. »

Charles, accablé par la douleur, se laisse emmener par Justin sans proférer une parole. Il va s'asseoir près du lit de Léonie, en cachant sa tête dans ses mains. Justin dit tout bas à Laure : « Allez près » de votre père, embrassez-le... ne le quittez pas.. » que vos caresses lui rappellent qu'il n'a pas tout » perdu. »

Après avoir donné tous ses soins au pauvre petit, Justin se charge encore des tristes détails que néces-

site sa mort. Pour prix de ses peines, le jeune ouvrier demande au ciel de sauver Léonie; le sommeil réparateur dans lequel elle est tombée semble au médecin d'un favorable augure, il pense qu'en s'éveillant sa connaissance sera revenue.

« Et que lui répondrons-nous, » dit Charles, « quand elle nous demandera son fils?

» — Nous dirons que le médecin qui soigne madame, trouvant que votre fils n'était pas bien » portant, a conseillé de lui faire respirer l'air de la » campagne... j'ai une tante qui habite à quatre » lieues d'ici, à Gagny, je dirai que je l'ai mené chez » elle, où l'on en prend bien soin. Sans doute il » faudra un jour que votre femme apprenne la triste » vérité, mais attendons au moins qu'elle ait recouvré » assez de force pour supporter ce malheur; il me » semble qu'il ne faut jamais se hâter d'apprendre ce » qui doit causer du chagrin! Nous préviendrons le » médecin pour qu'il ne nous démente pas. Approuvez-vous ce que j'ai imaginé, monsieur?

» — Oui, » répond Charles, « cachons-lui autant » que nous pourrons la mort de son fils?...

» — Laure, tu as bien entendu, ma fille... on dira » que ton frère est à la campagne!... que c'est » M. Justin qui l'y a mené.

» — Oh! oui, papa!... n'aie pas peur que je dise » rien qui fasse du mal à maman! »

Huit heures après cette conversation, Léonie sort de ce long sommeil qui a chassé la fièvre qui la dévorait. Elle porte autour d'elle des regards inquiets, mais elle voit son mari, sa fille; le sourire reparaît

sur ses lèvres; elle leur tend les bras, ils courent l'embrasser.

« Ah! j'ai été bien malade, n'est-ce pas? » murmure-t-elle d'une voix faible : « Charles!... je t'ai » cru assassiné!... c'était un rêve!

» — C'était du moins une histoire toute défigurée » par cet imbécille de portier!.. Il y a bien eu une » dispute... mais cela ne me regardait pas... tu vois » que je ne suis pas blessé!...

» — Ah! c'est toi, ma Laure!... et voilà monsieur » Justin!... — Oui, qui ne nous a pas quittés, qui » n'a pris aucun repos depuis que tu es malade!... » — Bon jeune homme!... cela ne m'étonne pas de » lui!... Mais mon Félix?... où est donc mon fils? » Je sentais bien qu'il me manquait quelque chose.

» — Ma chère Léonie, » reprend Charles en s'efforçant de ne point paraître ému, « j'espère que tu » approuveras ce que j'ai fait : notre fils était un » peu souffrant, le médecin a prétendu que l'air de » la campagne lui serait nécessaire; M. Justin a une » tante à Gagny, il m'a offert de lui confier notre » enfant, et...

» — O mon Dieu!... vous m'avez emmené mon » fils?... » s'écrie Léonie avec douleur.

« — Madame, » reprend Justin, « songez que c'est » pour qu'il recouvre la santé!... — Mais êtes-vous » sûr qu'on aura bien soin de lui?... l'aimera-t-on » chez votre tante? — Oui, madame, je vous le pro- » mets!... — Est-ce loin? — A quatre lieues. — Vous » irez le voir souvent pour m'en donner des nou- » velles?... — Oui, madame!... — Et moi-même

» dès que je serai mieux j'irai le voir... l'embrasser...
» n'est-ce pas, Charles, que ma première sortie sera
» pour aller près de mon fils?... »

Justin détourne la tête, la petite Laure fait semblant d'aller chercher quelque chose pour cacher les larmes qui s'échappent de ses yeux. Charles se hâte de répondre : « Oui, oui, quand tu seras tout-
» à-fait rétablie!... d'abord il ne faut penser qu'à ta
» santé. — Mais vous ne me trompez point, n'est-ce
» pas?... mon Félix n'était pas plus malade? — Non,
» madame; de grace, calmez-vous!... — Allons!...
» puisque c'est pour son bien, je dois approuver ce
» que vous avez fait! je sais bien qu'ici... près de
» quelqu'un de malade, ce pauvre petit n'était pas
» très-bien... il ne faut pas n'aimer ses enfans que
» pour soi... Laure, tu ne me quitteras pas, toi, et
» nous parlerons de ton frère... Ah! je me sens bien
» faible encore!... — Repose-toi, Léonie, ne parle
» plus, c'est l'ordre du médecin... »

Léonie cède aux désirs de son mari. Le médecin vient; Justin lui a parlé, il l'a prévenu, et le médecin approuve le mensonge que l'on a fait à la malade. Il la trouve mieux, mais il déclare qu'il lui faut de grands soins, un long repos, et surtout que de longtemps elle ne songe à aucun travail, si on veut qu'elle recouvre entièrement la santé.

Justin a suivi le docteur sur l'escalier, où il fait tous ses efforts pour lui faire accepter le prix de ses soins; il ne peut y parvenir : « Mon cher ami, » lui dit le docteur en souriant, « j'ai mes habitudes dont
» je ne m'écarte jamais : je me fais payer fort cher

» quand je vais chez des gens riches ; mais, quand je
» monte dans une mansarde, c'est toujours gratis :
» cela fait compensation. »

Léonie s'inquiétait beaucoup pour savoir qui pourvoyait à leurs besoins. Dès qu'elle en trouve le moment, elle demande à son mari si le jour où il a été jouer du violon il a reçu ce qu'on lui avait promis.

« Oui, sans doute, » dit Charles, « et même, pen-
» dant ta maladie, j'ai trouvé d'autres occasions plus
» lucratives encore... Comme notre jeune voisin était
» là pour te veiller, j'ai accepté, afin d'augmenter nos
» ressources.

» — Ah ! tant mieux, mon ami, cette nouvelle
» me soulage... Je me disais comment a-t-il pu sub-
» venir aux dépenses de ma maladie... je pensais que
» ce jeune homme. . M. Justin, t'avait prêté peut-
» être, car je le crois bien capable de nous offrir tout
» ce qu'il possède... mais il serait pourtant cruel
» d'être à la charge de ce pauvre garçon... qui n'est
» qu'un ouvrier et ne doit pas être riche non plus...
» — Sans doute, mais, puisque cela n'est pas, il ne
» faut plus te tourmenter. — Et ce Mongérand qui
» était à cette soirée où il a été cause d'une nouvelle
» querelle... tu ne le revois plus, n'est-ce pas?... tu
» étais si en colère contre lui?... — Oh! il m'a de-
» mandé excuse... il voulait même te voir... faire sa
» paix avec toi... — Épargne-moi sa vue, je sens
» qu'elle me ferait mal... Tu étais si fâché contre
» lui... c'est donc ainsi que tu tiens tes résolutions?
» — On ne peut pas toujours être fâché... — Ne va
» plus avec lui, Charles, il te détournerait des occu-
» pations que la Providence veut bien t'envoyer!...

» — Sois donc calme ; à présent je suis connu, je » suis lancé... je serais en état de conduire un or- » chestre. »

Léonie croit tout ce que lui dit son mari ; elle se félicite qu'il puisse soutenir sa famille à l'aide de son faible talent sur le violon. Charles désire en effet trouver l'occasion de s'occuper ; mais depuis la soirée de M. Tigré, personne n'a songé à l'employer ; et n'allant plus dans aucune société, par qui pourrait-il être recommandé? Justin ne va qu'à son travail, quelquefois chez sa mère ; ce n'est pas là où l'on pourrait employer le violon de Charles.

Léonie est mieux, mais sa faiblesse est extrême, elle n'est pas encore en état de se lever et encore moins de s'occuper ; c'est ce qui l'afflige le plus. Justin, qui vient passer près d'elle tous les momens qu'il ne donne pas au travail, et qui voit combien elle s'inquiète de ne pouvoir être utile à sa famille, invente chaque jour quelque ruse nouvelle pour lui faire croire que son mari a beaucoup d'occupation ; quand il arrive, il dit à Charles : « On » est venu vous demander chez le portier, on a écrit » une adresse pour que vous alliez à une soirée avec » votre violon ! » Une autre fois, il dit avoir rencontré quelqu'un qui l'a prié de lui procurer un musicien pour une noce, ou une fête. Charles, qui est dans le secret, sort en emportant son instrument ; alors Léonie est plus tranquille, un peu de sérénité reparaît sur son visage, et Justin, qui la dégage du poids de la reconnaissance, se trouve payé par le rayon de joie qu'il a vu briller dans ses yeux.

Mais l'absence de son fils est une grande priva-

tion pour la pauvre mère; pour se dédommager de ne point le voir, elle parle sans cesse de lui; elle ne souhaite recouvrer ses forces que pour aller plus tôt à la campagne où elle le croit; dans toutes ses espérances, dans ses projets pour le retour de la belle saison, son fils occupe une place. Il est pénible d'entendre quelqu'un se flatter d'un bonheur que l'on sait qu'il ne goûtera jamais! Justin et Laure ont le cœur déchiré en entendant Léonie parler du petit Félix, et se faire une fête de le revoir; Charles, pour ne point entendre sa femme, sort presque tous les soirs; il est censé aller jouer du violon à une soirée, et va dépenser avec Mongérand une partie de l'argent que le jeune ouvrier lui a remis en cachette. Pendant son absence, Justin, de retour de son travail, vient tenir compagnie à Laure et à sa mère; assis près du lit de la convalescente, prenant quelquefois Laure sur ses genoux, Justin écoute en soupirant Léonie qui parle toujours de son fils.

« Mon pauvre Félix! que j'aurai de plaisir à le » revoir! » dit Léonie en serrant dans ses mains la petite main de sa fille; « je sens combien il m'est » cher par la peine que me cause son absence!... » Ma bonne Laure, je ne t'en aime pas moins ten- » drement pour cela... mais toi et ton frère vous êtes » tout mon bien, toutes mes espérances pour l'ave- » nir!... mon cœur ne vous sépare pas dans ma » pensée!... Oh! tu aimes bien ton frère aussi, » n'est-ce pas, Laure?... et je suis sûre que tu t'en- » nuies comme moi de ne pas le voir... hein... ré- » ponds donc?...

» — Oui, maman... je m'ennuie de ne plus le » voir, » répond Laure en faisant son possible pour retenir deux grosses larmes qui roulent dans ses yeux.

« — Eh quoi ! chère enfant, cela te fait pleu- » rer ! est-ce de chagrin de ne pas voir ton frère?... » — Oui, maman, c'est de chagrin... — Pauvre » petite!... embrasse-moi... mais nous le reverrons » bientôt... Monsieur Justin... vous qui êtes si bon... » si complaisant pour moi... ah! si vous vouliez me » rendre bien contente !...

» — Parlez, madame, que faut-il faire?... — Il » faudrait aller à Gagny, chez votre tante, afin de » voir mon fils et de me rapporter de ses nouvelles... » — J'irai, madame... — Pourrez-vous y aller de- » main?... — Oui, madame. — Ah! tant mieux... » A quelle heure part la voiture?... quand serez » vous revenu?... — Je partirai de bon matin, je » serai de retour à quatre heures... — Ah! vous le » verrez... vous l'embrasserez bien pour moi... » vous lui demanderez s'il ne m'oublie pas là-bas!... » et vous me répéterez tout ce qu'il vous aura dit!... » — Oui, madame. »

Le lendemain Justin feint d'aller à Gagny; et en revenant l'après-dîner, il faut qu'il donne à Léonie des nouvelles de son fils; il la voit encore si faible, si souffrante, qu'il se garde bien de lui laisser entrevoir la triste vérité. C'est ainsi qu'on entretient l'erreur de Léonie, et la pauvre mère continue à se bercer d'illusions.

CHAPITRE XXII.

L'ORCHESTRE D'UNE GUINGUETTE.

Mongérand a vendu le bel habit noir qu'il avait acheté avec la bourse du papa Tigré; il a troqué son chapeau neuf contre une casquette, moyennant cent sous qu'il a reçus de retour; enfin, du costume brillant qu'il avait au bal des accordailles, il ne lui reste plus que le pantalon noir collant, qui fait un singulier effet avec le vieil habit de chasse que porte l'ancien hussard; mais comme Mongérand n'a pas une figure de bonne composition, ceux qui trouvent sa mise bizarre ne se permettent pas de lui rire au nez.

Charles n'avait pas toujours de l'argent pour payer des petits verres; Justin, s'apercevant de la conduite de son voisin, faisait souvent lui-même l'achat des provisions nécessaires au petit ménage de Léonie, en disant à celle-ci que c'était pour obliger Charles

et lui éviter la peine d'aller acheter lui-même, qu'il se chargeait de ces commissions. Léonie feignait de croire Justin, mais elle n'était pas constamment dupe de ses mensonges; et un sourire amer, un soupir qui lui échappait, prouvaient qu'elle devinait une partie des obligations qu'elle avait au jeune ouvrier.

Mongérand était de fort mauvaise humeur de n'avoir plus Flore à tromper, Thémire à promener, et la bourse d'un ami à dépenser. Charles s'ennuyait de n'entrer au café que pour lire le journal ou se chauffer au poêle; il était mécontent de lui, de sa conduite passée, de son oisiveté présente, et il cherchait à s'étourdir, parce que, pour beaucoup de personnes, c'est plus tôt fait que de se corriger.

Un matin Mongérand aborde Charles d'un air plus gai que d'ordinaire; il a une main sur sa hanche et quelque chose de triomphant dans la physionomie, si bien que Charles lui dit : « Que t'est-il donc ar-
» rivé ?

» — J'ai obtenu enfin du succès dans mes démar-
» ches!... nous sommes placés, mon cher. — Com-
» ment... nous!... tous deux?... — Eh oui! tous
» deux... j'ai même encore une place à donner...
» Quand je m'y mets, moi, ça va bien!... — Et où
» donc sommes-nous placés?—Pardieu, dans un or-
» chestre...— Vraiment!... à l'Opéra?... —Pas tout-
» à-fait; mais il faut bien commencer .. C'est à la
» Courtille... au bas de Belleville... au salon des
» Deux-Amis que nous déploierons nos talens... —
» Ah çà! est-ce que tu es musicien, toi?... — Ça ne

» te regarde pas... sois tranquille... je ferai mon
» affaire... — Et c'est dans une guinguette? — Eh
» ben!... qu'importe?... pourvu qu'on nous paie
» bien... et c'est ce dont je suis certain... je me suis
» fait donner des arrhes que nous allons manger
» sur-le-champ... Suis-moi, des huîtres nous atten-
» dent.. et tu vas faire connaissance avec le brave
» homme qui nous procure cette bonne aubaine. »

Charles suit Mongérand dans un petit cabaret borgne; ils entrent dans une salle où le couvert est mis et les huîtres ouvertes : là est un vieux bonhomme, tout bourgeonné, tout enviné, qui est enveloppé dans une mauvaise houppelande noisette couverte de pièces de différentes couleurs.

« Père Duhaut, » dit Mongérand en entrant, « je
» vous présente mon ami Charles, le premier vio-
» loniste pour la contredanse! »

Le vieux bonhomme ôte son chapeau, et salue une table qui est en face de lui.

« Qu'est-ce qu'il fait donc? » dit Charles. « — Ah!
» ne fais pas attention, c'est qu'il est aveugle, ce
» qui ne l'empêche pas de jouer de la clarinette
» comme un Tyrolien!... Allons, père Duhaut, à
» table! les huîtres sont servies!...

» — Ah! volontiers! » reprend le père Duhaut en se disposant à s'asseoir sur une pile d'assiettes; mais Mongérand va lui prendre le bras et le conduit à sa place, où le vieux musicien prouve qu'il n'a pas besoin de voir pour manger, car ses mains tâtonnent sans cesse sur la table; et quand il ne trouve plus

rien dans les plats, il va tâter dans les assiettes de ses voisins.

« Mon cher Charles, » dit Mongérand en versant à plein verre d'un petit vin blanc que les huîtres faisaient passer, « tu vois dans le père Duhaut un » des meilleurs musiciens de la Courtille; il y a qua- » rante-cinq ans au moins qu'il y fait danser !... » n'est-ce pas, vieille clarinette ? — Ma foi oui ! car » j'ai commencé à dix ans environ !... Où est mon » verre ?...—Là !... vous le tenez ... à votre santé !... » Le père Duhaut est devenu aveugle, mais cela ne » lui a rien ôté de ses moyens !... — Ma foi non !... » je crois au contraire que cela m'a rendu l'oreille » plus juste ! — Si bien que le père Duhaut ayant à » juste titre la confiance de tous les traiteurs qui » donnent à danser, depuis le *Grand-St-Martin* » jusqu'à l'*Ile d'Amour*, vient de se trouver chargé » de reformer l'orchestre du bal des Deux-Amis. — » Ma foi oui ! parce que les musiciens qui le fai- » saient, donc que j'en étais aussi, viennent de tom- » ber dans la conscription, eh ! eh !...—Comment, » est-ce que tu viens aussi de tomber à la conscrip- » tion, toi, ma pauvre vieille clarinette ? — Oh ! » moi, il y a long-temps que c'est fini !... Est-ce » qu'il n'y a plus d'huîtres?—Non, père Duhaut!... » et dans ce moment je vous préviens que vous pre- » nez mes coquilles !... mais voici des côtelettes aux » cornichons que vous aimez, je pense ! — Ma foi » oui !... eh ! eh !... je suis bon là, moi ! — En- » fin, Charles, ayant eu l'occasion de faire la con- » naissance du respectable père Duhaut, un soir

» qu'en revenant de la Courtille il s'obstinait à bat-
» tre son chien qui s'avisait d'être amoureux, je vins
» à lui parler de toi, de ton rare talent sur le vio-
» lon, de la manière originale dont tu as arrangé en
» valse l'air de *trou là là ;* il désirait te connaître et
» t'employer ; mais je lui avais fait entendre que tu
» voulais être chef d'orchestre : aujourd'hui il t'of-
» fre de conduire la musique des Deux-Amis, dont
» il fera partie... N'est-ce pas, ma vieille clarinette,
» que tu y joueras ? — Ma foi oui ! d'autant que
» j'étais libre pour le quart d'heure !... — Prenez
» garde, père Duhaut, vous mettez vos doigts dans
» le plat !... — C'est que je cherche mon pain !...—
» Vous avez tout mangé, mais je vais vous en don-
» ner d'autre !... Ah ! sacrebleu, il va bien, la clari-
» nette !...—Ah çà ! écoutez, mes enfans ! pour faire
» un bon orchestre il faut être quatre !... — Nous
» serons quatre !— Le premier violon... il n'en faut
» qu'un. — Ce sera Charles !... — Une clarinette...
» — C'est vous. — Une contre-basse... — Je vous
» l'aurai ; j'en ai une dans ma manche, qui sort du
» Conservatoire. — Et enfin un grosse caisse.—Oh!
» je m'en charge !... vous verrez comme j'en joue !...
» on croira entendre un canon. — Alors c'est con-
» venu !... — Et six francs par personne, n'est-ce
» pas ? — Oui, et vingt sous de plus pour le chef
» d'orchestre. — C'est très-bien, ma vieille !... Tu
» m'as déjà donné cent sous, c'est encore quatorze
» francs que tu nous dois !... — C'est le maître du
» bal qui paiera !... c'est lui qui a bien voulu avan-
» cer les cent sous ; parce que je lui ai répondu de

» lui avoir un orchestre pour ce soir.—Fort bien!...
» Ah çà, on trouvera là des instrumens, j'espère?
» car chez moi je n'ai pas plus de grosse caisse que
» de petite!...— La contre-basse et la grosse caisse
» sont à l'orchestre du bal!... ça n'en sort jamais!—
» A la bonne heure; quant à Charles, il apportera son
» violon!... il en a un de premier choix.—Si nous
» pouvions faire une petite répétition ce matin? —
» Non, père Duhaut, c'est inutile; des artistes
» comme nous n'ont pas besoin de répéter! ça ira
» mieux que nous ne voudrons!... — Ma foi oui,
» au fait!... Est-ce qu'il n'y a plus rien à manger?
» — Non, père Duhaut, car, sacrebleu! vous allez
» comme un requin! — En ce cas je m'en vais re-
» monter à la Courtille!... j'ai en bas un compa-
» gnon de route!... A ce soir, à six heures... aux
» Deux-Amis!... — Allez, ma pauvre clarinette,
» comptez sur nous!... »

Le père Duhaut va reprendre son chien et le bras d'un ami; Mongérand paie et sort du cabaret avec Charles; il lui dit en route :

« Eh bien! tu es satisfait, j'espère? — Mais...
» jouer dans une guinguette... — Eh! sacrebleu, il
» n'y a pas de petits endroits pour le talent!... les
» premiers acteurs dont la scène s'honore ont com-
» mencé presque tous à jouer aux petits théâtres des
» boulevarts!... d'ailleurs, nous avions besoin d'ar-
» gent, cela résume tout!... C'est encore quatorze
» francs que nous aurons à partager! — Non, puis-
» que là-dessus il faudra payer la contre-basse. —
» Ah! que tu es toujours bon enfant! tu crois que

» j'irai donner comme ça six francs à quelqu'un pour » qu'il fasse *frou frou* sur une grosse corde! pas si » bête!... je veux trouver un joueur de contre-basse » auquel je donnerai dix sous : ce sera bien assez! — » Bah! vraiment?... — Tiens, ce petit bonhomme » qui est presque toujours à ta porte... qui cire les » bottes et fait des commissions, ce sera mon » affaire!... nous voici près de lui, tu vas voir que » je vais l'enrôler pour dix sous... »

Mongérand fait un signe au petit savoyard qui est assis contre la demeure de Charles; l'enfant se hâte de venir savoir ce qu'on désire de lui.

« Petit, tu fais des commissions, n'est-ce pas? — » Oui, moussia. — Mais le soir tu ne dois rien faire, » on ne décrotte plus le soir. — Non, moussia. — » Veux-tu ce soir gagner dix sous dans ta soirée et » peut-être des rafraîchissemens en sus? — Oui, » moussia, je veux bien. — Tu resteras avec nous » depuis six heures du soir jusqu'à minuit. — Oui, » moussia; et quoique je feras? — Sois tranquille, » ce ne sera pas difficile. Sois prêt pour six heures » moins un quart, tu suivras monsieur quand il sortira » de chez lui. — Oui, moussia. — Adieu, Charles; à » ce soir, à notre rendez-vous ordinaire... et n'ou- » blie pas d'amener notre contre-basse avec toi. »

Mongérand s'éloigne. Charles remonte chez lui, il est tout guilleret, il se frotte les mains, et en entrant il va sur-le-champ décrocher son violon.

Léonie était levée; depuis trois jours elle commençait à quitter son lit pendant quelques heures; elle se traînait jusqu'à une chaise près de la cheminée,

où Justin avait soin que le bois ne manquât pas. Là, la triste convalescente, désolée de ne pouvoir encore se livrer au travail, faisait des projets pour l'époque où elle aurait recouvré ses forces, et, tout en caressant, en embrassant sa fille, parlait sans cesse de son fils.

Léonie remarque l'air joyeux de Charles, elle lui voit prendre son violon et lui dit : « Tu as encore » trouvé de l'occupation? — Oui, ma chère amie. » — Ah! le ciel prend pitié de nous. — Ce soir je » suis chef d'orchestre. — Et où donc? — Dans un » bal... — Un bal de société? — Mais de société... » publique... — Et qui t'a procuré cela... — C'est... » c'est quelqu'un... que tu ne connais pas. »

Charles était embarrassé. Léonie s'en aperçoit, elle cesse alors de questionner son mari. Mais lorsqu'il s'approche d'elle, elle lui dit : « Tu viens de » déjeuner en ville. — Eh bien! après?... — Avec » qui? — Ah! morbleu!... avec qui!... Qu'est-ce » que cela te fait?... je ne puis donc plus accepter une » politesse de personne?—Charles, tu es le maître, » mais tu sais qu'il y a une personne que tu ne vou- » lais plus voir... — Allons, en voilà assez, laisse- » moi étudier pour ce soir; je conduis un orchestre, » et je tiens à ce que cela aille bien. »

Léonie se tait; Charles repasse ses contredanses; à cinq heures et demie il se dispose à sortir avec son violon sous son bras; sa femme lui dit : « Mais tu n'as » pas mis de linge blanc... tu ne te brosses même » pas... — Oh! je suis assez bien! Adieu; je prends » ma clef, car on doit danser jusqu'à minuit... Ne

» te fatigue pas... couche-toi, dors... ça te fera du » bien. »

Charles est parti. A la porte de la rue il fait signe au petit savoyard qui se met aussitôt à le suivre; et ils ne tardent pas à rejoindre Mongérand qui s'écrie en les voyant :

« Fort bien... Ah! sacrebleu, avec la vieille clari- » nette, quel sabbat nous allons faire! — Je ne suis » pas aussi tranquille que toi... est-ce que ce petit » sait jouer de la contre-basse?... — Quand je te dis » qu'il suffit qu'il fasse aller l'archet sur les cordes... » n'importe laquelle... crois-tu donc que les gens » que nous allons faire danser aient l'oreille déli- » cate?... Je ne l'ai pas vu une fois, mais je l'ai vu » dix dans des bals de village : la contre-basse tenue » par un gamin qui ne se doutait pas de la musique. » D'ailleurs ne serai-je pas là avec ma grosse caisse?... » je vous étoufferai tous, quand vous n'irez pas » bien!... zon! zon!... Ah! comme je vais taper » dessus! En route... Petit, marche sur nos der- » rières. »

On arrive à la Courtille; le père Duhaut était occupé à battre son chien devant la porte de la guinguette dont il venait de composer l'orchestre.

« Nous voici, ma vieille clarinette, introduisez- » nous. — Ah! ma foi, oui... nous allons monter... » Êtes-vous là tous les trois?... — Oui, oui. — Ce » monsieur qui joue de la contre-basse y est? — Eh » oui... nous y sommes tous. — Eh bien! suivez- » moi, je connais les êtres... »

Le père Duhaut entre et va gagner l'escalier qui

mène au salon. Le maître de l'endroit, qui est alors dans son comptoir, lui crie : « Eh bien! père Du-
» haut, m'amenez-vous un orchestre? — Oui, oui,
» ce sont ces messieurs qui me suivent. — Ah! bon...
» Tiens, il y a un enfant dans vos messieurs. —
» C'est un enfant qui a le génie de son art! » dit Mongérand en s'approchant fièrement du traiteur,
» et je crois que vous n'avez pas souvent des artistes
» comme nous!

» — Oh! monsieur, je suis bien tranquille, » répond le traiteur, sur qui l'assurance de Mongérand fait de l'effet. « Montez... messieurs, et commencez
» tout de suite, s'il vous plaît; il y a déjà beaucoup
» de danseurs là-haut. »

Nos artistes se rendent dans le salon de danse; un grand orchestre est établi au milieu et pourrait contenir à l'aise dix musiciens; on y monte par un petit escalier de bois adapté derrière. Le père Duhaut y grimpe comme un écureuil. Charles le suit, Mongérand en fait autant, en criant au petit bonhomme de monter aussi. Là est suspendu le gros tambour, avec l'énorme tampon qui sert de baguette; une contre-basse est un peu plus loin. Mongérand se promène au milieu de tout cela, en disant : « Ah! sacredié, c'est ici que nous allons nous es-
» crimer!

» — Ma foi oui, » dit le père Duhaut en tirant son instrument de sa poche. « Ah çà, mais qu'est-ce
» que le bourgeois disait donc tout à l'heure?... est-
» ce que ce monsieur qui joue de la contre-basse a

» l'air d'un enfant? — Ah!... de loin... parce qu'il » est un peu petit... Accordez-vous, mes amis. »

Pendant que le père Duhaut donne le *la* à Charles, Mongérand place le petit savoyard contre la contre-basse; il lui met l'archet dans la main, et lui dit : « Tiens, voilà tout ce que tu auras à faire... » promener ton archet sur ces cordes... n'importe » laquelle... Mais comme il y en a trois, pour que » ce soit plus joli, tu joueras tantôt sur l'une, tan- » tôt sur l'autre. — Oui, moussia. — Quand je te » regarderai, tu en frotteras deux à la fois... et de » toutes tes forces, tu entends? — Oui, moussia. — » Essaie un peu devant moi. »

Le savoyard promène son archet sur les cordes de l'instrument; mais au lieu de les faire résonner avec le crin, c'est du côté du bois qu'il joue, ce qui produit un son infiniment désagréable, au point que les habitués du bal des Deux-Amis, qui n'ont cependant pas les nerfs délicats, se mettent à crier : « Ah! queue musique de chats! »

Mongérand donne un coup de pied au petit bonhomme et lui retourne son archet, en lui disant : « C'est pour t'apprendre à être musicien!... Fais at- » tention, drôle! »

Le petit bonhomme se frotte l'endroit corrigé en faisant la grimace; le père Duhaut s'approche, en disant :

« Qu'est-ce qu'il y a donc? — Rien, clarinette, » c'est la contre-basse qui s'accorde. — Ah! voyons... » donnez-moi votre *la*, s'il vous plaît. »

Mongérand fait signe au petit de jouer de l'ar-

chet, le savoyard fait par hasard la note qu'on lui demande.

» Vous êtes trop haut, » dit l'aveugle.

» Je vas m'asseoir par terre, moussia, » répond le petit bonhomme. « — Comment? vous allez vous » asseoir... qu'est-ce qu'il dit donc, la contre-basse?... » —Allons, père Duhaut, commençons... vous per- » dez un temps infini à vous accorder, et c'est du » luxe ici... on s'impatiente en bas. »

En effet, les habitués avaient invité leurs dames, ils se mettaient en place et criaient déjà : « La mu- » sique! la musique! »

Le père Duhaut sort un rouleau de musique de sa poche et le présente à Charles en disant : « Vous » allez jouer celles-là, n'est-ce pas?... commencez » par le premier quadrille.

» — Je ne vais pas jouer ça, » répond Charles, » je ne lis pas la musique à livre ouvert... il me fau- » drait huit jours pour les apprendre ; je vais vous » jouer ce que je sais.

» — Ah! ma foi, elle est bonne, celle-là, » répond le père Duhaut en frappant du pied avec colère. « Comment voulez-vous que je fasse ma partie, si » je ne connais pas ce que vous allez jouer?... Com- » ment, un si fameux violon ne sait pas lire la mu- » sique?... Si j'avais su cela!

» — Allons, vieille clarinette, ne fais pas le mé- » chant! » dit Mongérand en forçant l'aveugle à s'asseoir. « Laisse faire le premier violon; fais ta » partie, ou ne la fais pas! je m'en fiche!... mais

» ne grogne pas, ou je te prendrai pour la grosse
» caisse. »

Le père Duhaut met en grommelant le bec de sa clarinette dans sa bouche. Charles part avec son violon, Mongérand attaque la grosse caisse comme s'il voulait la crever; le petit savoyard frotte ses trois cordes, en regardant Mongérand d'un air effaré. Par bonheur, le père Duhaut se trouve savoir les contredanses que joue Charles, cela lui rend sa bonne humeur; il souffle sa partie de toute la force de ses poumons pour lutter avec Mongérand. Le quadrille s'achève ainsi sans encombre, si ce n'est que les danseurs ont dit quelquefois : « Pas si fort! la grosse
» caisse. » Mais Mongérand, qui est enchanté du bruit qu'il fait et qui s'assourdit lui-même, n'a pas entendu l'observation des danseurs.

« Eh bien! père Duhaut, je crois que cela a fa-
» meusement ronflé? » dit Mongérand après la contredanse.

« — Oui... je les connais, celles-là... mais la basse
» fait des boulettes... — Tant mieux, je voudrais
» qu'elle nous fît tout de suite une tourte... car j'ai
» faim, moi. Ah çà, est-ce qu'on ne prodigue pas
» les rafraîchissemens aux musiciens, ici? — Ah! si
» fait... on a une bouteille pour la soirée. — Une
» bouteille pour tous? — Ma foi, oui! — C'est géné-
» reux... Holà! garçon; du vin, des verres, quatre
» bouteilles tout de suite! »

Le garçon regarde Mongérand avec étonnement et répond : « Quatre bouteilles... on ne donne jamais
» cela à la musique. — Donne-nous vite ce que je

» te demande, joufflu... et ne raisonne pas, parce » que cela me déplaît. »

Le garçon va consulter son bourgeois; celui-ci lui dit : « Porte-leur ce qu'ils demandent; ce » qu'ils prennent de trop, je le retiendrai sur leur » compte. »

On porte du vin à l'orchestre, Mongérand verse; il fait boire le petit savoyard, le père Duhaut et Charles. Pendant ce temps, le bourgeois est monté dans le salon, il crie aux musiciens :

« Allons donc, l'orchestre... vous vous amusez à » boire et vous ne jouez pas! ce n'est pas ça. »

Mongérand se contente de rire au nez du bourgeois, et il donne un coup sur la grosse caisse. C'est le signal pour commencer.

« Quelles contredanses jouez-vous? » dit le père Duhaut.

» — Les mêmes! » répond Mongérand en remontant fièrement sa cravate jusqu'à son nez. « Elles ont » été trop bien pour ne pas recommencer. — Oui, » s'écrie Charles qui commence à s'échauffer, « les » mêmes! avec des variations. »

Les mêmes contredanses sont jouées; seulement cette fois le petit savoyard, qui est déja étourdi parce qu'il n'a pas l'habitude de boire du vin, se démène comme un possédé avec son archet, afin de faire plus de bruit; ce qui lui vaut de temps à autre un coup d'œil d'approbation de Mongérand.

Après le quadrille, pendant que la grosse caisse emplit les verres de ses collègues, le bourgeois s'approche de l'orchestre, en disant :

« On se plaint que le tambour fait trop de bruit... » on n'entend pas les autres instrumens.

» — Qui est-ce qui se plaint de ça? » dit Mongérand en se penchant en dehors de l'orchestre avec son verre à la main.

« — Dame!... ce sont les danseurs. — Dites-leur » donc de s'occuper de leurs jambes et de nous lais- » ser tranquilles... je vais jouer un peu plus fort, et » voilà tout. — Mais permettez, monsieur, il me » semble que je suis le maître ici... et quand je vous » dis de jouer moins fort, vous devez m'écouter. » — Le plus souvent! nous sommes maîtres dans » notre orchestre; allez donc à votre cuisine, c'est » là où vous brillez... A votre santé... cher ami. »

Le bourgeois, fort mécontent du ton dont Mongérand lui répond, va dire tout bas à la clarinette : « Père Duhaut! vous m'avez amené des musiciens » biens récalcitrans... ils ne veulent pas m'écouter. »

Mais le père Duhaut, qui est attendri par les fréquentes rasades qu'on lui verse, répond en branlant la tête : « Ah! ma foi!... ce sont des artistes bien ai- » mables!... Ils me régalent depuis ce matin!...

» —Allons donc, la musique! » crie un petit homme en veste, danseur habitué de l'endroit, qui, pendant les entr'actes de la danse, remue continuellement ses jambes et ses cuisses afin de se tenir en haleine. « Ça ne va pas là-haut!... Les musiciens » ne font que boire au lieu de jouer.

» — Qui est-ce qui a parlé des musiciens? » dit Mongérand en s'asseyant à cheval sur sa grosse caisse. « Si on a quelque chose à nous dire, je suis

» là pour répondre!... et pour taper, si c'est néces-
» saire. »

Les gens du bal, danseurs et buveurs, regardent Mongérand avec surprise ; des murmures se font entendre ; on trouve la conduite de la grosse caisse fort impertinente ; et comme il y a parmi les habitués de l'endroit des gaillards qui ont aussi mauvaise tête que Mongérand, ils parlent déjà de monter à l'orchestre et d'en expulser l'artiste qui semble les narguer. Le père Duhaut, qui entend quelques-uns des propos que l'on échange dans le bal, se dirige à tâtons vers le fond de l'orchestre et dit au petit savoyard : « Il ne faut pas comme ça prendre
» la mouche, et provoquer les danseurs... ici, il ne
» fait pas bon les mettre en colère!...

» — Moi, moussia, je n'ai pas pris de mouches du
» tout!... J'ai bu que les deux verres qu'on m'a
» versa. — Qui est-ce qui est donc là? » s'écrie l'aveugle en frappant du pied, « est-ce qu'on laisse
» monter des étrangers dans notre orchestre? »

Le maître de l'endroit s'efforce de calmer le public et de faire croire qu'en disant : je suis là pour taper, le musicien ne voulait parler que de sa grosse caisse. Cette explication apaise les esprits ; et le bourgeois, saisissant cet instant, court contre l'orchestre et dit à Charles : « Monsieur le premier violon, je vous
» somme de commencer tout de suite la contre-
» danse. »

Charles juge prudent de faire ce qu'on lui demande, car les regards des danseurs n'ont rien de

rassurant. Il prend son violon, en disant au père Duhaut : « La même, avec d'autres variations ! »

Le quadrille est commencé; Mongérand est resté à cheval sur son instrument, ce qui ne l'empêche pas de faire sa partie, en tapant avec grace entre ses jambes. Mais à peine la seconde figure est-elle achevée, que plusieurs danseurs s'écrient : « Ha çà ! c'est » toujours les *mêmes airs!*... Est-ce qu'ils se mo- » quent de nous là-haut ?... Hohé !... l'orchestre !... » d'autres contredanses... et plus vite que ça !... Du » nouveau... du gentil !...

» — Oui, du fignolé!... » dit le petit homme en veste. « Est-ce qu'ils croient que nous ne saurons pas » les danser donc !... — Allons !... allons !... d'autres » contredanses. »

Charles s'est arrêté, il se tourne vers le père Duhaut, qui est fort occupé de chercher son verre, qu'il ne trouve plus par terre, parce que la petite contre-basse s'est permis, pendant un *tacet*, de prendre et de vider le verre de la clarinette.

« Te voilà bien embarrassé ! » dit Mongérand, « joue-leur *trou là là!*... — Oh! non, je sais d'au- » tres contredanses... Mais saurez-vous faire votre » partie ? — Va donc ! va donc ! je suis sûr de ma » partie, moi. — Et vous, père Duhaut ?...

» — Je l'avais mis sous ma chaise, et je ne trouve » plus rien !... » répond l'aveugle en continuant de chercher. Charles ne veut pas faire attendre davantage les danseurs, il attaque un autre quadrille ; Mongérand va son train avec son instrument ; le petit savoyard, qui est tout étourdi, n'a plus la force de

faire aller son archet; le père Duhaut embouche sa clarinette; mais ne connaissant pas ce que joue Charles, il fait à tort et à travers de petits agrémens qui ne vont pas du tout avec ce qu'exécute le violon. Charles a les oreilles déchirées; il regarde l'aveugle avec colère, en criant : « Ça ne va pas!... Taisez-vous » plutôt. » Mais le père Duhaut veut absolument accompagner. Charles n'y tient plus, il s'arrête; la clarinette l'imite; la contre-basse s'est endormie; Mongérand continue seul, et les danseurs sont réduits à figurer sur des *solo* de grosse caisse.

Une rumeur générale s'élève dans le bal; tous les regards se portent sur l'orchestre; un garçon boucher des environs crie à Mongérand :

« Dis donc, grand coco!... au lieu de t'amuser à » jouer en Bacchus sur ton tambour, tâche de te » taire et de laisser faire le violon et la clarinette. » Allons donc, crin-crin!... est-ce que tu dors?

» — Je suis ici pour jouer de la grosse caisse, et je » ne me tairai pas, » répond Mongérand en ajoutant aux coups de tampon des coups de pied sur les cercles du tambour.

« A la porte la grosse caisse! — A la porte l'inso- » lent!... — A bas la musique!... ils ne savent pas » jouer!... »

Ces cris sont accompagnés de gestes menaçans, de juremens, de trépignemens; on entoure l'orchestre, on bat la semelle dessus. Charles a mis son violon sous son bras, l'aveugle tâtonne pour retrouver l'escalier, le petit savoyard, que le bruit a éveillé,

se cache derrière la contre-basse; Mongérand continue de taper sur son instrument en chantant :

V'là le bastringue qui va commencer!

Le bourgeois est venu, il se fait jour à travers la foule, s'approche de l'orchestre et crie à Mongérand : « Je vous défends de continuer à jouer de cet » instrument, et je vous ordonne de vous retirer.

» — Ah! tu ne veux plus que je joue sur ta grosse » caisse! » répond Mongérand, « eh bien! un autre » n'en jouera pas non plus! »

En disant cela, l'ancien hussard donne un si vigoureux coup de talon dans le gros tambour que la peau d'âne est crevée; et presqu'au même instant faisant volte-face, d'un second coup de pied il perce l'autre côté de l'instrument.

Un cri général s'élève dans le salon : les habitués du bal et le maître lui-même ne se possèdent plus; les uns veulent monter à l'assaut par le devant de l'orchestre, les autres essaient d'y pénétrer par le petit escalier de derrière; Mongérand fait face à tout par devant, se servant de la caresse de la grosse caisse comme d'une massue; il repousse et culbute ceux qui essaient de monter; il crie à Charles : « Défends » l'autre côté! mets la contre-basse pour barricade » et le père Duhaut pour cheval de frise! »

Charles essaie bien de disputer le passage de l'escalier, mais le père Duhaut ne veut pas servir de cheval de frise. Les assaillans, culbutés par devant, se portent en masse par derrière; la contre-basse est brisée; Mongérand saisit le père Duhaut et le pousse

devant l'escalier, en lui disant : « Soutenez le choc! » L'aveugle crie, beugle en tapant indistinctement autour de lui ; l'escalier est envahi, le père Duhaut repoussé, l'orchestre forcé, et Mongérand ainsi que Charles arrêtés, au moment où le petit savoyard, qui a enjambé par-dessus un des côtés de l'orchestre, se laisse couler en bas.

Les garçons marchands de vin avaient été requérir la force armée pour que l'on arrêtât les perturbateurs ; la garde est arrivée, un caporal fait saisir Charles et Mongérand, on les entraîne au poste pendant que le petit savoyard, se faufilant à travers la foule, gagne la porte et se sauve.

CHAPITRE XXIII.

IL VIENT TROP TARD.

Il n'était que neuf heures du soir : Léonie était couchée, mais elle ne dormait pas. La petite Laure voulait veiller encore, parce que son ami Justin était là, et que, tout en la faisant sauter sur ses genoux, il lui contait des histoires qui l'amusaient beaucoup.

Justin ne se lassait pas de conter pour amuser l'enfant et demeurer plus long-temps près de sa mère; Léonie écoutait d'un air distrait, souriait quelquefois, et plus souvent soupirait.

Le jeune homme, qui, tout en parlant à Laure, suivait tous les mouvemens de Léonie, lui dit bientôt : « Est-ce que vous vous sentez plus mal ce soir, » madame, vous semblez oppressée?

» — Non... non, monsieur Justin, je suis bien... » mais mon mari ne m'a pas dit dans quel quartier » il allait... s'il lui arrivait quelque chose... je ne le

» saurais pas!... — Eh! madame, pourquoi donc
» vous inquiéter d'avance?... il n'arrivera rien à vo-
» tre mari .. il est sage, raisonnable maintenant...
» il doit faire tous ses efforts pour vous rendre heu-
» reuse... Ah! il doit être si fier... si heureux, lui,
» de vous avoir pour femme!...

» — Vous croyez, monsieur Justin, vous me ju-
» gez avec trop d'indulgence!... Vous ne savez pas
» qu'un mari trouve tout naturel chez sa femme ce
» que vous voulez bien nommer des qualités... leur
» présence ne le frappe pas, ce n'est que leur ab-
» sence qu'il remarque... Quand vous serez marié,
» vous serez peut-être comme cela aussi.

» — Je vous ai déjà dit, madame, que je ne me
» marierais jamais!... — A votre âge c'est une folie
» de dire cela!... — Oh! non, car... je ne trou-
» verai jamais une femme comme... une femme
» que... »

Justin n'ose achever sa pensée : il baisse les yeux et garde le silence. Léonie s'écrie au bout d'un moment :

« Que mes forces reviennent lentement!... Mon
» Dieu! quand donc pourrai-je aller embrasser mon
» fils!... Monsieur Justin, irez-vous bientôt à Ga-
» gny voir votre tante?...

» — J'irai... quand vous le voudrez, madame.
» — Ah! je voudrais que ce fût bientôt alors!... mais
» je crains de vous faire perdre votre temps!... —
» Il n'est pas perdu si je vous suis utile. — Comment
» donc ai-je mérité un si entier dévouement?... il y
» a si peu de temps que vous nous connaissez!... —

» Long-temps avant de vous parler, je vous connais-
» sais, madame; du moins je vous voyais... par ma
» fenêtre... et il me semble qu'il y a des amitiés qui
» n'ont pas besoin d'être anciennes pour être for-
» tes... — Oh! oui, le temps ne fait rien aux sen-
» timens... car il y a beaucoup d'anciens amis sur
» lesquels on ne peut pas compter!... Laure, laisse
» notre voisin rentrer chez lui... voici l'heure de te
» coucher, ma fille... et je pense qu'il est inutile que
» j'attende ton père... il reviendra tard, sans dou-
» te! .. — Maman, je n'ai pas envie de dormir...
» Encore une petite histoire, monsieur Justin?... »

Justin ne demande pas mieux, il va commencer, lorsqu'on frappe à la porte.

» On a frappé! » dit Léonie avec un sentiment d'effroi. « Ce ne peut être déjà Charles!... d'ail-
» leurs il a sa clef; voulez-vous voir, monsieur
» Justin?... »

Le jeune ouvrier va ouvrir; un petit savoyard se montre sur le carré.

« C'est un enfant, » dit Justin. « — Ah! c'est le
» petit qui se place toujours à notre porte! » s'écrie Laure. «—En effet, » reprend Justin, « je le recon-
» nais... c'est le petit savoyard d'en bas!... Eh bien!
» que veux-tu?... Que demandes-tu?

» — Je viens chercha mes dix sous! » répond le petit sans avancer. — « Ses dix sous! que veut-il
» dire?... voyons, entre et explique-toi!... »

Le petit savoyard se décide à entrer, et Léonie lui fait signe d'approcher d'elle.

« Tu demandes dix sous? qui donc te doit cela

» ici? — Dame... c'est moussia vot'mari!... le por-
» tier m'a dit que c'était ici où que demeura mous-
» sia Charles... Je connais bien moussia Charles! je
» le vois tous les jours sortir et entrer!... — Oui,
» sans doute, M. Charles, c'est mon mari, et c'est
» ici qu'il demeure... S'il te doit je vais te payer!...
» Mais pourquoi viens-tu si tard demander ton ar-
» gent? — Ah! c'est que je reviens de là-bas... d'où
» ce que votra mari m'avait emmené avec un autre
» moussia de ses amis, qui était le commandant de
» la musique du bal! — Que dit-il?... Mon mari
» t'avait emmené ce soir avec lui? — Oui, madame,
» et on devait me donner dix sous pour que je joue
» sur un gros instrument... une bassa qu'ils appel-
» lent ça!... je devais jouer jusqu'à minuit; mais
» comme on s'est battu au lieu de danser, je me suis
» sauva pendant qu'ils se tapaient.

»—Mon Dieu! monsieur Justin, quel malheur cet
» enfant vient-il encore m'apprendre!...— Calmez-
» vous, madame, ce petit ne sait ce qu'il dit peut-
» être... — Oh!.. que si que je sais bien ce que je
» disa!... puisque j'ai manqué d'être battu aussi
» moi!...—On s'est battu! Mais d'où viens-tu? où
» as-tu laissé mon mari?—Je viens de la Courtille...
» après la barrière de Belleville... dans un bien joli
» endroit où il faisait bien chaud, et où l'on boit
» du vin, et où l'on dansa!... — Et mon mari fai-
» sait danser? — Oui, madame; il jouait du petit
» violon, un vieux qui ne voit pas clair, faisa la
» flûte, le moussia ami de moussia Charles tapait
» sur un tambour, et moi je frotta les cordes d'un

» gros violon qui était bien dur !... — Et pourquoi » s'est-on battu ?—Ah ! je sais pas ! —Mais mon mari » ne se mêlait pas dans cette affaire au moins ? — » Oh ! bien au contraire ! c'est moussia Charles et » son ami qui se battaient le plus ! le vieux moussia » de la flûte, il criait !... il voulait pas être tapé » lui !... — Ah ! grand Dieu !... qu'a-t-il donc fait » encore !... Mais où as-tu laissé mon mari ?... que » faisait-il quand tu es parti ?... parle, réponds !...

» —Dame, quand je chercha à partir, la garde était » venue, et on arrêtait moussia Charles comme je » sortais !... »

» — Arrêté !... Charles !... ah, mon Dieu !... qu'a- » vait-il donc fait ?... »

Léonie a laissé retomber sa tête sur son oreiller, elle semble avoir perdu tout sentiment ; Laure prend le bras de sa mère, elle grimpe après le lit pour atteindre à son visage, en s'écriant : « Ma- » man ! maman !... ne te fais donc pas de chagrin !... »

Justin s'efforce de rassurer, de ranimer Léonie, et maudit le petit garçon qui vient d'apporter cette triste nouvelle. Le savoyard reste immobile au milieu de la chambre en murmurant :

« Dame ! je croyais que cette dame serait bien » aise de savoir qu'on avait arrêta son mari !... »

Léonie fait un dernier effort ; elle rassemble ses forces et dit à Justin : « Encore un service !... par » grace, allez avec cet enfant ! qu'il vous conduise » où était mon mari, vous saurez ce qu'il a fait... » ce qui est cause qu'on l'a arrêté... vous tâcherez

» de le voir... de le délivrer... Allez... je compte les » momens !...

» —Ah ! madame, je suis prêt à faire tout ce que » vous voudrez ! mais puis-je vous laisser seule en ce » moment !... dans l'état où vous êtes... laissez-moi » appeler quelqu'un ! — Non, non, je n'ai besoin » de rien, que d'apprendre des nouvelles de mon » mari ! Allez... ah ! ne tardez plus !...—Vous le vou- » lez !... je pars... Viens, petit; viens, conduis- » moi !... »

Justin s'éloigne avec le petit savoyard; Léonie reste seule avec sa fille, qu'elle serre dans ses bras en répétant : «O ma pauvre Laure ! ton père est arrêté !... » ce dernier malheur nous manquait... je ne pour- » rai le supporter !... »

La petite Laure tâche de consoler sa mère, mais Léonie se livre aux conjectures les plus effrayantes; son esprit déjà malade a été tellement frappé de ce nouvel incident, qu'elle perd tout espoir, tout courage, et chaque instant qui s'écoule ajoute à ses terreurs.

Onze heures ont sonné, Justin n'est pas encore de retour. Léonie ne parle plus, elle écoute, elle attend... sa respiration est courte, oppressée... elle n'entend même plus les douces paroles de sa fille, qui combat le sommeil qui l'accable pour tenir compagnie à sa mère Une demi-heure s'écoule encore dans cette cruelle situation; enfin on monte précipitamment l'escalier, on ouvre la porte... c'est Justin... mais il est seul.

Léonie pousse un faible gémissement et laisse retomber sa tête en arrière.

« Rassurez-vous, madame, » s'écrie Justin en s'approchant du lit; « monsieur Charles ne court au-
» cun danger! je l'ai vu... je lui ai parlé... Demain...
» demain matin il vous sera rendu, on me l'a
» juré!...

» —Est-il bien vrai?... ne me trompez-vous pas?
» — Non, madame. Le sujet de cette affaire est peu
» de chose... ce monsieur Mongérand, qui était
» avec votre mari, a, de l'orchestre où il jouait,
» insulté, provoqué quelques danseurs, puis crevé
» le gros tambour!... de là dispute, bataille, mais
» rien de grave, rien d'alarmant. Je suis allé au
» corps-de-garde où l'on retient votre mari, j'en ai
» répondu, j'ai donné mon adresse, j'ai offert au
» marchand de vin de payer ce qu'on a brisé; le
» chef du poste m'a dit qu'il ne pouvait encore lais-
» ser sortir monsieur Charles ce soir, mais que de-
» main il serait libre...

»—Et tout cela est bien vrai... n'est-ce pas, Jus-
» tin? — Je vous le jure sur l'honneur! — O mon
» Dieu!... quel mal j'ai éprouvé!... Et ma fille, ma
» pauvre fille, qui ne s'est pas couchée pour essayer
» de me consoler! Va, chère enfant, va te mettre
» au lit!... Attends, que je t'embrasse encore!...—
» Tu ne pleureras plus, maman?... — Non, chère
» Laure. — Tu vas dormir aussi? — Oui. »

Laure se couche; Justin aide la petite à se mettre au lit, puis il dit à Léonie, dont les traits semblent bouleversés par les événemens de la soirée:

» Comment vous sentez-vous maintenant, madame?
» — Ah! j'ai bien souffert!... au cœur... à la poi-
» trine... partout... mais cela se passera.—Vous souf-
» frez encore, je le vois, madame!... Voulez-vous à
» votre tour m'accorder une grace? — Une grace,
» moi... Justin!... Hélas!... que puis-je donc pour
» vous?—Me permettre de veiller cette nuit près de
» vous... de rester là-bas.... sur cette chaise!... Vous
» êtes malade... si je vous savais seule, sans secours,
» je ne goûterais aucun repos!... Ici, je serai plus tran-
» quille!... Je dois répondre de vous à votre mari!...
» Madame, ne me refusez pas!... »

Léonie est quelques instans sans répondre; enfin elle murmure d'une voix dont l'accent a quelque chose de solennel : « Eh bien! oui... cette nuit...
» restez près de moi. »

Léonie semble accablée, elle referme les yeux. Justin, satisfait de ne pas s'éloigner d'elle, va s'asseoir sur une chaise à quelques pas du lit; il place la lampe de manière à ce que la lumière ne puisse gêner la malade, et s'abandonne à ses réflexions, relevant quelquefois la tête pour écouter si l'on dort, et cherchant à entendre la respiration de Léonie.

Il est trois heures du matin; le calme qui jusque là a régné dans la chambre est interrompu par des gémissemens sourds qui échappent à Léonie; Justin s'approche d'elle en lui disant : « Qu'avez-vous?

» — Je me sens bien mal, » répond la jeune femme d'une voix éteinte, « l'événement de ce soir
» m'a tuée... je n'ai pas eu la force de le supporter.
» — Ah! madame, vous vous trouvez mal!... je vais

» chercher du secours... un médecin... -- N'y allez
» pas, Justin... il viendrait trop tard... restez près
» de moi... que je vous parle encore... tant que j'en
» aurai la force... — Oh! vous n'allez pas mourir...
» ne pensez pas à cela... Non, madame, non, vous
» ne mourrez pas... Oh! ne me dites pas cela!... —
» Justin... un médecin serait inutile... et tous les se-
» cours aussi... C'est ma vie qui s'éteint... je le sens
» bien... — Madame!... par pitié!... Oh! tenez...
» je saurai bien vous secourir, moi... vous donner
» tout ce qu'il vous faut... Oh! ce n'est rien... une
» faiblesse... mais mourir... vous!... Est-ce que cela
» se peut?... »

Et Justin court comme un fou dans la chambre, cherchant dans les fioles, dans les potions dont Léonie prenait habituellement; puis il revient se jeter à genoux devant le lit, baignant de ses pleurs la main de la jeune femme.

« Justin!... vous me pleurez, vous!... Et ma fille...
» elle dort... Ah! il ne faut pas l'éveiller. Laure!...
» Félix!... vous ne les abandonnerez pas, n'est-ce
» pas, Justin?... — Mais, madame, vous n'allez pas
» mourir... Oh! dites-moi que vous n'allez pas
» mourir! — Charles reviendra trop tard!... Justin!
» je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour
» moi... J'aurais bien voulu revoir, embrasser mon
» fils... mon pauvre Félix!... Il n'est plus malade,
» n'est-ce pas?... vous me l'avez dit... Pourtant... je
» veux encore prier Dieu pour lui!... »

La voix de Léonie s'éteignait; bientôt elle cesse d'être intelligible, puis nul son ne se fait entendre,

et la main que tenait Justin devient immobile et glacée.

Le jeune ouvrier reste bien long-temps à genoux devant ce lit de douleur. Il tient toujours dans ses mains la main de Léonie, il la presse, la couvre de baisers, de larmes, mais il ne peut la réchauffer; il appelait encore Léonie, que depuis long-temps elle ne pouvait plus l'entendre; enfin un sombre abattement se peint dans les yeux de Justin. Il s'écrie : « Elle est morte!... et morte malheureuse!... O mon » Dieu! que ferai-je maintenant que je ne la verrai » plus? »

Justin frappe son front sur les barres du lit, il sanglote, et reste là jusqu'au jour; tandis que Laure, ignorant la perte qu'elle vient de faire, goûte, à quelques pas de lui, un sommeil paisible et doux.

Il fait jour depuis assez long-temps, lorsqu'on ouvre la porte du carré. C'est Charles que le chef du poste a enfin laissé libre. Il entre doucement, croyant que sa femme dort encore. Il aperçoit Justin à genoux, le front appuyé sur le bord du lit. . et il voit enfin sa femme...

Charles doute d'abord de l'affreuse vérité; mais lorsqu'elle lui est prouvée, il se livre au plus violent désespoir, il éclate en reproches contre le destin, contre lui-même. Justin est obligé d'oublier sa propre douleur pour tâcher d'apaiser la sienne : « Vous » réveillez votre fille, » dit-il, « songez que la pauvre » petite n'a plus que vous! »

Laure ouvrait les yeux, et son premier mot est pour appeler sa mère. Justin prend la petite dans ses

bras; il veut lui dérober un spectacle trop déchirant, il l'emporte chez lui; mais Laure demande toujours sa mère; elle entend les gémissemens de son père, et sa raison, mûrie avant l'âge, lui fait comprendre l'étendue de la perte qu'elle a faite. Ne pouvant parvenir à la calmer, Justin va supplier Charles de rester près de sa fille, seul il veillera à côté de Léonie, seul encore il se chargera de lui faire rendre les derniers devoirs, car Charles n'en aurait ni le courage ni les moyens; mais l'amitié de Justin ne faiblit pas au jour du malheur; il semble au contraire qu'elle prenne de nouvelles forces, et cependant son cœur n'est pas le moins brisé.

Cinq jours se sont écoulés depuis la mort de Léonie. Charles et sa fille sont toujours restés chez Justin, ils n'ont pas encore eu le courage de rentrer dans cette chambre, où ils chercheront en vain l'un une épouse, l'autre une mère; cependant Charles, qui craint d'abuser de la complaisance du jeune ouvrier, se décide un matin à retourner dans son logement.

A l'aspect des lieux où il vit sa femme pour la dernière fois, Charles sent ses forces l'abandonner, il se laisse tomber sur une chaise. Laure, qui a suivi son père, marche avec précaution comme si elle craignait encore de réveiller sa mère. Elle croit que le passé n'est qu'un songe; elle court au lit regarder derrière les rideaux.... Alors seulement ses sanglots éclatent et elle s'écrie : « Elle ne reviendra donc plus ! »

Justin n'a pas la force de les consoler; il ne peut parler, et cependant depuis la mort de Léonie il est

venu tous les matins revoir les lieux qu'elle habitait.

On passe de bien tristes journées dans la mansarde qu'une femme douce et belle n'habite plus. La présence de la personne que nous aimons suffit pour jeter du bonheur, de la vie, de la lumière sur tout ce qui nous environne. C'est le fanal qui éclaire le voyageur; lorsqu'il s'éteint, tout est tristesse et obscurité. Charles se laisse aller à une morne apathie, et lorsqu'il regarde sa fille, son front devient encore plus soucieux; il frémit pour l'avenir de son enfant. C'est Justin qui a soin du petit ménage, c'est lui qui travaille, nourrit, console; mais Charles se dit quelquefois : « Cela ne peut toujours durer » ainsi. »

Il y a trois semaines que Léonie n'est plus, lorsqu'un matin on frappe fortement à la porte de chez Charles.

Il ouvre : c'est un homme jeune encore, mais dont le teint fortement basané semble brûlé par le soleil; sa physionomie un peu dure n'est cependant pas sans charme. Sa mise est simple, mais annonce l'aisance; il entre brusquement dans la chambre, en disant :

» N'est-ce pas ici que demeure madame Charles » Darvillé? »

Charles regarde l'étranger avec surprise en murmurant : « Madame... Darvillé... vous demandez... » Léonie...

» — Eh! oui, sans doute! je demande Léonie, ma

» bonne Léonie, ma sœur, que je n'ai pas vue de-
» puis bien long-temps!...

« — Votre sœur... quoi! monsieur... vous seriez...
» — Adrien Formerey... le frère de Léonie... dont
» elle a dû vous parler quelquefois, si, comme je le
» pense, vous êtes son mari... — Oh! oui, mon-
» sieur... oui, elle me parlait souvent de vous!...
» elle ne vous avait pas oublié!... — Mais où donc
» est-elle?... je brûle de l'embrasser... Eh bien!...
» pourquoi ce silence?... ces larmes?... — Léonie
» n'est plus... il y a trois semaines... que je l'ai per-
» due... — Ah, mon Dieu!... morte!... ma pauvre
» sœur! »

Adrien porte son mouchoir sur ses yeux, il garde quelques minutes le silence. Enfin il reprend en promenant ses regards autour de lui : « Léonie est
» morte... et de chagrin... de misère peut-être...
» car je sais tout, monsieur : en revenant en France
» pour m'y fixer désormais, je me suis informé de
» ma sœur, de son mari... de tout ce qu'il avait
» fait; et ce que j'ai appris n'est pas à votre louange!
» le misérable réduit dans lequel ma sœur est morte
» me prouve qu'on ne m'a pas trompé... Monsieur
» Darvillé, vous ne vous êtes pas rappelé qu'on
» vous avait confié le bonheur, l'avenir d'une femme
» douée de toutes les vertus!... Mais à quoi bon les
» reproches?... ma pauvre sœur!... je suis arrivé
» trop tard!... Vous aviez des enfans, m'a-t-on
» dit?...

» — J'ai perdu mon fils, » répond Charles qui n'ose plus lever les yeux sur Adrien. « Je n'ai plus

» qu'une fille qui a près de six ans. — Où donc est-
» elle? »

La petite Laure, que la présence de l'étranger avait effrayée, était allée se cacher dans un coin; son père va l'y chercher et l'amène devant son oncle, qui la regarde, puis la prend dans ses bras, et la couvre de baisers, en lui disant :

« Je suis ton oncle... je serai ton père aussi...
» Oui, tu as tous les traits de ma pauvre sœur... tu
» m'aimeras, n'est-ce pas? car je t'aimerai bien,
» moi.

» — Oui, monsieur... — Appelle-moi ton oncle.
» — Oui, mon oncle, » répond Laure déjà rassurée et mieux prévenue pour l'étranger; car les enfans se laissent facilement séduire par des caresses.

Adrien, après avoir encore embrassé Laure, la pose à terre, et dit à Charles en conservant toujours un ton vif et bref :

« Monsieur Darvillé, j'ai couru long-temps le
» monde; je voulais faire une brillante fortune, je
» pensais qu'il fallait se donner quelque peine pour
» cela. Le sort m'a d'abord favorisé, puis le nau-
» frage de mes marchandises a trompé mon espoir.
» Enfin, avec le dernier héritage de mon oncle, j'ai
» amassé en peu de temps cinq mille livres de ren-
» tes; c'est peu de chose... mais c'est de quoi exis-
» ter sans avoir besoin des secours de personne.
» Craignant de nouveaux revers... moins ambitieux,
» et peut-être fatigué de cette vie errante, je re-
» viens me fixer en France. J'espérais y trouver ma
» sœur... elle n'est plus... Je sais que depuis plu-

» sieurs années vous ne faites rien... ma pauvre
» Léonie est morte dans un grenier... est-ce ici que
» vous comptez élever votre fille?... — Monsieur...
» — Je vous parle durement peut-être, mais je n'ai
» jamais su faire des phrases; je viens au fait : avez-
» vous maintenant du travail... un emploi? — Non,
» monsieur... — Et cette enfant, que deviendrait-
» elle donc? il ne faut pas cependant qu'elle soit
» malheureuse comme sa mère. Voici ce que je vous
» propose : vous allez me donner Laure... mais me
» la donner entièrement... m'abandonner tous vos
» droits sur elle... je n'en veux user, moi, que pour
» faire son bonheur. Je m'engage dès aujourd'hui
» à ne jamais me marier, pour laisser à ma nièce
» tout ce que je possède, et à lui donner les deux
» tiers de mon bien en la mariant... — Ah! mon-
» sieur, que de bontés!... — Je ne mets à cela
» qu'une condition... c'est que... vous ne viendrez
» pas même voir votre fille; car, je ne vous le cache
» pas, la vue de l'homme qui a rendu ma sœur si
» malheureuse me fait mal, et je ne vois pas la né-
» cessité de conserver aucune relation avec vous!...
» — Quoi! monsieur, me priver pour toujours de ma
» fille... Et si quelque jour le sort m'était moins
» contraire... si, en travaillant, je recouvrais une
» partie de ce que j'ai perdu, vous refuseriez de
» me rendre ma Laure?... — Non, monsieur... telle
» n'est pas ma pensée, et je veux même vous don-
» ner les moyens de sortir de la situation où vous
» êtes... Revenez un jour me trouver, en me prou-
» vant que vous avez su mener une autre conduite,

» que vous avez de quoi élever, établir votre fille,
» et à l'instant je la remets dans vos bras... mais
» tant que vous n'aurez à lui offrir que la misère et
» le malheur, elle restera avec son oncle. Voilà mes
» conditions... je vais chez un notaire terminer l'ac-
» quisition d'une maison située à Pierrefitte; c'est là
» que je comptais me retirer, c'est là que je condui-
» rai ma nièce et me livrerai entièrement aux soins de
» son éducation. Faites vos réflexions, je reviendrai
» ce soir connaître votre réponse. »

Adrien presse encore la petite Laure dans ses bras, il fait un salut de tête à Charles, et sort brusquement en répétant : « A ce soir. »

Charles demeure triste et pensif sur sa chaise, son cœur se serre en regardant sa fille; mais il se dit :

« C'est pour son bonheur... Justin ne peut pas
» toujours avoir soin de nous... et d'ailleurs, si en
» effet mon beau-frère me donne les moyens de
» faire quelque chose, je suis bien sûr que je m'en-
» richirai!... on n'a pas toujours du guignon... Alors
» je reviendrai réclamer ma fille, et il me la rendra...
» et je lui donnerai pour dot tout ce que j'aurai
» amassé... car je ne tiens pas à l'argent, moi!
» que ma fille soit heureuse, c'est tout ce que je
» veux!... »

Dans l'après-dîner Justin revient; Charles lui fait part de la visite qu'il a reçue et de la proposition de son beau-frère. Le jeune ouvrier laisse échapper un cri de joie en apprenant un événement si heureux pour Laure; il court la prendre dans ses bras, l'embrasse en disant : « Pauvre petite! je ne te verrai

» plus, mais tu seras heureuse; ton avenir est assuré,
» et il me semble que l'ombre de ta mère en tres-
» saille de plaisir!... Monsieur Charles, vous avez
» consenti, n'est-ce pas?...

» — C'est ce soir que l'oncle de Laure viendra
» savoir ma réponse... Justin, croyez-vous qu'il ne
» m'en coûte pas de me séparer de ma fille?... c'est
» tout ce qui me reste!... — Oh! oui, monsieur, je
» sens que cela doit être cruel!... Pourtant l'idée
» qu'elle ne manquera plus de rien, qu'elle recevra
» une éducation... que vous ne pourriez lui donner,
» cette pensée doit adoucir votre chagrin. — Sans
» doute... et d'ailleurs comme mon beau-frère s'en-
» gage à me rendre ma fille dès que j'aurai de quoi
» l'établir, je me flatte que je la reprendrai bientôt. »

La petite Laure écoutait ce qu'on disait, mais elle ne comprenait pas ce qu'on voulait faire; son père l'appelle et lui dit : « Ma fille, tu vas me
» quitter pour aller demeurer avec ton oncle... ce
» monsieur qui est venu ce matin...

» — Je ne veux pas te quitter! » répond Laure en passant ses petits bras autour du cou de son père

«—Ma chère amie, tu seras bien heureuse... ton
» oncle te donnera tout ce que tu voudras... tu
» habiteras une jolie maison... il y aura un beau jar-
» din où tu pourras courir et t'amuser.

» — Je ne veux pas te quitter! » répète Laure en se serrant plus fort contre son père.

« Laure, » dit Justin, « vous êtes déjà raisonnable...
» et vous aimiez beaucoup votre maman; si elle
» vivait, elle serait bien contente de vous voir aller

» avec votre oncle... mais d'où elle est maintenant
» elle doit le désirer aussi... — Ah !... ça fera donc
» encore plaisir à maman ?... — Oui. »

La petite ne dit plus rien; elle a le cœur gros et n'ose pas pleurer. Le soir est venu, et le frère de Léonie ne se fait pas attendre.

« Eh bien, » dit-il à Charles, « que décidez-vous?
» — Emmenez-la, monsieur... je consens à tout. —
» C'est bien... soyez certain que je ferai tout pour lui
» assurer un sort heureux. Tenez, monsieur, prenez
» ce portefeuille... il y a trois mille francs dedans...
» je n'en avais pas tant quand j'ai commencé mes
» voyages... Si vous m'en croyez, vous irez à New-
» York ou à Batavia; c'est par là qu'on peut recom-
» mencer sa fortune... Allons, ma petite Laure,
» viens... nous allons partir... — Quoi! monsieur,
» déjà! » s'écrie Charles. « — Eh! à quoi bon diffé-
» rer? une voiture nous attend... Quel est ce jeune
» homme qui pleure là-bas? — Un jeune ouvrier
» qui nous a témoigné le plus sincère attachement;
» pendant la maladie de Léonie, c'est lui qui pour-
» voyait à tous nos besoins... Depuis sa mort, c'est
» encore lui à qui nous devons tout. »

Adrien s'approche de Justin, il lui tend la main et serre la sienne avec force, en disant : « Pour de
» tels services il n'y a pas de remercimens... Quand
» vous voudrez voir Laure, venez à Pierrefitte chez
» Adrien Formerey, vous y serez toujours bien reçu...
» Allons, ma nièce, partons. »

Laure embrassait son père en pleurant; elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Justin va la pren-

dre par le bras, il la conduit à son oncle en lui disant tout bas : « Pensez à votre mère ! » et la pauvre enfant se laisse emmener par Adrien.

Charles passe une partie de la soirée à gémir, puis à faire des projets pour l'avenir. Justin lui tient compagnie plutôt par souvenir pour sa femme que par amitié pour lui ; car Justin ne pouvait pas avoir d'attachement pour l'homme qui avait rendu Léonie malheureuse.

Le lendemain Justin est parti pour son travail après avoir dit à Charles : « Croyez-moi, monsieur, » suivez le conseil de votre beau-frère, passez aux » Indes ou en Amérique... d'abord cela vous distraira » de vos chagrins ; ensuite par là vous ne serez pas » exposé à rencontrer des gens qui vous donneraient » d'autres idées. »

Charles sort bientôt en se disant : « Au fait, on ne » doit pas toujours se désoler, ça ne mène à rien... il » faut que je fasse une fortune honnête... Allons rete- » nir une place pour le Havre, d'où je m'embarque- » rai pour les Indes. »

Charles n'a pas fait deux cents pas hors de chez lui qu'il se sent saisi par le bras : c'est Mongérand, qui a un chapeau à la mode, une redingote neuve, et qui s'écrie en l'arrêtant :

« Ah, te voilà ! sacredié ! c'est bien heureux !... » il y a huit jours que je te guette ; j'ai cru que tu » voulais vivre comme les taupes... ne plus mettre » le nez à l'air... — Ah ! Mongérand... j'ai éprouvé » bien des chagrins depuis que nous ne nous sommes » vus !...—Moi, c'est le contraire, je n'ai eu que des

» prospérités!... — Ma pauvre femme est morte!...
» — Ça t'afflige, je le conçois... mais la mienne est
» morte aussi, et c'est ce qui me réjouit!... — Ah!
» Léonie était si bonne!... — C'est juste... vous vous
» conveniez... tu l'adorais, et tu avais raison; mais
» enfin tu l'as rendue aussi heureuse que possible...
» tu as toujours bien agi avec elle, par conséquent
» tu n'as pas de reproches à te faire... et quand tu
» pleurerais dix ans, ça ne la ferait pas revenir. Moi,
» je détestais mon épouse qui me le rendait bien...
» je ne peux donc pas la regretter... Ce que je re-
» grette, c'est qu'elle ne soit pas morte quelques
» mois plus tôt, parce qu'alors j'aurais épousé Flore
» Tigré, qui aujourd'hui est femme d'un fabricant
» de chandelles... mais j'en trouverai!... et comme
» ma défunte a laissé une petite somme gentillette...
» deux cents louis qu'elle n'a pas eu le temps de
» donner à d'autres avant de mourir, c'est moi qui
» ai touché ce doux fruit de ses économies... Je suis
» en fonds, je suis veuf! et si je n'étais pas content,
» j'aurais le caractère bien mal fait!

» — Le frère de ma femme, qui est revenu en
» France, m'a offert de prendre ma fille avec lui...
» de la faire son héritière... J'y ai consenti...

» — Tu as bien fait, te voilà libre comme l'air;
» je t'associe à ma fortune. — Mon beau-frère, qui
» a voulu aussi me mettre à même de faire quelque
» chose, m'a forcé d'accepter mille écus... — Tu as
» mille écus!... moi deux cents louis!... Cher ami,
» nous voilà deux des plus beaux partis de France!...
» — Oh! je veux absolument gagner de l'argent

» pour revenir réclamer ma fille... je veux quitter
» Paris... passer aux Indes... — Ah, bigre!... comme
» tu y vas!... Voyageons, soit; mais tout de suite
» aux Indes!... il y fait un peu chaud!... Crois-moi,
» allons d'abord en Angleterre; j'ai dans l'idée que
» je tournerai la tête à quelque lady; elle aura un
» million, elle m'épousera; je t'en donnerai la moi-
» tié, et tu n'auras pas besoin de faire le saut du
» Niagara. — Mais... en Angleterre... que ferais-je
» là?...—Tu mangeras du *plumb pudding*. — Pour-
» tant... je voulais... — Nous irons où tu voudras
» après... Un petit voyage en Angleterre, ça ne peut
» pas faire de mal!... Allons, Charles, tu vois que
» je suis bon enfant; j'espère que tu l'es toujours,
» toi!... Viens, nous allons retenir nos places pour
» Calais. »

Mongérand passe son bras sous celui de Charles, ils s'éloignent ensemble. Dans une rue voisine un jeune homme passe près d'eux... il les a regardés, il s'arrête; Charles a baissé les yeux et pressé le pas.

C'était Justin, qui en voyant Charles donner le bras à Mongérand, était resté stupéfait.

CHAPITRE XXIV.

HUIT ANS. — PROMENADE AU PÈRE LACHAISE.

Le temps s'est écoulé, Adrien Formerey a tenu ses promesses ; il a consacré tous ses instans à sa nièce, qu'il chérit comme si elle était sa fille; il lui a donné des maîtres ; elle étudie sous ses yeux, car il ne veut pas l'éloigner de lui.

Laure a d'abord été bien triste en se séparant de son père; petit à petit les tendres soins, l'amitié de son oncle, le séjour d'une jolie maison, la jouissance d'un beau jardin, ont ramené la joie dans son cœur et le sourire sur ses lèvres. Il est bien naturel qu'un enfant oublie ses premiers attachemens!... nous y sommes si rarement fidèles dans l'âge mûr!. . Cependant Laure demandait souvent des nouvelles de son père; mais alors Adrien prenait un visage sérieux et répondait seulement : « Je ne sais quand il » reviendra. »

En revanche, le frère de Léonie aimait à entendre Laure lui parler de sa mère; il faisait répéter à sa nièce les plus petites circonstances que sa mémoire lui rappelait; il l'écoutait avec attendrissement, en s'écriant parfois : « Pauvre Léonie! » Puis il prenait Laure dans ses bras et l'embrassait, en lui disant : « Tu seras bonne et aimable comme elle!... » mais je veux que tu sois plus heureuse. »

Laure grandissait, elle devenait de jour en jour plus jolie, sans cesser d'être douce, sensible, reconnaissante; elle faisait le bonheur de son oncle; elle était aimée de tous ceux qui la connaissaient. Dans l'agréable retraite que son oncle avait choisie, sa jeunesse s'écoulait paisiblement entre l'étude et d'innocens plaisirs; rien ne troublait désormais la paix de ses jours, et Adrien disait souvent en la considérant : « Pauvre enfant! j'étais bien sûr qu'il ne vien- » drait pas te réclamer! »

Justin avait profité de la permission de l'oncle de Laure pour aller voir la fille de Léonie; et Adrien Formerey accueillait toujours parfaitement le jeune ouvrier. Mais quand Justin fut certain que Laure était heureuse, qu'elle avait oublié les malheurs de ses premiers ans, il alla la voir moins fréquemment, puis ne fit plus que de rares visites; car la vue de Laure rouvrait toujours les blessures du pauvre Justin.

Par une belle matinée de septembre, deux hommes allaient rentrer dans Paris par la barrière de Clichy; ils étaient sales, mal vêtus, mal chaussés; l'un, pâle et défait, avait les yeux constamment

fixés vers la terre, ses traits annonçaient la souffrance et le découragement; l'autre, quoique son costume ne fût pas plus riche, portait la tête haute, le nez au vent, avait son chapeau posé en tapageur, et faisait tourner dans sa main une mauvaise baguette de jonc.

Le premier s'arrête au moment de passer la barrière et s'écrie : « Non !... je ne veux pas rentrer » dans Paris fait comme me voilà... et en plein » jour... si j'étais reconnu par quelque ancienne » connaissance... Ah, Mongérand! voilà donc le ré- » sultat de ces beaux projets que nous formions il y » a huit ans! lorsque nous quittâmes Paris... Pour- » quoi t'ai-je rencontré, t'ai-je écouté alors!... Si » j'avais suivi les conseils du frère de Léonie, je re- » viendrais peut-être riche aujourd'hui!...

» — Est-ce que tu vas recommencer tes jérémia- » des, Charles? sacredié! tu deviens bien ennuyeux. » Nous n'avons pas fait fortune!... est-ce ma faute?... » en Angleterre j'ai manqué d'épouser vingt fem- » mes... je ne sais pas pourquoi elles ont toujours » changé d'idée au moment décisif. En Allemagne, » ça n'allait pas mal; mais ces entêtés d'Allemands » sont querelleurs en diable! j'étais sans cesse forcé » de me battre!... moi qui n'aime que la paix... En- » suite nous avons parcouru l'Italie, les Alpes... une » partie de la Bohême... oh! nous avons vu bien du » pays... c'est instructif de voyager, ça nous fera du » bien... nous ne sommes plus des écervelés... Si tu » veux, nous écrirons nos voyages pour l'instruction » de la jeunesse.

» — Et ma fille... ma pauvre Laure!... il y a » huit ans que je ne l'ai vue... ah! elle ne doit plus » penser à moi! et je n'ai pas le droit de la rede- » mander à son oncle.

» — Il me semble que c'est bien heureux pour » elle... que diable en ferais-tu de ta fille?... Voyons, » marchons...

» — Je ne veux pas encore rentrer dans Paris. Je » vais suivre les boulevarts extérieurs... va où tu » voudras... laisse-moi...

» — Est-il drôle!... qu'est-ce qu'il a donc aujour- » d'hui?... on dirait qu'il fait le méchant! »

Charles ne répond pas. Il suit les boulevarts neufs; Mongérand continue de marcher à quelques pas de lui, en faisant seul les frais de la conversation :

« Nous ne sommes pas encore sans ressources... » d'abord j'ai sept francs dans ma poche... tu as » toujours ton talent sur le violon... qui nous a été » plus d'une fois utile en pays étranger... de plus, » je possède cette jolie tabatière d'écaille à charnière » d'or que m'a donnée ma dernière conquête, et » cette paire de pistolets dont nous a fait présent » cet ancien militaire, pour avoir conduit l'orches- » tre de sa noce; ce brave homme nous a dit : Ça » pourra vous servir en route pour vous défendre... » Mon premier soin, à Paris, sera de vendre les » pistolets ou la tabatière pour t'acheter un violon... » ensuite je fonde un bal libre par souscription... » six francs par mois; on dansera tous les jours, et » on pourra fumer en dansant. Hein, que dis-tu de

» cela... Charles?... Ah ! sacrebleu, si tu deviens » sourd, tu ne conduiras pas bien mon bal. »

Charles marchait toujours et ne répondait plus. En passant devant la barrière de Ménilmontant, Mongérand pousse un cri et va prendre le bras de Charles, en lui disant :

« Oh, la bonne rencontre! vois donc ce couple » qui monte par ici... les reconnais-tu à leur air de » mauvaise humeur?... C'est Rozat... Rozat avec sa » femme... ils s'étaient quittés, il se seront repris... » —Eh! que m'importent ces gens-là ?...—Je veux » leur dire deux mots, moi. »

Mongérand s'arrête, Charles continue de marcher. M. Rozat et sa femme montaient à Ménilmontant. Leur toilette, fort simple, n'annonçait plus l'opulence. Monsieur s'appuyait sur une canne, madame tenait quelque chose enveloppé dans une serviette. Monsieur bougonnait de soutenir madame, et madame de porter un paquet.

Mongérand va se placer devant eux, en s'écriant : « Bonjour, les vieux tourtereaux!...»

Monsieur et madame Rozat s'arrêtent, font un mouvement de surprise, puis veulent passer de côté. « Laissez-nous donc aller, monsieur, nous ne vous » connaissons pas, » répond Rozat fort sèchement.

« Ah ! tu ne me reconnais pas, Beau-Blond ! eh » bien! je te reconnais, moi, quoique le nom de » Beau-Blond ne te convienne plus ; car tu es de- » venu bien laid, depuis huit ans!... Et madame est » bien changée aussi à son désavantage, c'est pas

» pour lui faire un compliment! Dieu! êtes-vous » vieillis tous les deux!...

» — Ah!... c'est, je crois, M. Mongérand... — Lui- » même, cher ami, qui, comme *Joconde, a long- » temps parcouru le monde.* Vous vous êtes donc » remis ensemble, tendres époux?

» — Oui! » répond madame Rozat d'un air ironique. « Monsieur est revenu à moi après avoir mangé » tout ce qu'il avait avec des femmes... et il faut que » je soigne ses rhumatismes à présent. — Vous êtes » bien attendrissans tous les deux!... Écoutez; je » vais ouvrir un bal par souscription, et comme » vous me faites l'effet d'avoir besoin de danser, je » vous offre un abonnement. — Que signifient ces » mauvaises plaisanteries? Laissez-nous aller, mon- » sieur, nous sommes pressés... on nous attend. Al- » lons, madame, continuons notre route. — Vous » ne voulez pas souscrire? adieu donc, aimable cou- » ple: d'honneur, ça me fait de la peine que vous » soyez devenus si vilains, ça passe la permission. »

M. Rozat et sa femme s'éloignent en envoyant au diable Mongérand; celui-ci suit le chemin qu'a pris Charles, il ne le rejoint que devant l'entrée du cimetière du Père Lachaise, où Charles s'est arrêté et semble enfoncé dans ses réflexions.

« Que fais-tu là... devant ce cimetière? — Je pense » que c'est là... où sont ma femme et mon fils!... » j'ai envie d'y entrer. — A quoi bon?... il est temps » d'entrer là quand on ne peut pas faire autrement... » j'aime mieux aller chez ce marchand de vin que

» j'aperçois là-bas... — Et moi je veux entrer dans » le cimetière.—A ton aise. »

Mongérand se dirige vers la boutique d'un marchand de vin, et Charles, le cœur serré, les yeux humides, entre lentement dans le champ du repos.

Il y a dans cette enceinte quelque chose qui vous impose, vous saisit, vous fait rêver. Qui pourrait ne rien éprouver à l'aspect de ces tombes, de ces croix, de ces cénotaphes? Pourquoi faut-il que des inscriptions quelquefois ridicules ou prétentieuses viennent jusque dans l'asile des morts rappeler la sottise ou la vanité des hommes ?

Vous qui avez le cœur oppressé en marchant parmi ces tombes, et qui pourtant n'avez pas eu encore à pleurer quelque objet de vos affections, jugez de ce que l'on doit éprouver lorsqu'on y a conduit une épouse ou un fils ; mais s'il est encore une douleur plus amère, c'est de ne point savoir où reposent leurs cendres, de ne pouvoir s'agenouiller devant leur tombeau et offrir quelques fleurs à leur mémoire.

Cette douleur, Charles l'éprouve en ce moment ; ses yeux suivent avec envie ces femmes, ces jeunes époux qui vont visiter le dernier asile de l'objet de leur tendresse ; les uns déposent une couronne sur la pierre tumulaire, d'autres cueillent une fleur qui a poussé dans l'enceinte grillée du tombeau, ou renouvellent celles que le temps a flétries.

« Hélas ! il sont moins malheureux que moi ! » se dit Charles. « Dans ce triste séjour je sens qu'il est » encore possible de goûter quelques consolations...

» C'en est une de pouvoir se dire : Je suis près » d'elle !... Mais moi !... je n'ai pu même leur avoir » un tombeau... Ma femme, mon fils !... où êtes-» vous ?... Je ne puis reposer ma tête fatiguée sur la » terre qui vous couvre... Ah ! mon cœur est dé-» chiré... »

Et Charles marchait au milieu des tombes, la tête penchée sur sa poitrine, le cœur navré ; il s'éloignait dès qu'il apercevait du monde, et cherchait les endroits les plus sombres pour s'y livrer sans contrainte à sa douleur.

Parvenu près de la hauteur du champ, il se trouve sous un massif d'arbres épais, dans une espèce d'enceinte où le jour pénètre à peine, et devant un modeste tombeau que des saules pleureurs cachent presque entièrement. Charles s'assied ; cet endroit sombre lui plaît ; il appuie sa tête contre la grille qui entoure le tombeau près duquel il est assis, et il reste pendant assez long-temps dans la même position ; il ne voit ni n'entend plus rien autour de lui, il est comme anéanti dans ses souvenirs.

Enfin il revient à lui ; il se sent mieux : un peu de calme est rentré dans son ame. Il porte ses regards sur ce qui l'entoure, il veut savoir quelle est la personne qui repose dans le tombeau qui lui a servi d'appui, et il lit sur la pierre que protége la grille : *Ici reposent Léonie et son fils Félix.*

« Léonie !... Félix !... » s'écrie Charles en tombant à genoux devant le tombeau. « Ma femme ! mon fils ! » est-ce vous qui reposez là ? Oh ! oui... ce doit être » vous... je le sens au charme que j'éprouvais en ce

» lieu. Ce calme qui était rentré dans mon ame...
» c'est vous qui me l'aviez envoyé... Mais un tom-
» beau... des fleurs. . des fleurs que l'on soigne, que
» l'on entretient... Comment se peut-il? qui donc a
» fait pour vous ce que j'aurais dû faire? »

Un léger bruit se fait entendre à travers les arbres. Charles lève les yeux : un homme se dirigeait vers le tombeau, il s'approche... Charles pousse un cri en le reconnaissant.

« Justin!... Justin en ces lieux... Ah! c'est encore
» à lui que je dois cette dernière consolation... Elle
» est là? n'est-ce pas, Justin, c'est ma femme et mon
» fils qui sont près de nous?

» — Oui, monsieur, » répond Justin qui vient de reconnaître Charles et semble touché de l'état de dénûment dans lequel il le retrouve. « Oui, votre
» femme et votre fils reposent là : j'avais acheté d'a-
» bord cette petite enceinte... plus tard je leur ai fait
» élever ce tombeau. Il est bien modeste... mais pour
» pleurer ceux qu'on aime, une simple pierre suffit.
» Toutes les semaines je viens visiter cette tombe...
» j'entretiens des fleurs dans ce petit espace... Ve-
» nez... entrez avec moi... il vous semblera comme
» à moi que vous êtes encore avec eux. »

Justin ouvre la porte de la grille qui sert d'enceinte au tombeau; là est encore un petit espace dans lequel sont plantées les fleurs qu'aimait Léonie.

Charles appuie son front sur la pierre, il la baise à plusieurs reprises en murmurant : « Ma femme!...
» mon fils!... » Il reste là long-temps, ses pleurs coulent en abondance. Justin, ému de sa douleur, est obligé de le consoler.

« Ah, monsieur Justin! » s'écrie Charles, « ici » vous devez trouver dans vos souvenirs la récom- » pense de tout le bien que vous nous avez fait... » mais moi j'y suis accablé par mes remords!... Je » sens que j'ai par ma conduite causé la mort d'une » femme qui n'a pas cessé un seul jour de me témoi- » gner le plus tendre attachement.

» — Monsieur Charles, si elle peut vous entendre, » soyez sûr qu'elle vous pardonne et ne veut pas que » vous vous abandonniez au désespoir. »

Justin s'aperçoit que Charles n'a pas la force de supporter sa douleur, il lui fait quitter le tombeau, dont il referme la grille, puis il entraîne Charles loin de là; mais avant de perdre de vue le dernier asile de Léonie, tous deux tournent souvent la tête pour l'apercevoir encore.

Après avoir marché quelque temps, Charles, qui a repris sur lui-même, dit à Justin : « J'arrive seu- » lement, après huit ans d'absence... j'ignore si le » ciel ne m'a pas tout enlevé... Savez-vous si Laure?

» — Elle respire, monsieur; elle est devenue » presque aussi belle que sa mère; je l'ai vue il n'y » a pas bien long-temps. Elle est toujours près de son » oncle, qui la chérit tendrement, qui donne les » plus grands soins à son éducation.

» — Elle existe!... ah! je respire... mais, hélas! » elle n'existe plus pour moi!... Vous savez les con- » ditions que son oncle m'a imposées... J'espérais » qu'un jour... mais, non... je reviens pauvre, mi- » sérable... je ne puis aller redemander mon en- » fant... N'importe! je la verrai!... oh! je la verrai.

» — Vous ne pouvez être fâché de savoir votre

» fille heureuse, monsieur, vous ne pouvez désirer » troubler son bonheur! — Je vous entends, Justin, » vous pensez que la vue de son père... dans un état » si misérable... déchirerait le cœur de ma pauvre » Laure!... En effet... vous avez raison. — Je ne dis » pas cela, monsieur, mais si vous attendiez un peu? » — Elle est toujours à Pierrefitte, n'est-ce pas? — » Oui, monsieur. — Il suffit; adieu, Justin!... »

Ils étaient revenus près de l'entrée du cimetière, Justin court après Charles et l'arrête en lui disant : « Monsieur, pourquoi me quitter si vite?... Je » n'avais pas pu vous offrir... vous proposer... Je » n'ai pas beaucoup d'argent sur moi... mais... si » j'osais!... »

Justin avait tiré sa bourse, il la tournait dans ses mains, et ses yeux suppliaient Charles de l'accepter; celui-ci repousse l'argent qu'on lui présente, en disant : « Je vous remercie, Justin, je n'ai besoin » de rien!... — Ah! monsieur, vous me refusez!... » — Je vous le répète, je n'ai pas besoin... vous avez » déjà assez fait pour moi! — Si vous refusez cet » argent, promettez-moi, monsieur, jurez-moi » qu'à Paris vous viendrez me voir; tenez, voici » mon adresse, je suis établi maintenant; j'ai un » magasin; la fortune a favorisé mes travaux, mais » je suis toujours seul, toujours garçon, et par con- » séquent maître de mon bien... Vous viendrez chez » moi, n'est-ce pas, monsieur?...

Charles prend l'adresse, la met dans sa poche et serre la main de Justin en lui disant : « Oui, j'irai » vous revoir... quand j'aurai vu ma fille! »

Puis il sort du cimetière à pas précipités.

CHAPITRE XXV ET DERNIER.

FIN DU VOYAGE.

« Eh bien ! où diable vas-tu comme cela ? » s'écrie Mongérand qui était sorti du cabaret au moment où Charles sortait du cimetière. « Voyons, sacredié, » me répondras-tu ! Est-ce que la société des morts » doit rendre impoli avec les vivans ? Tu vas comme » si on te poursuivait.. et tu remontes les boulevarts » extérieurs au lieu de rentrer dans Paris !...

» — Quelle heure est-il ? » dit Charles sans s'arrêter.

» — Mais... maintenant il doit être près de midi. — » Ah ! j'ai le temps... j'arriverai bien avant la nuit !... » — Tu arriveras... et où donc ? — A Pierrefitte ! — » Que vas-tu faire là ? — Voir ma fille. — Ta fille !... » rien ne presse !... viens donc auparavant te reposer » quelques jours à Paris !... — Non... — Je te dis » que cela n'a pas le sens commun... Tu n'iras pas » maintenant ! »

Mongérand prend le bras de Charles et veut le retenir, celui-ci se dégage avec violence en s'écriant avec l'accent de la colère : « Laisse-moi !... laisse-» moi !... je ne t'ai que trop écouté ! Ne me suis » pas !... Débarrasse-moi pour toujours de ta pré-» sence !... »

Mongérand est demeuré tout saisi du ton avec lequel Charles vient de lui répondre ; il a lâché son bras, et Charles continue sa route en doublant le pas et sans regarder une seule fois derrière lui pour voir ce que devient Mongérand. Une seule pensée occupe Charles ; il veut revoir sa fille ; le séjour qu'il vient de faire dans le cimetière, la présence de Justin, la vue du tombeau de sa femme et de son fils, en lui rappelant tous les événemens passés, lui ont en même temps retracé toutes ses fautes ; et maintenant, loin de chercher à se les cacher, il s'accuse, se maudit ; la situation misérable dans laquelle il revient après huit ans d'absence, ne lui laisse plus la ressource des illusions ; le riche s'en procure avec son or, mais pour le pauvre il n'y a plus que la triste réalité.

Charles est parvenu à la route de Saint-Denis, il sait que c'est le chemin le plus droit pour se rendre à Pierrefitte. Il arrive à Saint-Denis, qu'il traverse sans s'arrêter, et de crainte de se tromper, se fait encore enseigner le chemin de Pierrefitte : parfois ses forces le trahissent, il est obligé de s'appuyer contre un arbre pour reprendre haleine ; enfin les premières maisons du village apparaissent à ses yeux, et il oublie sa fatigue en se disant : « Ma fille est là !... »

Parvenu à l'entrée du village, Charles ralentit le

pas, il cherche quelqu'un qui puisse lui dire où est située la maison d'Adrien. Il s'adresse à la première paysanne qu'il aperçoit.

« Pourriez - vous m'indiquer la demeure de » M. Formerey?—M. Formerey... c'est-i' pas un mon- » sieur qui a une fille de treize à quatorze ans, qu'est » ben jolie?... — Une fille... c'est une nièce que vous » voulez dire. — Ah ben ! fille, nièce, je sais pas, » moi !... mais j'croyais que c'était sa fille !... — Eh » bien, sa demeure? — Suivez le chemin, puis la » première ruelle à gauche, puis la route au bout... » vous verrez une maison avec des jalousies vertes; » c'est là. »

Charles remercie et prend le chemin qu'on lui a indiqué, en se disant tristement : « On croit que c'est » sa fille, à lui... c'est de ma Laure que cette femme » parlait... Elle est donc bien belle !... Mais com- » ment la voir ?... car je ne veux que la voir... Puis- » que je ne puis la redemander à son oncle, pour- » quoi irais-je troubler le bonheur, le repos de ma » fille en lui montrant son père misérable et accablé » de remords? Non, ma pauvre Laure, je ne veux » pas te faire verser des larmes !... j'en ai fait assez » répandre à ta mère... Mais je veux te voir, je veux » te contempler à mon aise !... que je goûte au moins » cette dernière jouissance. »

Et Charles marchait toujours. Tout à coup il s'arrête, il est au bout de la ruelle, il vient d'apercevoir la maison qu'on lui a indiquée. Son cœur bat avec force et ses genoux sont prêts à se dérober sous lui.

» C'est là !... oh ! oui, ce doit être là !... voilà

» bien la demeure qu'on m'a indiquée... Ce mur qui
» en dépend... c'est le jardin sans doute... il doit
» être bien grand... la maison est belle aussi... Si je
» savais seulement où est la fenêtre de sa chambre...
» Mais en ce moment ma fille est peut-être à se pro-
» mener dans le jardin... Que faire?... je n'oserai
» jamais frapper... Eh bien! s'il le faut, je res-
» terai là-bas... sous ces arbres... j'y passerai la
» nuit... j'y resterai jusqu'à ce que ma fille sorte...
» jusqu'à ce que j'aie pu la voir. »

Charles suit le mur, en se retournant souvent pour regarder aux fenêtres de la maison si quelqu'un s'y montrera; mais personne ne paraissait. Charles ne sent plus la fatigue qui l'accablait quelques instans auparavant, tant il est ému, agité; il cherche une ouverture ou du moins une porte grillée par laquelle il pourrait voir dans le jardin; tout en avançant il écoute, il lui semble qu'il reconnaîtrait la voix de sa fille, et il tressaille au moindre bruit.

Après avoir suivi le mur assez long-temps, il trouve une petite porte; elle est entr'ouverte; il la pousse doucement et peut voir à son aise dans le jardin: dans sa joie, il va faire quelques pas dans l'intérieur, lorsqu'à peu de distance il aperçoit un jardinier occupé à travailler. Charles s'arrête et n'ose plus avancer; le jardinier a levé la tête, il a regardé la personne qui est à la porte, puis a continué son travail.

Charles parcourt des yeux le jardin, qui est vaste et bien entretenu; l'idée que sa fille se promène là, que ces arbres, ces bosquets ont été depuis huit ans

témoins de ses jeux, lui cause une émotion qui l'oblige à s'adosser au mur : il reste là en contemplation et ne bouge pas.

Le jardinier, étonné qu'un homme restât si longtemps à la même place et sans rien dire, se retournait de temps à autre pour voir ce qu'il faisait, mais Charles ne changeait pas de place, il regardait du côté de la maison, en se disant : « Elle va venir » peut-être... »

« Eh ben, mon pauvre homme, il paraît que » vous trouvez ce jardin à vot'goût ? » dit enfin le jardinier, en se tournant vers Charles.

» Oui, monsieur, oui... Je vous demande par- » don si je suis resté là, mais...—Oh ! il n'y a pas de » mal... pardi ! vous ne m'empêchez pas de travail- » ler... Si vous voulez entrer pour mieux voir dans » le jardin, ne vous gênez pas... — Je vous remer- » cie... mais je crains... si les maîtres de cette mai- » son venaient... — Oh ! ils ne trouveraient pas » mauvais que je vous aie dit d'entrer... mamzelle » est bonne... c'est une petite fille qu'est ma fine » ben gentille... vous avez l'air fatigué, je suis sûr » que si elle vous voyait, elle vous donnerait de » quoi vous rafraîchir... — Vous croyez?... »

Charles fait quelques pas dans le jardin, il a presque envie de se présenter à sa fille ; il est persuadé qu'elle ne le reconnaîtra pas, car depuis huit ans ses traits ont bien changé, et le costume misérable qui le couvre doit achever de le rendre méconnaissable aux yeux d'une enfant qui n'avait pas encore six ans lorsqu'il s'en est séparé.

Mais une réflexion l'arrête, il dit au jardinier : « Et » le maître de cette demeure ?—M. Formerey?... ah! » c'est un brave homme aussi... Dame ! il n'est pas si » agréable que sa nièce... il est un brin brusque... » vif; mais c'est tout de même un honnête homme ! » —Et en ce moment... est-il sorti de chez lui ?... — » Non... pardi; il se promenait là tout à l'heure... il » est, je crois, à présent du côté de la maison. »

Charles recule, et regagne la porte du jardin ; le jardinier sourit en reprenant: « Eh ben !... est-ce » que M. Formerey vous fait peur ?... puisque je » vous dis que, malgré son air dur, il n'est pas » méchant du tout.—Oh ! ce n'est pas cela... mais... » je ne voulais que voir... qu'apercevoir sa nièce... » car on la dit si bonne... — Si vous ne voulez que » la voir, ça vous sera ben facile, la v'là qui se met » justement à sa fenêtre... qui donne sur la ruelle.»

Le jardinier n'a pas achevé que Charles a porté ses regards sur la maison... il vient d'apercevoir sa fille ; aussitôt, sans répondre au jardinier, sans le remercier même, il est sorti du jardin, il a vu que de la ruelle il serait plus près de sa fille, et il court, il suit le mur, il se rapproche de la maison.

Mais à mesure qu'il voit diminuer la distance qui le sépare de sa fille, il ralentit ses pas, comme quelqu'un qui, au moment de jouir du bonheur le plus doux, en recule l'approche, de crainte que ce ne soit qu'un songe.

Enfin il est presque sous la fenêtre où est sa fille, et il peut la contempler tout à son aise ; en ce moment Laure regarde au loin dans la campagne, et

ne voit pas la personne qui est arrêtée si près d'elle.

Charles n'a pas assez d'yeux pour regarder sa fille, ou plutôt il la regarde aussi avec son ame, avec son cœur; car c'est de toutes les facultés de son être qu'un père contemple son enfant. Charles retrouve dans Laure, à quatorze ans, l'air gracieux, la douceur naïve que sa fille avait dans son enfance, et que le temps, loin de l'affaiblir, n'a fait que développer; puis c'est déjà le maintien, la pose, l'ensemble de sa mère; en revoyant sa fille, c'est aussi sa femme que Charles croit retrouver.

Tout à coup Laure baisse les yeux : elle aperçoit cet homme qui est arrêté dans le chemin, sous sa fenêtre, et dont les yeux sont fixés sur elle avec une expression si singulière ; la jeune fille en éprouve d'abord un sentiment d'effroi, mais bientôt sa crainte se dissipe et fait place à la compassion : elle croit voir des pleurs dans les yeux de l'étranger; le regardant alors plus attentivement, voyant ses mains se joindre et se tendre vers elle, Laure ne doute plus que ce ne soit un malheureux qui implore sa pitié.

« Attendez!... attendez!... » lui crie-t-elle; et elle quitte vivement la fenêtre.

« Hélas! elle est partie! » se dit Charles; « mais » elle m'a dit d'attendre... que veut-elle faire?... la » reverrai-je encore!... Pauvre petite!... elle aussi » semblait émue, attendrie en me regardant... pour- » tant elle ne me reconnaît pas!... »

Ses yeux ne quittent pas la fenêtre où était sa fille. Laure ne tarde pas à reparaître : elle tient à sa main un gros morceau de pain et une pièce de dix sous;

elle jette cela à son père, en disant : « Tenez... je » voudrais pouvoir faire plus! »

Charles s'est senti comme frappé au cœur en recevant l'aumône de sa fille; cependant il ramasse le pain et la pièce de monnaie, il la porte à ses lèvres, la baise à plusieurs reprises en l'inondant de larmes et en balbutiant : « Merci... merci, chère enfant!

» — Mon Dieu! pourquoi pleurer ainsi, pauvre » homme? » dit Laure tout émue; « il ne faut pas » vous désoler... on n'est pas toujours malheureux... » vous me faites de la peine... Adieu... je prierai le » Ciel pour vous! »

Laure a quitté la fenêtre qu'elle a refermée; Charles reste à la même place, les yeux attachés sur la croisée où il a vu sa fille. Une demi-heure s'écoule, et il est encore là; seulement sa tête s'est baissée, et maintenant ses yeux regardent la terre; une sombre expression les anime depuis que ses pleurs ont cessé de couler.

Faisant un effort sur lui-même, il s'arrache de cette place, en se disant : « Pauvre enfant!... si elle » savait que c'est à son père qu'elle vient de faire » l'aumône!... ah! qu'elle ne le sache jamais!... » qu'elle ne me revoie plus!... je pourrais me tra- » hir... ne troublons plus son bonheur!... »

Charles marchait lentement, sans savoir où il allait; il était dans un chemin bordé d'arbres et qui s'éloignait du village, lorsqu'il s'entend appeler : il frémit, car il a reconnu la voix de Mongérand. L'ancien hussard était adossé à un arbre, et regardait venir Charles en ricanant :

« Eh bien! tu ne t'attendais pas à me rencontrer » par-ici, n'est-ce pas?... que veux-tu?... je t'ai » suivi justement parce que tu m'avais défendu » d'aller avec toi... j'ai pour habitude de faire tou- » jours ce qu'on me défend.

» — Ne me laisserez-vous pas enfin libre de me » livrer à ma douleur! » répond Charles avec impa- tience; « ah ! je ne vous ai que trop souvent rencon- » tré sur mon chemin !

» — J'ai mis dans ma tête de te tenir compagnie. » —Et moi je ne puis plus supporter votre présence... » elle augmente mon désespoir ! C'est vous qui êtes » cause de mes malheurs, qui m'avez entraîné à faire » sottise sur sottise... — Ah! ah! elle est bonne » celle-là !... c'est moi qui suis cause que monsieur » aimait le plaisir, les femmes, la table... — Sans » vos conseils j'aurais écouté ma femme... je n'au- » rais pas causé sa mort!... — Ah çà! sais-tu que » tu commences à m'ennuyer furieusement? — Et » savez-vous ce que je viens d'éprouver, moi!... ma » fille vient de me jeter ce morceau de pain... de me » prendre pour un mendiant... et je n'ai pu me » nommer!... je ne pourrai jamais la presser dans » mes bras en l'appelant ma fille!... Ah! cette pen- » sée me désespère... me tue!... Encore une fois, » laissez-moi!... Monsieur, je vais de ce côté... » prenez l'autre, et ne reparaissez plus devant mes » yeux!

» — Dis donc, Charles, tu prends un ton que de- » puis long-temps j'aurais châtié dans un autre!...»

En disant ces mots, Mongérand s'est placé devant

Charles pour lui barrer le passage; celui-ci le repousse rudement avec son bras, et continue de marcher.

« Insolent! » s'écrie Mongérand, « si je n'avais » pitié de toi!...

» — Pitié! » s'écrie Charles qui revient vivement sur ses pas et jette sur Mongérand des regards furieux : « Tu as pitié de moi, misérable!... il ne me » manquait plus que cet opprobre!... Ah! prends » garde que je ne venge la mort de ma femme et de » mon fils! — Charles... ne m'irrite pas davantage!... » — Tu as des armes... voyons si tu sais réparer les » insultes que tu profères... donne-moi un de tes » pistolets!... — Charles... va-t'en... je ne te retiens » plus... va-t'en... je ne te suivrai pas... — Eh quoi, » lâche! tu n'es donc bon qu'à faire commettre des » bassesses!

» — Lâche! » s'écrie Mongérand dont les yeux deviennent étincelans. « Ah! tu m'y forces, Charles... » eh bien! sacredié! battons-nous, puisque tu le » veux! »

Mongérand sort deux pistolets de sa poche, il s'assure qu'ils sont chargés, puis en présente un à Charles en lui disant : « Recule dix pas et tire.

» — Tirez le premier! » répond Charles après avoir reculé de quelques pas.

» Allons, sacrebleu! tirons ensemble et que ça » finisse! » Charles fait signe qu'il y consent. Les deux adversaires se visent à peine, les deux coups partent en même temps : Mongérand a entendu la balle siffler à son oreille, Charles a reçu celle de son

adversaire dans le cœur ; il tombe et expire presqu'au même moment, en balbutiant le nom de Laure.

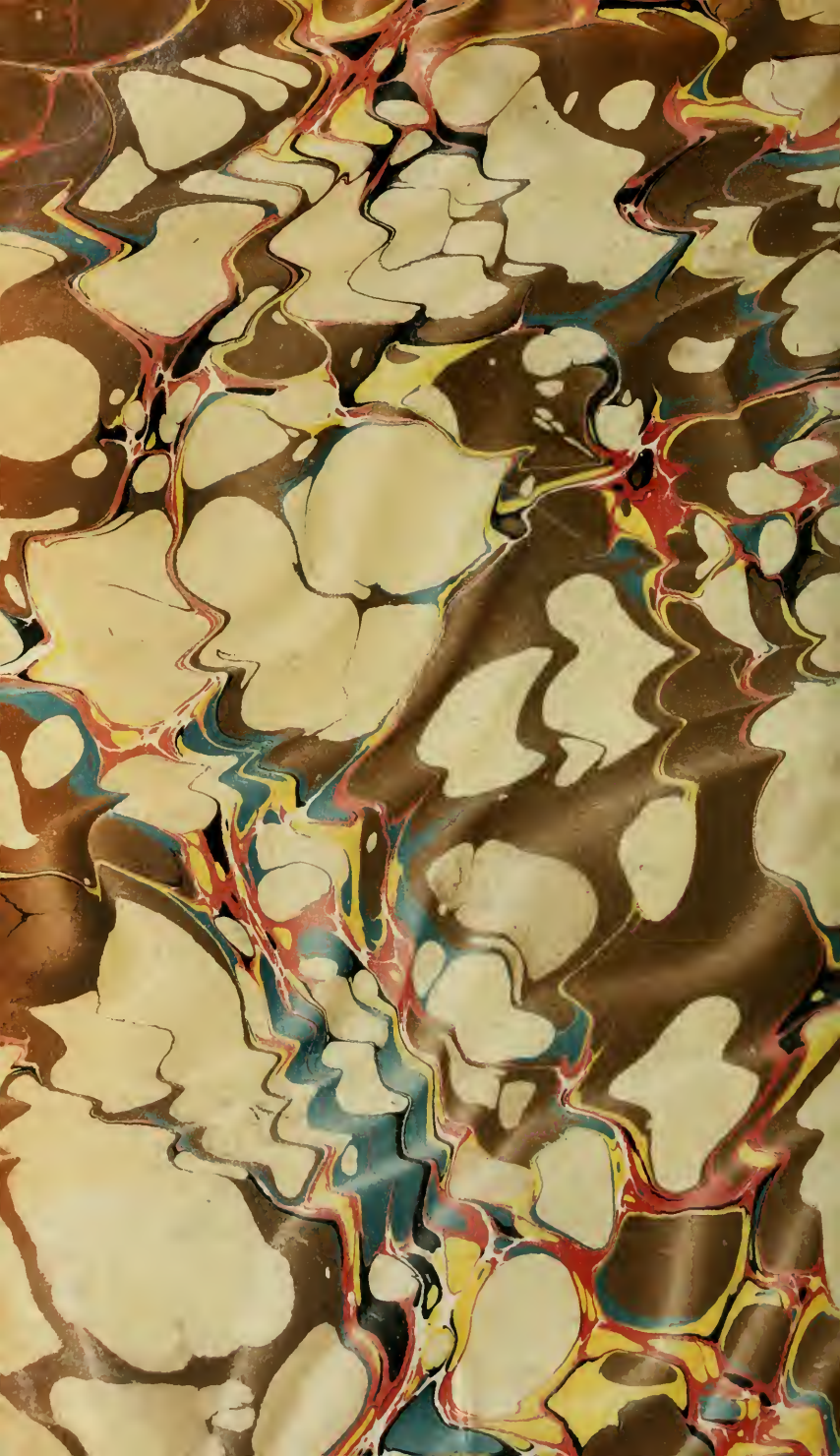
Mongérand s'est approché de Charles ; il veut d'abord lui porter secours ; mais s'apercevant qu'il est mort, il se contente de remettre les pistolets dans sa poche, et s'éloigne en disant :

« C'est dommage... c'était un bon enfant ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages
Chap.	Ier. Un omnibus.	1
	II. Une politesse.	22
	III. Le ménage de M. Rozat.	30
	IV. Une scène au billard.	45
	V. Une société qui attend.	55
	VI. Le chien savant. — Partie de cartes. — Il arrive enfin.	73
	VII. Ce qui s'est fait.	99
	VIII. Vie domestique.	106
	IX. Les boucles d'oreilles.	128
	X. Des étrangers.	138
	XI. Deux amis.	154
	XII. Une partie d'un autre genre.	169
	XIII. Désordre complet.	200
	XIV. Changement de domicile.	213
	XV. Une noce aux Vendanges de Bourgogne.	225
	XVI. Une vengeance de Mongérand.	248
	XVII. Ce qu'elle craignait.	258
	XVIII. Un ouvrier.	281
	XIX. La mansarde et le violon.	307
	XX. Le bal des accordailles.	330
	XXI. Généreux mensonges.	348
	XXII. L'orchestre d'une guinguette.	369
	XXIII. Il vient trop tard.	389
	XXIV. Huit ans. — Promenade au Père-Lachaise.	410
	XXVe et dernier. Fin du voyage.	421



PQ
2318
A1
1835
v.17

Kock, Charles Paul de
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY